

DESTIN MAJEUR

(Les chevaliers Ivres : Livre II)

Christian Hivert

Le Libones

07600 JUVINAS

04 75 94 59 38

m.lestrat@infonie.fr

Roman social contemporain

PRÉFACE DE RAT



Avertissement

Il est toujours utile de préciser, lorsque l'on utilise le mot de roman, qu'il s'agit d'œuvre de création ; les personnages sont par conséquent vrais, puisqu'ils ont été imaginés pour animer cette invention.

Si toutefois quelque personne physique vivant sur Terre, à l'époque contemporaine à cette histoire, se reconnaissait dans ces lignes, il ne pourrait absolument s'agir que d'une fanfaronnade de sa part.

Aucune personne vivante fréquentée par l'auteur n'ayant jamais eu, mais jamais hélas, l'étoffe ou l'aura de pouvoir prétendre le moins du monde être un personnage de roman, créé pour la situation.

Certains faits bien évidemment sont engendrés à partir de véritables aventures, marginales, et cependant relatées ou commentées par voie de presse ou d'études savantes de doctorants sûrs d'eux.

Bien que l'aventure du collectif USINE de Montreuil, du Comité des Mal Logés et des squatters parisiens des années 80 du siècle passé, soit de nature historique, les exploits contés ne sont que fiction.

Utilisation Subversive des Intérêts Nuisibles aux Espaces

À Krad dont la vie valait mieux que la mort, pour qui la vie valait mieux que la mort, qui a porté la vie mieux que la mort, dont on se souvient de la vie mieux que de sa mort...

Chapitre 1 — Saint Denis

Arthur se calma, se décontracta. Tout ceci n'avait aucune importance. Il était inutile de paniquer. Tout devait se passer naturellement comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait simplement de grimper les marches d'un solide escalier de pierre de taille et non un pur équilibre sans avenir ni développement durable.

— Tu viens souvent aux réunions publiques du R.P.R. ?

— Non, pas vraiment, je ne vais pas souvent aux réunions politiques de toute façon, et quand j'y vais, ce sont plutôt celles de l'autre bord, à la gauche de la gauche.

— Ah, voilà, tu avais l'air un peu perdu, qu'est-ce que tu en penses ?

Ils se frayèrent un chemin à travers la cohue agglutinée. L'homme du film continuait à faire de grands gestes d'approbation. Avant de quitter la salle il se retourna et jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du militant avec lequel il venait de lier connaissance. L'orateur s'exténuaient devant une salle impavide : un guerrier humanitaire.

Il donnait certains signes de fatigue. Il était en sueur maintenant. Son état allait en empirant et nécessiterait des soins urgents avant peu. On n'entendait toujours rien de ce qu'il racontait. Il allait bientôt être lui aussi complètement déshydraté et il faudrait faire venir un nouveau tuyau d'arrosage, comme celui du désert, le long du pipe-line.

Puis il rit et se traita d'imbécile. Il n'y aurait qu'à remettre le film en marche et se placer la tête sous le robinet. L'homme avait bu son content et ne dirait sûrement rien. Enfin ils se trouvèrent à l'air libre. Le militant se retournait toujours sur lui pour lui expliquer toutes choses. Ils cheminaient au hasard des pas, paisibles.

Puis tout à coup un petit cimetière leur apparut où il y avait un léger attroupement. Ils s'approchèrent comme glissant sur une ouate feutrée, des bribes de voix frémissaient dans l'air frais. Une vieille femme se tenait courbée, geignant, soufflant, reniflant. Elle avait un grand sac, vraiment lourd à ses pieds aux bottines noires.

Elle s'éloignait d'un tombeau mortuaire ouvert que des ouvriers maçons s'appêtaient à refermer. Un murmure de désapprobation vindicative parcourut l'assemblée tandis que la vieille, tout en continuant à maugréer et à gémir, avançait, courbée, se lamentant, halant son

sac comme si sa vie en dépendait, et sa mort peut-être.

Le militant se retourna et lui dit :

— C'est la comtesse, les socialos ont dit que c'était un privilège qu'elle ait enterré ses morts ici, ils lui ont donné un délai pour les enlever, c'était le dernier jour aujourd'hui !

Il était abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Quelle époque était-ce, où était-il ?

Un vieux type avec une casquette en velours sur le crâne et un mégot jaunâtre éteint au bec, branlant le chef tout emplit de commisération et l'œil humide, murmura :

— C'est quand même ben des saligauds, les v'là qui nous piquent même la terre de nos disparus, sang d' fumiers, salauds.

Le militant reprit :

— Y avait son mari mort en Algérie et son fils tué au Liban l'an passé, famille de militaires.

Juste à ce moment-là le sac en plastic noir, ne résistant pas à l'action déchirante des graviers sur lesquels il était tiré, laissa échapper son contenu macabre en grappe d'os blanchâtres.

Une onde de dégoût parcourut l'azur éclatant de cette soirée de printemps suivie d'un frisson de curiosité morbide et d'une clameur de gens faussement horrifiés et trouvant avec une joie primitive le prétexte d'expulser leur haine :

— Il faut faire quelque chose.

— Faut pas laisser passer ça, chef.

— Chef, c'est p'tet' le moment d'agir.

Une femme se mit à strider :

— Où sont les hommes, c'est une honte.

Un type, l'air important, s'avança le ventre en avant, un brassard tricolore au bras, la voix grasse et profonde :

— Allons, calmez-vous, c'est pas not'faute tout ça, et puis on ne peut rien faire. On fera passer une pétition tout à l'heure, pour leur faire avoir la médaille, allez.

L'hystérie hurlante devint vague exaltée puis ressac aventureux, puis silence déterré du cimetière. La vieille femme se désolait en regardant son sac éventré et les restes miasmatiques de ce que fût son mari.

— Comment j'vais faire, j'ai amené que deux sacs et y a le fils à prendre, oh, là, là comment j'vais faire ?

Son regard perdu, tourné vers l'assistance, elle pleurait. L'assistance assistait et ne l'aidait point. Le militant se détourna et l'entraîna dans son sillage. Ils tournèrent le dos à la scène.

Arthur se mit à penser que ce n'était pas là des gens bien dangereux, pas assez solidaires entre eux.

— *Tout comme chez nous !* ajoutait-il dans sa tête et il se mit à sourire.

Il faisait soleil et des groupes de personnes commençaient à sortir de la salle de réunion. Ils dialoguaient avec animation et distinction.

Ils marchaient lentement, se cherchant, se séparant, se rattrapant, se rapprochant, dansant une valse superflue pour le libre écoulement des arguments réciproques ou nécessaire à leur élaboration. Devant eux s'étendaient de grandes rangées de tables en bois sculpté avec des dorures à l'or fin, des filets estampés : savantes fioritures.

Le dessus des tables était en cuir teinté soit de vert soit de rouge. Tout autour de ces tables des chaises au velours haut de gamme étaient disposées. Le tout formait un réfectoire de luxe en plein air. Ils approchèrent de cette exposition de salles à manger princières, déconcertés et curieux : un étal surchargé de luxe et de mets fins

Ils devaient quitter le gravier du cimetière et poser les pieds sur un tapis de mousse verte ou de fin gazon. Le militant se retourna une fois encore et dit :

— C'est de l'art chinois, une prise de guerre de l'été dernier, ils sont en vente, pour les frais, en attendant ils nous servent pour pique-niquer.

— *Purée, il doit y en avoir pour un paquet de blé.* calcula Arthur, abasourdi. *C'est dément, ils s'en servent pour casse croûter, de vraies brutes, une prise de guerre, profit, profit, que de nobles sentiments patriotiques suscites-tu ?*

Un bon rayon de soleil lui réchauffait le nez jusqu'aux sourcils, Arthur se réveilla.

/

Arthur se tenait au deuxième étage d'USINE, tel un capitaine à la proue de son navire, tentant de saisir les humeurs de son équipage, les sens des vents. Les squatteurs avaient été particulièrement squattés. Dès le départ, deux conceptions rivales s'étaient rudement affrontées ; le plancher de bois bourdonnait furieusement.

Les uns souhaitaient construire le lieu de l'intérieur, lentement, efficacement, et ouvrir les portes du lieu occupé à des propositions d'activités les plus variées : s'approprier l'espace collectivement. Les autres, au nom d'une prétendue protection par le nombre, battaient le rappel large des tribus oisives des trottoirs et des dalles.

Les débats, générés par ces volontés opposées, s'alcoolisaient tard dans les nuits froides de cet hiver, venu de l'année 1984 que tous prévoaient fatidique. Orwell était leur guide et leur théoricien, ils décelaient de la novlangue dans chaque parole de politicien ; Arthur peinait à se réveiller, frissonnait : ils n'avaient pas de chauffage.

Ce rêve étrange et récurant qu'Arthur faisait souvent, au démarrage de chaque histoire importante de sa vie, comme une prémonition onirique ; quel était donc cet échafaudage

improbable de tabouret jaunes, cet entremêlement hétéroclite de militants et d'intentions politiques floues et contradictoires, inaudibles ?

Cela annonçait-il une guerre avec la Chine ? Il est vrai qu'en cette époque là l'espace idéologique des anticomunistes — militant sous couverture humanitaire et militaire — ne s'était pas encore résorbé. En cette fin d'hiver, le monde ébahi n'avait encore constaté les nouvelles manières américaines : la guerre massive.

Il y avait bien eu des bateaux pour le Vietnam et des « îles de lumière » pour réfugiés faméliques, mais cela n'avait pas vraiment pris cette forme moderne d'impérialisme, faite d'amalgames et de chantages moraux véreux, en vue de destruction de pays souverains et insoumis ; cela semblait encore toujours se justifier.

Toutes les troupes de paumés — marginaux, ex squatters Autonomes, groupes de réfractaires, publics de concerts de rock punk, buveurs de bières, anarchisants et anticapitalistes, empêtrés de controverses floues et vindicatifs sur tous les sujets — défilaient hirsutes, soir et nuit ; et ronflaient au matin.

Les Premiers, dont Arthur faisait partie, tentaient résolument de refermer les portes trop largement ouvertes et de faire respecter une sérénité d'habitation. Ils essayaient de distinguer les égossillés permanents de ceux, plus discrets, porteurs d'un projet Autonome : capables d'organiser et de créer, d'épauler le collectif.

En bons responsables de la destinée d'un espace de subversion et de rébellion, ils avaient une vision plus planificatrice et directoriale. Ils appelaient à des réunions de gestion des lieux, demandaient des comptes, concédaient les espaces inoccupés en fonction de leur possible utilisation concrète ; se faisaient détester.

Ils choisissaient parmi les nombreux projets présentés ceux, rares, s'intégrant de manière prometteuse dans le projet collectif — défini avant même d'avoir ouvert l'entrepôt du 15 de la rue Kléber, lors des réunions tumultueuses du 17 de la rue des Vignoles, quelques mois plus tôt — et étaient guerroyés furtivement par les autres.

La ligne de traverse générale se situait entre l'aménagement des tâches, ce qui n'est pas une organisation politique, et la confusion générale pour échapper aux travers des organisations politiques. Cette ligne de traverse se retrouvait dans tous les mouvements anarchistes ou communistes porteurs de transformation sociale.

Les uns considéraient qu'il ne fallait rien organiser, que l'organisation était la source et la reproduction du désordre de la société, que seul le chaos et le tumulte, voire l'émeute permanente, pouvaient créer les secousses nécessaires au renversement de tout le système corrompu d'exploitation : *le bon dieu dans la merde...*

Il suffisait de laisser tout le monde s'exprimer, sans se prendre la tête, accueillir tout le

monde et ne juger personne ; chacun avait ses propres critères et ses propres valeurs. Aucun collectif de gestion et d'organisation ne pouvait être mandaté par l'ensemble des rebelles de Paris et Banlieue : de leurs trottoirs, caves, tunnels et méandres.

Quiconque mettait les pieds pour la Première fois dans le lieu était submergé par la turbulence générale inspirée par les tribus des Halles de Paris, et celles des Banlieues. Elles avaient donné une coloration initiale et définitive au squat USINE de Montreuil, connue et célébrée jusqu'au fin fond des campagnes de France.

Les journées d'afflux, souvent, la petite porte en fer du rez-de-chaussée était inlassablement ouverte. Elle donnait sur le hall du bas, en général désert, dépouillé. « Vive les Wampas » accueillait les visiteurs. Les Punks venaient pisser là leur bière, refusant l'usage conformiste de l'émail blanc : *nom de dieu...*

La façade extérieure était maculée de graffitis dont l'évident « Ni dieu Ni maitre » d'un mètre de haut ; à l'intérieur un redoutable « Ni Flikcs Ni Dieleur » — tracé sur un mur blanc immaculé, à la peinture rouge et dégoulinante, par un dyslexique militant — invitait à monter le large escalier de bois : était photographié.

Quelqu'un avait rajouté au-dessous le nom de son groupe musical fétiche de Punk anglais « The Monks ». L'escalier de bois menant au Premier entourait la cage du monte-charge, remis en fonction. Dès les Premières marches le ton était donné. Des jeunes filles lycéennes roulaient leur pétard, laissaient passer les heures.

Elles étaient assises, affalées sur les marches, obstruant continuellement le passage. Elles partageaient leurs bières avec des jeunes hommes ébouriffés, aux chevelures peinturlurées, dans une désinvolture crâne. Il fallait gravir l'escalier en rusant avec les paires de Dr Martens rutilantes ; un slalom sans enjeu sportif, juste la fatigue.

Si l'on parvenait au Premier étage sans avoir stoppé la démarche dégringolante d'un Punk gavé de bière, parti à la recherche d'une recharge au supermarché du coin — les plus sociaux n'urinaient que sur le trottoir devant la porte — si l'on ne se sentait pas de trop on pouvait parvenir au Premier étage, essoufflé et déconcerté.

On pouvait pénétrer dans la salle de défouloir permanent, pour un spectacle incessant de délires les plus abscons. Durant toute la nuit, jusqu'au Premier métro le lendemain vers six heures. Était-on venu en curieux ? Avait-on quelque chose à y faire ? À y trouver ? Quelqu'un à rencontrer ? Un peu de patience n'était pas inutile.

Dans le mitan des nuits, les derniers noceurs franchissaient les rideaux des obscurités, vers leurs voitures garées au loin, dans l'empreinte des friches industrielles. Arthur comme d'habitude s'armait d'un gros sac-poubelle et sortait ramasser toutes les canettes de bières abandonnées sur la voie publique. Simon descendait l'escalier.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Je ramassais les canettes dehors.

— Tu fais le boulot de la mairie maintenant ?

— Donner une meilleure impression de notre squat aux voisins du quartier limitrophe n'entre justement pas dans les attributions de la mairie ! Je m'y colle.

/

Le lendemain lorsqu'il n'y avait ni rendez-vous ni visite à effectuer nulle part, Arthur pouvait se lever très tard. A la proue de son navire il sentait Dominique Premier le regarder presque amoureusement. Elle était fière de son héro.

— *Tes études, ça fini quand, et Stanford ?*

— *Tu sais où c'est ?*

— *C'est loin à la nage.*

— *Où est tu Dominique ?*

Il s'interrompait au milieu d'un geste, comme souvent, et ses lèvres remuaient en silence. Dominique, son absente. Heureusement personne ne s'en apercevait jamais. Dominique était son secret recélé, Premier sa faute d'orthographe. La rencontrerait-il par hasard encore ? Comme au CAES, au concert de la « Dame Bleue » ?

Il mettait toujours une majuscule au Premier. Tous les Premiers lui ressuscitaient la douleur d'une affection partagée et niée. Tous les Premiers étaient sa peine et ses pleurs, enfouis sous les éclats d'un rire tonitruant. Premier était Dominique, si rayonnante, si effleurée, si absente, obsessionnellement là.

— *Reprends ton geste, on pourrait te voir ! Ne fais pas l'idiot ! Tu t'éclates bien ? Ne fais pas l'enfant ! Je suis plus qu'avec toi, je suis en toi ! Essaie toutes les femmes, tu verras bien si elles me valent ! Et laisse moi le nez dans ces kilomètres de photocopiés, tu échappes à ça !*

— *Bien sûr ma belle amie.*

Il bougea lentement et pesamment un pied et respira fort. Quand même au CAES (Centre Autonome d'Expérimentation Sociale) à Ris-Orangis, elle ne s'était même pas détournée pour s'intéresser un peu à ce qu'il devenait. D'accord les études c'est dur et long, mais bon, quand même ! Elle ne voulait pas savoir, pas le voir ?

Le CAES était un grand squat de la banlieue parisienne ouvert par des militants aguerris de la vieille autonomie parisienne rescapée du tout début des années 80 du siècle dernier. Ceux qui s'étaient désintéressés de l'émeute permanente s'étaient emparés d'une subite promesse de transformation sociale : l'arrivée de la « gauche » au pouvoir.

Dans la foulée des expériences déjà abouties dans le milieu des squats allemands et

Hollandais, des tentatives assez nombreuses de construction d'alternatives à la société marchande et capitaliste suscitent de multiples débats entre militants de la sphère radicale de la critique sociale en actes ; le communisme maintenant.

La plupart de ceux qui venaient brailler à USINE faisaient partie de ceux qui réfutaient hargneusement ces initiatives. Arthur lui ne savait pas, ne savait pas assez ; que s'était-il passé ces quatre dernières années où les tribus autonomes parisiennes s'étaient fait la guerre jusqu'à mort d'homme ? Les blessures morales étaient vives.

Il y avait ceux qui se revendiquaient d'un haut fait d'arme datant de manière quasi anniversaire de six ans plus tôt, le 23 Mars 1979, lors de la dernière grande manifestation des sidérurgistes lorrains, avant leur définitive mise au chômage massif. Arthur y était avec ces ouvriers en lutte pour leur survie, il avait dix-huit ans.

En ces années là beaucoup avaient encore foi en un idéal révolutionnaire, c'est à dire de prise du pouvoir politique par la force rassemblée de tous les prolétaires et de leurs alliés ; les théories américaines sur leur disparition et la fin de leur histoire n'étaient pas encore vulgarisées par les officines secrètes d'intellectuels.

Deux ans plus tard, dans l'amnésie historique, la Cagoule collaborationniste du Capitalisme le plus ouvertement génocidaire — toujours en poste depuis les années 40 du siècle dernier —, après avoir pris le contrôle politique des forces de gauche, prenait le contrôle du pays en leur nom : ce fut une euphorie cacophonique.

Durant tout ce temps, Arthur avait été responsable du service de presse d'un petit mouvement autonome algérien, combattant depuis la France la dictature de Boumediene-Chadli, pour la libération des jeunes disparus kabyles, pour la régularisation de ses militants, sans droit ici et là-bas ; il n'avait pas suivi ces embrouilles.

Néanmoins sa culture politique lui avait fait connaître le passé d'homme furieusement antisocial de cet héritier de la Cagoule historique — gestionnaire de tous les meurtres césariens du Capitalisme — qui faisait aboutir là son complot cinquantenaire contre ce qu'elle nommait « la gueuse » : la République, la Sociale, Valmy, le Peuple.

Alors Arthur n'était pas allé danser à la Bastille en Mai 81, et les années depuis passées lui avaient tristement donné raison. Deux ans plus tôt en 1979, lors de la bataille de rue héroïque des égossillés d'USINE à Saint Lazare, il était resté en compagnie des ouvriers en colère et avait ignoré l'aventure de ces tribus émeutières.

Arthur était donc novice tout en étant bien averti ; sa culture politique était historique et puisait dans autant d'attaches familiales — ouvrières et paysannes —, qu'amicales — ces rêveurs d'utopies des années 70 —, ou militantes — ses frères de lutte venus d'outre méditerranée construire la France — : elles fondaient son expérience.

Arthur ne comprenait pas la confusion qui avait pu s'emparer d'autant de militants sincères et aguerris. Il devait bien le reconnaître : ils voulaient tous une aube nouvelle, de la justice, de l'équité, mais chacun défendait une manière d'y parvenir divergente et tous s'engueulaient jusqu'à l'aphonie comateuse des matins blafards.

Pour savoir qui était qui et qui voulait quoi, il fallait être patient et savoir recevoir la confiance ; puis trier les informations contradictoires, rejeter le fiel toxique des affrontements de frères ennemis, négliger les blessures des égos conjurés par la rivalité guerrière et le transfert mythomane de l'orgueil.

Tout prenait souvent une allure démesurée : dans la rage de convaincre et l'opprobre au bec les vilénies fusaient, les calomnies se répondaient, les énergies se fondaient, les désespoirs s'installaient et les cyniques se bardaient d'insolence. Arthur tentait l'impossible, comprendre et fédérer, relier les rives opposées.

Arthur avait donc retrouvé au CAES sa Dominique, son amour, son Premier, alors qu'il se désespérait de ne jamais la revoir un jour, et que triste depuis, il devait bien reconnaître pour lui qu'il eut mieux valu ne jamais la revoir ; l'avait-elle dévisagé, soupesé de la tête aux pieds, ignoré, snobé : elle n'était pas seule, était-ce pour cela ?

Mais que faisait elle là au milieu de tous ces blousons noirs — elle était majeure désormais depuis peu —, en compagnie de trois compagnons étudiants déguisés en petite bourgeoisie de sortie au concert, les oreilles baignant dans le rock de ceux qui ne sont pas encore la Mano Negra : les Hot Pants ; tous quatre sagement immobiles ?

C'était juste l'année précédente et la morsure de son indifférence le brûlait encore : elle ne voulait pas le revoir, il ne lui convenait pas — elle n'éprouvait pas les mêmes sentiments lui avait elle dit plusieurs années plus tôt, au moment de son désarroi majeur puis de son décrochage scolaire définitif — ; pourquoi n'oubliait-il pas ?

Que faisait-elle dans cette caserne squattée trois ans plus tôt par une quinzaine de jeunes de banlieue, munis d'un projet issu du rapport de Bertrand Schwartz, à une époque où les cadres de la République chinaient des issues empiriques pour suppléer à la sécurité déjà condamnée du travail salarié : autonomiser l'exploitation des pauvres.

Au sortir d'un cours relativement ardu de physique chimie, Dominique Premier avait interpellé Arthur ; connaissant son engagement politique prolétarien, elle l'avait tancé d'une remarque rapide avant de disparaître :

— Sais-tu qu'il y a plusieurs sortes de Révolutions, la « Révolution Nationale » notamment.

Bertrand Schwartz était l'un de ces cadres noirs descendants d'Uriage — lui-même familialement lié aux noms les plus connus du personnel politique le plus courant — ; Arthur n'avait pas d'avis là-dessus : il fallait bien gérer les difficultés de l'histoire, l'emploi salarié disparaissait, le chômage explosait, les pauvres ruminaient.

Les jeunes de banlieue, sans être complètement stigmatisés et ostracisés ou racialisés comme de nos jours, étaient malgré tout en train de manipuler la flamme ardente de leur désœuvrement, sur la marmite explosive de l'indifférence générale — politique, syndicale et médiatique — quant à la désintégration des classes sociales.

Tu seras flic ou voyou prétendaient inlassablement les fictions cinématographiques les plus répandues, puis plus flic que voyou. Ainsi fut au prélude du CAES une caserne désaffectée de l'armée de l'air. Une dizaine de bâtiments et de hangars, sans eau ni électricité, pillés de leurs matériaux. Une secrète expérience sociale d'État.

A l'origine de la renaissance de cette friche, *quinze jeunes de banlieue entrepreneurs, créateurs* — comme ils se définissent eux-mêmes — *prenaient l'initiative d'ouvrir ce squat pour changer leurs conditions de vie, d'habitat et de travail*. La « prise » de la caserne a eu lieu en juillet 1981, quelques mois après le triomphe panthéonisé.

Aujourd'hui encore, ses auteurs se réfèrent à ce qui inspira leur démarche : le rapport de Bertrand Schwartz sur « l'immersion professionnelle et sociale des jeunes », qui préconisait notamment d'encourager *des expériences en matière d'habitat de nature à accroître l'appropriation de l'espace* : tout était dans la langue.

Pourquoi un tel soutien à cette occupation se prétendant sauvage ? Plusieurs banlieues s'étaient déjà enflammées, les cadres ont estimé qu'il existait un équilibre social à préserver, *un creuset de pistes, de réponses, important pour les institutions confrontées à la révolte des jeunes dans les cités* : du chantier de jeunesse dépoussiéré ?

Cela est fort bien écrit dans de volumineux rapports ni lus ni connus de la majorité des habitants et de leurs représentants issus des voies électives. Par quel biais ignoré quinze jeunes — habitant la banlieue et nantis d'un bagage culturel et social plus élevé que le « jeune de banlieue » — portent-ils ce rapport en étendard ?

Ainsi se présentait cet espace abandonné de 12 000 mètres carrés, un village dans la ville de Ris-Orangis (Essonne), en bordure de Seine, à deux pas de la gare. C'est ensuite devenu un village de 70 habitants comptant 45 emplois, avec plusieurs vagues d'occupants et de projets, jusqu'à nos jours, trente ans plus tard, maintenant sans doute.

Des associations — accueil d'adultes handicapés, création de spectacles, par exemple —, un café musique, des salles de concert, des studios d'enregistrement, un centre d'hébergement d'urgence, ainsi que de nombreux ateliers d'artistes, toutes ces activités dans un projet

d'ensemble associatif semble-t-il autogéré.

Cette expérience charme et abasourdi le visiteur tant elle ne s'inspire d'aucun modèle vu ailleurs, tant elle évolue chaque jour au gré des énergies et des projets, des conflits et des espoirs. Un objectif permanent se dégage toutefois : vivre et travailler ensemble dans un site autogérant collectivement des activités lucratives.

Les loyers s'élèvent en moyenne à 600 francs mensuels en 1985 pour des pièces hangar de plusieurs dizaines de mètres carrés. *Mais, plus que de donner du travail, il s'agit pour chacun de créer son emploi*, déclareront les cofondateurs, une recherche d'autonomie financière qui s'appuie sur l'échange d'expériences commerciales.

Beaucoup ne déboulaient dans ces lieux que pour l'opportunité d'utiliser le coûteux matériel de répétition de musique et les locaux grandioses dont tous étaient démunis. Sortant des délires incontrôlables les ayant fait vibrer à USINE, et jetant leur crête aux orties, des Punks y deviendront les Négresses Vertes.

En deux ans, de la revendication de l'émeute prolétarienne généralisée et de l'avant garde illuminée du prolétariat décomposé, sous la houlette de jeunes nantis, brillants d'études et farçis de bons conseils des hauts cadres avisés, un lieu va devenir emblématique de la confusion naissante d'un mouvement : l'alternatif gagnant.

L'ouverture des lieux fut négociée patiemment par l'entremise de hauts cadres de la Protection Judiciaire de La Jeunesse. L'un de ces jeunes avait travaillé cinq ans dans une entreprise en tant que dessinateur industriel. Il jouait aussi de la musique dans son pavillon de Vigneux. Loin des grands ensembles de Fleury-Mérogis.

Jusqu'au jour où un voisin, excédé par le bruit, a sorti son fusil. Il fallait nécessairement plus grand, si grand qu'en trente ans 500 à 800 personnes habiteront le CAES, la plupart en prix de journée de la Dass, 60 francs, sous couvert des comités de probation de sortants de taule en série, de quoi épurer la surpopulation carcérale.

D'autres, par le biais d'hébergement d'urgence pilotés par des missions locales pour l'insertion, créations du même haut cadre talentueux déjà cité, Monsieur Schwartz, pour des périodes variant de trois jours à onze ans, et souvent en prix de journée de 60 francs : une habitude constructive de fonds de roulement, un bonus.

Il en résulte un mélange de profils et de motivations. Au CAES plusieurs entreprises sont montées, une réalisant des travaux acrobatiques sur des bâtiments de style travail de plomberie à la corde à nœud, une autre fabricant des murs d'escalade, qui seront loués au GIGN pour leur entraînement guerrier contre les récalcitrants.

Cette entreprise a si bien fonctionné — elle a salarié jusqu'à 25 jeunes en même temps et a réalisé un chiffre d'affaires de 3 millions de francs en 1990 — que les militants en ont pris

peur et l'on stoppée. Ils s'intéressaient plus aux activités intermittentes du spectacle avec un bon statut de chômage à mi-temps : indemnités mensuelles.

On a besoin de nous, diront les cofondateurs. *Il faut prendre en compte le coût de la délinquance évitée pour des jeunes qui, s'ils ne vivaient pas avec nous, sèmeraient peut-être l'agitation dans les banlieues. Et tout ce travail social, nous le faisons sans aucune subvention.* Au cours officiel d'une journée DASS, fois cent.

Quelques prix de journée plus tard, à force de crouler sous le fardeau ingrat des tâches administratives et de comptabilité, le projet initial du centre de formation et de recherches de l'éducation surveillée de Vaucresson fit place à une mafia de dealers moins férus de paperasse et plus de rapidité d'échanges lucratifs.

/

— *Allez, ne soit pas triste enfin ! Tu sais bien que tu plaisais, tu nous as toutes plu ! J'en étais atrocement jalouse ! Elles se sont toujours collées à toi voyons ! Soit patient, il y en aura forcément une ! Tu ne fais pas beaucoup d'efforts non plus !*

— *Faire des efforts, c'est tromper, c'est dominer !*

— *T'es bête !*

Cette conversation — permanente lui semblait-il, avec cette jeune femme qu'il avait connue jeune adolescente cherchant à se grandir : celle-ci précisément qu'il eut souhaité être sa femme pour les nuits et les jours de toujours —, cet imaginaire obsédant, parfois le soutenait, parfois le perdait, souvent l'amusait.

Les réveils de Arthur et de ses compagnons étaient la plupart du temps extrêmement tardifs, étant donnée la difficulté qu'il pouvait y avoir à gérer leurs sommeils nocturnes en bons pères de famille — ainsi qu'il est stipulé sur la majorité des baux de location de l'habituel habitat populaire —, ils n'étaient pas locataires.

Ils n'avaient pas là le moindre bail, ni même l'intention d'en demander à quiconque, ils étaient là par la volonté de la réappropriation prolétarienne et n'en sortiraient que par la force de *l'autorité oppressive du Capitalisme monopolistique de l'État aux ordres de la bourgeoisie financière mondiale* : les militants avaient du bagout.

C'était ce que leur avait expliqué un indien métropolitain internationaliste d'origine italienne et, par les voies de *la conséquence de la défaite politico-militaire du prolétariat italien conscient et agissant par son avant garde organisée* : réfugié ; on ne le savait pas encore : protégé au plus haut niveau de l'État Français.

C'était donc un statut « squatteur » qui leur interdisait de vivre une petite vie bourgeoise : avec des nuits pleines et des sommeils réparateurs permettant de faire face aux demandes

d'énergie nécessitée soit par les projets en cours soit par leur course à divers ingrédients leur concédant une survie un peu confortable.

Même François des Béruriers Noirs — il voulait habiter là après l'expulsion de leur squat historique « Botzaris », qui laissera au service d'ordre politisé du groupe son nom « les bozos », que tous prononçaient Botzos — s'enquérant des habitudes nocturnes des occupants renonça : il se levait matin pour son travail.

Et d'autres — dont la place était réservée en tant que participants au collectif d'ouverture et de maintien des lieux — fuirent ou n'insistèrent pas : une fois le sol de leur chambrée était maculée de déjections du chien d'un Punk de passage, l'autre fois le lit était inondé de pisse d'un Punk cuvant sa bière : *trop lourd, trop lourd*.

Après avoir bien maugréé et lutté de manière totalement isolée et inefficace sur la question du sommeil de nuit, Arthur, rodé depuis des années au changement de métabolisme lié au sommeil diurne — il avait été veilleur de nuit durant des années —, avait fini par adapter ses horaires à l'allure souveraine du navire.

Il vivait la nuit, comme beaucoup. Cela modifiait sensiblement ses réseaux de connivences habituelles, mais permettait de ne rien perdre de l'ancien tout en se confrontant à un nouveau aventureux. En général et depuis peu, la décision de plannings futurs se prenait après leur repas collectif du soir, en fait leur déjeuner de mi-journée.

— Bon qu'est-ce qu'on fout, on sort ?

— T'as une idée ?

— Non, on verra bien !

— L'aventure, c'est l'aventure !

— C'est ça allons voir les lumières bleues !

— Ah ils viennent de passer !

— Super, on ne les reverra pas avant une bonne heure !

— *Allons ! Couvre toi. gloussa Dominique Premier. Tu sais bien qu'après Stanford il y aura autre chose ! Je commencerai une vie professionnelle trépidante ! Où te caserai-je ? Tu serais malheureux ! Je ne serai jamais là !*

— *Cela me suffirait !*

— *Je suis en toi, je suis toi, tu m'as à longueur de temps que pour toi !*

— *Je sais, je sais Dominique.*

Ils filèrent pire qu'une laine nouvelle sortie de la quenouille ancienne à travers les rues désertes de cette nuit fatiguée de Montreuil-sous-bois. Là étaient leurs aventures souterraines, là étaient les substituts de leurs émois. Ils reviendraient fiers et vainqueurs, libres et insoumis, conquérants : *le bon dieu dans la merde, nom de dieu...*

— *Ne pose pas de questions, ne va pas chercher les fantômes dans les placards, il n'y a rien à chercher. Tu connais l'amour infini, si rare denrée. Tu ne vivras pas les gênes et les indignités ordinaires des couples avec moi. Quant aux fesses des jeunes femmes, Michèle pense que tu es doué !*

Le plaisir qu'Arthur avait pris du corps de Michèle offert avait été le sien. Elle n'eut manqué le dépucelage pour rien au monde. Cela faisait si longtemps que son Arthur l'attendait. Cela lui faisait tant de bien. Elle avait souri aux positions les plus salaces, bonne joueuse. Arthur avait vingt quatre ans.

La rue de Paris était fraîche à leurs yeux et l'immeuble désaffecté souriait à leurs envies d'escalade. La descente de zinc semblait solide et les amènerait au sommet de leur curiosité. Arthur s'agrippa comme un singe, c'était son exercice de plein air préféré. Les cavaliers d'attache lui servaient de marche pied.

Dominique Premier lui sourit encore dans ses souvenirs. Du haut de ses quatorze ans et demi elle lui avait fait le rapport d'une matinée passée à Libé. Les mômes au milieu des bureaux, le débat permanent. Elle en était fière dans ses tissus mauves, son père l'emmenait là où peu de gens allaient, elle rapportait.

Simon resta non loin au-dessous. Il sifflerait en cas de besoin, la boutique du rez-de-chaussée, poussiéreuse, semblait abandonnée depuis longtemps. Il faudrait aller faire un tour au cadastre pour compléter les informations visuelles par de probants papiers fiscaux indiquant propriétaires et adresses.

C'était il y a tant de temps. Le rappel de cette inclinaison délicate l'entrelaçait à chaque fois qu'il doublait l'entrée descendant au local rutilant et moderne de cette publication libérale désavouant sa péripétie gauchiste. *Toi aussi tu les as suivi dans leur dérive Dominique ?* Cela pouvait sans doute expliquer, la dérive de toute une époque.

En trois poussées vigoureuses de jambe Arthur fut promptement au niveau du Premier. Il vit dans la clarté des réverbères municipaux l'espace dévasté d'un petit appartement abandonné. La fenêtre résistait à ses poussées. Il eut fallu casser. Sur rue il hésita, des bouffées empesées oppressaient sa mémoire.

Car Dominique l'avait éconduit, prétendait ne pas l'aimer, ne désirait pas reprendre contact. Arthur espérait rêver d'elle car il savait que peu de temps ensuite il la croisait par hasard — une fois dans le métro, une fois au BHV, une autre fois à la FNAC —, au loin passante et courtoisement désabusée : indisponible, lointaine.

Il poursuivit le cheminement du zinc jusqu'au toit. Il interrogea de la main, les pieds calés sur le dernier cavalier, serrant la descente de zinc de ses genoux, agrippant enfin une tuile par-delà l'obstacle de la gouttière, et parvenant à couler un avant-bras entier. Si la tête passait, le

corps suivrait : se rétablir promptement.

Arthur reconnaissait instantanément la démarche. Une fois ce furent des bribes assourdies de sa voix. Il avait couru dans les escalators, les couloirs du métro, après la silhouette. Elle était là devant, ne pas arriver essoufflé, se calmer :

— Dominique ?

— Quelle surprise dis-donc !

— Ah mais oui, ça alors !

Lorsqu'il sentit l'équilibre précaire de ses bras supporter son poids sur le toit de tuiles, il prit son envol. Il lâcha ses pieds, détendit ses genoux et rampa tuile après tuile jusqu'à ce que son corps entier reposât sur de la surface ferme, en pente douce et ferme, il se tourna sur le dos et offrit son front aux étoiles.

Et la surprise était à chaque fois de la plus cruelle des déconvenues. La belle et jeune Dominique Premier n'avait pas le temps de prendre un verre :

— Les études tu comprends, je suis pressée.

— Voici mon numéro de téléphone, tu m'appelles ? J'aimerais qu'on se revoie. elle n'appelait jamais.

/

C'était là qu'il se sentait le mieux. Après ces efforts, il souriait de nouveau à l'avenir de la vie. Il était sur les toits de la ville. Personne ne l'avait vu, personne ne le verrait. Et Dominique Premier, moqueuse comme à son habitude, lui fit part de ses réflexions les plus profondes : *Il va falloir redescendre.*

Que pouvait-il s'être passé depuis ces moments de si chaleureuse connivence ? Quand le jeune corps de Dominique se collait au sien dans un moment d'émoi partagé et d'échange complice. Cela n'avait jamais été plus loin. Arthur tenait compte de l'immatunité de la fillette, attendait qu'elle soit prête, qu'elle veuille.

Il lui fallut enjamber une petite corniche pour aboutir à une terrassette nue, en vrac d'habitation. L'escalade au toit supérieur fut un jeu de maternelle et les toitures furent en zinc plus facilement praticables sous ses pieds. Il fallait vite trouver le passage intérieur le ramenant au magasin abandonné de la rue.

Elle prétendait — Était-ce vrai ? — sortir avec des garçons plus âgés. Arthur attendait, avait attendu qu'elle se trouve disponible pour lui, avait supporté de la voir embrasser sous son nez le prétendant du moment, l'avait laissé le caresser, se presser sur lui, avait attendu d'être aimé enfin ; elle s'était détournée, moqueuse.

Simon s'impatiait. Ils se parlèrent à voix basse, l'affaire était tranquille. Il fallait un peu

de temps pour explorer les possibilités aériennes. Arthur se mit en chasse. Un Velux à demi ouvert lui barra la route. Il y mit le nez en le renversant et vit juste dessous deux corps nus copulant : ce n'était pas par là, il murmura :

— Excusez moi.

— Tout rapport humain est d'essence sadomasochiste avant tout ! l'avait un jour apostrophé Dominique Premier au détour d'un couloir du lycée.

— J'aimerais être une mante religieuse, elles dévorent leurs amants. avait-elle ajouté.

Il n'avait rien répondu, surpris. Se moquait-elle ? Il n'avait pas avoué.

Maintenant il ne fallait plus traîner. Les deux amoureux nocturnes savaient sans doute faire le dix-sept et les lumières bleues reviendraient l'interrompre dans son périple. Il se devait d'être vigilant et rapide. Il rampa jusqu'à l'autre bout du toit à l'aplomb de la rue et vit enfin le passage magique, pas trop difficile.

De toutes les barrières infranchissables tenant Dominique Premier au loin d'Arthur la plus difficile était le choix qu'elle-même avait fait, le rejetant dans les limbes de l'existence niée, sacrifié au bénéfice d'une réussite sociale future, le pensant inapte aux usages des mondanités des salons escomptés : il n'était pas de taille.

Cette petite boutique était une véritable aubaine. Le petit appartement au bout de l'escalier de bois était spacieux et tout à fait en bon état. L'état général de la vétusté et des poussières indiquait plusieurs années d'inoccupation. La boutique regorgeait de bouteilles de vins fins et d'alcools de qualité, les clés étaient au sol.

Toujours au détour de l'un de ces couloirs magiques de sa mémoire, Dominique presque enfantine à force de jouer les grandes, ses cahiers serrés sur sa poitrine déjà développée lui confiait malicieuse :

— Les gens de milieux différents ne peuvent s'aimer vraiment, il y en aura un qui souffrira forcément !

Arthur huma les odeurs d'abandon et de vieilles balayures, fit un rapide inventaire des yeux et calcula : cela pourrait bien faire un logement pour un célibataire ou un couple ; la boutique sur rue était non loin du marché de la Croix de Chavaux, emplacement idéal pour un petit local politique de proximité.

Le souvenir malheureux de cette Dominique Premier, elle avait ri aux éclats en réponse à sa maladroite lettre de déclaration, vint à nouveau le percuter. S'il en était toujours ainsi ? Que ce qu'il souhaite le plus au monde s'éloigne de lui à jamais, à chaque respiration, chaque pas ? Non, il était perdu, atomisé, vaincu.

Dix minutes plus tard il était dans la rue avec les clés de la boutique dans la main. Simon lui souriait :

— On va chercher des sacs ?

— Non, il vaut mieux revenir de plein jour, on a les clés, il vaut mieux filer, j'ai dérangé deux amoureux par un velux, les dules ne devraient pas tarder, filons par les petites rues.

Dominique Premier vivait l'aventure en direct, elle se fit calme et lisse :

— *T'es gonflé quand même, vous allez pouvoir vous bourrer la gueule, tu vas encore pouvoir faire le héro, hein !*

— *Que veux tu, il faut bien fédérer ?*

— *Oui, bien sûr, voyons, à grand coup de lampettes !*

— *Bon c'est cela, poursuis tes études.*

Simon l'apostropha :

— Une bonne nuit en perspective, allons plus loin, j'ai le camion de livreur de mon patron !

— Ah bon, c'est bientôt l'heure d'aller se servir en légumes frais et en packs de bières.

De quatre à six heures un certain nombre de livraisons de magasins étaient laissés sans surveillance sur les trottoirs.

Cette Dominique Premier n'avait trouvé à s'exprimer que dans le compétition, le challenge, l'affrontement permanent, la non confrontation, la non coopération, la collaboration rampante avec les puissants et les médiocres, leurs larbins ; rien pour les richesses individuelles, tout pour les manipulations de pouvoir.

Elle avait fait fi depuis longtemps de ses jeunes idéaux de justice et de respect de l'autre. Elle avait fait le choix, puisque son mensuel favori Actuel disait que c'était mieux, beaucoup moins ringard, de faire parti des forts et que les faibles en crèvent. Elle était pour la compétition, le challenge, la gagne.

Les compétitions même sportives étaient faussées depuis l'aube des temps. Cela elle ne voulait en être consciente, elle ne voulait en entendre parler. Arthur comprenait en fait la raison de sa féroce exclusion : les vainqueurs trichaient, ne respectaient aucune coutume, pillaient, massacraient, n'avaient nulle morale.

Voilà pourquoi Arthur ne pouvait définitivement plus figurer dans son entourage. Le choix était simple, fi de l'affection, fi de toute gentillesse ; elle avait revêtu son armure de guerrière sans âme ni principe autre que celui de gagner par tous les moyens de sa grâce naturelle. Arthur eut tout gâché comme un pauvre.

— T'en penses quoi de Mendes ?

— Mendes ?

— Oui, Mendes le jeune portugais avec qui je suis venu cet aprèm...

— Ah ! Beh, je ne sais pas moi, il n'a pas l'air embrouilleur, mais c'est un mineur, tu sais bien qu'on en a tous discuté à USINE, il n'y a pas longtemps, et qu'on faisait gaffe aux

mineurs.

— Oui mais là ce serait différent, on le prendrait en charge complètement, j'en ai parlé avec le Père Arthur, il dit qu'il suffit d'aller voir un juge pour enfants à Bobigny, que lui connaît, à USINE, il faut juste qu'il ait sa piaule à lui, pour lui tout seul.

— Mais quel âge il a, il fait super mino ?

/

Le père Arthur de Cachan, c'était toute une rencontre. Il y a quelques mois, Arthur trainait de réunion en réunion et tous tardaient sur les préparatifs d'ouverture du grand squat USINE de Montreuil. Ce lieu emblématique de la future culture punk-autonome et du rock alternatif n'était qu'un projet vastement débattu.

Durant tous ces temps morts, il fallait survivre et trouver de quoi se nourrir et s'abriter, ne pas dépendre toujours des bons copains, ne pas lasser et ne pas accaparer. Arthur le communiste libertaire, l'Autonome insoumis était devenu ami avec un curé éducateur et le secondait certaines nuits dans son travail.

Dominique l'avait repoussé. Kahina avait fait de même ? Était-il condamné à vivre en continuelle répétition le rejet et l'exclusion ? Cette source de ses souffrances les plus horribles à supporter. N'avait-il pas d'autre destin, d'autre avenir que de n'être jamais accepté ? Solitaire au milieu des foules, homme de trop ?

Arthur se souvint de tout. Il avait rencontré ce curé, son homonyme, Rue Sainte-Anne, alors qu'il tentait de s'y prostituer. Il n'avait pas fait un client, il avait rencontré Arthur Hervet, prêtre. Depuis ils cheminaient souvent ensemble. Cela lui donnait un rôle social et une source de revenus, une utilité et autonomie.

La lune éclairait les toitures d'ombres arrondies. Qui était-il pour mériter cette vie espérée ? Qu'avait-il donc à proposer de si mirobolant qu'il puisse en obtenir, en juste retour, l'apogée de ses rêves ? Il se désespéra, il n'était rien qu'un crétin, un jeune puceau éperdu devant l'amour de sa vie, tremblant au bordel.

Le Père Arthur chaque mois lui donnait cinq cent francs de soutien financier en échange d'une soirée d'écoute et d'échange auprès des prostitués masculins de la rue Sainte Anne, un soutien moral, une parole valorisante. Ils venaient tous de se faire expulser de leur squat de Bagnolet par des gros nervis.

Ainsi il aurait dû mettre son amour aux pieds de Dominique Premier, dans les formes chevaleresques définies par les classes guerrières et massacantes. Il n'avait pas été recalé sur ses qualités intrinsèques d'être humain, d'être noble, d'être juste, mais sur son aptitude à se servir correctement d'une serviette.

Tous les lundis soirs il rejoignait le Père Arthur et Simon, avec certaines ouailles du Père Arthur en plus parfois. Bien évidemment la brigade mondaine eut pour priorité absolue de les mettre tous sur surveillance, dans cette rue où il avait fait la connaissance du Père Arthur, son Premier et dernier client, fort heureusement.

Du gouffre ouvert il avait perçu anéanti ses quelques mots depuis ressassés à l'infini tangentiel :

— Je suis très touchée, je suis désolée, je n'éprouve pas les mêmes sentiments, soyons bons amis ?

Et oui « Bons amis ? » avait-elle dit. Des bons amis ne s'étant jamais revus sauf une ou deux terribles fois.

Simon prit le temps de répondre — à grandes enjambées il semblait fuir la réalité matinale —, il prit son souffle :

— Tu sais Arthur, c'est une histoire particulière entre Mendes et moi, ça fait un an qu'on se connaît, c'est un jeune mineur en fugue permanente, depuis qu'il a six ans, il se sauve !

Une terrible fois où Dominique Premier l'avait à peine regardé dans un concert où elle faisait face à trois étudiants le dévisageant de la tête aux pieds. Il lui avait laissé son numéro de téléphone, elle n'avait pas rappelé. Il s'était consolé secrètement démis dans la main de Nora à temps intervenue, jouée et consolante.

Au plus près possible de Kahina. Nora tenait donc la main d'Arthur le soir et une partie de la nuit. Et jamais Arthur n'imagina un seul instant les trésors de patience et de tendresse recelés par ce geste. Dans cette main il se sentait comme un enfant nu dans son pyjama. Il ne voyait pas, cette chaleur suave, ce désir d'une femme !

Une direction vers où aller, souffrance balayée, avenir dégagé, certitude de ses envies ! Et qu'était-ce donc ces soirées passées avec Nora et sa sœur Kahina, avec toute la bande traînant autour à s'amouracher de Kahina ? Comme le Premier imbécile venu, parce qu'elle était belle, il la voulait ! Elle aussi était partie.

— C'est un même qui a besoin d'être aidé, c'est moi qui m'en occuperai.

— Ouais, Simon, mais ce n'est pas cela le problème, il faut que nous en parlions, on avait dit pas de mineur la nuit à USINE.

— Mais là le même serait confié par un juge.

— Il faut leur en parler.

— Bon, de toutes façons ce n'est parce que nous en avons déjà parlé au collectif, ce n'est pas la même affaire en effet, mais il faut demander aux autres de toutes façons, et je veux en parler moi-même au père Arthur, je passerai le voir à sa communauté de Cachan, savoir ce qu'il en pense.

— O.K., c'est bon... mais je te raconterai tout ce que je sais, par petits bouts, parce que c'est long et un peu compliqué, on ne se connaît pas encore beaucoup.

Simon et Arthur avaient été mis en contact par le père Arthur. Simon avait été rue Sainte Anne également, beaucoup plus loin qu'Arthur.

Depuis sa discussion matinale avec Simon, Arthur s'était chargé d'un nouveau dossier, mais il ne parvenait pas à se représenter ce que pouvait être le destin possible de Mendes, ni même pas à se représenter ce que pouvait être sa réalité, ce même vivait dans la rue la majeure partie du temps, seul ou mal accompagné.

Alors en début d'une après midi d'après cette nuit, Arthur avait pris place à la terrasse d'un petit bistrot Dionysien. D'après les indications de Simon, la Maman de Mendes habitait non loin, dans une des ruelles rescapées de la résorption de la « petite Espagne », ancien bidonville des années 1970, tardivement résorbé.

/

Car Saint Denis, aux portes de Paris, ne fut pas seulement la ville des sépultures royales et de la Basilique, ce fut aussi une ville de campements d'immigrés. Elle vit naître Mendes, héros de notre histoire contemporaine à la fin du siècle dernier, alors que le monde sortait juste de ses charniers périodiques.

Il n'avait pas encore basculé comme maintenant dans la triste et fade barbarie des puissances indétrônables. Les villes avaient juste été massivement bombardées, et les camps de population exterminés comme cela en était l'habitude depuis la découverte de la poudre à des fins industrielles et guerrières.

On avait désormais coutume d'appeler « Le monde moderne » la grande machine à broyer qualités et destins, pour produire les médiocrités normalisées chères aux consommations ordinaires de marchés uniques. Ses grands exterminateurs s'étaient réunis et s'étaient répartis les tâches et les pays souverains à détruire.

Ceux qui avaient financé le parti Nazi récidivaient en finançant les partis politiques créateurs et initiateurs d'une grande entité supranationale, future gestionnaire d'un réel fade et sans valeur, « l'Europe », en guise du monde détruit par voie de guerre, de torture répandue et de carnage, de bombardement humanitaire et massif.

De l'autre côté du grand chantier, finissant sur le site de l'ancienne voie royale, était la ville historique, et le Bel Air un quartier résidentiel proche d'un ancien bidonville. Là vivaient les générations les plus jeunes d'ouvriers et de manœuvres originaires et déracinés des pays pauvres du Sud, main d'œuvre docile et peu chère.

C'est dans ces ruelles étroites et ces passages que Mendes avait grandi et fugué. Simon

s'était entiché de ce jeune adolescent et avait demandé au Père Arthur Hervet, responsable d'une communauté d'éveil à la vie religieuse à Cachan, et éducateur dans ses nuits, de l'aider dans son projet, il fallait séduire USINE.

Devant Arthur le quartier Bel Air, pas encore devenu si coquet et réservé aux catégories installées et autorisées de la population que de nos jours, arborait une série de maisons basses et mal bâties le long des ruelles délavées, abritant des familles entières dans un entassement pathétique, courant et pourtant subtilement invisible.

On avait pensé à construire une autoroute, mais on n'avait pas pensé construire des logements décents pour l'immense population de travailleurs venus des territoires anciens du sud de l'Europe et du nord de l'Afrique. Des logements pour quoi faire tant il était sûr qu'on les renverrait « chez eux » bien avant leur retraite.

L'autoroute irait à Lille et Bruxelles que ses derniers constructeurs et leurs enfants ne seraient toujours pas logés décemment. Ils n'étaient pas venus pour profiter des bienfaits d'une décence ordinaire mais pour travailler pour un salaire moindre que le salaire minimum du pays les attirant, capturant : une manne sans histoire.

Le bistrot était tenu par des Portugais, Arthur commanda une Sagres en souvenir d'un passage en vacancier au Portugal. Que restait-il de portugais dans l'histoire que pouvait vivre le jeune Mendes ? La Portugaise c'était sa mère, et encore, elle était arrivée en France à l'âge de seize ans, quinze ans plus tôt ; fuyarde émaciée.

Mendes aurait bientôt l'âge qu'elle avait à ce moment là. La dictature de Salazar était encore vive en ce printemps 1968 où Maria De Sousa avait franchi les deux frontières à pied. La dictature elle n'en connaissait que ce que leur faisait subir son père, soudard de l'empire colonial portugais : suppôt du régime, haineux.

Mais cela avait amplement suffi à motiver sa décision de fuir ce que l'on nommait un pays et dont elle ne connaissait que la boue des petites exploitations fermières de Sao Joao, du côté des petits villages pauvres d'artisans et de petits manœuvres agricoles exploités et méprisés par les notables : sans devenir, avec l'effroi général.

Pour imposer une telle misère sans espoir d'en sortir, il fallait une dictature haie et crainte dans les moindres souplesses de la vie ; les villages étaient moroses et angoissés depuis si longtemps, et la redoutable PIDE chassait le rouge et le contestataire sur la moindre parcelle de boue : l'ordre régnait sous l'œil de Dieu.

Arthur était un jeune français assez ignorant du vécu des travailleurs étrangers raptés à la misère de leur pays d'origine et conviés à bien vouloir subir de leur plein gré des conditions d'exploitation à peine meilleures, pour la gloire et la puissance nouvelle des sociétés conquérantes et tortionnaires : ce monde infâme.

Arthur était donc un des principaux initiateurs et animateur du squat de Punks et d'Autonomes de Montreuil, USINE, déjà dès ses débuts haut lieu de passage de tous les Punks et marginaux politisés de la capitale, de tous les révolutionnaires et des résidus de l'Autonomie Parisienne, des noctambules aux passionarias.

USINE, cela voulait dire Utilisation Subversive des Intérêts Nuisibles aux Espaces. Cela contenait presque l'entièreté du programme échevelé des occupants de cette bâtisse de quatre niveaux de cent cinquante mètres carrés ; les Négresses n'étaient pas encore Vertes et la Mano s'appelait Hot Pants, Chihuahuas, Los Carayos.

Mais c'est dans ce lieu qu'ils se rencontrèrent, à se demander s'ils préféreraient avoir la main verte ou la Négrresse Noire, ce fut la Mano Negra et les Négresses vertes, et tous ceux qui n'avait pas encore un nom aussi connu que de nos jours animaient les après midis et les nuits prolongées du lieu, *d'aventure en aventure*.

Dans la foulée du groupe autonome-punk Les Béruriers Noirs, toute une ribambelle de Skins Oi, de Punks, d'Autonomes et autres tribus tumultueuses, trainait ses Dr Martens et randjos de concert « Rock in squat » en manif houleuse. Manu Chao était un pote et Helno faisait les chœurs, ce qu'il faisait de mieux.

La dernière grosse manifestation organisée dans ce grand squat, ancienne entreprise d'exposition de meubles, avait été une journée portes ouvertes sur le thème de l'habitat des travailleurs immigrés ; il y avait de nombreuses photos jaunies des bidonvilles de la région parisienne des années soixante dix.

Il s'agissait d'éveiller l'attention du plus grand nombre sur les conditions désastreuses de vie imposées aux travailleurs étrangers dans l'indifférence méprisante de la société qu'ils venaient construire. C'était en soutien aux grévistes de loyer des foyers d'immigrés de Montreuil et de Rosny : leurs marchands de sommeil.

Les dits foyers de travailleurs migrants ayant été précisément construits pour absorber tous les célibataires immigrés habitant les bidonvilles au moment de leur résorption ; et c'était devenu les plus gros trafiquants institutionnels de sommeil du pays : chambres spartiates au prix d'un appartement, sanitaires et cuisines communes.

Cette manifestation d'information avait été un franc succès, tous étaient passés : les ultra convaincus bien entendu, et quelques voisins compatissants et démunis d'intention. Jusqu'au « beauf » local tirant un coup de feu et risquant de tuer une gamine faisant la sieste sous le carreau explosé : les Punks avaient failli le tuer.

/

Arthur était un cérébral émotif, un pensif. Il tacha de se représenter ce que cela avait pu

être : ces villages boueux de cabanes auto construites avec les déchets industriels des friches avoisinantes. Les photos des années soixante affichées à USINE étaient en noir et blanc : plus tristes ; elles ne restituaient pas d'odeurs non plus.

Il tenta pendant un moment de superposer l'image à ce monde de couleurs et d'odeurs qu'il avait devant les yeux, imaginer les premières années d'arrivée en France de Maria De Sousa que Simon voulait lui présenter. Les barres grises de logements sociaux n'étaient pas encore construites : les banlieues n'étaient ni chaudes ni froides.

C'était encore un chantier semblant prolonger le gigantesque village de cabanes de planches, palettes et tôles ondulées. Maria avait failli brûler dans le grand incendie des Francs-Moisins de Juin 1970 : cela avait déclenché les contractions et Mendes était né cette nuit là ; Maria fut hospitalisée d'urgence.

Les deux amis de Marx avaient été redoutables d'efficacité. Le lendemain il n'y avait plus de cabanes : que des résidus noircis d'une occupation humaine misérable, des tas de vêtements fumants dans les matins désolés de l'horreur. Elle n'avait même pas été blessée. Ils avaient en toute hâte prévenu Marx, fidèle soutien.

Car Marx avait trouvé une chambre de bonne à louer, son alcôve plaisantait-il, à Barbes. Il était venu la voir à l'hôpital du plus vite qu'il avait pu. Elle était devenue sa petite sœur. Il l'avait prise sous son aile depuis qu'elle l'avait sauvé du capitaine tortionnaire de la PIDE ; il l'avait aidée à fuir, avait guidé le long périple.

Encore il lui avait trouvé cette petite case au bidonville du Franc-Moisin, sous la protection amicale et bienveillante des deux amis s'aimant beaucoup et ayant fui l'homophobie agissante des vieilles populations fortement imbibées de préceptes religieux et si prompts à l'opprobre dénonciatrice ; beaucoup avaient fui : une population.

Le pays où ils débarquaient était entièrement dirigé par tous les collaborateurs de l'occupant Allemand, non parce qu'il était Allemand mais parce qu'il était Nazi, donc violemment anticomuniste. L'épisode de résistance de l'après guerre et du programme du CNR était refermé : les colonies bouillaient.

La population pauvre française avait tant pris l'habitude de détourner son attention des déshonneurs massifs, durant ces longues années de guerre, ignorante des rafles et des enfants en pleurs, jugeant et soupesant le degré de propreté de ceux à qui l'on réservait la boue et les sales boulots, dédaigneuse, légèrement hostile.

/

Arthur était un militant des causes perdues comme disait sa mère, la Rouge de la famille. Il se savait issu culturellement et familialement, pour ne pas dire idéologiquement, de ce monde

de taiseux révoltés, de laborieux indignés, souvent dans la misère, toujours dans la solidarité, rebelles audacieux et débonnaires.

Des centaines de milliers d'hommes et de femmes seront déplacés d'un pays à l'autre en fonction des besoins de main d'œuvre, sans aucune compassion pour les difficultés rencontrées, sans aucune considération pour les conditions de vie, reçus dans des terrains vagues boueux loin de tout : oubliés.

Cette exploitation moderne n'est peut-être pas pire que d'autres vagues déferlantes d'exploitation du travail humain pour la construction des empires, mais elle se déroulait au moment même de l'officialisation et définition internationale des droits humains : ne regardez pas sous les tapis de l'histoire.

Alors Arthur voulait bien que l'on s'occupe du jeune fugueur Mendes, rejeton de l'infamie mondiale, habitant non visible des caches et des vides interstitiels de la société moderne. Mais légalement il fallait demander à sa mère et être supervisé par un juge pour enfant connu du père Arthur Hervet, prêtre efficace.

Pour cela il avait rendez vous avec Simon voulant se faire le guide pour accéder à la bienveillance de la Maman de Mendes. *Un numéro* l'avait prévenu Simon. La Sagres était bien fraîche, il lui suffisait d'attendre et de voir. D'où venait donc le petit Mendes et que fuyait-il donc depuis ses six ans ?

A l'âge où d'autres bambins exhibent fièrement leurs cartables neufs et leurs divers attributs de scolarisation prochaine, Mendes avait disparu et avait déjoué des années durant toutes les tentatives de l'intégrer à la moindre structure éducative ou même simplement d'accueil. En toute simplicité il avait fui, fui, fui.

Raisonnablement, redoutablement, efficacement fui. C'était devenu un exemple extrême de la difficulté de l'exercice d'intégration des jeunes en difficulté. Toutes les obédiences éducatives et toutes les écoles de Chicago et d'ailleurs s'y étaient cassées la rhétorique, le petit les avait savamment déjoué.

Qu'avait-il donc bien pu faire toutes ses années là ? Quel avait été ce parcours hachuré ? Quelles blessures avaient été reçues, quels savoirs avaient été acquis ? Quelle était donc cette mère ne sachant retenir son enfant ? Et que pouvait-on faire de lui à quatorze ans, sans formation et illettré, sauvageon ?

Car il apparaissait de suite que le jeune Mendes avait défié toutes les lois républicaines et laïques. Il n'était jamais rentré dans une école de son plein gré, et il en ressortait dès qu'il le pouvait. La surveillance exercée sur lui ne pouvant être constante, c'était souvent. Alors où errait-il ? Quelles étaient ses journées, ses nuits ?

Et sa mère, arrivée à seize ans, directement de la boue de son village à la boue du terrain

vague mis à disposition au Franc-Moisin, après un long et périlleux voyage aux conditions antiques de transport de fortune ? Elle n'avait pas pu payer les passeurs, elle s'était faufilée grâce à Marx, son savoir faire et sa bienveillance.

En France c'était les trente glorieuses avaleuses de main d'œuvre. Les Trente Glorieuses les avaient attirés, les Trente Piteuses les refouleraient. Cette autoroute qu'ils avaient construite menait à l'avion du Bourget qu'ils ne prendraient jamais, et mènerait leurs voitures les ramenant au Pays pour y construire leurs villas.

En une décennie, de 1960 à 1970, le nombre de Portugais en France est passé de 50 000 à plus de 700 000. Leurs bidonvilles et artifices de survie en contrée lointaine s'évanouiraient dans l'oubli des générations suivantes, ainsi sont les peuples laborieux. Les vaincus n'ont pas d'Histoire, n'ont jamais été l'Histoire.

Ce petit pays perd un dixième de sa population : une hémorragie. La France gagne des travailleurs non syndiqués et très motivés, prêts aux travaux les plus durs : une aubaine. Les sociétés émergeant de la guerre sont des camps de misère. Maria De Sousa en profita alors pour tenter sa chance, ici en France.

/

L'arrivée massive des femmes portugaises accompagne de peu celle des hommes. Il s'agit des épouses, des sœurs ou d'autres femmes de la famille, du voisinage. Leurs enfants accompagnent les épouses ou restent à la garde de la famille. De nombreux enfants de ces jeunes femmes naissent en France.

Beaucoup font le périlleux « O salto » seules. Beaucoup deviennent ouvrières, domestiques, concierges, femmes de ménages, ou salariées agricoles, surtout en Ile de France. Mieux que paysannes en Bragance, cela leur permet de revenir la tête haute, en vacances. Maria préféra rester en France.

Aux Premiers beaux jours, le bidonville des Francs-Moisins devenait comme un village paisible sans mouchards. Quand le printemps revenait, la boue commençait à sécher. Le dimanche il y avait des bals, les familles se retrouvaient. Il flottait dans l'air un parfum de jouissance populaire et bon enfant.

Si ce n'est le désastreux souvenir de la haine des maîtres envers leurs paysans — les artisans n'étaient guère mieux traités —, Maria avait des bons souvenirs de la vie de son enfance à Sao Joao. Mais les patrons chassaient les rouges. Les rouges c'était les hommes terrorisés se cachant. Elle avait caché Marx.

Elle n'avait pas eu peur, sa seule peur était de se faire coincer par son père. Toutes ses sœurs avaient crié, pleuré, gémi, et puis n'avaient plus jamais rien dit. Elle, elle était encore

trop mouflette, fluette, pas assez formée, mais elle l'avait entendu siffler à son passage :

— C'est pour bientôt, t'es grande !

Un jour Marx était en nage, Marx courrait, les chiens et les hommes étaient après lui. En tant que capitaine estropié chez les nègres, son père disposait d'un cheval et elle voyait au loin les lourds sabots de l'animal arracher par mottes éclaboussées ce sol appartenant aux maîtres, si ingrat pour les pauvres.

Tout appartenait aux maîtres, le sol et l'air, la vie et leurs morts, leur travail et leurs rêves, et son père était avec les maîtres, un des pires : il faisait pire, du zèle pour toutes horreurs ; il valait mieux ne pas être dénoncé rouge, ni être sa fille, ni en général se montrer sur son chemin : gare aux sabots, savoir courir.

On entendait les prisonniers hurler parfois en plein jour de marché, tout au long des rues et des courettes biscornues, et leurs gémissements rebondissaient de flaques boueuses en seuil de terre battue de maisonnées propres et démunies. Maria savait qu'il ne faisait pas bon courir devant ces sabots là.

Marx avait beaucoup d'avance, Marx ne s'appelait pas encore Marx, et Marx était exténué, il allait se faire prendre. Le cheval du capitaine disparut au loin à la faveur d'une déclivité naturelle et d'un bosquet de fruitiers. Il fallait faire vite. Elle cria à celui qui n'était pas encore Marx :

— Couche toi !

L'homme s'écroula fourbu et haleta. Maria ne s'approcha pas de lui :

— Reste là! Ne bouge pas! Je suis la fille du capitaine. Je vais te cacher quand il sera passé. Il ne peut pas te voir. Il est derrière les fruitiers, les chiens sont devant lui. Je vais lui montrer que t'as déguerpi par le chemin de l'étang. Il faut tromper les chiens, cache toi dans le fumier ! Ils ne sentiront plus ton odeur.

Au loin la silhouette sombre du capitaine chevauchant réapparut à l'horizon de Maria. Il fallait qu'il la croie, il fallait absolument qu'il la croie. L'homme avait disparu dans le tas de fumier, elle avait besoin de lui.

Maria avait tout de suite compris que cet homme serait le seul à pouvoir la faire fuir loin de son viol programmé. Ce ne fut que bien plus tard qu'elle le nomma Marx, par dérision. C'était un rouge et il ne parlait que de ce Marx capable de tout arranger avec les forces productives et la masse laborieuse, la conscience et la science.

Le gouvernement portugais avait signé un accord en décembre 1963, mais il continuait de freiner l'émigration légale, tiraillé entre des exigences contradictoires. Et autour de Salazar bientôt malade deux clans s'affrontaient : les latifundiaires voulaient des paysans pauvres et payés en nature, des esclaves et des seigneurs.

Et les modernes voyaient l'évolution nazie du monde. Il leur faut des automobiles, du Fordisme et des autoroutes. Il faut que ces paysans boueux aillent trimer sur les autoroutes françaises et deviennent des ouvriers envoyant une partie de leur paie pour développer le Portugal et fortifier son économie.

L'illégalité de la fuite devient solution possible, car le gouvernement français multiplie les récépissés de séjour provisoire. Un drame humain monstrueux, dans une situation de tyrannie cacochyme, de boucherie coloniale obstinée et dispendieuse de vies, de misère dans les campagnes, de police politique.

Des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants quittent le Portugal et passent illégalement deux frontières, sur deux milles kilomètres, pour beaucoup dans des conditions difficiles, parfois dramatiques et mêmes mortelles. Un voyage coûteux et risqué, rendu possible grâce à la corruption.

Des passeurs portugais, espagnols et français, des logeurs et fournisseurs de papiers et contrats de travail, vrais ou bidon. Les immigrés viennent principalement des provinces situées au nord du Tage. Ils sont généralement des paysans ou de petits artisans, très peu ou pas du tout scolarisés, abasourdis.

Ils arrivent et se concentrent dans les régions industrielles, parisiennes pour la moitié d'entre eux. Là ils constituent le plus gros contingent d'immigrés formant les équipes de construction du boulevard périphérique, du RER, de la tour Montparnasse, de la Défense, des universités, des routes, du progrès moderne.

L'exode pitoyable du peuple Portugais, venu chercher les moyens de sa survie économique sur les prodigieux chantiers de la reconstruction d'après guerre en France, fut le plus grand déplacement de population jamais observé en Europe au cours du siècle. Un pays fuyait son dictateur et bourreau ; fuyait la misère.

Les empires ont bien souvent déplacé les peuples de laborieux en fonction de leurs besoins, par milliers, par millions. Ce fut toutefois l'exil le plus gigantesque qui ne soit encadré. *Les gens, les pauvres gens* disait-on en les voyant passer, *ces pauvres gens fuient* ; savez vous bien ce qu'est de fuir, vraiment ?

Maria arriva à ce moment là, au terme de son périple harassant, dégoutée à vie d'entreprendre jamais plus le moindre voyage, si elle s'était méfiée de son père — il y avait de solides raisons — aucun autre homme ne pouvait plus présenter le moindre danger ; elle s'adossa aux garçons, ils lui firent une place.

Au cours des années soixante et jusqu'à la chute de la dictature de Salazar et la fin de la guerre coloniale en Angola, Guinée Bissau et Mozambique (1961-1974), de nombreux jeunes hommes, de plus de dix huit ans, puis de plus de seize ans fuient le Portugal pour se soustraire

au service militaire colonial.

Ce n'est pas vraiment au départ pour s'opposer au régime abhorré mais subi, mais cette guerre n'est pas la leur. Ils quittent un pays qui ne peut pas assurer leur avenir. Pour tous ces jeunes gens, les retours au Portugal ne seront possible qu'après la chute de la dictature et l'amnistie complète de 1975.

Marx l'insoumis, l'aide valeureuse de Maria tout au long de ce voyage à pied, lui avait présenté deux amis :

— Tu verras, avec eux, il ne t'arrivera rien, tu trouveras un petit travail et tu leur feras la cuisine, ils n'ont pas de femme, ils n'y tiennent pas, ils te protégeront des autres, tu ne dois plus avoir peur.

/

Elle n'avait plus jamais eu peur, mais elle n'avait plus jamais bougé, même le jour de l'incendie, elle aurait grillé, mais elle n'avait pas fui ; le petit Mendes était né ce jour là. Cela faisait deux ans qu'elle faisait la cuisine pour tous les célibataires et ceux de passage de ce petit coin du bidonville, son village.

Elle lui avait donné le nom de son hameau d'origine : trois masures misérables entouraient les installations agricoles dédiées à la cueillette et transformation des fruits, les paysans de Sao Joao étaient payés par leur libre accès à un petit potager familial et le droit de dormir dans les masures en ruine, rapiécées.

Sa première case des Francs Moisins y ressemblait, en dehors de ce pâté de cabanes améliorées c'était le pays : La France, l'étranger. Elle se tenait coite et discrète, elle savait aller à pied au marché pour faire les courses, elle rentrait à l'abri pour cuisiner. Marx lui avait dit :

— Et tes papiers ?

Les travailleurs portugais arrivaient directement depuis leurs villages dans un immense pays dont ils ignoraient tout. Ils ignoraient complètement les pratiques administratives et leurs droits, la langue même. Leurs conditions d'entrée en France les isolaient dans des chaînes de dépendances étreintes, d'escroqueries.

Arthur réfléchissait à tout cela seul devant sa Sagres en regardant les pas des autres chevaucher la rue. Enfin seul, Arthur n'était jamais seul. Une jeune fille occupait ses pensées depuis si longtemps, blottie dans ses neurones, omniprésente, en conversation imaginaire perpétuelle, Dominique Premier.

— *J'aimerais bien me réveiller le matin et ne pas t'avoir dans la tête, j'aimerais bien pouvoir marcher sans espérer que tu me regardes !*

— *Avec qui parlerais tu alors ? Avec qui confronterais-tu tes nobles idées, je suis en toi,*

une partie entière de toi, à vie, n'est-ce pas le plus noble amour, le désintéressement ?

— *Ou ton désintérêt plutôt Dominique, franchement j'aimerais aussi rien qu'une minute ne pas avoir ton visage en tête, j'aimerais tant de choses, que tu m'aimes, ou encore que je t'oublie...*

— *On n'a pas toujours ce que l'on veut dans la vie...*

— *Oui, je sais, tu n'étais pas disponible, tu ne devais pas te disperser.*

Maria ne savait pas écrire, elle avait fui l'épouvante atroce inspirée par son père, elle entrevoyait bien devoir être la prochaine à y passer. Dans la proximité familiale elle avait entendu ses sœurs se plaindre, gémir puis pleurer, se taire. Lorsque le capitaine paraissait, les femmes tremblaient, se soumettaient.

Les pauvres hères qui habitaient les baraques étaient sous-payés et envoyaient une partie de la paye au pays. Jusqu'au milieu des années soixante, l'ensemble de la société française ignore presque totalement l'existence de ces milliers de nouveaux immigrés : ces camps d'invisibles, ces maçons rasant les murs.

La France exploite, ignorant les trafics et les hébergements indignes, profitant. La construction de la cité HLM des Francs Moisis en 1973, pour vider le bidon ville des ouvriers portugais pour la plupart venus construire l'autoroute A1, prendra des années de retard, dues aux indolentes temporisations politiques.

Puis la précarité de leurs conditions d'existence, leur importance croissante dans certaines communes, dans certains chantiers, certains drames des voyages « o salto », commencent à sensibiliser la population française sur l'aspect tragique et bouleversant de cette épopée humaine peu glorieuse.

Les articles de presse, les émissions de radio et de télévision se multiplient. Un film, « O Salto », sort en 1967. À travers un exemple parmi d'autres, Christian de Chalonge retrace l'histoire de ces hommes quittant leur pays en proie au régime dictatorial de Salazar et engagé dans des guerres coloniales.

Le Dr Antonio de Oliveira Salazar est opéré le 6 septembre 1968 d'un hématome intracrânien survenu lors d'une chute accidentelle. Puis dix jours plus tard l'état du malade s'aggrave, brutalement c'est le coma. Le Dr Salazar avait procédé, le mois précédent, à un important remaniement ministériel.

On s'attendait à voir apparaître, dans le gouvernement remanié, le nom d'un héritier politique. Il n'en fut rien. Le 26 septembre 1968, Marcello Caetano est nommé président du Conseil. Il s'engage à poursuivre la politique de son prédécesseur notamment dans la guerre relative aux colonies, le massacre s'intensifie.

Plusieurs mesures annoncent néanmoins une ébauche de libéralisation. Un décret

amnistant les insoumis, un accord de principe pour des réformes, un remaniement ministériel, un assouplissement de la censure sur les questions de politique intérieure. Les étudiants décident d'accélérer le processus.

Marx quitte la France en hâte et les rejoint, il se pensait bien plus utile dans son propre pays. Maria, à qui il estimait devoir la vie était en de bonnes mains avec ses deux amis de cœur, elle savait bien se débrouiller. Il fallait s'attaquer au changement du monde pour tous, elle en profiterait aussi.

En octobre 1968 les étudiants portugais profitent du 58^e anniversaire de la révolution républicaine pour manifester et réclamer plus de libertés. En novembre, ils manifestent encore à Lisbonne. Cette fois pour protester contre les sévices de la PIDE (police politique). Un étudiant en est mort.

Vingt jours plus tard, ils décident de boycotter les cérémonies de la rentrée universitaire. Ils réclament une université démocratique, critique, libre et ouverte au pays tout entier. En décembre, cinq mille étudiants de l'université de Coïmbra réclament une participation à la gestion de leur université.

À la fin du mois, trois mille manifestants à Lisbonne en faveur de réformes de l'enseignement et pour le retour de professeurs exilés politiques. La police occupe, fin de décembre, l'École d'ingénieurs de Lisbonne pour déjouer un mouvement de grève. L'établissement est ensuite fermé, des étudiants arrêtés.

La grève universitaire s'étend alors aux autres facultés et les étudiants de Coïmbra rejoignent le mouvement. On dénombre de nombreux blessés. Comme sous Salazar, on procède à des arrestations de militants de la Ligue d'union et d'action révolutionnaire (LUAR). Marx alors revint en France déçu.

/

C'était en 1970, les nouvelles du pays dégoutaient à jamais Maria d'y retourner. Une de ses grandes sœurs avait accouché d'un mal formé œuvre de son père. Pour elle, la famille, elle n'en avait pas, n'en avait plus. Même son Premier petit, le frère de Mendes, avait été placé dès la naissance, après son arrivée.

Elle avait eu la chance et l'honneur d'être la seule de la tribu féminine de son village d'origine dans le Nord du Tage à ne pas avoir été touchée par son père, un homme violent et alcoolique, rentré d'Afrique amputé du pied, et donc médaillé, servant de supplétif à la police politique du régime, soudard.

C'était donc un homme important, médiocre donc puissant, donc à fuir ou à contenter. Maria avait préféré la fuite au plus loin possible, elle était débrouillarde et savait obtenir des

hommes ce que d'ordinaire ils échangent avec les femmes, sans pour autant ne rien dévoiler de son corps pas si beau, pas si laid.

Pour Maria, ses cabanes étaient devenues en peu d'années tout le monde connu, observable, vivable, admissible. De chaque bout s'étendaient d'autres univers sans intérêt peuplés de monstres inquiétants. Elle n'y mettait jamais les pieds, le pays étranger démarrait là, jusqu'au chemin de la préfecture.

De moins en moins souvent, elle avait obtenu sa carte de séjour longue durée de dix ans et les contrôles étaient nettement moins durs pour les portugais, européens et issus d'un pays ami, que pour leurs cousins de galère issus du monde méditerranéen, donc de la décolonisation toute récente et du racisme savamment entretenu.

Maria avait fui le pays, épaulée par Marx et elle n'avait pas la moindre intention d'y retourner. Son père, le militaire de carrière était très impliqué dans les trafics et les sauvages méthodes de répression utilisés par la dictature de Salazar pour se maintenir, il était redouté de tous, tortionnaire, puissant.

Possesseur jouisseur des corps féminins de sa famille et de son village, il gérait le domaine latifundiaire par la malice et la terreur. Maria avait fui, elle ne pouvait s'assurer nul refuge sûr en restant dans son pays ; elle avait presque seize ans, l'âge d'y passer et de devoir subir, non pas elle, plutôt mourir.

Marx l'avait épaulée, il lui avait fallu voler pour la première fois de sa vie, la petite cassette de fer blanc contenant les piécettes nécessaires aux dépenses courantes de la maison familiale avait disparu un beau matin, et l'après midi même Maria avait pris le bus brinquebalant pour la foire de la ville la plus proche.

Dans cette pauvre ville voisine se réunissaient en mine de conspirateurs apeurés tous ceux et celles plus discrètes projetant le dur « O Salto ». La tentation de l'Eldorado. La promesse d'un pactole arraché en peu d'années, des songes. La dictature bloquait l'ensemble des forces économiques dans une résistance au mouvement du monde.

Salazar figeait toutes les activités de la société dans un idéalisme rétrograde et puritain « les valeurs rurales », et quelque part il était un des derniers résistants aux avancées totalisantes du marché unique du monde moderne ; chez lui pas de progrès, mais cela voulait dire pauvreté pour tout le monde.

Et richesses démesurées pour les gros propriétaires de Latifundas de l'Alentejo, dans l'arrogance habituelle des classes victorieuses et médiocres du monde. Celles de maintenant n'ont rien à envier à celles ci, mis à part qu'elles sont planétaires et féroceement plus tortionnaires et massacantes, des talons de fer.

Cette problématique en cette époque était mondiale, pour pouvoir construire le

supermarché, futur modèle d'un train de vie dit moderne, il fallait détruire le plus rapidement possible tous les passés différents de la planète, faire place nette, exterminer tout les camps des gêneurs, peuples et coutumes, des talents de guerre.

Aussi tous les artisans anciens et tous ceux détenant la moindre parcelle d'autorité sur le plus petit rouage d'un passé à abattre, qu'ils fussent juifs comme en Europe ou tout autre ailleurs furent exterminés. La persistance de leurs affaires empêchait l'émergence d'un nouveau mode de vie, le marché unique.

Le Portugal eut cette chance bien particulière d'être à l'écart des soubresauts de cette époque, et de pouvoir fournir une armée de travailleurs sous payés et logés dans des camps de misère à peine mieux lotis que les camps de travail de l'Allemagne vaincue, plus tard la révolution des œillets fit le reste.

Entre une vie de misère dans un pays figé et courant le risque d'être envoyés servir de soldats bouchers dans un conflit qu'ils ne comprenaient pas et une vie de misère rapportant malgré tout un peu d'argent pour survivre modestement et en envoyer au village d'origine, un million de portugais choisirent.

Qui étaient ces paysans portugais hypnotisés par le rêve immense de sortir des privations ? D'où venait cette main d'œuvre étrangère construisant des villes et habitant des baraques devant des murailles de tours et d'immeubles ? Quelle était la vie de ces immigrés embourbés, de leurs enfants, marmaille joueuse ?

/

Fodes, carai, caralho furent les éternels mots portugais, répétés à l'infini, ponctuant les rares possibilités d'échange verbaux vraiment maîtrisés par l'enfant de Maria. Son cauchemar toujours s'en allant, revenant, qu'elle ne savait où caser ni expliquer. Caraï de fodes, Mendes, ce petit de trop, son enfant, son bébé.

Pourquoi l'avait-elle laissé venir au bout, jusqu'à la naissance ? Si elle était mère d'enfants Français, elle pouvait rester en France, la loi autorisait cela. Avait-ce été la seule raison ? Elle avait réussi à placer l'ainé, poussé, accouché à peine arrivée sur le territoire, mais Mendes, incasable, se sauvait toujours.

Il se sauvait de l'école, il se sauvait des familles d'accueil, il se sauvait des centres d'éducation, et toujours il revenait ou était ramené. Elle le lui disait bien, *il n'y avait pas la place, il n'y avait pas de place, dans la pièce, il n'y avait qu'un seul lit, il n'avait qu'à voir, elle ne pouvait pas, le mettre où ?*

C'est vrai qu'au début le fait d'avoir le petit Mendes à *élever seule* — comme ils disaient tous : assistante sociale, juges, instituteurs, policiers compréhensifs, éducateurs blasés,

voisines curieuses, voisins libidineux, épiciers lassés —, lui avait bien servi à se faire entourer d'une barrière de condescendance apitoyée.

En dehors de cet aspect naturellement fonctionnel, elle n'avait jamais su quoi faire de Mendes ; c'était comme si le marmot n'était pas d'elle. Elle l'avait tout juste senti, tout juste porté, sans peine accouché. Même son prénom n'était pas d'elle : son ami qui était rentré au pays, son frère de l'époque était révolutionnaire.

Elle l'avait surnommé Marx : c'était le seul mot, répété si souvent, qu'elle parvenait à retenir au milieu des discours et des vociférations. Même lorsqu'il lui parlait en portugais, elle ne le comprenait pas. *C'était une sacrée tête, il savait lire lui, un philosophe, comme celui du livre, le gros livre épais*, et c'était un barbu aussi.

Un homme cultivé qui savait rire aux éclats de *ses trois cent mots de vocabulaire* comme il disait. Il n'était pas le père de l'enfant, mais il s'en était occupé un peu au tout début. Cela avait été un peu comme un père, un grand frère. Il lui avait donné le nom d'un grand homme portugais comme prénom.

Il avait longuement raconté à Maria l'histoire, qui n'était pas encore si connue que de nos jours, de ce courageux diplomate de Bordeaux, Aristide De Sousa Mendes, qui contre l'avis de son dictateur Salazar avait pendant des jours délivré des visas à des milliers de fuyards durant l'avancée Nazie en France.

C'était en 1940 et déjà les déplacements de population étaient massifs. Franco pour ne pas indisposer Hitler ne délivrait des visas que de transit pour le Portugal, et Salazar ne souhaitait pas non plus prendre position pour ceux qui souhaitaient fuir les nazis. Un homme juste lui avait désobéi pendant des mois.

Aristide De Sousa Mendes fut l'honneur du Portugal, des Portugais et de l'humanité. Il ne fut pas le seul, mais ils furent si peu. En 1970, trente ans plus tard, son nom n'avait toujours pas été sorti de l'oubli ni réhabilité dans son pays. Il n'était connu que des insoumis et des révolutionnaires portugais, de quelques juifs.

Il avait payé si chèrement ces mois de courage obtus. Il remplissait lui même les milliers de visas, l'histoire a retenu le chiffre de plus de trente mille. Rappelé d'urgence par son gouvernement dictatorial, il avait été mis à pied, et progressivement ruiné, exclu, oublié sa vie durant, jamais réhabilité, vaincu.

Alors, au moment de la naissance du marmot de Maria, en 1970, son ami, son frère le révolutionnaire, Marx avait pris les choses en main et l'avait installée dans une piécette d'arrière cour proche de la rue du Landy où elle passerait sa vie. Ce soutien fidèle appela le marmot Mendes, De Sousa Mendes.

Le rappel historique était des plus savoureux puisque Maria était arrivée en sens inverse

des réfugiés sauvés par le noble geste du Consul Général, elle même réfugiée de la dictature et de la misère, et ayant passé les frontières à pied et sans visa ni bienveillance d'un fonctionnaire résistant, il n'y en avait plus.

N'étaient ils pas tous des De Sousa Mendes, ces fuyards exclus et oubliés et pourtant faisant correctement leur travail d'Homme, ne lésinant jamais à la tâche, laborieux, résistants aux conditions indignes, restants fiers et dignes, et refusant de porter la guerre inhumaine chez les peuples insoumis d'Afrique.

Le révolutionnaire avait appris le Français, *il faut connaître la langue de ses patrons*, et s'était renseigné sur les droits, bien maigres il est vrai, que pouvaient avoir ces nouveaux arrivants sur le sol Français, hormis celui de se faire copieusement mépriser et durement exploiter, se cultivait, étudiait.

Les événements de mai 68 seront un véritable choc pour les Portugais fraîchement débarqués. D'origines paysannes et souvent analphabètes, ils sont nés et ont grandi sous l'oppression de Salazar. En pleine grève générale, des dizaines d'habitants du bidonville partent se réfugier dans leur village.

Ils étaient venus en France pour sortir de la pauvreté. Ils avaient jeté toute leur force dans la bataille pour une vie meilleure, et la révolte de Mai risquait de tout saboter. Ils ont subi les événements dans la peur d'être renvoyés, de retourner à la misère qu'ils avaient quittée, ce pays ne voulait pas d'eux.

Mai 68 ne fut pour eux qu'une période de trouble, de désordres et de dangers. Ils ne pensaient qu'à économiser pour construire la maison au pays. Ils étaient alors plongés, pieds et poings liés, dans le tout retour. Au Portugal, la grève était considérée comme un crime, la délation était un système.

L'anticommunisme relevait de la cause nationale. A contrario de ses compatriotes Marx se sentit sauvé par ce vent de fronde politisé, il se rapprocha des révolutionnaires français, certains étaient des étudiants cultivés, des enfants de petits bourgeois que Marx n'aurait jamais pu fréquenter, sages et courtois.

Tandis qu'ainsi, il était un peu leur mascotte, il était le réfugié politique de la barbarie salazariste, il n'était pas un pauvre immigré pressé de se faire construire au pays, il était un militant pourchassé, il eut un peu plus le droit à une solidarité révolutionnaire que tous ceux du bidonville, ignorés.

Ce pays d'accueil les avait jetés dans la boue au milieu de cabanon de planches et de tôles et maintenant ils faisaient la révolution :

— Ils sont fous, on ne peut rien gagner à rester là. Vous avez tort, il faut rentrer au pays. Les communistes vont prendre le pouvoir et ils ne nous aiment pas.

— Ils disent que nous faisons baisser les salaires de tout le monde, ils veulent que nous fassions grève alors que nous n'avons pas les papiers, Maria, Marx sauvez vous, revenez au pays avec nous...

Le couple affolé sanglait ses maigres affaires en tremblant, ne sachant plus où aller, que faire.

Alors Marx en profita pour négocier les frais du voyage de retour en train du couple affolé contre l'abandon du droit d'occupation du cabanon qu'il laissa à Maria. Ses deux amis, contacts précieux en France étaient installés dans le cabanon d'à côté, c'était eux qu'ils étaient venus voir, c'était les amis de Marx.

La panique du couple apeuré avait été en définitive une superbe opportunité. Cela ne faisait que deux jours qu'ils dormaient dehors depuis qu'ils étaient parvenus à Paris au bout de leur périple, le temps de trouver les deux amis de Marx, et juste à leur arrivée ce couple libérait leur cabanon misérable, un abri insane.

A l'inverse, pour les opposants à Salazar comme Marx, Mai 68 sera une formidable opportunité dans leur lutte contre la dictature et pour l'éveil de leurs compatriotes à la démocratie. Ils pouvaient se sentir épaulés, même faussement, par des révolutionnaires européens, être moins seuls.

Certaines maladies sur le coup paraissent moins mortelles que d'autres, et puis les modernistes, adorateurs du sang répandu par les foules impavides, ont toujours une étrange théorie où il est question du devenir commun des œufs et de leur frêle coquille dans la fricassée d'une omelette paysanne.

Maria eut la possibilité de rester vivre sans crainte une condition paysanne dans son village d'origine qu'elle en aurait eu de la satisfaction. Mais même après la révolution de 1974, alors que les villas de maçons immigrés enrichissaient l'avenir d'un pays encore pauvre, Maria ne quitta plus sa rue, sa courette et sa chambre.

/

Arthur voulait s'abrutir, être bienheureux et étanche à la moindre émotion, au moindre questionnement ! Que n'arrivait-il donc jamais à atteindre l'insouciance, comme tous ces gamins rencontrés, comme Mendes ? L'indifférence des chercheurs sur leurs éprouvettes ? Le sort des sujets observés transcrits en notes de bas de page.

— *Je sais Dominique, tu ne seras jamais là ! Je n'ose imaginer que tu puisses être consciente de la souffrance engendrée qui m'asphyxie parfois ! Pas à pas je me rétabli et puis je sombre ! Ma démarche hésite toujours sur les fonds boueux de mes tristesses secrètes, mais je suis utile. La vie nous mène plus sûrement qu'aucune force macro explosive vers un destin inapproprié, et ce n'est qu'une vibration quantique. Tu n'es pas là et tu remplis tous les*

interstices de ma raison à tout moment. Tu n'es pas là et n'as aucun besoin, et Mendes est par là dans sa souffrance, c'est certain. Il est de bon ton aux tables de ceux qui se nomment le monde de s'interdire mutuellement et individuellement toute sensibilité à l'égard des malheurs et des misères de ce monde trivial dont ils s'extraient et dont ils gèrent les moindres des soubresauts et toutes les conditions de l'existant. Dans vos Universités l'on vous apprend à vous dédouaner de toute conséquence de vos catastrophes. On vous fournit tous les arguments et les raisons morales de vous désintéresser de ce peuple, vous construisant les barrières morales de vos apartheid sociaux, à vous suffire de votre ghetto. Nul doute Dominique que tu n'aies dans ta besace une somme de solutions coercitives et massives pour résoudre le problème de Mendes et de tous ceux qui lui ressemblent dans toutes les rues des arrondissements et des villes. Nous n'avons que notre respect et notre sensibilité bienveillante.

— Ne m'en veux pas Arthur, je n'ai pas fait le monde, il n'aurait pas fallu qu'ils échangent les bébés à notre naissance pour que nous puissions être frères et sœurs !

— Comment cela ?

— Nous avons tous un roman familial, à un moment nous rêvons, sans doute inconsciemment, d'avoir une autre origine, d'autres parents que ceux dont on nous parle, nous rêvons d'échanges de bébés, mais là, non vraiment Arthur, nous ne sommes pas du même milieu, je n'ai pas fait les castes sociales, je n'ai pas fait le monde, je n'y peux rien Arthur, c'est comme cela, ne pourrais-tu pas oublier, allons, nous serions malheureux, je ne pourrais pas te suivre dans ces taudis qui te conviennent, je suis bien trop délicate, allons mon Arthur, mon héro...

Dominique Premier avait un papa psychologue pour l'enfance inadaptée, elle savait bien des choses.

Chapitre 2 — USINE et les mineurs

Durant ses premières années en France, Maria se débrouilla assez bien pour avoir des petits emplois de domestique à tout faire. Car si Maria savait se faire bien voir et se faire aider par des hommes célibataires sans rien leur laisser espérer de son corps en échange, elle connaissait les femmes dominantes : leur complaisait.

Les deux premières années avaient été difficiles, elle n'avait pas tout de suite trouvé cette soupente auto construite dans cette arrière cour oubliée proche de la rue du Landy. Il lui avait fallu attendre le retour de Marx, compagnon d'échappée fuyante, peu après son deuxième. Son Premier petit était casé par les services sociaux Français.

Maria ne savait même pas vraiment dire où, ni quel service. Tout français se doute bien qu'il s'agit de la Ddass, mais pour Maria il était question de bonnes sœurs, d'hôpital, de famille d'accueil, de pension, il y est bien, il se plaît là lui... Ce Premier petit dont elle ne se souvenait plus très bien du prénom, Tonio, Antonio, nonio ?

Il lui restait le deuxième à « élever seule », elle en aurait pleuré parfois quand on lui parlait de son courage. *C'est bien vrai cela, et la pièce était toute petite, tout le monde pouvait voir.* Quand il y avait un homme avec elle, et des fois *l'homme voulait, il fallait bien*, elle rangeait le petit dans le placard sous l'évier de faïence, précautionneusement.

Mais elle était toujours la mère, elle n'avait jamais abandonné ses petits. Elle pouvait aller voir son Premier, le « Nonio », quand elle le voulait, *ce n'est pas parce qu'elle ne voulait pas le déranger, elle pouvait, elle avait les droits, c'était elle la mère, et eux s'en occupaient, c'était bien, c'est bien fait le France, mais les arabes....*

Parce qu'elle était seule vous comprenez. *Tout le jour il fallait aller travailler, gagner beaucoup, un jour acheter un appartement, parce qu'avec une toute petite pièce là où elle était, et puis chère, c'est cher la France, et les Français, on fait le ménage, tout propre, tout bien, mais ils ne paient pas, on est des pauvres...*

Quand Marx était réapparu dans sa vie, Maria avait pu se calmer : elle angoissait moins ; elle finissait par penser pouvoir garder Mendes auprès d'elle, trouver des solutions : s'arranger pour agrandir la pièce sur la cour, ne plus recevoir d'hommes, Marx trouverait peut-être

quelque chose de plus grand, *comme dans les tours là-bas...*

Le 15 juin 1970, 600 baraques du bidonville du Franc-Moisin, à Saint-Denis, disparaissent dans la nuit lors d'un incendie, sans heureusement provoquer de décès. Une grande part de la population riveraine, habitant dans les HLM voisins, se relaie la nuit pour éteindre ce grand autodafé d'origines aussi diverses que commentées.

Passant ainsi d'une indifférence ou d'une hostilité diffuse à des gestes concrets de solidarité, les travailleurs s'activent. Au vu de son état Maria fut une des premières à être assistée. Le gouvernement se prend alors d'une subite urgence d'agir. Le 10 juillet 1970 est votée la loi Vivien dite de « résorption de l'habitat insalubre », déjà.

Les municipalités de la région parisienne, souvent communistes, vont collaborer activement avec les services préfectoraux et les bulldozers pour une éradication effective des bidonvilles, si ce n'est de leurs habitants. Mais la France des Trente glorieuses n'a jamais voulu endiguer les flots de bidonvilles, seulement les réguler.

Et cette France très à cheval sur la question des droits dans les pays de l'Est ne règlera jamais la totalité de ces graves problèmes de logement dans des taudis, encore aujourd'hui. L'Humanité pourra écrire : *Il est vrai que depuis deux ans des travailleurs immigrés ont été relogés. Il est vrai que des foyers ont été construits.*

Mais à côté se développe et grandit chaque jour un habitat insalubre où l'on entasse dans des caves et greniers des centaines d'hommes les uns sur les autres, au mépris de l'hygiène la plus élémentaire. Les taudis sont certes moins voyants, moins scandaleusement criants que les bidonvilles. Ils sont plus nombreux. Ils ont toujours raison de nos jours.

Il était débrouillard Marx, il l'avait sorti du bidonville dont une bonne partie avait brûlé. Comme sinistrée de l'incendie et enceinte de Mendes, elle avait eu le droit à quelques égards : son dossier était passé. Maria aimait bien accoucher : l'hôpital était blanc, propre, calme, tout le monde prenait soin d'elle : elle était au chaud dans des draps.

Le problème était là, juste après l'accouchement, que faire du petit ? Les services Français avaient toutes sortes de solutions. On venait la voir et lui posait plein de questions. Non l'homme n'était pas resté, ne reconnaissait pas l'enfant, *c'était un homme qui voulait, vous comprenez, quand un homme le veut ?*

Même en faisant un gros effort Maria n'aurait pas pu donner le nom du père, des pères. Ni la contraception ni la connaissance de son existence n'était diffusée largement dans les populations pauvres et chrétiennes. Maria, parfois, avait bien voulu de ce que les hommes voulaient, n'était-elle pas là pour, un rôle de nature ?

Tout de suite installée dans le cabanon abandonné, aidée des deux amis et de quelque voisins émoustillés, elle avait su se rendre utile à nombre de célibataires, cela lui avait fourni

sa pitance ; elle était femme toutes mains, cuisinait, lavait, rapiécail, elle n'avait plus peur de son père, elle n'avait plus de père, enfin, que des hommes.

Ni les deux amis ni Marx ne lui avaient jamais fait la moindre proposition offensante. Les deux amis parce qu'ils n'en avaient pas l'envie, et Marx parce qu'il n'en avait pas l'idée. Pour Marx, Maria était une petite frangine à protéger — cette gamine l'avait sauvé des griffes de redoutables tortionnaires meurtriers — ; il devait l'aider.

Mais pour ce qui était de l'organisation de sa vie, Maria faisait comme bon lui semblait : il suffisait à Marx de la savoir à l'abri sous un toit et avoir de quoi manger et il était rassuré ; il pouvait alors retourner à sa chambre de bonne et ses universités, devenir quelqu'un dans le devenir du Portugal, peut-être révolutionnaire un moment.

C'était justement par la fréquentation de ses amis étudiants et révolutionnaires qu'il avait déniché cette occasion en or suite à l'incendie du bidonville du Franc Moisin. Un vieil anarchiste espagnol avait trouvé à s'installer mieux dans la rue des Vignoles, Paris 20^{ème} ; il laissait sa piécette libre et sans échange d'argent.

— Vous savez Marx, je ne sais pas si c'est un vrai cadeau, ce sera démoli sans doute prochainement, c'est une bicoque bâtie en dur sur les terrains d'un maraicher. C'était il y a longtemps, avant guerre, je suis ne suis propriétaire que des murs, s'il vend son terrain la maison sera rasée, je n'y pourrais rien, il y des lois.

Mais comme l'avait écrit l'Humanité, c'était un taudis un peu plus coquet que les cabanons alignés des bidonvilles, et d'un aspect extérieur discret, au fond d'une courette, au bord de la rue du Landy. Le passage avait un nom en lettres de peinture lessivées par le temps sur une palissade « Bois-doré », un endroit coquet, fleuri

Maria en avait profité pour agrandir ses activités. Elle était devenue la cantinière de cette armée paisible de travailleurs en déroute. Elle était parvenue à se procurer hebdomadairement des produits frais du Portugal ; la courette se métamorphosait discrètement en auberge sauvage à chaque repas : convivialité solidaire des pauvres.

Et en dehors des repas, le soir notamment, les hommes esseulés revenant de leur travail venaient faire un peu de conversation, sans penser à mal, si ce n'est au mal de se faire du bien. Certains prenaient l'habitude d'être assidus, n'avaient d'autre famille, *et parfois ils voulaient, que voulez vous ?* Maria avait bon cœur, *ces hommes seuls.*

/

Et Mendes fuyait ses beaux-pères, Maria avait fuit son père, toutes les vies étaient elles des fuites. Pour Mendes, quand on le retrouvait — fatalement un jour quelqu'un s'apercevait de l'incongruité de la présence du même en tel lieu et à pareille heure —, on disait qu'il s'agissait

d'une fugue d'un mineur, las et affamé, on le lui ramenait.

Un numéro simple et facile à retenir était alors composé discrètement derrière une vitre sale. L'enfant grandissait, venaient alors les petits délits, la consommation d'alcool et de cannabis. Sa fugue n'était qu'une annonce, ce n'était pas en retrouvant le jeune fugueur et le ramenant qu'on résoudrait son tourment, mais comment ?

Tant que ses difficultés ne seraient pas comprises et résolues, il allait récidiver. Quand on a passé une nuit dehors, qu'on a eu faim, froid ou peur, on a à la fois marqué une rupture, montré ce qu'on est capable de faire, et touché les limites de sa toute-puissance : on recommence. Mendes recommençait, survivait espiègle.

Cela n'aurait été les soucis que lui procurait régulièrement Mendes, Maria se disait qu'elle avait trouvé sa niche de vie, elle s'estimait veinarde : dans tout le passage et rue du Landy elle était connue et respectée, elle cuisinait la meilleure baccalhau et les meilleurs accras de tous les bidonvilles alentours, on venait de loin, de tout le quartier.

Et surtout elle disposait d'une adresse reconnue, pas comme au Franc Moisin où la majorité des cabanons n'étaient pas desservis par les services postaux. Le bidonville n'étant pas considéré comme un lieu d'habitation, le courrier s'égarait, provoquant de fâcheuses complications, des incompréhensions administratives.

Chaque médaille ayant son revers, cela voulait dire également que les différents services bureaucratiques savaient où venir la chercher. Mais cela ne posait aucun problème à Maria. C'était même vraiment bien, ainsi elle avait régulièrement des nouvelles de ses deux petits, l'un placé, l'autre en fugue, les policiers étaient courtois.

Car Maria avait sa boîte aux lettres avec son nom à elle seule dessus, et ce n'était pas un simple numéro sur un mur de boîtes alignées et empilées comme elle en avait entendu parler ; non c'était sa boîte personnelle avec seulement son propre courrier, c'était privé, c'était à elle : le secret de la correspondance, la loi pour elle, enfin.

Parfois, l'assistante sociale de secteur venait regarder dans tous les coins et recoins de la cour et de la chambrette, ouvrant le réfrigérateur : vérifier que la situation ne s'empirait pas, ne s'améliorait pas, que *non vous voyez bien je n'ai pas de place pour les petits, non je n'ai pas déclaré de travail, oui les amis ils m'aident un peu.*

Le faible revenu de sa cantine sauvage suffisait à Maria pour les besoins essentiels. Parfois un cadeau imprévu améliorait l'ordinaire : on pouvait l'inviter au cinéma, ou à faire la fête dans des petits bals locaux. Maria était fière de sa poubelle, elle la nettoyait de fond en comble tous les jours, avait quelques ménages bourgeois.

Car dans les bidonvilles les municipalités ne procédaient pas à l'enlèvement des ordures ménagères. Là où les cabanons ne se serraient pas les uns contre les autres, les tas d'ordures

fleurissaient d'adventices vivaces et donnaient à toute cette ville campée une odeur de décharge publique, et de boues intrépides.

Tandis que désormais Maria disposait d'un droit à l'enlèvement des ordures ménagères dont elle acquittait scrupuleusement la redevance, les papiers étaient à son nom et portaient le nom du passage et le numéro de l'adresse. Maria se sentait installée : elle payait la taxe d'habitation, l'électricité, l'eau, des factures.

Elle était donc chez elle ; l'ancien propriétaire, le révolutionnaire espagnol n'avait rien voulu lui prendre. Il s'était trouvé un meilleur logement à Paris et n'avait pas besoin de louer, et puis à quel prix loue t-on un taudis ? D'aucuns ne s'en seraient pas privés, mais lui avait des valeurs d'un autre monde tardant à voir le jour.

Au bidonville les migrants dont l'adresse n'était pas reconnue devaient utiliser celle d'une autre personne afin de pouvoir obtenir carte de séjour et de travail par le biais de certificats de complaisance, rapidement devenu un moyen de gagner de l'argent. Maria avait échappé à ce système d'exploitation, était protégée, masquée.

Cela faisait donc quatorze ans que Maria améliorait son habitat de mille trouvailles. Et Mendes avait quatorze ans et n'était toujours pas casé. Parfois lorsqu'elle n'avait plus de copain du moment, elle lui faisait savoir par la bande qu'il pouvait venir ; elle allait le chercher là où elle pensait le trouver, dans une cabane par là.

Mais maintenant il a quatorze ans, il est trop grand vous comprenez ; elle n'avait qu'un lit à deux places se transformant en journée en canapé : ce n'était pas bien, il avait l'âge de comprendre. Elle voulait bien le prendre avec elle, mais il fallait un logement plus grand et un travail : *elle n'avait pas les moyens, voyez vous-même !*

Elle était devenue la reine de la récupération et du détournement d'objet en vue de rendre agréable la courette et accueillante la soupente. Beaucoup lui disaient qu'ils se sentaient bien chez elle, ils connaissaient donc pire. On lui disait même que c'était coquet, que c'était bien arrangé, *mais les compliments des hommes qui veulent !*

Il n'existait aucun statut d'occupation du sol, tout était fondé sur l'illégalité. La perception des loyers, l'achat ou la location des baraques alentour n'avait aucun fondement juridique, n'aurait pu reposer que sur des pratiques d'intimidation de la part de pseudos propriétaires ; elle avait eu de la chance, *c'est bien l'anarchisme !*

Cela faisait longtemps que les ruelles de la petite Espagne s'étaient pérennisées, ce petit passage n'était plus considéré comme faisant partie du bidon ville. Comment s'étaient ils débrouillés ? Il y avait l'électricité, Maria disposait de son compteur et avait le téléphone depuis peu, tout était en règle ; *elle avait la loi pour elle !*

Mis à part qu'elle était sans droit ni titre, un petit cran au dessus des cabanons boueux

brûlés dans le grand incendie. L'installation électrique avait été savamment bricolée par un passionné du Système D, et les sanitaires s'évacuaient non loin dans un trou dans le terrain vague vers la voie ferrée, *mais la chasse fonctionne !*

L'eau courante était apportée par un tuyau d'arrosage de grosse section desservant plusieurs numéros du passage. Il prenait sa source à l'un des anciens robinets de la pompe du maraicher — sur les terrains duquel s'était bâties en moellons grossiers toutes les masures au fil du temps depuis le début de l'ancien siècle — pour une modique somme.

Ce qui avait démarré comme un bidonville s'était peu à peu intégré dans la ville. Du fait de cet ancienneté, les habitants des passages et impasses de ce coin de la petite Espagne étaient mieux vus ; on disait : *au moins c'est entretenu, même s'ils n'ont pas les droits juridiques d'occuper ça reste propre, de braves gens, des travailleurs.*

Car à Saint-Denis, dans les années soixante, les frictions entre habitants du quartier et Portugais du Franc-Moisin furent évitées de peu : des habitants de la cité Floréal jouxtant le bidonville se plaignirent au commissariat de police et signèrent de nombreuses pétitions pour le faire déplacer, en vain ; il n'y avait aucune solution.

Les propriétaires des terrains se montraient tout aussi hostiles, pour la plupart, au développement de baraquements sur leurs parcelles. À Aubervilliers l'empiétement des Portugais sur les berges d'un canal appartenant à une société privée motiva plusieurs notes de service à la préfecture de la Seine en 1963-64.

Mais maintenant Maria était tranquille, elle n'avait plus peur, même plus de la police. Car la police ne venait pas seulement dans les bidonvilles pour seconder les agents recenseurs. Elle y effectuait aussi des visites dans un but précis : éviter toute extension du bidonville ; ils avaient leurs manières, si peu courtoises.

/

L'équipe de policiers investie de cette tâche — parfois appelée selon les lieux « brigade Z », « brigade des démolisseurs », « brigade des casseurs » — dépendait administrativement du Service d'assistance technique (SAT) de la préfecture et était composée de punis de la police : en ces années là des ratonneurs ou des corrompus.

Ils étaient vêtus d'un treillis bleu leur servant d'uniforme avec les insignes apparents de leur fonction et d'énormes bottes. Ces brigadiers représentaient la face répressive du pays d'accueil pour les familles d'immigrés. Leurs premières interventions houleuses et terrorisantes datent du début des années soixante.

Pour faciliter leur surveillance, les policiers établissaient régulièrement un relevé du plan d'emplacement et procédaient au numérotage des baraques. Un numéro peint en gros

marquait grassement les entrées. Leur spécialité était la brutalité. Ils entraient sans prévenir à l'intérieur des habitations en enfonçant la porte.

Ils se servaient du café, jetaient les étals en l'air, piétinaient puis déchiraient les affaires, les jetaient dans la boue. Parfois, avec un pétard à mèche à la main, ils s'amusaient à apeurer et disperser les familles. Les brimades étaient fréquentes, on coupait l'eau pendant plusieurs jours, jetait le pain dans la boue au nez des enfants affamés.

Les équipes — composées de trois à huit policiers munis de masses ou d'arrache-clous — parcouraient toute la journée les ruelles en quête d'une ou plusieurs constructions à détruire. Face à ces abus de pouvoir, les habitants ne pouvaient rien opposer. Les sanctions étaient d'une sévérité graduelle, mais toujours sadique.

Menaces ou démolition ; vieilles planches, vieux volets, tôles confisqués ; sacs de ciments éventrés ; embryons de jardins saccagés ; amoncellement de tas de terre devant les habitations ; interdiction de commerces à l'intérieur du bidonville ; pose d'un grillage entourant grossièrement les baraquements : tout était bon.

De plus, la discrétion officielle des municipalités était la règle au sujet de l'action des policiers : mairies et services sociaux toléraient ces pratiques sans les dénoncer à un point tel que ce mutisme, proche du racisme, touchait la grande majorité des personnels amenées à travailler au bidonville, postiers, recenseurs.

Toutes ces mesures de démolition s'avérèrent inefficaces et monstrueuses. Bus, camions désaffectés, roulottes ou caravanes remplaçaient les taudis, et si la superficie d'occupation était limitée il en allait autrement pour la densité. Il existait des possibilités d'agrandir discrètement ces habitations ; par le haut ou par le bas.

Alors Maria avait échappé à son père, avait échappé aux passeurs, avait échappé aux brigades d'assistance technique, avait échappé à l'incendie, avait échappé au bidonville, avait échappé à l'usine ; et maintenant elle voulait bien se reposer en faisant ce que les hommes parfois voulaient, *ce n'était pas méchant, ils étaient seuls.*

Arthur termina sa première Sagres et en commanda une autre, Simon lui avait dit de ne pas s'en faire, il viendrait avec le camion de son patron.

— *Tu n'as pas l'impression de passer tes journées à attendre ?*

— *Ne faisons-nous pas tous cela ? En attendant la fin de la vie, nous la remplissons. Dominique, aucune vie ne remplacera celle que je n'ai eue à tes côtés. Pourquoi est-ce ainsi ? Pourquoi est-tu l'unique et l'absente ? Pourquoi as-tu été ma mauvaise rencontre ? Et pourquoi m'a-tu fui ? Pourquoi étais-tu folle ? Puisque rien n'a d'importance, je peux encore être utile à quelques uns.*

Dans la rue il ne suffit pas de tracer son chemin, car il faut vivre au jour le jour. C'est la

liberté totale, c'est la joie de trouver un copain. C'est une joie de rouler les gens de bien, voler, raconter des histoires. C'est la loi paisible de la jungle de sols bétonnés et d'immeubles protégés. On forme une bande et on défend son territoire.

Mendes était-il entouré d'une horde de galopins espiègles ? Cela faisait bien longtemps que l'on ne voyait plus de ce genre de choses : l'école était obligatoire. Comment avait-il pu fuguer ainsi, des jours et des jours, puis être retrouvé, placé, talonné, rejoint, incorporé et débarqué, oublié ? Un fluide non répertorié, une particule.

C'était il y a bien longtemps, au temps des jeunesses de croyances si délicates, avant le génocide du Rwanda, celui du Kosovo. Les carrioles ne carbonisaient pas chaque nuit dans les villes du Pays. S'effondreront l'empire soviétique et les Tours jumelles, sera détruit le Mur de Berlin... et précipitamment rétablit en Palestine.

L'Irak, pour le moment de cette aventure, le Moyen-Orient et les délectables aspirations d'un troisième millénaire apaisé se sont volatilisées. On confiait toutes armes à des misérables, dans un mépris convenu de l'idéal Republicain, face à des terrorismes manipulés de plus en plus menaçants. Arthur avait encore espoir, rêvait.

Devant lui s'étendaient les ruelles issues des anciens terrains des maraîchers et des bidonvilles et baraquements. Certaines paraissaient coquettes. Par là habitait Mendes, sa mère, ses beaux pères, ses amours et ses peurs. Par là ses ombres s'étaient fondues dans les nuits de ses absences, il avait six ans, n'allait pas à l'école.

Comment cela pouvait-il se faire ? Un marmot, un « culotte courte », un « chialeux » là dans la rue, dans les nuits des misères ; abandonné par les dernières petites bandes d'espiègles, rentrés se frotter aux chaleurs de leurs foyers respectifs, houspillés par les tendresses vindicatives des mamans affairées au soir.

Guidé par l'envie de fuir, il est seul. Personne ne se préoccupe de ses besoins : aucun argent pour survivre. C'est le privilège du démuné d'expérimenter cette émotion à nulle autre pareille de l'indépendance dans la déroute ; au plus intime des profondeurs de son inconscience, un désir inextinguible de vivre ; heureux ?

Il est vain de brocarder un échec de la cohésion sociale. Les plus hauts responsables de la planète sont impuissants, paralysés devant l'ampleur de la tâche : occupés à compter, à régner, à détruire pour reconstruire. Mendes vivait son enfance tiraillé entre rêves et angoisses perpétuelles, ombres masquant le souvenir de la figure cajoleuse.

De sa mère il en rêvait chaque nuit, et chaque jour au loin d'elle, ne vivait que pour revenir à elle : se sauvait de partout pour retrouver le chemin de cette maison où il n'y avait pas de place pour lui ; et pourtant il se souvenait de ce visage cajoleur : il était couché sous l'évier, il voyait les dessous rugueux des bacs émaillés blanc.

Il savait rester seul et interdit, en complète sidération, immobile et muet, sa maman le lui avait appris : *tu peux rester mais il ne faut pas que tu bouges, il ne faut pas que l'on t'entende, tu ne dois rien dire et respirer doucement* ; alors le visage aimé le cajolait encore du coin de l'œil, la porte se fermait sur les tuyauteries de l'évier.

Quand Mendes se perdait au milieu des foules suspicieuses, il apprenait année après année à se faire invisible, impénétrable. La population n'était pas encore indifférente comme maintenant, s'intéressait au sort de l'autre : au sort de ce marmot incongru que l'on ne pouvait relier à aucune histoire connue ou racontée.

Il avait développé des trésors d'imagination pour se fondre, disparaître aspiré par une inexistence ; attendre au loin. Il lui fallait attendre patiemment que sa maman soit disponible pour qu'il retourne la voir, qu'il soit vers elle, près d'elle : mais elle ne pouvait pas, *tu comprends, il n'y a pas la place, c'est bien trop petit*.

Parfois Maria était fière de son marmot : toujours il se débrouillait pour leur échapper, toujours il retrouvait le chemin de la maison. Parfois, rarement, il n'y avait pas d'homme en cours en sa demeure. Elle lui faisait alors une place dans le grand lit, le réchauffait de son corps alourdi ; mais le petit grandissait si vite.

Maintenant c'était un petit adolescent : *il était mignon, il allait plaire aux femmes, il fallait qu'il parte, qu'il ne revienne pas, qu'il aille travailler, trouver une femme, faire une famille !* Il avait l'âge de ses frères lorsqu'elle avait fui son père ; les hordes de la PIDE de Salazar pourchassaient les rouges sur les champs de boue.

Grâce à des indicateurs contraints — les « bufos » fondus dans la population — les escouades de soudards dirigés par son père faisaient une guerre constante à tous les marginaux, pauvres, révoltés, *tous des rouges !* Les dénonciations bien souvent étaient mensongères ; et ils arrêtaient, torturaient, semaient terreur et désolation.

Maria n'aimait pas se souvenir, c'était là, c'était en elle. Lorsqu'elle avait accouché de Mendes en 1970, la radio commentait la mort de Salazar ; puis Marx lui avait dit que rien n'avait changé. Marx savait, il était instruit, il faisait des études, rencontrait des étudiants français ; des gens biens, informés, polis, romanciers, essayistes.

/

Quatorze années s'étaient passées. À la fin de ses études, en 1976, Marx était reparti : il y avait eu une révolution des œilletons. Elle avait perdu son principal soutien, elle avait dû tout gérer seule ; il n'était jamais revenu, n'avait jamais donné de nouvelles. Elle était fière de ses fleurs en pots, ne manquait pas un arrosage, rangeait sa courette.

Mendes n'avait plus jamais voulu rentrer dans une école ni apprendre :

— Quand il va revenir Marx, j'irai avec Marx, avec Marx j'apprendrai.

— Marx ne reviendra pas et tu seras ignorant, voilà ce qui va se passer, et puis tu ne sauras rien faire, tu deviendras brigand, tu seras connu par la police, tu auras un juge.

La première fois que Mendes avait disparu pendant une semaine – une longue semaine où Maria avait crue devenir folle –, il était parti retrouver Marx. On l'avait retrouvé à la gare d'Austerlitz au moment où il demandait dans quel train il devait monter pour aller au Portugal retrouver Marx ; comment avait-il fait ? À six ans !

Depuis, ni les juges ni les éducateurs — pas plus les assistantes sociales, encore moins les instituteurs, bien évidemment pas les policiers ou les juges —, ni personne n'avait compris le marmot, ou avait su s'adresser à lui : le convaincre, lui promettre, l'intéresser, le conduire, le contraindre, l'éveiller, l'éduquer, l'instruire, ces choses ordinaires.

Le mouflet défiait toutes les forces naturelles et humaines. Dans un refus constant et obstiné, il s'était construit comme une jachère bougonne : une friche désagréable. Les conseils glissaient, les ordres se heurtaient : au mieux le silence au pire la moquerie gouailleuse ; le petit souvent était sinistrement hilare : un cactus.

Il se moquait, ne prenait personne au sérieux. Il semblait que tout au long de sa vie — si courte serait-elle — il serait dans l'impuissance vitale de revêtir l'accoutrement de l'homme fier de sa personne ; et il effacerait avec virtuosité le regard absent que des ouailles nanties portent au loin face à lui. Il serait un homme en trop.

Arthur n'avait rencontré Mendes que deux fois : Simon le lui avait amené à USINE pour le lui présenter, mais aucune décision n'avait été prise. Arthur voulait déjà se rendre compte par lui-même de la teneur de ces bribes de réalité diffusées au compte goutte par Simon, étrange alliance que ces deux perdus de famille.

Si le père Arthur ne les avait pas mis en contact, ils ne se seraient jamais rencontrés. Simon n'avait rien à faire des histoires politiques. Lors de leurs premières rencontres, il avait été plus que distant ; il avait même moqué les convictions d'Arthur :

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ta révolution, te faire trahir ?

Dominique Premier aussi l'avait bien moquée un jour :

— Il y a des puissants et il y a des faibles, tu choisis quel camp ? Moi je préfère être du côté du manche, ma place est réservée depuis ma naissance, mon parcours est tracé, je ne suis pas née pour subir, tu comprends ? elle l'avait écarté de sa vie.

C'était une blessure vive dont il semblait à Arthur ne jamais pouvoir s'en soigner ; la blessure contenant toutes les autres depuis l'enfance : un engourdissement maladif où l'on attends en vain d'aller mieux un jour, une plongée ténébreuse dans une détresse ignorée du monde, lui aussi était en fugue dérivante depuis longtemps.

Des meneurs se pointeront. Ils ébranleront l'indifférence des multitudes aux amertumes stériles. Ils exploiteront ces afflications pour former des partisans prêts aux obéissances. Unis dans l'aversion pour un monde arrogant, ils embraseront des passions de moins en moins légitimes, assassineront sans limite ni raison, détruiront.

Arthur voulait que sa révolte serve l'humanité, il souhaitait que ces souffrances si tôt endurées ne puissent plus être : que les sociétés grandissent dans le respect et l'enrichissement mutuel, que les maux soient guéris plutôt que punis ; il voulait s'inscrire dans la longue marche de la conscience : la noblesse de l'humain.

Les maîtres mots des personnalités marquantes de son enfance, puis de son adolescence, étaient : émancipation, responsabilité individuelle, éveil des consciences, libération, résistances, justices ; et il lui semblait désormais que tous se fussent endormis sur les berges des marées furieuses : prêts à l'engloutissement.

Dans quelle barcasse embarquer et avec qui ? Les vociférations des Punks adolescents, en rupture de confort familial à USINE, ne lui semblaient pas prometteuses ni initiatrices d'un quelconque renouveau ; il ne se voyait pas vivre en continu le fiasco perpétuel de cette agitation douloureuse et de ces hurlements dominateurs.

Il ne savait pas entendre parler d'un désastre — affronter la vue d'un alcoolique dépenaillé et braillard, croiser une femme enceinte entraînant sa nuée marmailleuse — sans se voir et se savoir lui-même, en reflet, tel sous-produit de l'humanité qu'il était depuis son enfance : sans place, un homme blessé marchant sans but, espérant.

L'escalade impitoyable des jeux de la Bourse — aux gains aussi extraordinaires que hypothétiques — aiguillonne toutes les concupiscences sous le déferlement destructeur d'un ultralibéralisme asservissant : quel est le poids des protestations et des serments de n'importe quel personnage de bonne volonté ou d'importance ?

Il se sentait prisonnier de contradictions les plus insolubles : voulait la révolution, ne voulait pas la guerre ; voulait la discipline organisée, était insoumis ; refusait les politiciens, s'engageait dans la lutte ; refusait le développement de la misère, ne voulait pas faire fonctionner ce monde d'injustices ; être libre à plusieurs.

C'est pourquoi en permanence dans sa tête il tempêtait, il criait, il hurlait. Bien sûr il suffisait de mettre un pied devant l'autre pour avancer, sans ne jamais s'arrêter. Il jurait, pris d'une fièvre dans sa marche spasmodique, la misère le traquait. Pour les douleurs il avait, dès sa naissance, une sacrée coudée d'avance.

Sentir dans les chairs de son esprit la cicatrice incandescente de l'esclave marqué à la peau fumant encore, du bagnard, de l'animal promis à l'abattoir ; stigmaté depuis toujours gravé, indélébile, dans son être. Arthur était de ces femmes, de ces hommes abaissés, gâchés,

amoindris ; il se percevait frère d'eux tous.

Puis il ne pouvait plus l'endurer. Des impulsions de révolte absolue le saccadaient, le vrillait ; une contestation ardue, une exécration atroce ; le désir de déguerpir de ce cauchemar, l'angoisse des peines qu'éprouvent et évoquent ces laissés pour compte : spoliés à qui un minimum de dignité est refusée sardoniquement.

Cette humiliation est ignorée des possédants. Leur fanatisme bouillonnant à se protéger sans cesse par des biens amoncelés les transforme en fiels revêches — leurs lamentations ingrates et dépités offensifs en frustrations morbides —, en rancœurs de ne pouvoir obtenir la certitude d'une abondance constante de bien être.

Le pauvre se jette à corps perdu à sa recherche. Mais personne ne lui a offert le mode d'emploi. L'alcool, la drogue, le sexe, ce sont les seuls moyens qu'il connaisse. Ainsi, il s'enfonce, plus profondément, s'enfouit. Au lieu d'un contentement il part à la conquête de moins en moins jouissive de sa dégringolade.

Mendes ne saurait devenir mieux qu'un banal apprenti — encore faudrait-il le réconcilier avec l'éducatif et le scolaire —, que pourraient-il bien en tirer ; vers quel destin pourraient ils le conduire ? Arthur circulait à vue, ne se sentait pas préparé, mais si le Père Arthur Hervet supervisait les opérations ; en toute bonhomie ?

Arthur ne se sentait pas de se défiler, le jeune Mendes réclamait son attention et son assistance.

— *Mais pourquoi celui là, ils sont des milliers comme lui ?*

— *Celui-là m'a été présenté Dominique, aucune fée ne s'est penchée sur son berceau, pas plus sur le mien, ce n'est pas grand-chose, cela ne me coûte rien.*

— *Alors tu vas en faire un brave ouvrier, ce que tu refuses de devenir ?*

— *Ce sont là les contradictions que nous devons endurer dans cette société, très chère, en attendant d'en changer un jour, quand vous aurez compris l'inutilité de vos puissances et des abandons de nos possibilités, nous ne serons plus en trop.*

/

Arthur espérait malgré ses doutes, ses craintes, ses crises de conscience. Combien de couleuvres, boutades tapageuses, objections, critiques, incompréhensions et méfiances ; coups bas, calomnies, dénigrements dans un haussement d'épaule ; parfois humilié, renié, fractionné, torturé ? Entendu, épaulé, guidé : jamais !

— *Tu es fait pour crever de douleur, de souffrance et de chagrin, la tristesse est ta vêtue, et la mélancolie ennoblit tes jublations hilaire, crois tu être le Premier, crois tu être invincible ?*

— *Si tu savais comme je suis humble, si peu sûr de moi, mais je ne peux pas aborder tes rivages de mort et de massacres...*

Arthur comme bien des fois depuis la réponse désespérante de l'adolescente — se sentait à la limite de la rupture : il ne pouvait faire abstraction de ces cortèges de laissés-pour-compte, ces êtres en trop ; eux qui n'étaient pas plus ni mieux aimés, miséreux impuissants dans le désert de l'indifférence ironique.

Il ne pouvait agir seul ; il lui tardait de rencontrer des groupes efficaces, des personnes motivées. Comment pouvait-on à ce point vivre l'indécence du monde, en restant engoncé dans les aléas pitoyables des gestuelles commandées par l'habitude et les impératifs des empires mondiaux gestionnaires de tout massacres ?

Arthur voulait une place, ne plus être un homme de trop ; et il ne voulait pas faire fonctionner l'ignoble machine à fabriquer les destins étriés des travailleurs affairés : leur activité ne produisait que ruines et destructions des mondes établis pour établir les mondes à détruire du Monde Empire, toujours en pire.

S'occuper de Mendes, pourquoi pas ? Il parviendrait bien à convaincre ses compagnons du collectif autonome USINE. C'était de Simon presque dont il se méfiait le plus : son attitude n'avait pas été des plus franches, il avait fait volte face ; en une semaine il avait changé d'avis, pourquoi ? Un opportunisme si soudain ?

Le père Arthur les avaient conviés tous les deux — parce qu'ils avaient été se prostituer Rue Sainte Anne — à une réunion de réflexion sur l'exclusion sociale, en compagnie d'associations de soutien et de divers intervenants caritatifs, sur la question de la prostitution de rue autant masculine que féminine.

Arthur s'en était sorti avant d'y rentrer, avant de rencontrer le moindre client, pour autant il était allé vendre son corps ; Simon y était resté plus longtemps et le père Arthur l'aidait à trouver emplois et logement, afin qu'il n'ait plus le besoin d'y retourner : leurs témoignages étaient requis pour aider à comprendre.

Au cours du repas Simon s'était moqué, était presque agressif :

— Avec vos histoires de révolution vous faites croire aux gens que ça va être mieux et après vous les laissez dans la merde, quand ça barde il n'y a plus personne, et vous voulez tous être le chef.

C'était hélas bien souvent vrai, Arthur s'expliqua :

— Justement, nous c'est de cela que l'on ne veut pas, c'est pour cela que nous ne voulons pas que des organisations politiques nous commandent, nous voulons rester autonomes, chacun décide pour lui-même et s'associe avec qui il veut, pour le projet et le temps qu'il veut, nous changeons les choses maintenant, dans notre quotidien.

— Vous n'avez aucun pouvoir, ils vous balaieront !

— Le Pouvoir ne nous intéresse pas, ce qui nous intéresse c'est de faire comme il nous semble correct et juste, et de nous donner les moyens de le construire, ceux qui gèrent le chaos mondial sont les plus forts, tant pis, on ne s'en occupe pas, on se rassemble.

— Mais pourquoi vous ne voulez pas vous organiser ?

— La liberté collective découle de la liberté individuelle. Si tu fais la révolution avec des esclaves, t'auras un monde d'esclaves. Si tu fais la révolution avec des hommes libres, t'auras un monde d'hommes libres... c'est aussi simple que ça, pas de chefs. Nous sommes autonomes, être autonome c'est ne dépendre de personne pour son raisonnement et ses actes et c'est se battre seul ou à plusieurs pour empêcher des injustices et bâtir des forces permettant de vivre sans dépendre du système inhumain du Capitalisme.

— Et vous pensez y arriver ?

Simon avait été goguenard. Arthur s'était senti insulté :

— Nous ne sommes pas sommés d'y parvenir, nous ne prétendons rien, nous disons simplement que c'est comme cela que nous entendons vivre et non pas pour participer à la construction d'un monde de barbarie et de misères immondes. Nous voulons vivre une critique au quotidien de notre rapport à la production et à la consommation générale, ce que nous voulons vivre et la manière de le vivre c'est maintenant et tous les jours que nous le menons, nous ne nous arrêtons pas à un seul aspect, mais ce sont tous les aspects de la vie.

— Alors vous êtes en guerre, et eux ils sont armés.

— Non, nous ne sommes pas en guerre contre un monde, nous voulons l'arrêt des guerres, nous faisons ce que nous pouvons pour pouvoir vivre ce que nous désirons.

Une semaine plus tard Simon frappait à la porte du squat et demandait à voir Arthur.

Simon souriait devant la petite porte en fer du squat autonome USINE, Arthur était éberlué, jamais il n'aurait pensé revoir Simon, hormis dans les réunions initiées par le Père Arthur ou rue Sainte Anne une fois par semaine.

— Euh salut, mais qu'est-ce tu viens foutre ici ?

— Tu m'as convaincu.

Ils avaient fait connaissance peu à peu, étaient un peu devenus larrons en foire. Simon entraînait Arthur dans des errances nocturnes, Arthur tentait d'attirer Simon dans ses réunions.

— Mais vous ne faites jamais rien à part vous réunir, ça prend la tête et ça donne rien.

Arthur baissait la tête.

Il voulait bien reconnaître que cela n'était pas toujours efficace, mais le moyen de faire autrement ? Il fallait bien se réunir pour se mettre tous d'accord sur un projet avant de le mettre en œuvre et de se répartir les tâches ; tout le monde ne voulait pas toujours la même

chose, peu étaient clairs voire même motivés.

Cela faisait des semaines que tous les plus jeunes se réunissaient pour parler de construire des box de répétition, mais leur degré d'autonomie bloquait sur l'approvisionnement en matériaux de construction. Certains parlaient de voler des chantiers non gardiennés la nuit : *qui a un camion, non mais j'ai pas le permis ?*

Ils se regardaient tous, étaient collectivement démunis, roulaient des pétards, savouraient leurs canettes de bière. Puis l'un d'eux proposait d'aller visiter un chantier, tous se mettaient en branle : on les voyait revenir deux heures plus tard, tout excités, déçus, et leur affaire n'avancait pas ; les sous sols restaient déserts.

Un jour, l'un d'eux vint beugler ses prouesses en exhibant une tôle ondulée de plastique – déclenchant force de raillerie sur son coefficient d'isolation, son utilité même – ; elle fut déposée le long d'un mur d'un des box jamais construits et y resta, inemployée, jusqu'au jour de l'expulsion du squat, figura sur une vidéo.

Les mêmes luttèrent d'artifice et de verve pour focaliser l'attention sur eux, maculant tous les murs blancs de l'ancien entrepôt de vente de meubles, dans une compétition joyeuse de slogans, graffitis et autres morceaux de bande dessinées, à la façon d'un fanzine punk permanent et interactif ; de l'underground assumé.

/

Il valait mieux voir l'ensemble comme un espace de diversité, de liberté contrôlée d'expression — les fachos n'y étaient pas tolérés ; les beaufs en comportements comme en paroles étaient pistés — où des engueulades tonitruantes se ravivaient des éphémères alliances de chacun sur le degré d'appréciation à avoir.

Car tout le monde n'était pas d'accord sur tout, les discussions sur chaque sujet étaient fort longues : le dernier métro partait et les beuglards perdaient leurs voix dans les insomnies tumultueuses en attendant l'heure du Premier métro ; ils étaient presque tous mineurs, ce qui posait un tracassant aux parents comme aux militants.

Comment installer un mineur sous l'égide d'un juge pour enfant de Bobigny dans un squat de Punks anarchistes et autonomes, dont le collectif d'origine demandait à ceux qui n'avaient pas atteint leur majorité légale de ne pas rester dormir la nuit ni y habiter pour éviter de déclencher une plainte de parents au pénal ?

Il est bien évident que l'on brocarderait voire combattrait le côté privilégié et injuste d'une telle décision. Arthur s'impliquerait, il fallait l'emporter ; cela permettrait à Mendes de se stabiliser quelque part, dans un lieu collectif et autonomisant. Il parlerait à tout le monde, il savait convaincre, les avait déjà convaincus.

Après l'ouverture du squat, le Père Arthur leur proposa de les inscrire à la Banque Alimentaire fraîchement créée. Toutes les semaines ils seraient ravitaillés en produits divers. Il leur suffirait de venir avec une camionnette et ils seraient servis en fonction de leurs besoins du moment et des arrivages disponibles, bien évidemment.

La Banque Alimentaire avait été créée par une réunion des trois grandes forces caritatives d'essence Chrétienne, les Emmaüs, le Secours Catholique et l'Armée du Salut. Son président Bernard Dandrel recevait le Père Arthur et deux membres du collectif USINE dès l'ouverture du squat, de ce côté pas de soucis, mais chez les Punks ?

Le Père Arthur de Cachan venait livrer hebdomadairement les vivres de la Banque Alimentaire. C'était une décision collective prise quelque mois plus tôt. Bien laborieusement, Arthur l'avait emporté. Les bouffeurs de curés avaient eu du mal à se faire nourrir par leurs associations caritatives, mais c'était pratique.

Arthur se demandait comment Mendes avait pu se débrouiller pour vivre seul dans la rue pendant de si longues périodes, pour manger, pour se mettre à l'abri de la pluie, pour échapper aux attentions intrusives d'adultes s'apercevant de sa situation particulière de mineur en fugue, donc en danger et aussi souvent dangereux.

Par quelle genre de rencontres était-il passé ? Simon racontait par bribes et Mendes était muet, parlait peu à Arthur. Celui-ci devait se faire une idée de ce qu'avait pu vivre Mendes par la réflexion, la déduction en comparaison avec sa propre expérience, ou des témoignages d'autres mineurs. L'avait-on aidé vraiment ?

Il tentait de faire revenir à sa mémoire les différentes situations où il avait pu se retrouver dans le même genre de situation. Son enfance, quoique particulière, s'était passée à peu près sans problème, il avait réellement commencé à décrocher au moment du lycée Henri IV ; buissonnier, il pouvait se faire une petite idée.

Il avait eu le sentiment d'être débordé. Il avait perdu l'estime de lui-même et ressenti l'empreinte de l'arrogance de son groupe de camarades de classe. Il attendait les lettres et retiraient celles signalant ses absences, puis les motivaient en imitant la signature de ses parents, les renvoyaient, se couvrait, se cachait.

Il dissimulait et cette dissimulation lui rongait les tripes. Il ne se sentait plus dans son corps, il se sentait dédoublé, à apprendre l'atroce liberté de gérer son propre temps sans ne plus en rendre compte. Il se rendait au Lycée et devant la porte repartait soulagé, encore une journée dehors, arpenter la rue Mouffetard, dériver.

Puis il avait tout lâché, lentement, comme on se défait de vieux papiers, un jour de rangement, comme on se découvre peu à peu avant d'aller affronter les flots lors de paisibles vacances ; il s'était défait du lui-même habituel, avait abandonné rythmes et plannings de

classe, égaré cahiers, jeté cartables, avait pleuré.

Mendes enfant avait-il eu cette intuition rusée de toujours être muni d'un cartable à certaines heures où l'absence de cartable eut pu le faire remarquer ; avait il découvert les endroits où sa présence ne soit incongrue ; passé une certaine heure, où se cachait-il des ombres de nuit effarouchées et mauvaises intentions ?

On ne pouvait passer sa vie à se cacher, et fuir toute rencontre. Arthur trouvait plus exténuant de faire semblant, mais il errait en pleine sidération, ne savait plus que faire, ne pouvait faire ce qu'il aurait dû, ne pouvait plus physiquement entrer s'asseoir dans une salle de classe, ni rien faire d'autre, son errance comme un paletot.

Quand il était parti de chez ses parents à la fin de son adolescence en prenant la décision enfin, après avoir tergiversé des semaines durant errant dans le quartier autour du lycée, Arthur se souvenait de l'effroyable soulagement de se trouver livré à lui-même. Mendes était beaucoup plus jeune, n'était jamais entré dans une classe.

C'est à dire également beaucoup plus repérable, et moins armé. Arthur avait fait le tour des éphémères hébergements de nuit chez les copains – c'est à dire leurs parents – mais il était presque majeur. Mendes venait d'un espace social défavorisé, et il était mineur ; sa mère le couvrait, savait où il était, s'en indifférait moqueuse ?

Avait-il tenté les halls d'immeuble, les longues siestes dans le métro d'un bout de ligne à l'autre, les bouches d'égouts abritées des passages, les chantiers désaffectés et les terrains vagues protégés de palissades ? Maintenant il avait quatorze ans et peut-être plus de connaissances, voire de facilités ; c'était plus dangereux.

Le ramenait-on toujours à sa mère ? En combien de temps ? Comment le recevait-elle ? D'après Simon, c'était une mère absente : elle attendait la majorité de Mendes et s'en remettait à l'éducateur judiciaire. Car Mendes était très fier de lister les individus divers chargés de l'accompagner vers le devoir vivre ensemble.

Un projet de vie professionnelle pouvait-il être mis en œuvre avec la mère ? Se défaussait-elle toujours sur l'éducateur du moment ? Était-ce toujours le même juge, comment intervenait l'assistance sociale ? Chaque fugueur avait son histoire. Un jeune ne quitte pas l'école du jour au lendemain, mais s'il n'y rentre même pas !

Arthur se souvenait de ses escapades pour aller rejoindre son meilleur copain de l'époque, Élté qui chantait avec Pierre Selos. Ils avaient déjà enregistré deux disques en microsillon, c'était en 1973, ils avaient tous les deux douze ans et des problématiques existentielles réservées ordinairement à plus âgés.

Pierre Selos — en dehors d'être le chanteur des années soixante en voie d'oubli pour non conformisme communicationnel et commercial — était un grand pote de trente ans à qui ils

pouvaient se confier et qui les épaulaient : un grand frère, un papa choisi ; ce n'était pas véritablement une fugue : cela restait clandestin.

Arthur ni Élté n'étaient là où leurs parents auraient pensé les trouver, définition légale d'une fugue. Ils profitaient de l'après midi des Jeudis sans surveillance ni scolaire ni familiale, des heures d'étude ou de cantine, mais ils rentraient sagement chez eux le soir. Pierre était proche du mouvement pour les écoles différentes.

/

Mais pour eux il n'était pas question de décrochage scolaire, juste de démotivation, leurs problèmes familiaux étaient plus prégnants que chez d'autres et fondait leur désaffection pour les études. En bons cancrs ils étaient mis à part par les autres élèves du Lycée Henri IV, des enfants de bonnes familles, bien sages, bien insultants.

En décalé Élté et Arthur en concevaient des motifs de fierté. Être à part ne fait jamais plaisir, on a besoin de faire partie d'un groupe, mais leur lien privilégié et peu ordinaire avec Pierre Selos, bonhomme hors norme, venait gommer la frustration des exclus et transcendait leur expérience non partageable ; les grandissait.

Mendes, lorsqu'il avait commencé à ne plus se souvenir du chemin de l'école, en était à sa première année ; il n'avait que six ans et Marx n'était pas venu le chercher. Marx ne viendrait plus jamais ni l'amener ni le chercher, Marx était reparti au Portugal encore en plein espoir révolutionnaire ; sans Mendes, comment avait-il pu ?

Les professionnels savent qu'un élève en décrochage — absent de façon chronique ou totale — est un élève systématiquement écarté par ses autres camarades. Le lien social avec les semblables est important. Une fois perdu cela déclenche des conduites outrancières, anti scolaires, parfois très violentes. Mais Mendes était dehors !

Il existe beaucoup de façons de souffrir pour un enfant ou un adolescent. Il s'agit d'expressions générales qui se cristallisent à l'école. Et quand il n'y va pas ? Il souffre à différentes étapes. Cette grisaille, pour être repérée, demanderait que la médecine scolaire soit beaucoup mieux outillée qu'elle ne l'est.

Arthur était devenu anarchiste à cette époque là, il n'avait pas encore nommé sa souffrance, la portait comme on porte son corps, ne soupçonnait pas en être englué ; il ne pouvait envisager de s'en défaire, n'étant pas conscient de son omniprésence. L'exclusion subie lui figeait beaucoup de temps, immobile et muet.

En compagnie de Pierre il avait appris à nommer libertaire cet esprit de révolte permanent contre des injustices, à combattre l'hypocrisie faramineuse du comportement normal et poli, à ne jamais se reconnaître dans aucune pensée uniforme et non critique, et vivre ; et s'en foutre,

pisser dans leurs rues, cracher sur leurs vitres !

De ce refus des normes et des conventions habituelles Arthur voulait se faire des fiertés et des justifications d'existence, cela le fondait dans son rôle d'exclu : si cette position d'exclu devenait choisie, il pouvait s'en emparer ; et en faire le moteur et l'ossature de sa vie, de ses expériences rebelles : ses volontés d'assemblées.

Dominique Premier l'avait un jour averti de cette maladie sociale massive :

— Il ne faut pas descendre au dessous de la ligne de flottaison, tu y serais avec les esclaves et des pouvoirs d'esclaves, moi je préfère essayer d'aller vers le pont supérieur, le pouvoir, l'argent, et le pouvoir de l'argent.

Arthur ne se sentait bien qu'en exclu au milieu d'autres exclus et il avait la conscience de ce mur indestructible éloignant les meurtris de leur milieu d'appartenance ; les anciens amis gênés de recevoir, les regards passants ou invisibilisants : un monde invisible sur un monde fermé, deux mondes amassés tentant de s'ignorer.

Et son sentiment d'exclusion avait commencée bien avant, il lui avait toujours semblé débarquer dans des groupes déjà constitués et refusant l'entrée au nouveau venu. Au Lycée Henri IV, les autres élèves ne lui parlaient pas ; il s'approchait d'eux : ils se dispersaient pour se reformer plus loin de lui, ricanant de ses vêtements gauches.

C'était comme de tenter de saisir une savonnette bien mousseuse, le seul à être venu le voir était Élté : il se retrouvait dans la même situation d'exclusion ; cela lui avait fait un bien fou au moment où il envisageait de ne pas poursuivre sa vie. Pierre Selos avait fourni quelques pistes de réflexion : que faire en vie ? Plus que si on est mort !

— Si tu veux vivre, ne fais pas semblant, vis pleinement, franchis les barrières, tu verras il y a des tonnes de façons de vivre agréablement en se sentant utile, non pas pour la société qui sera toujours injuste, il y aura toujours des méchants, on est les méchants de l'autre, mais pour l'autre soi-même, librement.

Un changement de lycée opportun permit à Arthur de rebondir et de mettre en œuvre cette capacité à devenir parmi les meilleurs de la classe ; en un an il passait, dans son nouveau lycée, du stade de cancre voyant le monde lui tourner le dos à élève favori des professeurs, et des autres élèves. Le Lycée Claude Monet le célébrait.

Puis l'exclusion était revenue abruptement. Dominique Premier l'avait ignoré, l'avait fui, durant des semaines, avait ri en lisant sa lettre, avait moqué ses sentiments, s'était jouée de lui ; il revenait à son statut de poupon effrayé et pleurant, au milieu d'autres poupons abandonnés de leurs parents, dans une grande pièce vide.

L'abandon n'avait été que provisoire, le temps des transformations familiales et de l'agrandissement de son espace vital ; il avait duré, malgré tout, ses trois premières années.

L'abandon de Dominique Premier l'avait aussitôt plongé dans le même abîme de menaces et d'effroi ; toutes ses moles bouillaient et lui se figeait.

C'était comme une brume opaque dans son esprit : il avait mal physiquement ; il ne pouvait plus rentrer dans une salle de classe, il rendait copie blanche ; il séchait de plus en plus, puis la journée durant, jusqu'à la semaine complète ; il errait, plongeait dans les miasmes d'inconfort permanent, d'affolement triste, frustré, puni.

Pour Mendes la situation n'était pas la même : à quatorze ans il ne savait pas écrire, avait rejeté tout apprentissage scolaire, ne s'était jamais tenu sage dans le fond de la classe plus de quelques mois d'affilé, avant et après une nouvelle fugue. Qui rencontrait-il, à vivre toujours dans la rue, le froid, les brouillards, les rencontres cupides?

Savons nous bien ce que deviennent ces élèves décrocheurs ? Si la réponse existe elle est forcément multiple ; des alternatives peuvent-elles les aider à se construire : une vie, un métier ? Il existe des associations de réinsertion. Mendes en était à refuser ce genre de solutions encore trop directoriales, il errait souvent seul.

Alors ces décrochés restent sans emploi, sans aptitude et dénués d'opportunités de se faire une place, d'avoir une utilité. Ce n'est pas sans conséquence et représente un coût pour la société. Propre à faire de bons articles convenus pour périodes de congés payés : l'absentéisme est une inquiétude de bien des acteurs, soulève des enjeux.

Son épanchement viral révèle les failles du système scolaire et politique, interroge le devoir des familles et la psychologie des adolescents. Comment s'explique t-il ? Quelles sont les mesures appliquées pour le combattre ? Les professionnels parlent d'absentéisme à partir de trois demi-journées d'absence non justifiées dans le mois.

Mendes avait là battu des records. Tous les établissements et les Centres Médico Psycho Pédagogiques avaient été impuissants à trouver des solutions durables lui permettant de retrouver les chemins d'une scolarité. Mendes n'était jamais resté plus de quelques mois dans un placement, toujours il revenait, *et il n'y avait pas la place.*

Maria de Sousa ne savait plus à quels saints se vouer, et elle en connaissait beaucoup. Elle les conjurait tous d'être témoin, elle ne pouvait pas le prendre chez elle, c'était bien trop petit : *il faut lui trouver une maison en pension complète, et puis lui apprendre à lire, moi je ne peux pas, vous voyez bien, c'est trop petit, j'ai pas de place.*

Mendes en profitait donc pour vivre sa liberté de petit tombé du nid, surnageant à toutes ces formes d'exclusions et de souffrances, s'accommodant et se construisant de manières non conventionnelles. Affrontant seul sa faible estime de lui et le rejet de ses copains, affichant tous les signes de détresse, le petit errait dans la ville.

Arthur aussi avait erré dans la ville, il était presque adulte et son décrochage avait atteint les zones profondes de son psychisme ; sa perception de la réalité s'était augmentée d'une série de délires angoissés, sa douleur intérieure était telle que c'était comme un effervescent puissant lui chatouillant tous les neurones, on nomme cela la folie.

Arthur captait des messages venus d'étoiles lointaines, après Planck, avant le Bang, conversait avec les poteaux téléphoniques dans les lointaines campagnes terreuses, recevait des signes à déchiffrer et à transmettre au plus grand nombre ; il était perdu d'angoisse, ayant sauté dans le bain sans savoir nager, et devoir avancer.

Puis la crise de panique existentielle s'était calmée, Pierre Selos avait été à nouveau d'une aide efficace ; Arthur avait eu l'impression de sortir d'un noir tunnel engluant, il se souvenait de tous ses délires, toutes ses fièvres, émergeant comme suite à une longue maladie :

— Fait quelque chose de ta souffrance, construit. Et puis il faut retrouver ta confiance, la confiance est une attitude fondamentale dans la vie. Elle nous permet de créer un état de détente, de bien-être, et surtout, d'envisager la vie avec optimisme, même si le monde est un désastre. Cette attitude de base n'apparaît pas soudainement, il faut la construire. Elle se construit graduellement au fil des années à travers des relations d'attachement et des expériences significatives. Autant chez l'adulte que chez l'enfant, elle varie au cours de l'existence avec des progressions subites et des régressions temporaires, il faut la faire progresser. Le noyau archaïque de l'estime de soi prend justement sa source dans des relations d'attachements qui suscitent un sentiment de confiance...

Pierre était un peu pédagogue et beaucoup psychologue. Arthur était devenu un marginal rebelle, un peu foufou, un autonome sans convictions.

Pierre sans doute, du temps de sa courte carrière dans la chanson Française, avait dû croire à certaines utopies au moment où, dans les années 70, les idéaux soixante-huitards sombrèrent dans un militantisme magouilleur ou un babacoolisme nauséux. Plus d'un s'en dégoûtèrent, les autres finirent leurs études et dirigèrent, furent chefs.

La crise, les trentes piteuses — comme une parade à Mai 68 — donna le coup de grâce, et en convainquit plus d'un de choisir le sens de la progression sociale et de la mise à l'abri dans l'environnement professionnel le plus élevé possible : pour se tenir à l'écart de cette populace de travailleurs pauvres et bientôt précaires, ces manants.

Pierre et d'autres faisaient régulièrement le choix inverse : le choix des qualités de vie hors le monde marchand. Il fallait se débrouiller ; c'était fait de roublardises et de grosses rigolades, de solidarités et d'empathies fortes, de souvenirs puissants et de mémoires incertaines, de chemins surprenants et de résultats inattendus : des vies.

Pour Arthur le développement d'USINE correspondait à l'un de ces déroulements inattendus, et cela lui semblait être dans le prolongement de tout ce que son adolescence avait pu conserver de sa rencontre structurante avec Pierre Selos : c'était la même critique globale, pas les mêmes gens ; la même utopie, pas le même temps.

Arthur et tous ces compagnons Punks, Anarchistes et Autonomes se sentaient être la relève : la continuation et la rénovation de la révolte légitime et de sa culture ; il fallait changer le monde et le mental humain, l'homme ne devait plus être un loup pour l'homme, le communisme devait se vivre maintenant, dans les actes.

C'était tout un mouvement dont les bataillons égossés et tapageurs de la salle de défouloir du squat USINE n'étaient qu'une partie visible. Il y avait également une foison de fanzines tout juste ronéotés pour la plupart, les débuts de beaucoup de groupes Punk-Rock, ska, dub et autres qui deviendront célèbres par la suite, récupérés.

Les fanzines défendaient des positions politiques, l'un d'eux se déclarait : *Pour une presse libre, c'est-à-dire libérée des contingences commerciales et culturelles, nous n'aurons pas dans cette revue l'hypocrisie de cacher nos convictions, nous nous référons en effet à une idéologie : l'anarchisme.*

Cependant, les sujets traités concerneront plus particulièrement la culture dans laquelle nous (et beaucoup d'entre vous sans doute) baignons : celui du bouillon de culture underground. Que ce soit celui du rock, de la BD, de la SF, du roman noir, du graphisme, sous toutes les formes...

Ce qui ne nous empêchera pas de traiter, sous un angle différent, des sujets historiques ou ayant trait à l'actualité... Une culture souterraine existe tant bien que mal au milieu du show-business et des marchands ; nous voulons la défendre, la développer, la communiquer, la partager et l'échanger.

Faire son fanzine c'est construire son combat punk, engagé dès son entrée en punkitude : être Punk n'était plus le fruit d'une longue réflexion mais plutôt quelque chose de viscéral. Ma punkitude je l'ai pleinement assumée dans la vie de tous les jours, travail compris, marchant vers l'Autonomie.

L'Alternatif demeure fort de tous les individus qui œuvrent dans l'ombre. (...) Après la révérence de Bérurier Noir, les médias et Big Brother vont devoir se tourner ailleurs et laisser l'alternatif poursuivre son travail de fond à l'abri des regards cupides et indiscrets, l'alternatif est l'autonomie.

La finalité n'est pas de vivre de l'alternatif mais de le réaliser sur des bases durables et sérieuses tant au niveau social, économique et politique. Beaucoup de travail en perspective, mais en espérant qu'un jour le soleil noir ne brillera pas que dans nos têtes. Notre kultur est

rebelle. Et dislexique.

Elle rassemble au delà des frontières... Punk alors ? Oui mais ni le Punk de ces faux rebelles d'avant hier devenus les exploiters d'aujourd'hui, ni le Punk looké docs et crête. Oui si le Punk signifie attitude novatrice, façon de penser et de vivre en rupture avec le système habituel (show-biz, presse).

Oui notre fanzine est politisé car dans notre société qui elle-même l'est, nous ne manquons pas de sujets pour réagir et faire réagir. (...) Nous ne visons d'ailleurs pas un public en particulier mais des gens de tous horizons pouvant se retrouver dans un certain état d'esprit de lutte et de quête d'autonomie.

Notre punk rock est radical, nous le considérons comme un instrument du changement social. Il nous faut inventer, trouver de nouvelles alternatives aux sociétés capitalistes et celles dites communistes, mais capitalistes d'état. Les messages et luttes anti autoritaires sont toujours les mêmes.

Tous les anti : antifasciste, antiraciste, antisexiste, antivivisectionniste, antimilitariste. Moins d'apathie, plus de speed, plus d'autogestion ! On veut se donner les moyens de ce changement, s'auto organiser ! Il faut se réveiller. 1984 c'est de surcroît l'année du roman de George Orwell.

Aujourd'hui, quelques voix se font entendre, d'autres alternatives ont repris la relève, ont repris la voix des dissidents de l'Ouest : radios vraiment libres, squats, fanzines, Punks, anars, pacifistes, etc. Parce qu'il y en a toujours, et c'est heureux, qui ne veulent pas attendre 10 000 ans pour qu'on ait tout.

1984, on s'attendait à un 1984 à la Orwell, système totalitaire et Big Brother qui cause dans le poste, et puis, l'année est passée, moins pire qu'on aurait pu croire, pourtant... Les contestataires se raréfient ; les prolos, conditionnés par la télé, le tiercé ou les syndicats, baissent l'échine et consomment.

La presse n'a plus besoin d'être muselée, elle est devenue aseptisée et aux ordres ; la contestation ne fait plus recette. Pendant ce temps, les États se renforcent... Une presse rock alternative importante émerge. Elle soutiendra abondamment Bérurier Noir, groupe phare et fort revendicatif, devenu mythique.

*Quant à ceux qui veulent à tout prix nous coller une étiquette qu'ils aillent se faire foutre : les étiquettes ne peuvent servir qu'à nous cataloguer, fichier, embastiller... Les pays totalitaires disent tais-toi ! Les pays démocratiques disent cause toujours... **SOLEIL NOIR 1990.** Arthur suivait ce tumulte de loin, voulait des luttes.*

Et il attendait toujours devant sa deuxième Sagres presque bue et se demandait s'il en reprenait une autre, Simon était en retard. Patienterait-il ? Arthur s'était bien imprégné, avait

vu les populations les plus pauvres de la capitale aller et venir à leurs occupations, faire fonctionner le petit PMU en face.

Beaucoup d'hommes apparemment célibataires et sans occupation fréquentaient bruyamment des bistrots mal éclairés, ressassaient le pays, rêvaient, se plaignaient ; tous les peuples asservis et déracinés avaient là leurs plus fidèles représentants : Babel à l'horizontal des quartiers et des quartiers durant.

/

Que pouvait donc bien construire Mendes, mis au banc de toutes les qualifications nécessaires à l'exercice d'un métier ou d'une occupation, exclu des réseaux de socialisation ordinaires aux enfants de son âge ? Il avait pour préoccupation de toujours revenir à la maison où il n'était pas attendu, et fuir les familles d'accueil.

Le squat USINE et ses occupants ou animateurs réguliers formeraient-ils de manière informelle un embryon de projet alternatif pour la construction de sa vie future ? Avait-il déjà suffisamment de ressources personnelles pour s'en emparer comme d'une opportunité nouvelle, ou bien comparer avec son errance ?

Combien d'entre eux étaient-ils prêts en toute conscience à détourner leur attention habituelle sur le gringalet mal grandit nommé Mendes — qui ricanait sans vraiment parler, qui regardait de loin sans jamais s'approcher — ; quelle place lui feraient-ils dans leur quotidien ? Arthur n'était pas sûr, il fallait convaincre.

Le mouvement punk est tout entier marqué au sceau de la violence — qui apparaît notamment lors des concerts, impressionnants par l'énergie qu'ils mettent en jeu, par la haine de ce qui est chanté, par le volume du son, par les rapports de conflit qui semblent exister entre spectateurs et musiciens —, c'est un pogo persistant.

Les paroles des chansons sont un appel à l'insurrection permanente, à la destruction de la société. Les jeunes Punks de l'USINE cultivaient une haine massive et exubérante à l'égard de tout ce qui pouvait représenter une norme ou une autorité ; ils étaient souvent fatigués, se trompaient d'ennemis, s'avachissaient de défonces.

Ils semblaient être des adolescents n'ayant jamais connu de limites, fugueurs et rebelles par incapacité de supporter les frustrations de la vie adulte intégrée ; ces privations ordinaires, subies par leurs parents et tous ceux qui leur ressemblent, en échanges des plaisirs fades de la consommation organisée : tout ce qu'ils fuyaient.

Bien peu avaient un discours de construction collective : ils voulaient vivre l'éclate en permanence, écouter la musique qu'ils aiment à en abasourdir toute vie avoisinante, entrer sans payer aux concerts des copains, respirer des solvants forts pour ne plus être sur la même

planète que tous ces soumis : *born to be wild*.

Dans quelle promiscuité avec ces Punks en posture de rébellion Mendes allait-il se trouver ? Et dans quelle case allaient-il le ranger, ne pouvant le relier à aucun membre d'aucune bande fréquentée ? Allaient-ils l'exclure, allaient-ils le considérer comme un étranger ? Certains l'avaient regardé de haut, déjà.

Mendes encore là, au cœur des zones de révolte contre les injustices, risquait fort de ne pas être accepté ; il leur était trop différent, tout ceci revenait à se demander quelle était la demande et qui la formulait. Il fallait donc penser que Simon réclamait une chambre à l'USINE pour se consacrer à son protégé, rien de politique.

Arthur pouvait-il couvrir cela ? Avec l'assurance du juge pour enfants, il n'était plus responsable. C'était sous l'autorité du père Arthur et du juge : il n'était qu'une personne digne de confiance, le même devait habiter avec lui, ni plus ni moins, et il habitait USINE ; Maria restait la mère, *avait les droits, mais il n'y a pas de place*.

Le père Arthur faisait office de substitut parental et Simon faisait l'éducateur sauvage plus ou moins grand frère ; les services des éducateurs de la protection judiciaire auraient alors le temps de trouver une solution : un placement d'où le jeune Mendes ne déguerpierait pas, enfin stabilisé, soutenu, guidé vers sa voie s'il en avait une.

Arthur vit le camion de Simon se garer dans la rue ; il l'attendit, puis ils se commandèrent deux nouvelles Sagres. L'air était frais, le soleil chaleureux et Arthur sentait la ouate douce de l'alcool l'envahir, il ne manquait plus que le petit pétard pour flotter tranquillement dans les aléas du monde abhorré : ils étaient là en mission.

En général Simon avait tout ce qu'il fallait sur lui, le pétard était sans doute déjà prêt dans sa poche, dès qu'ils sortiraient du bistrot ils fumeraient tranquillement le long du canal tout en se dirigeant vers la mesure de Maria, maman de Mendes.

— Salut Simon !

— Salut la révolution, ça gaze ? il s'en amusait.

— Dis donc, j'ai le camion pour tout le week-end.

— Ah oui, c'est intéressant... tu penses à quoi ?

— Boh on verra, des petits déménagements, je suis passé à la Courneuve... j'ai un bout...

La Courneuve c'était la cité des quatre milles, plaque tournante du deal de cannabis en demi gros, plus rentable pour les consommateurs réguliers.

Les jours à venir étaient donc assurés et Arthur pourrait noyer l'incertitude permanente qui le minait dans un foisonnement d'activités hétéroclites et dérisoires ; il avait hâte de rencontrer Maria, hâte de fumer un pétard, hâte de tromper son ennui, hâte de se perdre dans une conscience mollissant, il se trouvait une utilité.

Lorsque rien ni personne ne venait le solliciter et le forcer à agir, ne serait-ce qu'en suivant quelque mouvement, Arthur présentait de forts troubles de sa capacité à agir : il ne parvenait à prendre des décisions ; il lui fallait les opportunités, des hasards, lancer souvent une pièce en l'air dont le sens de la retombée l'orienterait, le déciderait.

Dominique lui avait dit un jour :

— Les êtres que l'on aime, on n'a pas besoin de les fréquenter, ils sont là en nous et l'amour est si fort que l'on sait être en eux et cela nous suffit.

Arthur se demandait quelle place il occupait dans la conscience de cette Dominique là ; pensait-elle à lui, se souvenait-elle, l'avait-il charmée ?

Arthur sans cesse se demandait quel était son rôle, si les changements souhaités de la société et des comportements humains seraient au rendez-vous, s'il était apte à faire progresser cette idée générale de transformation sociale pour l'épanouissement de tous ; ne perdait-il pas son temps, s'y prenait-il correctement ?

— *Où est-tu Dominique ? Qu'est-ce que je fais là ? A me préparer à m'occuper d'un gamin alors que je ne sais m'occuper de moi même, je traine mes guêtres en tout sens et je me perds, mes dialogues sont imaginaires.*

Dominique mettait à l'épreuve sans cesse, jouait avec les mots, espiègle, lançait des défis, des joutes enjouées, troublait finement audacieuse.

Tromperait-elle les êtres chers qu'immanquablement elle allait rencontrer et attirer à elle ? Elle avait un art consommé de mise en déroute d'autrui : des remarques à brûle pourpoint, sans laisser le temps de la réflexion, ni d'une réponse ; elle tournait les talons, disparaissait, le laissant désorienté et floué, seul, dans son accablement.

Elle devait y passer un temps fou, les préparer longtemps, les tester, peut-être les plagier : c'était toujours sans rapport ; elle se demandait souvent ce que l'on avait à se dire d'original. Elle appuyait sur le mot original. Son inspiration venait des Shadocks, parce qu'ils cherchaient. Papa était chercheur au CNRS.

Elle savait déjà ce que serait sa vie. Pas d'attaches sentimentales, des études et une carrière, elle voulait être cheffe, et chercheuse comme Papa.

— A trente ans je me fais faire une fille, mais son père ne devra pas s'en occuper, et le deuxième enfant à quarante ans, cela me rajeunira. tout était inventorié.

Arthur sentait bien qu'il n'avait pas sa place dans le dispositif de l'adolescente lui avouant sa sensibilité émotive à l'écoute d'une voix d'homme Italien. Arthur voulait bien apprendre à parler Italien.

— Mais non, t'es bête, ça ne serait pas pareil, ça ne marcherait pas. elle aurait un mari Italien, un fils, une fille sans père.

/

Beaucoup souhaitaient la même chose qu'Arthur et n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la manière d'y parvenir. Bien souvent chacun ne cherchait que la possibilité de dominer les éléments pour la valorisation de son égo. Au détriment d'une reconnaissance collective génératrice de solidarités, d'efficacité dans les luttes.

Le Pouvoirs de tous les petits pouvoirs se renforçait constamment de petits calculs de prédominances individuelles ou collectives. Même les dernières organisations à se prétendre révolutionnaires ne se mettaient pas d'accord sur un minimum commun, la question était encore de parvenir au Pouvoir ; par tous les moyens ?

Or Arthur se fichait pas mal de savoir celui serait le plus rapide à s'emparer du Pouvoir : l'important était la suite de l'histoire, et cela serait forcément la guerre civile ; le révolutionnaire contre les réactionnaires, l'histoire avait démontré assez comment le Pouvoir échappait toujours au peuple, toujours remis au carcan.

La transformation, si cette possibilité existait, semblait plus à Arthur faire partie d'une évolution constante et dialectique entre les transformations des consciences individuelles et les réelles transformations des échanges et de la répartition de nouvelles possibilités, dans une saine gestion commune, des conflits régulés par tous.

Et pour cela il fallait nécessairement une volonté forte et honnête de tous ceux qui tenteraient l'aventure. Arthur se sentait parfois sélectionneur. Il sélectionnait ses relations en fonction de ce qu'il supposait d'honnêteté et d'absence de volonté dominatrice, rejetait beaux parleurs et exhibitionnistes, recherchait les âmes belles.

Mais ce n'était pas simple, les rusés avaient beau jeu, les simulations de confréries se désolaient sur le marché des trahisons multiples. Aucun territoire n'était tenu étanche, le traître se masquait de bonhomie et le corrompu de principes absolus et impossibles à suivre ; pourtant presque tous suivaient les plus forts en gueule.

Arthur ne voulait pas être le meneur.

— Si tu ne veux pas être meneur il te faut trouver qui suivre ! l'avait gentiment provoqué Dominique Premier alors qu'il avait sept ans de moins et s'extrayait douloureusement de l'adolescence.

Depuis tout ce temps il se faisait la même réponse : *ni suiveur ni suivi ; ni dieu, ni maître*.

Par contre il n'entrevoyait toujours pas le système idéal permettant à l'être humain et à son espèce en général de changer les choses et de permettre à tous d'avoir une place utile au sein de sa communauté, tous les savoirs faire valorisés et concourant à l'utilisation maximum d'un potentiel faramineux, humain, l'humain au cœur.

Pour Arthur l'autonomie n'était pas un comportement à promouvoir, elle était en actes et non en paroles, et ces actes exprimaient ce qui paraissait naturel dans l'exploitation générale : agir d'abord par soi-même et pour soi-même et rien n'avait changé depuis les Premiers temps du Capitalisme et des empires sanguinaires.

Il lui fallait bien tenter de se trouver une sorte de métier, de mission, puisqu'il réfutait tout l'ordonnancement mondial des sociétés productives de consommation et gestionnaires de consommateurs. Arthur avait cette utopie de vouloir changer le monde en n'y participant pas, en reniant ses règles ; cherchant l'humain, quel insensé !

On a beaucoup parlé d'autonomie dans les trente ou quarante dernières années comme s'il s'agissait de la naissance d'un mouvement spécifique – voire d'un courant de pensée –, comme s'il s'agissait d'une revendication à inscrire dans un programme, d'un regroupement nouveau de partisans audacieux, il n'en n'est rien.

Arthur considérait que beaucoup de manières de faire se valaient, n'étaient pas en concurrence réelle mais étaient complémentaires, concourraient d'égale importance à faire advenir enfin cette société sans classe, où l'ordre des tâches à accomplir serait décidé par tous au même degré d'autonomie et de liberté.

Les Punks faisaient cela un peu partout en France: ils véhiculaient chez les plus conséquents d'entre eux quelques unes des critiques et des solutions les plus radicales de ce qui fut historiquement les revendications de la classe ouvrière, en pleine recomposition mondiale sous la férule de la haute finance.

Il était bien clair que ni Arthur ni le moindre de ses compagnons du collectif USINE n'avaient la plus petite intention de finir dans la tête et la peau d'un prolétaire exploité ; mais ils n'allaient pas attendre que tous s'y mettent pour transformer les conditions de leur existence, trouver des solutions communes et communes.

Un regroupement des Punks les plus virulents du moment s'était créé à Lyon l'année d'Orwell – 1984 – et s'était nommé la « Fraktion Rock Terroriste », formé de plusieurs groupes de musique, Les Haines Brigades, les Krapos Noirs, Kalashnikov, Purge 37, des dessinateurs, des photographes, des militants autonomes.

Rapidement ils autoproduisent un fanzine « Kanaï » dont le représentant permanent au squat USINE se faisait appeler tout naturellement Kanaï, il était vêtu en permanence d'un pullover noir et rouge, tricoté par sa grand-mère aux couleurs de ses convictions politiques, il faisait la liaison entre Lyon et Paris, en TGV tout neuf.

Lorsque l'on n'a pas de gros moyens financiers, tout est bon pour gratter le nécessaire à son action. Kanaï venait donc régulièrement à Paris en *grillant le dur* à l'ancienne. Des TGV avaient été inaugurés triomphalement trois ans plus tôt : il fallait bien s'en servir ; il venait aux

réunions plusieurs fois par mois, assurait la liaison.

Kanaï venait s'installer à USINE avec ses papiers et ses interviews : tapait à la machine, coupait, collait, et portait son travail aux survivants des Imprimeurs Libres — des communistes libertaires gérant des coopératives ouvrières — ; ils lui trouvaient toujours une place disponible au milieu des affiches de leurs autres clients.

Le Fanzine ne coûtait donc rien à l'impression ; puis il était diffusé à travers la France en utilisant les nouvelles possibilités ultra rapides : téléphoner au collectif récepteur du colis une heure ou deux avant en donnant le numéro du TGV et de la voiture où se trouve le colis, récupérer le colis en gare d'arrivée. Kanaï était donc radical.

/

Les nouveaux Ravachol ont abandonné la bombe pour la guitare ! Le terrorisme est devenu musical, la violence est dans les décibels ! Dans ses pages Kanaï parlait des groupes musicaux anarcho-punks, y mêlait des articles politiques et un dossier : racisme, armée, prison, sexisme, fascisme... les sujets habituels.

Il y a beaucoup à faire face à toutes ces crevures kakies, face à cette racaille gradée, face à leur ordre de merde, face à leur connerie immense, face à leur drapeau-torchon ! L'armée pue la bière mais elle pue surtout la mort, le sang, l'anéantissement de la vie ! Ils étaient insoumis, se voulaient libres, en résistance aux injustices.

Les défilés du 14 juillet ne sont que de viles mascarades tricolores derrière lesquelles se cachent la mort et sa faucheuse. Les monuments aux morts sont un culte à la charogne qui ne peut que nous prouver que l'État veut garder tout son pouvoir et avoir le dernier mot. Ils voulaient faire rugir leurs mots.

Tout ça est à détruire avant qu'ils ne nous détruisent ! Le groupe avait déjà organisé un festival anarcho-punk en Ardèche : « Justice Zulu » et préparait l'organisation des concerts de Bérurier Noir et Haine Brigade pour les Journées Libertaires de Lyon ; à leur manière ils le relatèrent dans leur fanzine, en étaient fiers.

Les 13, 14 et 15 juillet 1984 a eu lieu le 1er festival anarcho-punk des Rochains, près de Lamastre en Ardèche. C'était une des premières fois qu'un tel rassemblement avait lieu en France et pour un coup d'essai, même si tout ne fut pas parfait, on peut parler d'un succès, tout s'est bien passé.

Les concerts se déroulaient dans les ruines d'une usine attenante à une petite ferme, tout cela formant un décor bien chaotique, très propice à la musique punk. Bien entendu, les gendarmes avaient été prévenus qu'un rassemblement aurait lieu, si bien qu'ils s'étaient embusqués à 1 km du lieu des concerts.

Un minimum d'organisation avait été nécessaire pour inviter les groupes, louer la sono, assurer le ravitaillement, sur place tout s'organisait de soi-même. Le passage des groupes, la bouffe, la buvette (chacun payait sans qu'un caissier vérifie tout), la vaisselle, le nettoyage, le rangement, se réglait ensemble.

Sur place on pouvait trouver à manger gratuitement et à boire (payant pour rembourser les frais de la sono). On a enfin vu des Punks passer un week-end ensemble, sans bastons, vols et autres conneries. Voilà, alors on espère recommencer cette année avec des groupes plus divers.

Même si parfois des propos un peu vifs ont été échangés (la bière aidant) il n'y eut ni violence, ni vandalisme, ni vol de matériel. On a enfin pu voir des Punks capables de créer, de réfléchir, de s'organiser, de vivre ensemble sans le climat malsain qui caractérise souvent les concerts Punks.

On reprend espoir...A ce festival participèrent de nombreux groupes appartenant à cette mouvance. Dans une salle improvisée, durant une longue nuit, French Letter, Kalashnikov, Purge 37, Haine Brigade, un groupe suisse Miscat, les Krapos Noirs et Trotz Allem se succédèrent dans une ambiance subversive.

Dans l'après-midi il y eut aussi des projections de vidéos (Monty Python, Hara Kiri, un reportage sur les Misquitos). Par leurs prises de position, leurs déboires, leurs perspectives, les anarcho-punks redynamisaient cette contestation urbaine, née à Londres vers 1976, au-delà de la récupération bouffonnière.

Puis en Juin 1985, au centre des Expositions de Montreuil, 1^{er} « Forum du disque autoproduit et du fanzine » organisé par diverses associations bien-pensantes et subventionné par Jack L... Kanaï commenta :

Chaque pékin désireux d'entrer dans le lieu devait déboursier au préalable 40fr.

Cela lui donnait le droit de feuilleter divers zines qu'il pouvait lire gratos dans toutes les librairies habituelles, et d'assister à un concert de Cyclope et Rita Mitsouko (qui enregistre chez Virgin, bonjour l'autoprod !). Jack avait déjà déclaré que la culture était un secteur commercial à part entière.

Nous avons, en compagnie de plusieurs autres fanzines (Molotov & Confetti, Kanaï, Mr Propre, Manifestes, Les héros du peuple, La Kronik des Coupeurs de Têtes, Symphonie Urbaine...) et du label Bondage Records avec Nuclear Device, organisé notre contre-forum, tout d'abord sur les marches.

Puis sommes rentrés sans déboursier un centime afin de squatter un stand. Opération réussie à 100 %. Du monde s'est arrêté à notre stand et a pu admirer la pauvreté du reste de la manifestation. Le Festival de la Récupération et de l'Arnaque s'est donc fait pirater

proprement et sans bavures !

Arthur et Simon étaient sortis du bistrot portugais, le Beira Alta, en tournant le dos aux cités du Bel Air et des Francs Moisis, c'était des endroits où ils n'entraient que pour se ravitailler. Il y avait toujours des jeunes en groupe pour leur demander ce qu'ils faisaient là, s'ils étaient de la police, s'ils voulaient acheter ?

La musique et les développements prometteurs de l'USINE viendraient-ils jusqu'à eux sans heurs ? Arthur et Simon avaient longé la rue Francis de Pressensé et fumaient leur pétard, discrètement accoudés au parapet du canal, de l'autre côté du grand terrain vague où serait construit le Stade De France.

/

— La rue du Landy n'est pas loin et le passage « Bois doré » non plus, c'est là qu'habite Maria, et Mendes quand il y est. Tu te rends compte, c'était des bidonvilles au milieu des usines de toutes sortes, on a fait vivre des gens là-dedans, et tout ça pour construire l'autoroute au dessus de nous, aller toujours plus vite.

— Bon dis moi Simon, on va faire quoi, avec Mendes ? C'est quoi le programme ? Si j'ai bien compris il n'a jamais été longtemps à l'école, il ne sait pas lire ni écrire, il n'a jamais rien appris de personne, et il erre dans la rue depuis son plus jeune âge, sans métier et sans logement, juste sa mère et quelques copains.

— Oui, et encore, sa mère c'est lui qui va la voir et essaye de rester chez elle quand elle est seule, mais maintenant elle ne le veut plus, il faut trouver une solution où il puisse rester, sinon elle a dit qu'elle demanderait au juge un placement en pensionnat.

— Pourquoi pas, dans sa situation rien n'est pire ?

— Mais ils l'ont placé au moins dix fois, autant de familles d'accueil, il n'y reste pas trois mois, à un moment il dit ça va, c'est bon je suis resté assez longtemps, je m'en vais, et il revient voir sa mère.

— Mais je ne comprends pas, les premières fois c'était bien de chez sa mère qu'il fuguait, que se passait-il ?

— Ah oui, mais là c'était pas pareil, c'est quand Marx est parti, c'était un grand copain de sa mère, il s'occupait de lui, il l'amenait à l'école, mais il est rentré au pays au moment de la révolution, et depuis le même ne veut plus aller à l'école, et pour la première fugue, il ne s'entendait pas avec son beau père.

Le parcours du petit combattant Mendes n'était véritablement pas ordinaire. Arthur se demandait même si Simon n'en rajoutait pas un peu dans le côté « Germinal, Les misérables » pour lui faire vibrer sa fibre « solidarité ouvrière » et obtenir son adhésion à son projet de

prise en charge de Mendes dans le squat USINE.

— Ouais, mais moi je ne vais pas pouvoir m'en occuper, lui n'a pas de projet, toi tu en as un, ton projet c'est de s'occuper de Mendes, c'est bien mais pour l'amener à quoi si lui n'a pas de projet, normalement il y a des professionnels qui s'occupent de gars comme lui, nous on n'est pas outillés, on n'est pas formés, on sait pas.

— Non, mais toi tu n'interviens que pour permettre que Mendes habite à l'USINE, après moi je m'occupe de tout, ses fringues, ce qu'il mange, son argent de poche, il ne manquera de rien, et je lui apprendrais à lire et à écrire, le temps de trouver ce qu'il veut faire et de l'aider à le faire, fais moi confiance.

— Oui, mais là tu viens de prendre deux emplois, ceux qui apprennent à lire et à écrire aux autres ils ont fait des études pour devenir instituteurs, et ceux qui aident les ados perdus à trouver leur voie professionnelle ils sont éducateurs, il y a des méthodes, des savoirs faire, on ne fait pas cela comme ça.

— Non mais okay, mais laisse moi essayer, ça fait huit ans qu'ils n'ont rien fait ni rien réussi avec lui, il a quatorze ans et si je n'étais pas en contact avec lui, ils ne sauraient même pas où le trouver, dans quel squat de clochards il se trouve, moi j'ai envie de faire quelque chose pour lui, pour qu'il s'en sorte !

Simon sortirait souvent cette expression comme argument définitif et motivation légitime : *Moi j'ai envie*. Arthur doutait, mais ne doutait-il pas de tout ? Ce que Simon proposait là n'était-ce pas cette chance dont il avait pu profité lorsqu'il avait rencontré Pierre Selos, si le même était à la rue, il fallait l'aider ?

— Ouais bon, ok, mais on fait vraiment tout dans les règles, le squat est un endroit surveillé et subversif, tout ce qui pourrait leur permettre de venir tout saccager ou nous envoyer en prison, ils vont sauter dessus, alors avec les histoires qu'il y a eu ces dernières années, les mineurs on fait gaffe, c'est dangereux.

— Quelles histoires ?

— La plus grosse, c'était l'histoire du Coral.

— Ca me dit quelque chose, mais tu sais moi les informations, j'ai une mémoire de poisson rouge.

— Ouh là là, je ne vais pas tout te raconter, d'autant que l'on ne peut pas vraiment savoir, ça touche une discussion taboue chez tout le monde... Bon, au début le Coral c'est un lieu de vie, c'est à dire un centre d'accueil pour personnes en difficultés, souvent des psychotiques, des autistes, mais aussi des délinquants ou des mineurs, qui s'organise et se gère de manière alternative, une nouvelle manière de faire le métier d'éducateur spécialisé. Ce sont des expériences qui datent des années 1970, des petites structures qui fonctionnent sans être

agréées par l'état mais où les mômes sont quand même confiés par la DASS ou par leurs parents, il y en a eu plein, des crèches, des écoles différentes, des colonies de vacances, des centres aérés. Et donc le Coral était une petite structure de ce genre, à un moment un indic qui s'était fait passer pour éducateur chez eux les a dénoncé pour actes sexuels sur les mômes qu'ils avaient en charge, ça a fait un gros procès avec des accusations délirantes et sali l'image de tous les lieux de vie. En réalité on ne sait pas bien ce qui s'est passé, jusqu'où des relations de tendresse peuvent-elles aller entre des pensionnaires et leurs éducateurs, tous les spécialistes ne sont pas exactement d'accord à ce sujet, et la loi impose un âge légal pour ce genre de tendresse à caractère sexuel, c'est comme cela. Et maintenant c'est la correctionnelle directe, c'est interdit par la loi, et moi je ne sais pas, les lois ne sont en général pas faites pour le bonheur de tous, il y en a qui disent que ce genre de relation entre un enfant et un adulte est traumatisante pour l'enfant et pour son développement sexuel et affectif.

— Et il y en a qui disent que de fumer des pétards c'est dangereux pour la santé, et c'est la correctionnelle directe...

— Voilà, mais en fait pour les rapports entre enfants et adultes, le problème c'est que ce sont des adultes qui ont ce goût là qui en défendent le principe, en général pas les enfants concernés. Les enfants sont influençables, s'ils rencontrent un adulte sympa et câlinant est-ce qu'ils sont suffisamment forts pour se rendre compte et choisir, c'est ce qui me chiffonne, l'enfant est amené à un choix qu'il ne maîtrise pas, il n'en a pas l'expérience, plus tard il peut en souffrir, ne pas assumer son passé. La loi a décidé que l'enfant n'avait pas encore la capacité de se rendre compte ni d'être autonome et responsable sur ce sujet, le débat est clos, moi je n'ai aucun goût pour les mineurs alors cela ne me dérange pas et je ne veux pas d'embrouilles à l'USINE, on a assez d'ennemis comme cela.

— Bon, on va voir la maman ?

— Allons y c'est à deux minutes !

/

Ils rejoignirent la rue du Landy avec ses terrains vagues entrecoupés de maisons basses aux rez-de-chaussée commerçants ou artisanaux. Arthur était partagé entre ses idées libertaires et la nécessité de protéger les mineurs ; il se souvenait de cette époque où l'on n'était pas si regardant aux expressions sexuelles des jeunes.

Or la loi avait fixé une limite d'âge : elle n'autorisait aucune exception et ne différenciait pas les situations, mais dans ce cas précis s'octroyer un droit au doute ou à l'erreur représentait un risque majeur de corruption du développement de l'enfant ; toute une vie pouvait s'en trouver affectée. *Dans le doute abstiens toi ami des enfants.*

— Mendes sera là ?

— Oui, je suis passé au squat de clochards, il n'y était pas mais ils vont lui transmettre, je lui ai filé rendez vous chez sa mère, après on ira à l'USINE tous ensemble pour demander au collectif ?

— Oui, bien sûr autant faire cela le plus rapidement possible, je leur en ai parlé. Ils veulent voir le même d'abord et fixer quelques règles, ils ne veulent pas d'histoires, déjà que cela a fait pas mal de foin entre les jeunes Punks et le collectif, ils nous disent qu'on fait deux poids deux mesures, leur rêve semble être d'avoir le droit de passer leurs nuits à l'USINE, des ados.

— Oui, mais eux c'est leur choix de vie, ils peuvent ouvrir un squat, ils pourraient retourner chez leurs parents, retrouver leur petite chambre avec télévision intégrée, c'est pas comme Mendes, tu vas voir, on arrive, c'est vraiment petit, et la mère de Mendes ne veut pas bouger de là, ça fait des années. Ils lui ont fait plein de propositions, mais à chaque fois elle trouve quelque chose qui ne convient pas, elle bouge pas son cul, en fait elle trouve très bien que c'en soit d'autres qui s'occupent de Mendes, elle n'en a rien à foutre de lui.

Arthur entendit l'orientation dépréciative du rapport de Simon.

Il ne semblait pas porter la mère de son protégé dans son cœur, mais disait-il également :

— C'est Mendes qui s'accroche à elle, faut pas lui parler mal de sa mère, il se fâche, alors qu'elle n'a jamais rien fait pour lui, elle le faisait dormir sous l'évier quand il était petit, quand elle mettait un mec dans son lit.

Arthur avait été concerné par le manque de place dans l'appartement familial, sa mère avait trouvé à placer ses deux enfants dans une pouponnière de la région parisienne, puis, les problèmes de place résolus, Arthur en était sorti, il avait trois ans, il en avait encore des souvenirs, en rêvait.

Ils venaient de pénétrer dans un tout petit passage reliant la rue du Landy à la rue Cristino Garcia, sur un mur au revêtement écaillé était pratiquée une ouverture rudimentaire munie d'une porte au bois vermoulu supportant un boîtier aux lettres rouillée portant la mention « Maria de Sousa ».

Au dessous étaient tracées à la peinture rouge brillante le numéro 12 bis, dont on devinait sans peine le rajout non officiellement cadastré et devenu, par la force de l'inertie de l'histoire, pérenne.

— Elle astique sa boîte aux lettres tous les jours malgré la rouille ! Simon se moquait en entrant dans la cour.

C'était un lieu très étrange dont tous les éléments étaient rafistolés. Eussent été ils pris isolément ils n'évoquaient rien d'autre que des déchets, tandis que leur assemblage en vue de leur donner une utilité dans l'ensemble les faisait apparaître comme un ensemble cohérent,

juste, utile et poétique, sage et pratique.

C'était fleuri et cela sentait bon. Dès que l'œil s'était accoutumé à cette pénombre des petites courettes, le mental évacuait les informations concernant l'aspect biscornu des contenant fleuris, tout ce qui était creux avait été transformé en pot de fleur, des chaussures, de la vaisselle, des moellons de ciment.

Résistant aux premières indications visuelles évoquant plus le dépôt sauvage de déchets dans un terrain vague, l'imaginaire admettait le rangement et le souci esthétique de l'ensemble ; on entrait bien chez quelqu'un, il s'agissait visiblement bien d'un endroit habité et joliment décoré, un intérieur féminin.

Un cabanon de planches et de résidus de l'industrie du bâtiment était construit dans le fond de la courette, une porte et une fenêtre indiquaient une pièce unique, le toilette à la turque était extérieur et avait une chasse haute apparemment en état. Leurs pieds crissèrent sur une sorte de gravier pointu, des restes de travaux publics.

Maria n'était pas seule, on entendait des bruits de voix en langue étrangère aux accents criants, du portugais, une voix d'homme, une voix de femme, assez riantes, était-ce le bon moment, un faisceau de fils raccommodés au ruban collant d'électricien s'évadaient par l'arrière de la cour, indiquant un chemin d'évasion.

Les murs nus de moellons de ciment des bâtisses alentours s'élevaient, semblant vouloir écraser ce petit écrin fait de récupération et d'ingéniosité ; la personne qui vivait là ne donnait pas l'impression de vouloir en partir : par dizaines, tous les détails observés indiquaient le soin, la minutie, l'application, la volonté d'y vivre.

/

Chapitre 3 — Le squat des cloches

Arthur était impressionné, il débarquait dans un autre monde, cet univers s'était développé hors sa connaissance, il n'avait jamais abordé ce genre de rivage, il se trouvait dans une île de favelas au milieu des pauvretés du siècle, il voulut se souvenir de tout, il se trouvait chanceux d'être témoin, savoir, connaître le monde.

Arthur venait de comprendre une partie de l'histoire de Mendes, en un instant, par le flair, l'ouïe et l'émotion ; il put mettre bout à bout les premières informations diffusées par Simon au sujet de l'histoire familiale de Mendes, de Maria, et de leur compagnon de misère Marx, le terrible absent, la défection douloureuse.

Il l'imaginait sans peine gratter à la petite porte de bois en passant discrètement la tête par l'entrebâillement pour faire une surprise au bambin laissé à pousser là au milieu des pots de fleurs, tandis que sa mère tenait salon au milieu d'hommes qu'elle désaltérait au Vinho Verde arrivé directement du pays.

Maria n'avait jamais prévu avoir d'enfant, elle voulait un refuge inexpugnable et garanti, un nid où elle n'avait fait aucune place à sa becquée ; elle avait porté ses oisillons puis les avait sortis du nid dès que possible ; Maria avait toujours seize ans et s'était mise à l'abri, *le petit était de trop, pas de place*.

Maria souriait dans le soleil sur le palier de la piécette :

— Vaï, tais toi Antonio, nous avons du monde qui nous vient, parle Français.

— Bonjour, nous venons...

— Oui, c'est toi Simon, tu veux t'occuper de Mendes, il serait temps qu'il apprenne un métier, mais pas maçon c'est trop dur, il est pas comme un homme. Et puis il est blessé, une vilaine cicatrice, ah oui, le médecin dit il peut pas porter comme un homme, comme un maçon.

— Bonjour Madame...

Arthur s'était avancé. Des effluves de morue cuisinée s'échappaient de la fenêtre entrebâillée par laquelle on pouvait apercevoir une pile de vaisselle sale.

— On voulait vous dire et se mettre d'accord entre nous pour Mendes, il habitera chez moi

dans une grande maison où on habite à plusieurs, il faudra le dire au juge, que vous êtes d'accord, je vais vous laisser mon nom et l'adresse sur un papier...

— Ah oui, bien, parce que la rue toujours la rue, c'est pas bien... Vous êtes quoi, c'est une association, c'est quoi le curé Arthur ? Il est venu me voir, il m'a laissé un livre mais je ne sais pas bien lire.

Elle leur montra une revue déjà chiffonnée sur un coin de table à l'intérieur. C'était la table ou le lit, il n'y avait pas de place pour plus, un fourneau à gaz jouxtant l'évier.

— Il ne peut pas s'en empêcher, sacré Père Arthur, c'est la revue des cathos portugais, « Presença Portuguesa », mais elle ne sait même pas lire le français, il t'a donné une petite médaille dorée aussi hein Maria ?

Arthur butait un peu sur la familiarité du ton persifleur de Simon, il lui en parlerait.

Le père Arthur ne perdait pas une occasion pour parler du Christ bien évidemment, et démarrait toujours un échange verbal avec un nouveau venu par un contact tactile de sa main chaude glissant dans la paume opposée une petite médaille dorée de la vierge Marie.

— Tiens je t'en fais cadeau, elle t'aidera...

Et il riait de toutes ses dents blanches comme s'il venait de faire une bonne blague, il est vrai que parfois l'air ahuri du récepteur de l'étrange cadeau l'inclinait à en rire le Premier, et puis le contact était effectivement établi, les chercheurs du monde moderne nous l'on certifié, nous y sommes réceptifs.

Des expériences avaient été faites dans des supermarchés ou des lieux de passage, des bonimenteurs s'installaient et des comparses se partageaient le public, à certains ils touchaient le bras ou la main, ceux-là étaient toujours plus nombreux que les autres à rester à l'écoute des arguments du commercial.

— Bah oui, laissez moi vos coordonnées, que je sache où il est, c'est mon petit, j'aurais la place, je m'en occuperais, mais là, regardez vous même, la nuit je range la table et j'ouvre le canapé, il est trop grand maintenant il comprends, il ne peut pas dormir avec sa mère, c'est pas bien ça...

— Oui et surtout la deuxième place est souvent prise ?

Arthur était ahuri par la violence du ce nouveau persiflage.

— Mais Simon, c'est pas ton histoire, dis donc.

— Oui bon ça va, je connais la chanson, *y a pas la place*.

— Oui mais bon, je ne suis pas là pour t'aider à régler des comptes.

Arthur ne supportait pas que l'on puisse d'une manière ou d'une autre se mêler ou juger de la vie privée d'un autre. Cela lui faisait toujours une impression de vulgarité, de trahison, de volonté de domination, il était libertaire, libertin, il était pour la diversité et le respect de

chacun, la liberté pour tous.

— Simon, tu ne connais pas mon Premier fils Antonio, tiens Antonio dis bonjour à Simon, il va s'occuper de ton frère avec l'association du Monsieur... Si ça pouvait marcher, parce qu'il n'y a rien qui marche avec Mendes, toujours il revient, et moi je peux pas, regardez y a pas de place !

Arthur savait ce qu'il voulait savoir, le jeune était plus qu'à la rue, il y était seul. C'était du désespéré, du sac de nœuds impossibles à défaire. Au moins ils n'auraient pas la mère dans les pattes, mais ils n'auraient pas son aide non plus. Arthur regarda Antonio les toiser de loin, genre petit caïd ricanant.

Il se sentit de trop et pas bien accepté, de toute façons, raisonnablement en dehors de prévenir la mère du nouveau domicile de Mendes, il n'avait pas grand chose à ajouter, il ne lui restait plus qu'à espérer que le même puisse retirer quelque chose de cette nouvelle situation, que voulait-il lui, voulait-il ?

— Bon, c'est bon Simon ? On a peut-être des courses à faire ?

— Oui t'as raison on va y aller, bon si jamais on a besoin on revient vous voir. Au revoir. Ils se tournèrent à peine que la porte claquait déjà derrière eux. Arthur entendit Antonio rire comme un idiot, lui aussi l'excluait, comme s'il était flic.

Arthur comprenait qu'il y ait méfiance, ils ne se connaissaient pas, mais ils avaient été pris pour des éducateurs, le personnel des autorités. Bien qu'il ne soient rien de tout cela, c'était bien comme cela qu'ils se présentaient, jusqu'au rendez vous avec le juge pour enfants de Bobigny avec le père Arthur.

La position de Arthur comme toujours était ambiguë, reflétait ses contradictions permanentes ; constamment il menait un débat interne pour se rassurer sur l'utilité de ce qu'il décidait de faire, le confrontait à ses principes moraux, et à sa morale libertaire : était ce juste, cela servait-il efficacement ?

Il en était à se dire qu'il n'y avait rien à faire pour ce même : les institutions avaient échoué dans leur remplacement de l'autorité parentale défaillante ; il ne restait plus qu'à l'épauler jusqu'à sa majorité, en veillant aux mauvaises rencontres et en tachant d'en amener des bonnes, : au milieu des Punks énervés.

Quel genre de projet un tel même pouvait bien avoir, de projet réaliste, qu'il puisse mettre en œuvre raisonnablement. La lecture et l'écriture était indispensable à ceux qui voulaient participer à la société moderne, mais d'autres modes de vie étaient possibles où l'analphabétisme était moins handicapant.

Quel accompagnement et construction pourraient bien motiver un moufflet de quatorze ans qui n'avait jamais voulu rentrer dans une école de son plein gré ? Quand on l'y accompagnait

de force, il se laissait conduire par lassitude, se bouchait les oreilles, fermait les yeux, rêvassait durant des heures.

/

Arthur ne pouvait déjà plus se désintéresser du sort du gamin, et il ne le connaissait même pas. Quand il l'avait vu pour la Première fois, Arthur n'avait senti aucune réticence mais aucun intérêt non plus, le même était curieux et rigolo, une espièglerie gênée par la pauvreté du langage, un charabia de gamin inculte.

C'était un mélange de caillera de banlieue et d'insultes et mots vulgaires portugais et également gitans, cela n'avait guère besoin d'être compris, cela déclenchait le rire et la surprise, ce n'était qu'invectives et ironies. On ne passe pas sa vie à jouer les bravaches par ce que les jeunes appellent la tchatche.

C'était quand on lui posait une question, le petit rosissait, avait le regard en démarrage de fuite, baissait la tête, et ne savait ou ne pouvait ou ne voulait répondre. Il était clair qu'il voulait bien de la chambre et qu'on le laisse tranquille. De toute façon c'était la seule chose réellement demandée à Arthur.

Arthur se demandait s'il passait voir le Père Arthur à Cachan ou s'il affrontait le collectif habitant de son squat. L'assemblée générale était d'accord sur le principe, les jeunes Punks avaient râlé, crié à l'injustice, ils étaient presque tous mineurs et on leur demandait de partir le soir avant le dernier métro.

Maintenant c'était au tour du collectif des habitants du squat de donner son avis, Arthur pensa que c'était gagné. Ils s'entendaient bien tous et se faisait confiance, la chambre était disponible, c'était celle que François des Beruriers Noirs n'avait pas pu prendre, le tumulte oisif durait trop tard dans la nuit.

François travaillait dans une superette puis au rayon outillage du BHV, il devait se lever tôt, tandis que la majorité des autres préféraient franchir les heures de la nuit en montant le son, il n'y avait aucune insonorisation nulle part. Toute l'affaire était en règle, la chambre était libre, cela ne pouvait gêner personne.

— On va attendre Mendes au rade, avant on fume un pétard ?

— Dis donc, j'aurais cru qu'elle allait quand même nous payer un café ou quelque chose, elle s'en fout de notre gueule et de son même pareil.

— Ouais, mais on sait pas comment ça c'est passé pour elle, et puis il y a des mauvaises mères...

— La contraception n'était pas très répandue, ça aurait pu être pire, quelques années de moins et c'était six ou sept petit Mendes pour le prix d'un.

— Dis donc le frangin Antonio, il est pas très causant.

— Oui, c'est un petit trou du cul de voyou, il ne s'intéresse à son frère que quand il a besoin de son aide.

— Et pour finir le tour de la famille, il y a un ou des pères ?

— Mais elle ne sait pas qui c'est, elle a couché avec tout le passage et la moitié du bidonville qui était là avant, il n'y a jamais eu que des beaux-pères, il y en a des fois qui restaient longtemps, et qui le faisaient chier, alors il se barrait. Maria elle fait les ménages, elle combine avec les Assedic et le travail au noir, mais comme elle dit, elle fait tout le ménage, l'homme aussi, et puis elle fait une sorte de cantine sauvage, le soir il y en a qui restent, de toutes façons elle ne veut pas partir d'ici, elle refuse toutes les propositions...

— Oui, ça j'avais clairement compris, le même n'est pas à sa place ici, personne n'en veut, et dès le moment où il est casé, sa mère, tant qu'elle n'en entend pas parler, elle s'en fout, elle ne nous a posé aucune question, c'est quand même étrange !

Simon s'abritait d'un volet pour allumer le pétard.

— Alors voilà ce petit village où Mendes a grandi ?

La ruelle était bordée de maisons basses aux toits garnis de vieilles moquettes ajustées à des tôles en guise de toiture. Ils passèrent devant un bar, « Le bar du treize ».

— Pas là, c'est le repère des beaux-pères. Allons au « bar de la plaine » sur la rue Cristino Garcia. Pour Mendes c'est plus discret, sa mère ne peut plus le voir entrer ou sortir, on s'attend toujours là quand je passe le prendre, c'est par là un peu plus loin vers la ligne de chemin de fer, il y a des petites friches qui doivent appartenir à la SNCF, Mendes avait construit une petite cabane de mômes. Dans la journée il y jouait avec les autres mômes de son quartier, et le soir discrètement il revenait y dormir. Il me l'a montrée, elle existe toujours. Mais maintenant il dit qu'il est trop grand. Ils allaient chiper des sucreries à l'épicier et c'était là qu'ils prenaient leur goûter et qu'ils jouaient.

— Mais il vit où exactement, chez sa mère, *y a pas la place*, tu me dis qu'il n'est pour ainsi dire pas suivi, il crèche où ?

— Ouais beh c'est pour ça justement, je préfère que ce soit nous qui nous en occupions, il traîne dans un squat de clochards, ça pue, c'est infect, et puis c'est pas bien pour lui, ils sont saouls. Y en a un ou deux de sympas, les autres c'est soit des loques archi finies, soit c'est des petits voyous hargneux, je voudrais le faire sortir de là, c'est des mauvais plans, des coups tordus, et puis il y a trop de défonce partout, des produits de merde, des médicaments trafiqués, y a toujours les pompiers. Même lui Mendes il me dit qu'il ne veut pas rester là, il en a marre, et il y en a qui lui font peur, ils se sont battus un jour entre eux, c'était sordide, il a peur qu'ils s'en prennent à lui et qu'ils le maquent pour faire des mauvais coups.

— Oui bon c'est sûr il sera mieux à l'USINE, c'est pas la même déjante.

/

Un berger allemand apparut à l'angle du passage du Bois Doré et de la rue Cristino Garcia, venant de la rue, il se précipita sur Simon et renifla Arthur. Arthur aimait bien les chiens, particulièrement les bergers allemands, bien que son arrivée soit brusque, il n'en fut pas impressionné, c'était un brave animal :

— Salut Black!

Simon lui flatta le torse et joua un peu !

— Oui c'est beau chien, c'est beau chien à Mendes, ça !

En effet l'adolescent venait d'apparaître quelques pas en retrait.

— Salut Mendes, comment ça va ?

— Ça va, alors c'est lui le chef du squat ? et le mouflet toisa Arthur avec un rictus insolent, Arthur soupira.

— Non mais justement, chez eux il n'y a pas de chef, c'est pour ça, il faut encore qu'ils discutent tous ensemble.

— Discuter, discuter, tout le monde discute...

Arthur apostropha Mendes :

— Oui, nous on discute, c'est comme cela que l'on fait et personne, même pas toi ne nous contraindras à faire autrement...

— Oh, oui bon, te fâche pas, je disais ça...comme ça...

— Donc nous allons discuter pour savoir si on te laisse une chambre pour habiter avec nous au squat USINE, et on veut que le juge soit d'accord, et pour discuter on veut tous te voir...

— Ah, oui non mais vous allez me prendre la tête, là, là c'est pas bon....

— Attends, je ne comprends pas, on habite à plusieurs et toi tu demandes à vivre avec nous mais tu veux pas nous voir, comment ?

— Eh, mais vous me donner la clé de la chambre et c'est bon j'me débrouille, depuis six ans je suis à la rue, s'il vous plait Monsieur, vous me donnez la clé et c'est bon, j'me débrouille.

Arthur n'avait pas l'habitude de cette incohérence teintée de mauvaise foi, même les jeunes Punks faisaient l'effort d'emberlificoter de manière plus subtile.

— Bon attends Mendes, là il faut qu'on se cause, tu n'as pas compris qui nous étions, nous ne sommes pas un hôtel, nous ne sommes pas des éducateurs.

— Mais vous travaillez bien avec le juge, c'est bien lui qui vous dit...

— Hop hop hop, non non pas du tout, nous on veut juste qu'il sache et qu'il soit d'accord, pour qu'on soit pas emmerdés pour détournement de mineur, mais après avec nous c'est juste pour habiter ensemble, comment cela peut se faire...

— Ah oui, non mais vous allez me prendre la tête...

— Non mais enfin de quoi tu as peur, de toute façons si ça ne te convient pas, tu t'en vas quand tu veux, c'est pas fermé chez nous, on peut rentrer, pas tout le monde, et on peut sortir quand on veut, mais il faut quand même bien qu'on s'entende !

Le même s'était tu et faisait la moue en se mettant en retrait et Arthur se disait que cela n'allait pas être facile, pour simplement aider ce même, il fallait lui demander l'autorisation, l'amadouer, l'apprivoiser ?

— *S'il te plaît Monsieur dessine moi un mouton !* Mendes connaissait-il cette histoire ?

— De toutes façons chez nous il n'y a pas de clé, il y a toujours quelqu'un, on frappe et quelqu'un descend pour ouvrir...

— Ben vous avez un gardien, c'est comme le foyer, vous êtes un foyer...

Arthur entrevoyait une longue explication avec des mots dont il faudrait constamment coordonner les significations. Simon avait certainement senti l'alourdissement de l'atmosphère, il lança :

— On s'arrête pour boire une mousse et on cause de tout ça, j'ai ma paie de la semaine.

— Ok, mais c'est plus à toi de lui expliquer, tu le connais mieux, et tu sais ce que nous voulons à peu près, la suite ce soir à USINE.

Ils entrèrent au « bar de la plaine » presque vide. Un vieux maçon branlait le chef et la casquette auprès d'un juke box en sourdine diffusant du Fado. La patronne surgit de derrière sa caisse, c'était une toute petite bonne femme aux fins d'imprécations en crissement de crécelle affairé, dure à comprendre.

Elle semblait en avoir après Mendes qui ne quittait pas le coin de l'entrée.

— Elle lui fait le coup à chaque fois, elle le gronde et après elle lui sert une bière en cachette, elle et la mère de Mendes elle ne peuvent pas se piffrer, elles faisaient toutes les deux à manger le midi, elles sont jalouses. Après elle se plaindra de la mère de Mendes, que si elle avait été la mère de Mendes il n'aurait manqué de rien, il aurait été à l'école, il aurait eu tout ce qu'il faut, mais elle n'avait pas le droit de s'occuper de lui, elle n'était pas la mère et la mère elle n'a jamais rien fait etc., en plus c'est vrai...

Simon décidément n'aimait pas Maria.

— Bon on s'assoit, elle va se calmer et on pourra discuter sans être ennuyés !

Quelque temps plus tard ils purent prendre le temps de rassurer Mendes et de le convaincre de les suivre pour être présenté à la réunion du soir du collectif des habitants d'USINE.

— Donc en fait dans tout le quartier tout le monde connaît Mendes et ses misères.

— Quasi...

Mendes tarda à s'asseoir parmi eux, il faisait le timide ou le bougon. Arthur tentait de décrypter les attitudes, les œillades de travers, les bougonneries inaudibles, et il se perdait, qui était ce même ?

— Je crois bien qu'ils l'ont tous hébergé au moins une fois, s'il est dans le quartier, ils savent tous où le trouver.

— Ah ah, un personnage local...

— On peut dire, un loustic, un numéro, mais donc voilà, c'est de là que je veux l'éloigner, je veux essayer de l'en tirer, qu'il puisse avoir une vie tranquille.

Arthur tentait d'évaluer le degré de réalisme des bons vœux formulés par Simon, en avait-il les capacités, la volonté sur le long terme.

— Bon, mais si on se charge de Mendes c'est pour plusieurs années, quatre ans au moins, jusqu'à sa majorité...

— Non, mais toi c'est juste pour la piaule, tu t'occupes de rien.

/

Arthur ne savait pas trop, en général il préférait faire confiance en courant le risque d'être plus ou moins souvent déçu, il était souvent déçu. Il lui manquait des informations, et ce défaut perturbait sa réflexion. Il faudrait des semaines pour que cela sorte de Simon, quand à Mendes rien ne viendrait de lui.

Car le même avait le chic pour trouver la pirouette esquivant l'ennui d'avoir à parler de lui-même. Comment voyait-il sa vie future, il ne savait pas, ne savait pas ce que voulait dire le mot projet, confondait la vie de maintenant avec la vie d'avant et la vie de toujours, pourquoi savoir ce que l'on veut ?

Puis il se mettait à rire au milieu d'une phrase, semblant se moquer, rougissait et en éclatant de rire tentait de dire :

— C'est drôle, le nombre de gens qui veulent que je fasse quelque chose, le juge, l'assistant, l'éducateur, mais moi je les fais travailler, et maintenant vous deux, mais tu me donne la clé, c'est bon...

— Mais franchement Mendes, qu'est ce que t'en as à foutre de voir ceux avec qui tu vas habiter, et ils vont t'expliquer comment ils fonctionnent, c'est pas pareil qu'ailleurs, c'est pas un foyer, c'est pas une famille, c'est pas un centre, c'est des copains qui habitent ensemble, tu sera pas agressé là-bas...

— Mais on va y aller, on va y aller, c'est bon, j'ai pas peur, faut pas croire, moi je m'en

fous, je peux dormir ici, y a plein d'endroits, y a le squat...

— Oui justement le squat, pourquoi t'as pris un chien pour te protéger si t'es bien là bas... c'est tous des clochards, des voyous et des alcooliques !

Arthur se dit en passant qu'ils n'étaient pas loin, au squat USINE, de correspondre à cette brillante description d'imperfections humaines insupportables au bourgeois, mis à part que chez eux c'était plus choisi, organisé et politisé. Ils se pensaient habiter un lieu de culture rebelle et de contestation offensive.

Ils s'étaient fédérés les uns les autres tout au long de discussions où ils s'étaient mis d'accord et point a point, houleusement souvent, sur la limite, souvent d'ordre moral, sur les moyens d'action, les manières de faire, les alliances, les valeurs partagées, les projets à mettre en œuvre, les incompatibilités.

Non compris toutes les volontés aléatoires et fluctuantes, les oppositions de points de vue, les retournements d'alliance, cela donnait aux oreilles d'Arthur une soupe inaudible et contradictoire de principes impossibles et de manières de faire, mais il considérait que tout était compatible et devait être solidaire.

Quelle serait donc la position de Mendes ? Habitant mais ne faisant pas partie du collectif, en tentative d'insertion tardive au milieu d'énervés revendiquant la désinsertion absolue, la désertion radicale de la société, de ses règles, de ses morales, de ses normes. Vouloir et avoir besoin ; proposer et refuser.

Ils parvinrent à le décider et rejoignirent le camion du patron de Simon. Le moufflet n'était pas très grand malgré ses quatorze ans, il avait encore son visage d'enfant, mâtiné de quelques rictus adultes en recherche et devenir. Il riait souvent aux éclats, masquait toutes ses peurs derrière la raillerie.

Son accoutrement dénotait de sa vie, pas une seule pièce de tissu qui ne fut défraîchie, décolorée, salie, déchirée, décousue. Ni cheveux ni crasse n'avait vu le moindre miroir, aux pieds de vieilles tennis déchirées et un pantalon trop court achevait de donner à tous l'indication de son origine.

Tous ces jeunes ados qui devant le miroir de la chambre parentale mettaient tout leur temps à travailler leur accoutrement le plus près possible du mode de vie supposé de leurs idoles punks ne pouvaient parvenir à la moindre authenticité si on les comparaient avec Mendes : Mendes était déchet, eux juste Punks.

Mendes était vêtu tel un enfant de pauvre de favelas lointaine ; il glissait loin des mondes de la vêtue recherchée, loin des mondes des savoirs partagés, des mondes d'espoirs et de justice, de luttes et de victoires, chaleurs et convivialités. Une glissade semblant ne pouvoir arriver à son équilibre retrouvé.

Mendes feignait de trouver sa situation enviable et son état général normal, Arthur croyait cela, comment en être sûr : il n'aurait jamais accès à Mendes ; Simon non plus, c'était trop tard. Le même avait quatorze ans : ses évolutions étaient garanties ; il ne pourrait échapper à rien, les sociologues le savaient.

Simon ne se rendait pas compte. Aucun travailleur spécialisé dans les organismes ayant pu avoir Mendes en charge n'avait pu remettre en marche le cheminement de ses pas vers un projet cohérent de vie en société ; Mendes était la plante envahissante de la friche de son enfance, pas domesticable.

Mendes feignait n'avoir ni peurs ni appréhension, pas d'angoisse non plus, son sourire se préparait toujours à l'hilarité exutoire, tout questionnement figé par la déferlante de pitreries ; Arthur croyait cela, comment le savoir vraiment : Mendes était le mystère opiniâtre, la charade recroquevillée.

Simon saurait-il déjouer les ponts levés et les murailles d'esquives désopilantes. Quel était son intérêt, quelles étaient ses intentions ? Il disait avoir été moniteur de colonies de vacances, il avait donc un diplôme et un savoir ; mais un même sauvage, un oublié de l'obligation scolaire, un mis au coin à perpétuité ?

Alors Arthur mit ses possibilités de réflexion et d'interrogation en mode automatique, tira sur le pétard tendu par Simon, il pouvait se sentir une nouvelle importance, il aidait un mineur en fugue à s'en sortir, et puis il lui permettait d'être en sécurité plutôt que de vivre à la rue, pour le reste, plus tard, si affinités.

— Bon, j'irais bien voir le père Arthur ce soir, comme ça on mets tout en route rapidement, tu crois qu'il lui faudra combien de temps pour avoir un rendez vous avec le juge ?

— Je n'en n'ai pas la moindre idée, mais comme il s'agit d'un mineur, ils devraient réagir rapidement, bon, ok, on fait ça...

— De toutes façons pour le collectif, tout le monde est ok, c'est juste histoire de présenter Mendes et de mettre les points sur les i, c'est les jeunes Punks de l'après midi qui gueulaient...

— Mais qu'est ce qu'ils ont à dire ceux là, ils ont qu'à retourner chez leurs parents, ils nous font chier...

— Heu, Simon, nous c'est pas comme ça que l'on a prévu de faire, on écoute tout le monde et en suite chacun tient compte de ce qui se dit au travers du domaine où il intervient, et les jeunes ados anars ou punks ont leur mot à dire chez nous, ça leur fait comme une formation, une mise en pratique.

— Pratique de quoi, tu les as pas vus, toute la journée ils gesticulent sans rien branler si ce n'est de se défoncer, ça va bien qu'ils ont papa maman derrière eux sinon ils seraient comme les clochards du squat à Mendes, qu'ils aillent trouver un boulot s'ils se font chier, j'en ai rien

à foutre de leur tronche.

— Euh, attends, attends, on ne fait pas des choses rien qu'avec eux, ont fait plein d'autres trucs avec des adultes, des comités de lutte, mais eux ils sont encore ados, ils sont en formation, ils n'ont pas encore choisi vraiment, ils se confrontent, personne ne sait ce qu'ils vont devenir, ils veulent du nouveau.

— Du nouveau, mais vous voulez tous la même chose, votre révolution là, mais vous faites jamais rien, que des réunions, vous passez votre temps à vous engueuler, putain avec l'espace que vous avez, vous pourriez vous faire de la tunes !

— Non, alors là non, c'est très important pour nous, le non-marchand.

— Mais vous êtes cons, sans tunes vous pourrez jamais rien faire, c'est débile votre truc, vous vous ferez toujours avoir, y en aura toujours un parmi vous qui se fera du blé sur votre dos.

— Ce n'est pas notre objectif, on veut fonctionner de manière différente, on pense que c'est possible. On veut essayer de fonctionner autrement que dans la concurrence permanente que nous propose la société dominante, sans chefs, sans domination, nous ne voulons pas créer un autre ou un nouveau pouvoir, nous ne voulons plus d'aucun pouvoir, que chacun soit son maître et libre...

— Oui, bon ben toi tu me sembles sincère, mais tous les autres ils ne viennent que pour s'amuser et se défoncer, ils ne respectent même pas l'endroit, j'en ai vu qui pissaient dans la cage de l'ascenseur, ou dans les couloirs du squat, vous ne pouvez rien construire, vous errez d'un squat à l'autre.

— Euh non, errer c'est quand tu sais pas quoi faire, que t'es perdu, que t'arrives pas à t'en sortir... tu vois ! Le clochard de 50 ans plein d'alcool qui veut plus rien... Je ne me suis jamais considéré comme ça ! Moi j'ai choisi de quitter mon hôtel pour ne plus payer de loyer à un propriétaire, c'est une lutte.

— Boah, vous allez vous faire expulser et personne ne se souviendra de vous, vous ne pouvez rien faire durer.

— Ouais bon, peut-être que tu as raison, mais moi quand j'essaye quelque chose je vais jusqu'au bout, en tout cas maintenant cela nous est utile pour héberger Mendes, alors on en profite...

/

Arthur concevait bien les contradictions de principes et de valeurs, mais pour lui il y avait une grande clarté, c'était dans le domaine de la logique : les faibles doivent s'organiser entre eux pour construire des forces d'opposition aux injustices ; les bâtiments ne valaient rien en

eux même : *la terre est à celui qui la travaille.*

Tout dépendait de l'utilisation que l'on en faisait, certains bâtiments étaient occupés par des artistes dans Paris et avaient moins d'ennuis ; ce qui se développait là n'était pas revendicatif, gênait moins, c'était des enfants de riches. A USINE toutes les valeurs tenues pour garanties par la société dominante étaient foulées aux pieds.

Il était bien difficile de faire un tri, il était des valeurs du monde ordinaire qui ne semblaient pas être jetées aux orties si vite : la solidarité entre les membres du collectif, le respect de chaque point de vue, le sentiment de justice partagée, et beaucoup d'autres points faisant débat permanent.

Il était difficile de donner un aperçu du débat tant l'urgence de discuter de tel point ou de tel autre fluctuait d'un soir au matin suivant selon l'humeur, l'énergie et la composition de l'assemblée éphémère ; certains connaissaient évidemment les moyens de diriger tout cela et en combattaient d'autres.

La problématique restait la même que dans n'importe quel regroupement humain de la planète au fil des âges. Qui commande, qui accepte d'obéir et pour quoi, qui agit, qui en retire gloire et possibilité accrue d'influer sur les activités du collectif. Pour chaque réunion, chaque sujet le débat reprenait sans fin.

Les intérêts des uns n'étaient pas les intérêts des autres et tout ne concordait pas. La réappropriation de l'espace leur paraissait légitime à tous. Essentiel pour se loger, un toit et quatre murs pour s'abriter, un sol pour poser son lit, ses meubles, essentiel pour mener une activité, sa vie, ses amours, ses rêves.

De la place comme matériau de base, préalable à toute utilisation, toute création. Des créations pour résister à l'instauration d'un monde pressenti oppressant et dirigé par des massacreurs sans vergogne, pour ceux qui voulaient survivre ou vivre mieux, créer ou agir, et pour eux l'espace était précieux.

De toutes parts, dans toutes les villes, au gré des restructurations urbaines commandées par les valeurs de profit et de compétition, on mure des espaces vides et des nuées d'artistes sans atelier, de groupes sans local de répétition, de troupes sans planches attendent du bon vouloir d'un édile local.

Il y a de tout temps des agglomérations d'espaces abandonnés, évidés, barricadés, pourrissant lentement derrière les bas-côtés ; leur vacuité est soigneusement entretenue et protégée, programmée en fonction des offres et des demandes immobilières, des spéculations, lointains projets pharaoniques.

Afin de satisfaire les logiques inhumaines et antidémocratiques du marché ou des grosses machines étatiques, leurs hésitations, leurs lenteurs administratives. Le paradoxe était trop

gros pour que Arthur et ses compagnons aient des scrupules à contrarier ces logiques destructrices de l'agréable et du vivant.

Ils préféreraient des maisons pleines de gens, de projets et d'étincelles. L'espace, mort ou vif ? *Il y a des béances au milieu des villes...* Des arpents silencieux, endormis ou défunts, des cadavres. Des centaines de milliers de mètres carrés que les décideurs économiques ou politiques ont laissés de côté.

Ils se glissaient dans ces vides intermédiaires, interstitiels, ils les animeraient tant qu'ils ne seraient pas réintégrés dans les rouages de la société, et tant qu'ils ne trouveraient pas leur zone d'autonomie permanente. Ils maintiendraient vifs à la fois des envies, des canevas, des idées, et des espaces, des morceaux de vie.

Préférant ouvrir leurs volets non plus sur des friches, mais sur des visages, des voix et des couleurs. L'espace habité à fond. Pas d'état des lieux dans un squat. Aucune objection à l'abattage de cloisons, à la pose de rampes, d'éoliennes, de gargouilles, de planchers vallonnés et de corridors en spirale.

Et ne pas payer de loyer. Ils refusaient de payer pour un droit qui devrait être inconditionnel, le droit au logement, le droit à l'espace, surtout dans une ville qui regorgeait de bâtiments vides. Ce loyer engloutissait une fraction énorme de leurs dépenses, de leurs revenus, de leurs temps.

/

Ils refusaient d'abandonner une telle part d'existence à des gens vivant en spéculant. Les gens au-dessus d'eux leur vantaient la société marchande, leur promettaient la réalisation de soi dans le travail et le bonheur dans la consommation, ne voyaient de meilleur monde que celui des courses à la croissance.

Désirs aveugles et effrénées, où l'on produit pour que d'autres puissent consommer, et où l'on consomme pour que d'autres puissent avoir de quoi produire. Comment peut-on imaginer se réaliser pleinement dans un travail soumis aux lois de supérieurs hiérarchiques et aux objectifs marchands ?

Ou à ces intentions peu variées de rentabilité, roublardise et compétition, d'activité monopolisant les énergies pendant 40 années des vies humaines, pour au bout du compte laisser pantois devant la télévision ? Comment peut-on trouver le bonheur dans la consommation passive de gadgets ?

Et ces loisirs prémâchés, dans cette hébétude un peu vorace, un peu intoxiquée devant les spectacles répandus et les plaisirs de surface, qu'une publicité omniprésente veut faire croire essentiels ? Comment peut-on prendre pour modèle une société d'aliénation au travail et chez

soi ? La faire progresser ?

Arthur et ses compagnons n'étaient pas intéressés par le travail consommation, ils ne voulaient pas cautionner l'essorage du Sud et de la planète entière, aussi ils contournaient le système marchand, responsable d'immenses dégâts humains et écologiques, notamment au Tiers-Monde et dans les quartiers populaires.

Notre société veut nous convaincre qu'il faut produire et consommer beaucoup de biens, alors qu'elle croule déjà sous les objets et qu'il suffit de tendre la main dans une décharge. Ils restaient ébahis devant les monceaux de surplus que l'on préfère détruire ou cadenasser plutôt que de les partager, alors ils les volaient bien sûr.

Récupérer ce que cette société gaspille, les fruits que les chalands jettent parce qu'ils ne sont pas assez lisses, les meubles que les ménagères jettent parce qu'il faudrait les réparer d'un clou, les vêtements que les minets jettent parce qu'ils ne sont plus à la mode, le pain de la veille et les espaces abandonnés.

Arthur et ses compagnons travaillaient moins, avaient moins de revenus à trouver, laissaient moins de temps au travail rémunéré. Les voilà riches, parce que le luxe n'est pas l'argent mais le temps. Les voilà riches parce que beaucoup plus libres de choisir quoi faire des moments de leurs vies, lutter, s'assembler, espérer.

Riches de pouvoir davantage en déterminer le sens. Riches de journées décalées, déjantées, savourées. Riches de pouvoir emboîter le pas à leurs envies, de pouvoir être disponibles pour les gens autour, de pouvoir engraisser leurs matinées. L'art de vivre n'est plus réservé aux aristocrates, les prolos ont le droit au bonheur.

Riches de pouvoir soudainement dédier des jours et des nuits à d'insolites ou passionnées constructions, de pouvoir partir humer l'air de la montagne d'à côté quand le besoin s'en fait sentir, de pouvoir partager ses journées entre l'apprentissage de la plomberie et de savantissimes lectures, ou de poussives compositions...

Ne pas se plier aux lois de l'économie. Comment vivre en 1984 avec moins de 1000 francs par mois ? Arthur en recevait 500 pour suivre le père Arthur. Squatter, vivre à plusieurs, un seul four, un seul téléphone, un seul ordinateur, une seule perceuse pour dix occupants, alors que les locataires de studios doivent s'en acheter un chacun.

Les voilà davantage libérés de la nécessité du gain. Enfin ils peuvent organiser une bonne partie de leur existence en fonction d'autres buts et d'autres contraintes que celles de l'économie de marché. Plus besoin de leur demander si ce qu'ils aiment faire est rentable. L'argent n'est plus un obstacle, on récupère, on recycle.

On associe le squat à la précarité matérielle, à l'illégalité, au temporaire. Mais la diminution du confort et de la sécurité dans un squat n'est pas forcément aussi grande et aussi

insupportable qu'on veut le faire croire. Ils préféraient la précarité et l'instabilité à l'existence morne, routinière, à peine vécue.

Le squat a déraillé des sillons qui aiguillonnent ce monde. Il n'est pas un maillon de la chaîne étatique, et n'a pas grand-chose à faire de ses directives, de ses subventions, de ses normes. Il n'est pas un maillon de la chaîne marchande, et les chants de la rentabilité peuvent aller en envoûter d'autres, du moins le pensaient-ils.

Aucune autre logique, aucune autre priorité ne gouverne le lieu que celles qui paraissent importantes à ses acteurs et ses actrices. Attention, maison incontrôlée, zone franche, sans hiérarchie ? Sans spécialisation ? Sans coercition ? Sans profit ? Tenter le consensus, le prix libre, la gratuité, la sécurité collective...

Mettre en place des rapports sans domination et sans oppression. En squattant ils faisaient de la politique, on peut se battre pour des idées sans jouer au politicien ni adhérer à quoi que ce soit. Le changement était d'abord dans leurs quotidiens, leurs propres existences, un renouvellement.

Il n'y a aucune raison pour que les décisions concernant la vie du squat soient prises par une partie seulement des gens qui l'animent. Aucune raison pour que certains imposent quoi que ce soit à d'autres, aucune raison pour que certains fassent des choses contre leur gré et sans compréhension, tous responsables.

Aucune raison de se surveiller et de se punir, aucune raison de ne pas se dire les problèmes en face et chercher ensemble une solution. Aucune raison d'en considérer certains responsables et d'autres non, aucune raison d'écouter l'avis de l'un moins que l'avis de l'autre, hommes et femmes sans hiérarchie.

Aucune raison de ne pas se faire confiance. Aucune raison de décréter une hiérarchie entre personnes embarquées sur le même bateau, pas besoin de fouet dans un groupe qui fait ce qu'il fait parce qu'il l'a choisi de bout en bout, pas de leader, pas de gourou, c'est l'autogestion, de quoi rêver entre pétards toutes les nuits.

Il y a des lois absurdes, lointaines, qu'ils se permettaient d'enfreindre, surtout quand ils voyaient que concrètement, en agissant ainsi, ils ne faisaient de mal à personne. Ils prenaient le droit de vivre de manière imprévue sans que ça ne coûte ou ne pèse à quiconque sauf à ceux qui veulent prévoir, gérer, ont un projet.

Par contre, ils ne respectaient pas la propriété dont on abuse, celle qui spéculé, celle qui ne représente pour le propriétaire qu'un bout de papier, et pour les plus démunis une insulte. Alors ils avaient choisi de bidouiller. On pourrait appeler ça de la désobéissance civile et sociale, une rébellion indignée et permanente.

On étalait devant eux des objets et des habitations dont ils auraient eu besoin, dont ils auraient fait des merveilles. On leur invoquait la propriété privée pour leur interdire d'y toucher et les laisser pourrir sous leurs yeux médusés. Cela respirait l'effronterie, le mépris et la morgue, ça les enrageait.

Voilà un exemple d'attitudes qu'ils ne voulaient pas reproduire chez eux, ces rapports avides, stratèges, comptabiliseurs, face aux biens matériels. Cette accumulation insensée, apeurée, cette insensibilité aux besoins des autres et du moment, l'absence d'empathie envers le faible, l'envie de martyriser l'exclu.

Ne tentaient-ils pas tous d'afficher une culture d'opposition de principe, une émancipation sur le registre de la rébellion aux codes. Il faut peut-être y voir aussi un jeu : on peut se sentir mieux en se positionnant en tant qu'exclu plutôt qu'en acceptant d'entrer dans le moule de la société, faire comme tous ou n'être qu'un.

USINE voyait son image extérieure marquée, comme imprégnée par cette deuxième vague de groupes punks beaucoup plus radicale apparue au début des années 80 en région parisienne. Ceux-ci ouvrent au pied de biche usines désaffectées et immeubles abandonnés, font résonner les macadams, occupent des rues entières.

Dans les quartiers populaires de l'Est parisien vivent les dernières franges de militants anarchistes et libertaires issues de Mai 68. Ces zones industrielles sont squattées et serviront de bases arrière à un mouvement artistique underground et indépendant. Des groupes émergent de cette mouvance.

Parmi les Premiers peuvent être cités : La Souris Déglinguée, Bérurier, Guernica, Lucrate Milk ; au début des années 80, Bérurier devient Bérurier Noir et entraîne derrière lui toute une scène bouillonnante : les Hot Pants, les Carayos, Ludwig von 88, O.T.H., les Wampas, les Cadavres, Parabellum, les Garçons Bouchers...

Ces groupes formeront des labels indépendants comme Bondage Records ou Boucherie Productions. Des tournées sont organisées dans toute la France au sein des MJC des villes de gauche ou simplement dans le réseau des squats anarchistes et d'extrême gauche, les collectifs de lutte, les communautés rurales, les municipalités.

Peu à peu, le mouvement s'étendra pendant les années 80 et connaîtra son apogée en 1986. Sa notoriété grandissant, il commencera à intéresser les maisons de disques officielles. Comme leurs cousins anglais, les Punks français vont être récupérés par l'industrie, choisir la gamelle, certains attendaient cela, vivaient pour depuis longtemps.

Mano Negra, Négresses Vertes signent dans de grands labels, jouent les fils rebelles. Les irréductibles endureront jusqu'à la nausée la guérilla des renseignements politiques d'état et

autres services dits Républicains. Ce qu'on appelle « rock alternatif » prendra fin en novembre 1989 avec une « Nuit Noire » organisée à l'Olympia.

Après une suite d'expériences avortées à peine amorcées, des forces renouvelées semblaient s'approprier et rénover le discours radical de résistance au monde dominant. En cet an 01 du monde d'Orwell, 1985, Arthur et ses compagnons eurent l'impression d'être au cœur de développements prometteurs et de crêtes colorées.

Le camion du patron de Simon fut garé devant le squat USINE et D'jahX descendit leur ouvrir. Lui était d'accord pour Mendes, pour en faire un bandit révolutionnaire ; c'était un des Punks actifs du moment. Il avait débarqué à Paname l'année passé, au départ il était seul. Ses premières personnes rencontrées étaient les bonnes...

Une bande enragée d'Autonomes, remuants et fiers, prenant sans payer ni remercier ce dont ils avaient besoin — y compris les appartements où ils ne payaient jamais ni loyer, ni eau, ni électricité — ; la démarche lui avait bien plu, car jusqu'alors, sur Paris, il avait dormi dehors ; il était déjà porté sur la poésie musicale des vies.

Dans la station de RER Les Halles, tous ceux qui faisaient de la musique se retrouvaient en petites bandes devant le temple de la distribution de disques, de livres et de bandes dessinées ; tout le monde se refilait les tuyaux et les dernières nouvelles des différents groupes, les plans d'entrée d'un concert, d'un cinéma, ne rien payer.

Alors Djah'X – dont le nom de guerre avait été choisi en référence à Malcom'X – avait jeté les bases d'un nouveau groupe punk radical : les « Kamionërs du Suicide » ; c'était par rapport à un attentat contre les soldats de l'ONU au Liban. « Il y avait eu des accidentés du travail chez les bidasses... ».

/

Le nom « Kamionërs du suicide » était une provocation, c'est assez simple à comprendre : dès le départ, avec le nom de son groupe, Djah'X avait décidé de se placer en conflit à l'occupation, colonisation, post-colonisation, néo-colonisation des territoires, leurs maîtres mots étant anti-impérialiste, anticapitaliste.

Il avait déjà écrit des chansons dans la cave de son HLM, en Lozère ; il avait un groupe qui s'appelait « Détritrus ». Il avait fait une K7 autoproduite avec une demi-douzaine de chants contestataires sur des rythmes punks de base, dont une sur le flic du quartier, « le sheriff »... *quatre accords simples, et crache ton venin.*

À 14 ans, c'est ce qu'il avait compris du punk, dans son bled ; pour lui, la musique livrée en public, dans un monde où tout va mal, ne pouvait rester neutre et ne servir qu'à oublier ses soucis : elle devait participer de la critique sociale comme toute culture. Quatre ans plus tard,

il voulait bien être un grand frère pour Mendes

Cette approche lui avait permis de rester entier sans jamais sombrer dans le vide abyssal de ce qu'il appelait show-biz alterno. Car selon lui ce qui fut déclaré « scène rock alternative » n'était — pour trois quarts des groupes — qu'un tremplin vers dans les coulisses du show-business et beaucoup d'argent, toute critique trahie.

C'était une aubaine pour beaucoup d'opportunistes profiteurs des squats que les Autonomes ouvraient et tenaient. Pour Djah'X à Paris, à cette époque, la plupart des alternatifs sont des enfants de bourges qui venaient s'encanailler. C'était souvent vrai mais pas toujours, beaucoup étaient prolétaires, Djah'X était radical.

Djah'X et ses potes de la Fraktion Rock Terroriste se voulaient à la fois musiciens et squatters, occupants, résistants. Même les Bérus leur paraissaient en retrait, qui jouaient dans les squats des autres ou parfois dans des MJC, avec tarif d'entrée fixe et service d'ordre, une contradiction inacceptable selon eux.

Ils ne voulaient aucun business, pour eux c'était la démarche s'inscrivant le plus justement dans l'évolution du punk 77, des origines anglaises et son rebond expansif sept ans plus tard en France. Rebelle au cerveau agissant. Ils n'avaient pas d'illusions sur l'originalité de leurs compositions, décomposaient leur révolution.

Ils voyaient le rock comme une musique binaire. Dans le rock ils associaient le reggae, le ska, le blues, et le punk bien sûr. Ce que le punk leur avait amené de plus était une espèce de minimalisme, où l'on peut faire une chanson avec un seul accord, et une expression verbale plus radicale, une explosion de rage indignée.

Dès leurs débuts ils font cette espèce de ska reggae que l'on va retrouver sur leurs disques, *punk rock reggae, avec une touche ska*. Après ils s'élargiront, adoptant même le concept de variété internationale, prenant des influences partout, avec du djembé sur du rhythm'n'blues ou de la clarinette punk, le folklore mondial.

Ils pensaient, à un moment donné, que le jeune Punk pouvait avoir des tendances très sectaires, puis en revenait, s'apercevait que ce n'était pas que deux ou trois accords forcément, ou un tempo précis, toute une période où ils prenaient conscience que la musique pouvait être un support à une culture rebelle.

Elle pouvait leur permettre de construire leurs luttes face à un ennemi puissant et organisé, rassemblant les troupes. Leur Premier enregistrement fût pour la compilation « Rock Army Fraction ». A cette époque Djha'X était quasiment seul. Les gens du fanzine Alerte Rouge l'avaient contacté et il avait choisi deux morceaux.

Le titre « Action rouge in dub » avait une histoire. Il devait y avoir une manif du Front National vers Barbès et ils avaient écrit un tract. C'était bien avant le devenu célèbre SCALP.

Djah'X tenait une émission sur la radio pirate « Radio Mouvance ». Au lieu de lire le tract il l'avait chanté en rabbadub, c'était resté.

Et en arrière fond il avait fait passer la face B d'un vieux 45-tours jamaïquain. Ça avait plu, des gens leur ont demandé de le mettre sur disque, et ils l'ont fait. Cette chanson au départ était un tract. L'année d'après, il avait enregistré deux morceaux pour une compilation cassette faite par Haine Brigade.

Le son était super mauvais, c'était une vraie cassette punk. Au niveau du personnel, les membres du groupe avaient souvent varié jusqu'en 1985. Après il y avait une stabilité. Djah'X avait rencontré des potes, issus des mêmes milieux que lui. Ils avaient une culture musicale, ils connaissaient le solfège.

C'était une rencontre surprenante, d'un côté Djah'X jouait à l'instinct, composait des morceaux, trouvait les paroles, et les autres avaient une culture solfège, blues, jazz, ils ne venaient pas tous de la mouvance autonome, mais ils ont joué longtemps ensemble et fait ce Premier microsillon autoproduit.

Dans ce groupe, Djah'X semblait être le seul engagé à fond sur tous les fronts. Ils avaient une image de groupe très marqué politiquement, qui venait de lui, quand on pensait (LKDS), les « Kamionërs du Suicide », on pensait étoile rouge. Il avait commencé très jeune, seul Punk issu d'un bled terreux de Lozère.

Il était interdit de tous les cafés du coin à cause de sa crête. En arrivant à Paris il avait rencontré plein de gens de tous les bords, des staliniens, des trotskistes, et il s'était forgé sa propre opinion. Il était plus attiré par le côté libertaire de la pratique politique, il avait choisi de suivre les Autonomes.

Si on lui avait demandé un exemple historique à adopter, s'il y avait eu des événements révolutionnaires profonds dans le pays, il eut répondu, Espagne 1936, Kronchtadt 1921. Il aurait dit l'Ukraine, toutes les expériences collectivistes qui sont allées loin, où on a aboli l'argent, la propriété, l'état.

C'était donc en 1985, peu après l'ouverture d'USINE, il rencontre les copains avec il fait son groupe. Ils étaient trois, basse, batterie, guitare, Lucile traînait autour du fanzine New Wave, elle les a rejoints au saxo. Elle est sur l'enregistrement du fameux vinyle, elle est partie après le disque.

Et Vain, un mec super sympa, les a rejoints. Il jouait de tous les instruments à vent, clarinette, saxo, à quatre, ils répétaient, ils jouaient dans beaucoup de baroufs militants, et dans beaucoup de concerts qu'ils organisaient eux-mêmes, dans leurs lieux de réappropriation temporaire d'espace, sans service d'ordre.

L'histoire de (LKDS), les « Kamionërs du Suicide » est indissociable des luttes sociales de cette période, manif, occupations, mal-logés, soutien aux prisonniers en lutte. Il y avait des périodes, où le matin, à 5h 30, ils faisaient des tours de garde avec scanners, cocktails Molotov sur les toits, pour se défendre.

Ils s'étaient fait attaquer par des commandos de vigiles payés par les gestionnaires de la propriété abandonnée. Quand ils venaient, ils ne venaient pas seuls. Les commandos cagoulés, les rambos descendent la façade en rappel, le quartier était bouclé, le 357 à la main, « Autonomie Ouvrière Combattante ».

Dans le car de CRS ils chantaient « La java des bons enfants ». Le disque avait été autoproduit avec le soutien financier de deux camarades et en hommage aux luttes des ouvriers. Une position de solidarité avec les ouvriers en lutte en général. Dans le milieu ouvrier, ils choisissaient ceux qui se battent.

Pas les casseurs de grèves, les seuls véritables casseurs. Ils diffusaient eux-mêmes ce disque dans leurs réseaux et squat. Ils en donnèrent beaucoup. Ils le vendaient souvent au prix de revient :

— Voilà ce qu'il coûte à la fabrication, pour avoir le disque il faut participer, il faut payer le prix qu'il a coûté.

Ils ne jouaient quasiment que dans les squats, que des concerts à thème. Ils n'ont jamais fait de concert juste pour faire des concerts. Ils avaient des rapports assez lointains avec les Bérus. Ils n'avaient jamais été appelés pour faire un concert avec eux. Ils devaient les trouver staliniens, trop radicaux.

Djah'X devait leur faire peur, il était très critique et très véhément par rapport aux façons de faire pas toujours nettes. Il n'était pas d'accord sur tout avec le reste de la scène. Lui était pour la gratuité totale. Tous ses concerts étaient à prix libre, chacun donnant ce qu'il pouvait. Un partage, un acte commun.

Il était dur à Djah'X d'écrire des paroles de chansons. Il l'avait toujours vu comme de la poésie à mettre en musique ensuite. Il y avait plusieurs réflexions personnelles :

— Marre de ces chansons qui ont toutes le même rythme, la même construction de phrase, alors sans refrain, avec ou sans rime.

Une recherche à l'instinct. Au final, ils avaient une vingtaine de morceaux. Il y avait des trucs d'ado, du plus complexe, des chansons sur la servitude volontaire, sur le conflit d'une enfance dans un monde qu'on ne comprend pas forcément : « Fio au pays des milles aliénations », « À bas l'état policier »...

Le groupe était un instrument pour accompagner en musique de la poésie engagée. De la

poésie rebelle, de la critique sociale. De nos jours, on ne peut pas ne pas critiquer ce monde. On ne peut pas faire comme si tout allait bien, ou baisser les bras. Djah'X haïssait les résignés, trépignait, se bagarrait :

— Alors ça y est, tout est en règle, on devient un centre d'éducation rebelle !

L'apostrophe outrancière de Djah'X amusa Arthur, il aimait bien Djah'X, compagnon efficace, mais cela fit bondir Simon :

— Oui toi avec ta politique, toujours vouloir te battre avec les flics, on s'en fout...

— Top, top top, topeueuh...ça suffit....

Arthur prenait un peu de voix et de hauteur :

— Arrêtez vous, on fonctionne ensemble et chacun fait avancer de son côté, on fait pas tous les mêmes choses mais on les fait ensemble, et USINE ne change en rien ses projets, nous recevons un nouveau venu, c'est tout !

Le brouhaha qui s'ensuivit ne mérite en rien d'être commémoré, il y fut beaucoup question d'adolescence et d'autonomie, bien que beaucoup de ceux employant ce mot autonomie ne fussent plus adolescents mais dépendaient encore de leurs parents pour leurs subsides et leurs études, leurs loisirs encore adolescents.

Marsu, créateur manager de groupes et de labels autoproduits déclarera un jour :

— Le mouvement punk est plus complexe qu'il n'en a l'air. C'est très rare d'avoir quelqu'un qui présente la totalité de l'arc-en-ciel. Tu peux difficilement à la fois construire une alternative, vouloir tout détruire, vouloir te suicider par la drogue et être créatif en même temps.

Marsu ce jour là dira bien ce qu'il fallait dire de tout ce bouillonnement décalé des furieux adolescents tournant autour du groupe pas encore mythique mais déjà adulé « Les Béruriers noirs » ; les Punks de cette bande là se moquaient bien des modes mais ils s'en paraient des Docs aux cheveux, étaient à USINE chez eux.

/

Ils transpiraient du derme des jours insanes, sans but si ce n'est de courir encore. Ils couraient beaucoup, arrivaient souvent essoufflés à la porte du squat, exténués mais parvenant à balbutier une toujours étrange histoire de course effrénée à travers couloirs de métro et de RER, ils couraient toujours, poursuivis.

Les bandes dont ils faisaient partie faisaient résonner les murs encore neufs du centre historique de la consommation de Paris, Les Halles, convergeant en fièvre de tous les carrefours de la capitale et des banlieues riches ou pauvres, de celles qui râpent l'entendement et que l'esprit ordinaire efface.

A force de vivre et de chuchoter des contes dans leurs somnolences agitées qu'ils congédiaient au matin dégouté, qu'ils recouvraient de café dans leur bol, sans autre besoin que d'en rejoindre d'autres à peine réveillés, avec peut-être une liste de courses, mousse à raser, mascara, idées dans le pâté.

Traqués par les frayeurs molles et lâches, se débattant plus affolées que des insectes autour des lampes chaudes, cherchant la lumière parce qu'aveuglés, cherchant des issues au mal de leur âme, affolés dans la prison de leur corps, rampant et volant et tissant des toiles dans les angles de la conscience.

Arrivant essoufflés et en nage, tambourinant à la petite porte en ferraille du 15 rue Kléber remontée à toute allure comme par une envolée de sanonnets apeurés, extraits en hâte de la bouche de métro Croix de Chavaux, à peine le temps de sniffer la colle dans le sac en plastique, tambourinant :

— Ils arrivent, ils arrivent, vite...

— Quoi donc, que se passe-t-il ?

L'histoire était toujours extraordinaire, se passait de commentaires, remplissait des cahiers et des pages, avait déjà été racontée par le précédent coursé, n'était pas plus pertinente que le doute, pas plus impertinente qu'une certitude vide.

Des noms infâmes de vilains ogres dont le prénom était aussi connu que celui de copains d'enfance étaient crachés à la vindicte et aux rancœurs partagées, des noms comme Batskin, Jimmy le Black, de quoi frémir, de quoi vomir son quatre heure, de quoi faire ouvrir sans objection la porte du fameux squat.

Ces simagrées de jeunes Punks en âge périscolaire étaient renouvelées à l'infini de leur imaginaire :

— Y avait un feufa, dans le tromé, il taima ouam, leubou zera, la reup de ma life, j'ai couru ce que j'ai pueuh...

L'adolescent tentait d'assumer au mieux les conséquences de son aspect vestimentaire rebelle.

— Moi j'ai jamais erré, je cherche du boulot. Je me suis jamais considérée comme ça... y'a les zonards et ceux qui se bougent! Quand t'es en squat tu peux vivre bien, mais quand tu te défonces... t'essayes de considérer que c'est un choix de vie... tu te voiles la face.

Les jeunes Punks fondaient leur mythe.

Ces histoires un jour ou l'autre se remettaient à les démanger. Ils ne s'émouvaient pas plus que ça. Ils écartaient les objections et les démonstrations d'un coup de crête. Ils se disaient que le récit de leurs déroutes finirait bien par crever. Ils croyaient vous enfumer de leurs rituels quotidiens.

Ils supposaient leur survivre rejetant au loin les misères de la trivialité ordinaire, leur

parcours de métro était une aventure de survie passionnante, des ogres les poursuivaient, de leur ruse et de leur courage dépendait le déroulement du voyage, au bout du quai la promesse d'une audience attentionnée.

Dans la planète Punk des figures durables éclataient de virulence, devenaient notoires, comme des références reconnues par l'ensemble, ce qui ne faisait pas l'unanimité pour autant. Pour les mêmes raisons de l'engouement collectif de certains, des oppositions farouches voyaient le jour.

Cela n'allait jamais plus loin que quelques éclats de voix mal maîtrisés, des bouffées de chaleurs, des sketches loufoques. Arthur se demandait toujours un peu l'utilité de ce cirque. Les plus calmes partageaient nombre de ses propres valeurs et émergeaient de la turbulence alcoolisée des bandes.

Beaucoup n'étaient là que pour le fun et l'éclate, parfois vraiment Punk cela ne voulait rien dire, et Arthur lui même trônant un moment au milieu de tous ne se sentait pour autant ni punk ni rebelle, il fallait parfois mâcher les mots longuement pour leur faire restituer tout leur suc émancipateur.

Ce que proposaient certains, les organisateurs d'évènements festifs, semblait présenter une alternative au monde bouillonnant des arnaques du show biseness. Plus tôt dans son aventure personnelle Arthur avait côtoyé de semblables vellétés de construction d'un autre monde au sein de ce monde.

/

Autour de Pierre Selos et de la revue pour la promotion des écoles différentes et des lieux de vie « Possible », de nombreux groupes et collectifs résolument Autonomes proposaient des colonies de vacances hors standard habituels : de nos jours ils finiraient en prison pour violation des normes sanitaires.

La revue « Possible » avait par ailleurs mené une campagne virulente pour la défense des animateurs emprisonnés du Coral, Arthur avait suivi de loin, il avait déjà fort à faire avec le service de presse du mouvement algérien, tout cela était fini depuis deux ou trois ans, mais c'était dans toutes les mémoires.

Les Punks continuaient la construction d'une alternative autonome sur la question des espaces de vie et de fête, ils réclamaient des salles de concert, s'assemblaient pour mettre en commun des moyens de production de disque, cassettes, fanzine, voire même des livres, Arthur n'avait aucune objection.

Pourtant la bagarre faisait rage sur ces concepts là. Les bandes Autonomes devenaient fratricides, des guerres et bagarres violentes avaient opposé des années durant les

constructeurs d'alternatives aux tenants mordicus de l'émeute, du vol et du sabotage, eux ne voulaient rien construire, tout détruire.

Arthur ne voulait rien détruire, il voulait que cesse l'injustice, et le sort en est jeté ici ailleurs partout. Il fallait lutter, reculer les limites de l'impossible, élever les interrogations et renforcer les consciences, il n'y avait pas qu'une manière de faire, il fallait s'y attaquer de partout, jouer sur tous les tableaux.

Parfois ces réflexions contradictoires renvoyait Arthur aux confins d'un inconfort droit venu de son enfance, une espèce d'angoisse, de peur préalable alliée à une maigreur de bonhomme fil de fer, alors il cherchait fiévreusement des contacts, des alliés, et silencieusement Dominique Premier se moquait :

— *Est-ce toi hier qui m'apporta l'amour dont je n'ai pu m'emparer à ce moment ?*

— *Quand tu tentais de sentir la portion d'étoile en moi ? Que tu partais, arrêtais les voitures, déraisonnais au milieu du monde en dérive, te faisais ramasser en période de délire, chaussant les mocassins dulcifiés des survivants de troubles.*

Arthur pesait, soupesait, allait et venait, rencontrait, découvrait, discutait, préparait, organisait et toujours cette petite garce d'angoisse revenait, tapie sur la moindre de ses fatigues, patientant qu'un déclenchement d'évènement massif ne vienne couvrir son murmure ; qu'il suffise d'un coup de talon pour l'écraser.

Parfois, il pensait s'en être débarrassé pour de bon. Il était dans une euphorie nécessaire, papillonnait d'une activité à une réunion préparatoire, distribuait les tracts et collait les affiches, attendait dans une cellule de commissariat les copains venus les réclamer, les libérer et leur payer une bière à une terrasse festive.

Arthur était fiévreux, s'adressait aux souvenirs d'une jeune fille :

— *J'ai vu l'éclat annonçant l'apparition de l'amour toujours en moi tenace, tu étais là, c'était toi, c'est étrange ce rejet, ce refus, toujours je voudrai ce qui ne peut ?*

— *Puisque tu espères, subis !* Dominique connaissait toute les formules.

— *Quelle est cette pièce manquant à l'édifice de mon existence, que je ne puisse ni ne veuille me placer en position gagnante, cette recherche continue d'une défaite, d'une exclusion, et maintenant Mendes, vouloir me leurrer et braver l'inférel déterminisme, son numéro d'écrou réservé dès sa naissance ?*

Les Punks des Halles devenaient les Punks de l'USINE et avaient semble-t-il l'objectif de se griller partout, ils y réussissaient à peu près, et les collectifs autonomes se désespéraient d'en faire des militants d'une cause ou d'une autre, ils n'étaient pas près de les oublier, les supportaient, les épiaient.

Au moins quatre collectifs autonomes traversaient régulièrement l'amas beuglant des ados

en démonstration de prouesse et d'épate, enjambant sans grâce les corps des ahuris gavés de bière, deux s'occupaient des prisonniers et se haïssaient, un était antifasciste, l'autre était insoumis au service militaire et civil.

Des Punks étaient communistes et libertaires, s'occupaient de ce qu'il appelaient leur propagande au travers de leurs fanzines, le tapage était souvent nocturne et rêvait aux insurrections de l'histoire des peuples asservis tout en faisant la fête, l'un était « Molotov et confetti », l'autre tout justement « Tapage nocturne ».

En toute bonne logique tous auraient du se reconnaître d'un même mouvement, s'opposant aux mêmes ennemis institués et réfutant l'utilité des partis et syndicats vus comme cogestionnaires des désastres dénoncés, mais c'était pire qu'une concurrence, une perpétuelle guéguerre à outrance, un marasme.

Les membres du collectif de l'USINE à l'origine de l'occupation des lieux s'étaient peu à peu ventilés et investis dans les autres collectifs existants selon leurs préférences, certains animaient la commission prison répression, grande concurrente de l'association des parents et amis de détenus, d'autres une radio.

Il ne fallait surtout pas demander aux membres de ces groupes pourquoi ils ne fonctionnaient pas ensemble puisqu'ils travaillaient sur les mêmes sujets, les explications interminables et emplies de grandes stratégies, de rancœurs, de violentes jalousies, et de ragots et calomnies faisaient perdre raison.

Arthur tentait d'écouter tous, il s'était plus fédéré au collectif antifasciste avant qu'il ne change de nom et ne devienne le collectif « Projet Radicalement Ouvert de Luites Ouvrières et Sociales » (P.R.O.L.O.S.), affirmant là son programme, intervenir sur toutes les injustices et s'extraire du seul antilepenisme.

/

Beaucoup d'Autonomes s'étaient regroupés en se fixant comme priorité militante la lutte contre la montée et le militantisme électoral du front national, les jeunes Punks gravitant autour de la galaxie Berrurière en faisaient partie et par la suite formeraient Ras l'front, les Sections Carrément Anti Le Pen et REFLEX.

Puis très vite un certain nombre assimilèrent le jeu du pouvoir socialiste, créant S.O.S. Racisme pour instrumenter cette peur historique et détourner l'attention des plus combattifs des enjeux sociaux auxquels se confrontaient les forces économiques, les travailleurs pauvres et les trop nombreux jeunes chômeurs.

Arthur avait été au même lycée que Harlem Désir, il connaissait son talent fou pour subvertir les énergies diluées et les fédérer autour de son projet de représentativité personnel,

noyant l'objectif initial de l'indignation confuse dans une soudaine négociation dont il s'autoproclamait le porte parole.

L'avenir donnerait raison à toutes ses préventions, ce trublion de la vie politique, hormis de se faire une place au soleil des représentants du pouvoir n'était là que pour ramener les voix de nombreux jeunes en galère au parti présidentiel, faisant l'impasse sur toute forme de critique de sa désastreuse gestion sociale.

Le baroudeur nationaliste était déjà au pouvoir au travers des grands corps d'état, police, armée, barbouzes, mercenaires, magistrature, ses tentatives électorales n'étaient là que pour servir de repoussoir et masquer la réalité réactionnaire de la gestion des socialistes, parti aux ordres de la pire bourgeoisie.

Arthur se préparait également à se défendre au tribunal pour son insoumission au service national, animant les réunions d'un collectif de soutien avec d'autres insoumis, à cette époque ils étaient systématiquement emprisonnés et condamnés à une peine ferme équivalente au temps du service dû, un an.

Ce qui les rendaient proches bien évidemment des collectifs travaillant sur le sujet des prisons et de l'arbitraire pénitentiaire. Chaque collectif dirigeant une opération de mise en valeur et de propagande pouvait compter sur une bonne partie des membres des autres collectifs, d'où une effervescence très brouillonne.

Il y avait aussi des groupes de réflexion défendant le principe d'un revenu minimum d'existence, le RMI ni le RSA n'existaient, des milliers de jeunes n'avaient tout simplement pas d'autre moyens d'existence que larcins, racket et combines, bien souvent prostitution et deal de drogues douces ou dures, braquages.

Certains s'étaient regroupés pour faire « la chasse aux feufas », comprenons aux Skins nationalistes, souvent violeurs d'adolescentes et proches des mouvements de ratonneurs d'émigrés, tortionnaires de vieillards et autres mercenaires brûleurs de villages, ils leur interdisaient l'accès aux concerts rock, punk et ska.

Les journées du squat, de ses habitants et des ses passants étaient donc rythmés par une foison d'activités dépendant de la prédominance momentanée d'un groupe ou d'un autre, sans compter les activités sportives, Vô Vietnam, boxe Taï, canne, ou artistiques, graffitiage, peinture, sculpture, théâtre, danse, et télévision.

Et la notoriété du lieu dans la capitale des réfractaires de tout poils n'avait encore eu besoin d'aucun concert de rock, la salle du sous sol s'étendant sur toute la surface de l'ancien dépôt de meubles de cuisine était vide, désespérément vide et l'objet de vives discussions sur son utilisation entre tous les Punks musiciens.

Simon quand à lui voulait en faire une salle pour recevoir les ados du quartier et animer

des ateliers le mercredi après midi :

— Tu vois, plutôt qu'ils s'emmerdent dans la rue à trainer et faire des conneries, on leur installe tout ce qu'il faut pour qu'ils puissent en faire une sorte de foyer.

Son projet avait été adopté.

/

Le squat donc avait de plus été fréquenté par les jeunes communistes locaux, tous les fils et filles des responsables politiques désirant les expulser pour motifs d'ordre public venaient une fois par semaine au moins trainer là leur adolescence perplexe, boire leurs sodas américains et discuter de leurs anniversaires, les fêter.

L'information probablement n'était jamais remontée par la voie du centralisme démocratique pas plus que par la voie familiale puisque le maire communiste de Montreuil faisait pression sur les propriétaires et la justice afin d'en obtenir la fermeture, protégeaient-ils leurs rejetons d'une influence jugée dangereuse ?

Arthur avait pris l'habitude de discuter politique avec ces jeunes militants rencontrés à USINE ou lors d'évènements locaux comme ce festival des fanzines autoproduits squatté par les radicaux de la Fraktion Rock Terrorrist, à part un discours paraissant semblablement révolutionnaire, ils ne se comprenaient pas.

Les jeunes communistes lui demandaient :

— Mais pourquoi vous êtes contre nous, vous auriez votre place au parti, nous sommes tous révolutionnaires ?

Arthur tentait d'expliquer les différences sur l'organisation du parti, l'autoritarisme des lignes politiques, le soutien à la bourgeoisie, l'encadrement, l'URSS.

C'était peine perdue, certains des Punks et autres tenants de ceux que l'on nommerait par la suite le Rock Alternatif tiendraient leur stand à la fête de L'Huma, en jurant leurs grands dieux de leur indépendance conservée, derrière François des Garçons Bouchers et sa « Boucherie Production », ils vendraient l'Huma aux sorties des métros.

Arthur n'avait aucun sectarisme en lui, son meilleur ami, Fernand, était en train de passer un long stage de formation pour devenir rédacteur à l'Huma après y avoir été coursier pendant de longues années :

— À la base on est tous pareils ! avait-il coutume de dire : ce sont les appareils, les partis et les Églises qui nous trahissent.

Cet ami n'était guère plus sectaire que lui, il connaissait tout de son aventure rebelle entrant en contradiction totale avec les directives et le programme du parti ayant accepté de gouverner avec la bourgeoisie la plus réactionnaire, massacrant les acquis de la classe

ouvrière sous couvert de programme commun.

Jamais le parti communiste n'avait soutenu les réfractaires à l'armée même dans les pires conditions des guerres coloniales meurtrières, ceux du parti ayant déserté au Vietnam par exemple avaient été lâchés, exclus. Et puis le soutien sans faille à l'empire bourgeois soviétique était un frein absolu à toute adhésion.

Mais Arthur ne confondait pas le parti avec ses militants, sa famille était issue des militants fondateurs de ce parti, aucuns de ses oncles, grands parents, et arrières grands oncles n'avaient jamais voulu du moindre goulag, du moindre productivisme capitaliste et encore moins du moindre interventionnisme impérial.

Une partie de ses théories personnelles venait des explications de ces oncles. Ils lui avaient dit être communistes, pour le communisme, mais pas avec ce qu'était devenu le parti, ils se disaient communistes, mais Autonomes, ce terme n'avait bien sûr plus le même sens depuis les années émeutières d'après 1968.

Si Arthur se disait parfois autonome, c'était dans ce sens là, car ceux qui se proclamaient Autonomes depuis une dizaine d'années le laissaient véritablement perplexe sur nombres de sujets : ils n'étaient semble-t-il même plus communistes et n'avaient jamais été prolos pour la plupart, cela le dérangeait fortement.

/

Les Autonomes Parisiens étaient mal vus un peu partout à cause de cette tendance à l'hégémonie délirante, au prix de refuser parfois le nom d'autonome à ceux qui ne faisaient pas parti de leurs cercles étroits, mais autonome c'est une volonté de se démarquer des forces politiques d'encadrement de la société capitaliste.

Ce n'est pas une étiquette de camembert, ces groupes chaque fois avaient la lourde tendance de reproduire les aliénations du monde totalitaire auquel Arthur tentait d'échapper en construisant des alternatives durables ; il avait avec beaucoup une volonté de reprendre en main sa vie dans tout ses aspects connus.

Le poids du fatalisme, des luttes et conflits de classe, les questions liées au travail, au logement, à la précarité, au manque d'argent, à la ségrégation sociale et géographique étaient vus comme un ensemble de données externes, jamais intériorisées, qui ne relevaient ni de l'intime, ni du quotidien.

Arthur vivait en permanence une nouvelle manière de faire la politique, tout cela avait été théorisé des années plus tôt par une poignée d'étudiants qui se prétendaient révolutionnaires plus que d'autres, leurs collectifs avaient la prétention de représenter la voix des Autonomes, Arthur ne les avaient jamais rencontrés.

Parfois il était tombé par hasard sur des textes expliquant de manière très compliquée ce que lui et d'autres vivaient au quotidien sans se l'expliquer. Des gros mots comme réappropriation étaient lâchés, mais on ne peut se réapproprier ce dont on n'est pas propriétaire, Arthur préférait l'idée de mise en commun.

Ces petites poignées de théoriciens en quête d'ascension sociale et de reconnaissance par leurs études organisaient une sélection ségrégationniste, une hiérarchie humaine dans laquelle aucun pauvre issu du peuple ne pouvait trouver sa place, il leur aurait fallu étudier longtemps pour comprendre le texte.

Ils auraient peut-être appris qu'ils ne faisaient plus parti du prolétariat ou que la classe ouvrière était une classe en soi demandant à devenir une classe pour soi, peut-être l'inverse, effarés de découvrir que d'ouvriers classe ils étaient parvenus grâce aux Autonomes italiens réfugiés, à un plus juste statut d'ouvrier masse.

Ni Arthur ni ses nouveaux compagnons n'avait de temps pour d'aussi longues études. Mendes n'avait quand à lui jamais dû totaliser plus d'une année de scolarité primaire par plages successives de quelques semaines où il acceptait de rester sagement assis à une place assignée sans se sauver par une fenêtre.

Le réfugié italien punctua son discours fiévreux de la sorte :

— Les classes ont tendu à perdre leurs caractéristiques objectives et à se définir en termes de subjectivité...

Si cela lui faisait plaisir de présenter les choses de la sorte, Arthur ne supportait plus d'entendre les péroraisons à l'accent italien chaud et tenace.

Et têtue comme une dégoulinure.

— *Tu vois bien, nous n'étions pas fait l'un pour l'autre !* la jeune adolescente Dominique Premier lui avait révélé au milieu d'un couloir, à l'entrée de la classe de Science, qu'elle avait découvert récemment à quel point une voix masculine et italienne pouvait lui déclencher la libido.

Cet aveu rougissant d'une jeunette concernant une sexualité particulièrement enfouie sous d'amples tissus mauves et noirs l'avait surpris et amusé au point de lui faire oublier le triste statut des grenouilles torturées à l'électricité sur chaque bac d'email blanc par toute une classe de fillettes impatientes.

La même jeune fille, sa Dominique Premier, son éternelle Dominique, sa regrettée, son impossible oubli, son ineffaçable marquage avait tenu à préciser qu'elle ne supportait pas la moindre trivialité, elle avait bien dit trivialité, semblant lui délivrer comme un mode d'emploi pour s'adresser à elle.

Il voulait bien soutenir tous les italiens et leur permettre de vivre à l'abri des poursuites,

était pour l'amnistie des délits politiques, une paix des braves, le conflit armé devait cesser, à cette époque personne n'avait encore entendu parler des réseaux de l'ombre du style Gladio ou de la loge P2 ; mais qu'ils se taisent !

Des couples d'adolescents s'embrassaient et à côté d'eux mais leur tournant le dos les jambes repliées sous les bras, la tête posée sur les genoux, un garçon esseulé, Mendes, regarde vers le large, écoute la réunion, à quel signal les adolescents doivent ils quitter les jeux de l'enfance pour goûter à ceux des corps mêlés ?

— *Les tiraillements du corps, le regard taquin des adultes, l'envie de fugue ?*

— *Pauvres adolescents fuguez, voudrait on leur dire, fuguez ne revenez pas!*

Dominique avait été si fière de lui, il avait placardé son désarroi fiévreusement rédigé sur tous les murs du hall des assemblées autonomes de son lycée.

— *Tout le malheur du monde s'est abattu sur moi du jour ou j'ai prétendu devenir sage, le désordre impoli de ma chasteté d'alors, le simulacre de la course à la vertu est un marché de dupes !*

/

La péroration du réfugié devait avoir le même effet sexualo addictif que les voix italiennes sur la libido de Dominique Premier, car alors que le bilan de la manifestation était clair, ils s'étaient tous fait courser, une centaine environ, mais avaient fait parler d'eux dans la presse parisienne, la réunion n'en finissait pas.

Simon avait depuis longtemps disparu au coin de la cuisine rudimentaire où il préparait une sorte de grosse tambouille collective avec les boîtes de Bœuf en Daube fournis par la Banque alimentaire, aidé par les diatribes gouailleuses de Snuff, inénarrable héros populaire des bas fonds de la punkitude, un joint au bec.

— Car bien entendu la transversalité des conflictualités liées à la répression de l'ouvrier social par les forces fascistes de l'hégémonie capitaliste...

Arthur n'avait pas envie de se faire repérer en ricanant trop fort, tous écoutaient en cœur, des chut stressés vibraient en direction de Snuff et de sa canette de bière en verre.

Arthur avait néanmoins compris l'essentialité de son nouveau statut d'ouvrier social – il se voyait mieux en prolétaire, cela correspondait plus à sa filiation familiale et sociale, mais l'italien s'enthousiasmait –, le groupe de rédaction du fanzine « Molotov et Confetti » buvait les si hardis propos révolutionnaires et prenait des notes.

— *Parce que rien à perdre et tout à gagner...*

— *Parce que boum boum racatacatac...*

— *Parce que Travail Ciao...*

- *Parce que le chat est enfin guéri...*
- *Parce qu'on en a ras le bol de tout payer...*
- *Parce que nous raserons les prisons...*
- *Collages, cadavres exquis, indignations...*
- *Parce que vivre libre ou mourir...*
- *Parce que Rock de la subversion contre valse des étiquettes...*
- *Parce que la vie est à prendre...*
- *Parce que nous sommes de toutes les bagarres...*
- *Parce que s'il fallait compter sur les autres...*
- *Parce que mieux vaut l'écrire que se casser une jambe de bois !*

L'équipe rédactionnelle du Fanzine courait souvent, poursuivie par des C.R.S aux lourdes matraques.

« Nicolas, si t'es pas là je me tire d'ici deux minutes, je suis au café en face ! », « Le prochain qui me dit que je suis une effrontée je lui pisse à la raie ! », « Et je lui fait péter ses couillettes à coup de vieilles tennis molles ! », Nono et Myrtille graffitaient de concert des phrases et des phrases, elles étaient mineures, elles se taisaient.

Mais d'une autre manière, par une communication non verbale et inconsciemment elles détournait l'attention et les regards du sérieux angoissé des interventions de verbeux militants, encore à ce moment il n'y avait pas de concurrence sur le leadership du sujet, tous étaient là en soutien aux réfugiés politiques italiens.

Il faut dire que tout le monde s'accordait à dire que c'était de belles mômes, délurées et fraîches, des Punkettes agréables qui tournaient dans les concerts où se produisaient les Béruriers Noirs et profitaient allégrement de la sollicitude protectrice des Punks plus aguerris pour multiplier de facétieuses provocations.

Tant qu'elles étaient protégées par les plus âgés, Arthur n'avait rien contre et s'en amusait de même : il ne se sentait pas concerné par la gestion ou le contrôle des petits groupes qui sans cesse fluctuaient d'un collectif à l'autre ; ce groupe là était fidèle aux Bérus, à la Commission prison répression, à « Molotov et Confetti ».

Nono n'avait guère que quatorze ans et Myrtille pas plus de seize ; on avait assuré Arthur que les parents ne courraient pas après et que, tant qu'elles ne passaient pas la nuit à l'USINE, il n'y avait aucun risque de plainte pour détournement de mineurs, mais il y avait beaucoup de mineurs, près de la moitié du public habituel.

Arthur ne s'en était pas aperçu tout de suite, malgré les comportements véritablement instables et adolescents, cela était noyé au milieu des rodomontades de vieux briscards issus des débuts du Punk anglais de 1977, plus investis dans les collectifs de luttes et dans

l'organisation des concerts de rock, comme Snuff.

/

Tout une galerie de personnage défilait sous les yeux ébahis de Arthur et de ses compagnons initiateurs du lieu, avec des noms de guerre que l'histoire ne retiendrait pas comme Poison, Viniprix, Herpes, Maxwell, Nounours, Gavroche, Krad, Apache, Chopi, Nanar, Marsu, Makhno et tant d'autres tumultueux rebelles actifs.

Bien entendu ils passaient beaucoup de temps à se prouver les uns les autres leur validité de Punk rebelle authentique, pas comme ces bouffons fils à papa du Gibus et autres lieux télégéniques de la capitale chers aux gestionnaires petit bourgeois du plaisir de masse tarifé ; la radicalité de leurs exploits ne devait pas faire de doute.

Arthur se gardait bien d'intervenir dans ces débats, dans aucuns débats, Arthur ne voulait pas que les guerres anciennes ne viennent se poursuivre dans ce nouveau lieu, alors il ne participait pas aux débats, les différents collectifs s'étaient opposés trop souvent les uns aux autres encore plus que contre les institutions ou l'État.

Dans les assemblées tout le monde ne discute pas à égalité, les longues interventions des plus habiles à exposer leurs positions en les faisant ainsi passer pour une raison collective sont souvent lourdes et obscures, et le contredit apporté plus en fonction de souterraines rivalités, qui possède la parole persuasive ?

Parfois le leader était tout simplement le plus beau, courtoisé des filles, jaloué des garçons, des regroupements orangoutanesques, puis une trahison, peut-être une vilénie, bien plus sûrement une frustration mal vécue, ou une prédominance territoriale, ou des affects traversés d'amours propres et de blessures narcissiques.

Alors chaque groupe alibisait ses ruptures, politisait ses différents, justifiait ses exclusions, rendant difficile l'extension même de son travail militant et l'élargissement de la prise en charge par le plus grand nombre des différentes tâches nécessaires au fonctionnement du ou des collectifs, Arthur observait de loin, consterné.

Les objectifs et les différences de priorités étaient floues, pour Arthur, oui il fallait lutter contre les injustices, mais savoir selon quelle théorie, avec quelle pratique, pour s'adresser à quel publics, demander quels avancées à quelles autorités ; il laissait ces calculs et ces stratégies à ceux dont c'était l'activité principale.

Il y avait plusieurs collectifs travaillant sur le sujet de la prison et des forces de répression de la bourgeoisie, sans qu'ils ne puissent jamais semble-t-il se mettre d'accord ou travailler ensemble, chacun passant plus de temps à dénigrer le travail de l'autre qu'à faire progresser le sien, et personne n'y comprenait rien, restait des questions.

À quoi sert la prison ? Ou plutôt à qui sert la prison ? Questions rarement posées, mais pourtant fondamentales. La prison, déclarée privation de liberté pour un individu qui a commis un délit, est en fait une broyeuse de vie. *Mesdames et messieurs les humanistes, la torture ne s'aménage pas, elle se supprime.*

Les longues peines sont une forme d'élimination sociale, une mort lente à peine déguisée, de la vengeance pure, le message adressé au corps social, aux prolos et sous-prolos, aux travailleurs pauvres, aux fins de droits, à tous les exclus qui auraient quelques velléités d'émancipation, d'une non-acceptation. **Thierry Chatbi.**

Thierry Chatbi ne cessa de dénoncer les quartiers d'isolement, durant toutes ces années, il avait une haute idée de la liberté, à tel point qu'après son ultime sortie de prison il s'est suicidé en 2006, préférant la mort au renoncement et à la soumission que cette société impose à ceux qui ont passé des décennies dans ses forteresses.

Son discernement était sa particularité, il voyait ce monde administré par et pour les possédants et ne voulait pas trimer pour quelques miettes, comme les autres. Très jeune, il choisit l'illégalité et la paie par vingt-cinq ans de prison, ce qui l'amène à participer intensément aux luttes de prisonniers des années 80 du siècle passé.

Dans notre société, le droit à la sécurité est privilégié, le respect de l'individu moins : on glorifie la répression comme solution aux problèmes sociaux immuables ; Thierry voulait lutter pour terrasser les conceptions partisans sur l'obligation de la prison : ce déni de l'individu, ce lieu de non droit et d'arbitraire absolu.

Dans la société, certains menaient une réflexion sur ce sujet et s'organisaient pour soutenir ces prisonniers, obtenir de meilleures conditions carcérales, de droit de visite, et soutenir leur lutte de l'extérieur. Ils se réunissaient souvent, publiaient beaucoup de textes, menaient des actions de soutien aux revendications devant les prisons.

Un de ces groupe de lutte anti-carcérale s'était créé autour des émeutes de Fleury-Mérogis en 1985 : contre la prison, — cette dévoreuse de vies —, contre la justice, — dont la fonction est de détruire —, et contre cette société de profit qui sacrifie l'enfance, confine l'intelligence et anéantit la vie pour protéger ses intérêts et soumettre.

Après l'arrivée de la « gauche » au pouvoir, en 1981, l'État met en place quelques réformes pour adapter la prison à la société ; la crise s'installe et le nombre de chômeurs augmente. Il faut extirper jusqu'à l'idée de la révolte du crâne des dépossédés, les gérants n'ont plus qu'une seule idée, éliminer les récalcitrants.

Thierry était monté sur les toits de Fleury-Mérogis. Ils étaient une vingtaine à avoir réussi à se hisser sur la terrasse des bâtiments. Des militants l'écoutent à la radio et viennent pour discuter avec eux, éventuellement s'interposer en cas d'intervention de la police, recueillir les

témoignages des familles, relayer les revendications.

Ceux là concevaient la lutte contre la prison intégrée dans une lutte plus générale de la société, ils animaient une émission de radio « Parloir libre » et ont créé l'Association de Parents et Amis de Détenus, pour créer une solidarité et une relation de lutte, une relation de conscience de classe entre l'extérieur et l'intérieur.

Thierry Chatbi faisait partie des prisonniers qui ont de suite beaucoup écrit à l'émission, leurs lettres étaient lues régulièrement à l'antenne, témoignages directs de leur mouvement de lutte, il était important d'en faire le récit, non seulement pour l'extérieur, mais aussi pour ceux de l'intérieur, leur remonter le moral, leur donner espoir.

Dans les années 70-80, la lutte collective était quelque chose de fort. Les prisonniers se battaient pour faire avancer des causes communes et c'est ce qui paraît étrange aujourd'hui. Dans les années 80, les témoins étaient clairs, ils se battaient pour l'ensemble des prisonniers, étaient en avant des luttes anti-carcérales.

Ils avaient à la fois une conscience de classe, du collectif et du politique. Ils se voyaient comme une composante d'une transformation sociale au même titre qu'un ouvrier et que tous ceux qui luttaient. Thierry avait cette conscience d'appartenir à cette classe avec une réflexion sur la société et l'envie de la changer avec d'autres.

Fils d'ouvrier ayant compris l'exploitation de ses parents et ayant préféré le vol pour échapper à cette condition, son témoignage était important car la société a vite fait de classer les délinquants comme des individus sans conscience, sans réflexion, avides d'argent, or en prison des hommes et des femmes poursuivent la lutte.

Ils étaient contre la prison, pensaient que le combat principal était celui de la diminution des peines, ne plus concevoir les problèmes sociaux en termes de longueurs de peines, plus les peines sont longues, plus les êtres sont détruits, ils pensaient cette lutte constructive, faisaient des actions de soutien devant les prisons.

/

Victor Dojlida était un résistant, 64 ans dont 40 derrière les murs, condamné à de lourdes peines pour des braquages chez les collabos après son retour de déportation en avril 1945, les militants lui consacrèrent un article dans leur revue Venceremos, son cas était significatif de l'irrationalité et de la barbarie du système carcéral.

Cet homme ne pactisa jamais, très jeune dans la résistance aux FTP-MOI. Le 23 février 1944, le policier français Reuter l'arrête. Le 26, le juge français Chiny l'accuse d'être un terroriste communiste. Il a 17 ans, il n'oubliera jamais ces deux noms. Il échappe à la condamnation à mort, et le voici à Dachau.

Au retour des camps, cherchant à établir des papiers d'identité, Dojlida tombe sur Reuter, réintégré dans la police et lui casse la figure, ce policier porte plainte et Victor est condamné, l'injustice est trop violente, c'est la fuite en avant, il braque un café tabac ancien repère de collabos puis la paie d'une usine ayant collaboré.

On le condamne lourdement, l'Est républicain parle d'un étranger, criminel né, il fera des tentatives d'évasions, on le condamnera encore, il apprendra que le juge Chiny a été promu... petit homme râblé à l'ancienne allure droite d'un Lino Ventura, Victor emblématique de toute l'histoire enfouie de la perpétuation du crime nazi.

L'histoire ne retiendra pas les noms de militants comme Enrico Fedele, Giovanni Di Giuseppe, Massimo Sandrini ou Sergio Tornaghi, à ce moment là ils étaient menacés d'extradition et emprisonnés, la manifestation avait été sauvage, une émission « Cavale » sur Radio Mouvance rapportait ces lutes et actions.

Arthur observait Mendes du coin de l'œil, que comprenait-il de tout ce charivari, de tous ces convaincus évertués, voulant améliorer le sort général de l'humanité, pour que les Maria de Sousa aiment les petits Mendes et les protègent, les aident à grandir, ne soient pas obligées de fuir des pères violeurs et dictateurs.

Tous ceux qui ont fréquenté des assemblées en voient clairement le fonctionnement. Les spectateurs, en silence, prennent des notes mentales de ce qu'ils peuvent dire au cas où quelqu'un les interrogerait sur leurs idées, et se retiennent de les exposer, par crainte d'être contredit par une réponse brillante.

Si les assemblées sont plus élargies, alors c'est une lutte entre différentes factions afin d'obtenir l'hégémonie. Amplifiés par les groupes respectifs de supporters, les discoureurs les plus habiles se livrent bataille. Ici, le nombre peut faire la différence, car il n'est point sûr que la parole la plus habile soit aussi la dernière.

Il faut tenir compte aussi des ambitions personnelles et des rapports affectifs, tout l'enchevêtrement de sympathies, antipathies, préjugés, calculs stratégiques, rancunes, vanité et ainsi de triste suite. Mais si l'on ne se réunit pas, comment connaît-on le point de vue de l'autre, Simon n'aimait pas les réunions.

Et Arthur s'ennuyait, il se rapprocha du pétard au bec de Simon, la matinée leur avait permis de faire le plein de canettes de bière sur un trottoir désert avant l'ouverture de la superette, Arthur se servit dans le frigo tandis que les acharnés de la réunion se levaient bruyamment en se congratulant, se fixant des rendez vous.

Chapitre 4 — Sex, drugs, and rock'n'roll

— *Tu ne pouvais me suivre, tu devais poursuivre tes études, devenir chercheuse, devenir cheffe ; faire carrière et trouver un mari italien. Hélas, Dominique je fus si longtemps comme le malheureux garçon assis sur le mur détournant le regard, ni chaste ni sage, à me morfondre, ce ne sera jamais mon tour, les adolescents singuliers sont touchants, ils sont ombrageux à considérer ceux qui marivaudent rondement, s'enlacent en public, prennent la parole en assemblée.*

— *J'ai si bien connu cela Arthur, je me tiens toujours du bon côté de la ouate enveloppante et préservée, filetée d'une jalousie récapitulative remontant à mon adolescence, cette impuissance à me livrer au désir affranchi, rabâchant les identités remarquables, m'appliquant à suivre à la lettre tous les points de mon programme.*

« Plus de caresses moins de C.R.S. ». Arthur, Simon et le père Arthur démarraient leur ronde de nuit : l'humour était sauf ! Norbert les héla de ses doigts contraignant une cigarette tendue, et bien sûr repéra qu'il titillait la libido d'un automobiliste maraudant. Après quelques mots de pourparler, il est invité à se caler à la place du mort.

Le père Arthur avec sa bonhomie enjouée, lui répondit à son signe d'une paume franchement levée :

— À tout à l'heure Norbert, cela fait longtemps que l'on ne s'est pas vus...

Puis en se tournant vers Arthur et Simon il poursuivit :

— Norbert fait cela depuis des années, maintenant c'est de plus en plus dur, les patrons de café de la rue les jettent, ils ne peuvent plus draguer à l'intérieur...

— Ah, pourquoi donc ? Arthur s'intéressait aux détails de toute histoire, réclamait toujours précisions et résumés.

— Les patrons ont changé, c'était beaucoup d'homos du show-biz les anciens propriétaires...

Le père Arthur avait tous les dossiers de la rue en tête. Il faisait un suivi personnalisé. Il y avait ceux qui ne voulaient pas parler, ceux qui avaient besoin, ceux qui décrocheraient avant d'en être malades, ceux qui ne s'en sortiraient pas. Le père Arthur Lundi soir après Lundi soir les voyait tous, leur parlait, apprenait cette histoire.

La rue Sainte-Anne avait catalysé tous les reproches des militants du FHAR ou des GLH contre ce monde capitaliste triomphant et les patrons du « Colony » ou du « Sept » étaient assimilés aux exploiters modernes, vendant cher des rencontres sécurisées, impossibles dans les boîtes hétéros de l'époque et dangereuses à l'extérieur.

Un véritable mouvement de libération de la morale sexuelle majoritaire voit le jour après mai 68. D'abord inspiré par la contestation des années 70, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (F.H.A.R.) naît en 1971 dans les rouages du MLF — les homosexuelles en étant à l'origine — mais il périclite rapidement.

Néanmoins, la parole se libère avec force et le mouvement est irréversible. L'abrogation exigée des lois discriminatoires est arrachée après l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1982. L'homosexualité s'organise dès lors en mode de vie toléré et admis, même si l'apparition du sida marque profondément cette minorité.

Aux Beaux-Arts était le QG du FHAR et ses assemblées générales aux prises de parole délirantes : on y scandait « Prolétaires de tous les pays, caressez-vous ! ». L'amphithéâtre des Loges, à l'école de la rue de Bonaparte, resta un lieu légendaire du militantisme gay, dans sa période la plus ouvertement subversive.

C'était furieusement bien loin du politiquement correct qui prévaut aujourd'hui dans les associations gays. C'est là que se réunirent tous les jeudis soir, de 1971 à 1973, plusieurs centaines d'homosexuels. Il était impossible de tenir un discours sérieux plus de cinq minutes dans cette salle, c'était un happening permanent !

Les lesbiennes doctrinaires ou les transfuges du gauchisme, futures célébrités du collaborationnisme de classe, étaient sans cesse interrompus par les Gazolines, des folles radicales qui scandaient des slogans hystériques : « L'important, c'est le maquillage ! » ou « Nationalisons les usines à paillettes ! ».

Entre deux envolées poétiques contre « la société hétéroflic », il y avait inmanquablement un petit mec de province prenant la parole pour raconter sa vie en pleurant, un autre donnait son numéro de téléphone à la cantonade parce qu'il ne voulait pas rentrer seul chez lui... pas de leaders, pas d'ordre du jour.

Une libération de la parole pour les pédés, ils se nomment encore fièrement sous ce vocable revendiqué — comme les afro descendants avec Césaire se revendiquaient « Nègres » — et cela ne leur venait pas à l'idée de revendiquer un contrat de mariage ou des allocations familiales pour leurs gosses. Ils en auraient fait hurlé de rire !

Ce printemps des luttes autonomes et différentes a été fondamental pour beaucoup d'entre eux, pour toute une jeunesse pleine d'espoirs avec des épisodes mémorables, comme ce strip-tease improvisé par l'écrivaine féministe Françoise d'Eaubonne et le vieil anarchiste Daniel

Guérin, juchés sur les tables en formica de l'amphi...

Malheureusement pour les libertins libertaires, cette effervescence a vite rencontré ses limites. Au fil des semaines, il y a eu de moins en moins de monde dans l'amphi, et de plus en plus d'affluence au cinquième étage, où les corps-à-corps remplaçaient les discours ! Jusqu'à ce que les autorités fassent évacuer les lieux !

Le FHAR aura duré deux ans et aura rassemblé quelques centaines de personnes seulement. Mais il aura inventé un style d'action très particulier, à la fois festif, subversif, provocateur et créatif qui aujourd'hui encore caractérise nombre de manifestations gays, puis peu à peu des gens très sérieux viennent gérer, modèrent.

Désormais l'association de lutte contre le sida Act Up Paris reprend le flambeau des révolutionnaires chevelus et des pionniers de la déculpabilisation, en tenant ses réunions tous les mardis soir dans le même amphi, les débats y sont encadrés, les prises de parole minutées et toute digression immédiatement censurée...

/

En 1985 les nouveaux patrons de la rue Sainte-Anne veulent progressivement « nettoyer » leur clientèle de ses scories : les tapins de l'intermittence. Les petits truands et les clients trop sauvages sont de plus en plus pressés de changer d'adresse, remplacés par une jeunesse si possible bien habillée, polie et folle juste comme il faut.

Marchant puissamment la grande carcasse joviale du père Arthur poursuivait son rapport :

— Ils me racontent un peu leur vie, font semblant de me draguer, ont surtout envie de chaleur. Nous finissons où finit la rue, je ne dois pas les gêner dans leur travail, c'est à eux de décider, certains arrêtent de se prostituer dès que je peux les aider sur une autre voie, mais ils sont tous les agneaux du seigneur, et moi leur berger !

Dans ces bars à la clientèle opulente, la prostitution ne se profère pas à moins de prendre le risque de briser « l'enchantement », à moins de souhaiter que rien ne se consomme. Tous les personnages un tant soit peu abonnés le savent : formuler les clauses du marché, c'est déprécier autant les uns que les autres.

Pour Norbert c'était son espace de sociabilité, à l'occasion aussi le lieu où il passait la nuit quand il n'avait plus d'argent. Parfois, un homme avec qui il avait préalablement pactisé dans l'assemblée montait avec lui ; il fallait toujours qu'ils aient parlé avant et que le courant soit passé, mais les patrons avaient changé !

Norbert était méditerranéen aux origines multiples, il était clandestin en France. Il vivait de travail au noir, souvent dans le bâtiment. Au jour le jour, il essayait de survivre. Il était assez seul, avait peu d'amis à Paris. Il dormait souvent dans un hôtel à côté de « Chez Django »,

dont le nouveau patron lui refusait maintenant l'entrée.

Ces hommes de rencontre nocturne s'acquittaient de la chambre, parfois d'un repas avant ou après, ils auraient pu être des femmes : publiquement, il ne devait s'agir ni de sexualité prodiguée ni de sexualité rémunérée ; les femmes à marauder dans de puissantes voitures de luxe au ralenti étaient moins nombreuses, mais existaient.

Le père Arthur longeait les façades des marchands nocturnes de rencontres luxueuses et saluait chacun, présentant Arthur et Simon, ses nouveaux « gardes du corps » comme il aimait à le dire et continuait entre deux saluts à leur expliquer la situation courante, les changements dus à l'exploitation forcenée du foncier parisien :

— Les nouveaux patrons font leurs expériences pour changer la clientèle : un videur désagréable, un groupe de musiciens « djeun's » et très cacophonique, des « Toi je ne sers pas, va te changer ! », devenant obséquieux devant les cossus qui font la bise, et ouvertement insultant envers les derniers blousons noirs de l'époque.

Un ami de Norbert pousse son cri de ralliement entièrement obsolète et qui fait rire tout le monde « Sexe, drogue et rock'n'roll ! », en dépassant le Père Arthur, salué d'un signe de main. Le geste est gentil, comme une œillade coquine, le Père Arthur les incite à passer une tête par l'entrebâillement furtif d'un bar en train d'ouvrir :

— Il va se faire virer lui, on va le retrouver au tapin à la Concorde ou au Bois, la rue est déjà pleine de tous les noceurs qui venaient se faire offrir un verre en échange de tendresse dans le bar de Mourousi, mais ils les virent tous, les rockeurs et les blousons cuirs ! le Père Arthur soupira ajoutant :

— Enfin...

À la table près du comptoir, Alain est déjà là, avec ce garçon plus jeune dont il est tombé amoureux en connaissance de causes et d'effets, en sortant des toilettes ; il sait bien qu'une partie des éphèbes arrivent ici pour troquer un peu de leur panache. Mais Alain est trop las pour croire que l'amour sans contrepartie lui soit accessible !

Rêver un peu, encore un peu ! Jouer le jeu du supplément d'âme, on dirait désormais ajouter du contenu original, faire l'hypocrite, posture obligée pour figurer en société. On ne dira pas que tu sais que je sais, que je sais ce qui coule dans tes veines et ne veut pas savoir quels sont tes cauchemars, ni si t'as froid ou faim !

La porte fut brutalement repoussée, presque sur leur nez, Simon sursauta et se rengorgea semblant près à l'attaque. Tandis qu'il commençait à se ruer sur la porte, le père Arthur le saisit ferment au bras et lui souffla :

— Arrêtes tout de suite Simon, on travaille ici, il faut rester tranquille !

— Ouais non mais t'as vu comment ils nous traitent, on faisait rien de mal !

— Je sais mais tu te calmes, on n'est pas là pour les bistrots et leurs restaurants de maquereaux, on est là pour les gars, c'est suffisamment difficile comme cela pour être accepté dans cette rue, et pouvoir leur parler, ne me casse pas mon boulot de plusieurs années, de toute façons leurs consommations sont trop chères pour nous !

Et le père Arthur éclata de son franc rire tonitruant habituel, comme un cri de ralliement et poursuivit :

— Venez je ne vous ai pas encore présenté tout le monde. Il y a un petit là-bas, il a dix-sept ans, les flics sont au courant, il veut se transformer, ce manque de tendresse, c'est encore un même, je l'appelle « Fleur bleue », et pour lui en dehors de notre présence régulière, je ne vois pas du tout ce que je peux, vous me direz votre avis !

— Mais tu veux dire, se transformer, il veut changer de sexe ?

— C'est cela, comme c'est impossible en France, il part à Londres, ça lui coûte cher, pour le moment il prend des médicaments pour se féminiser, il a même pas dix sept ans, les flics de la mondaine sont au courant, ils le laissent, je crois qu'ils s'en servent comme indic...

— Mais pourquoi ? Arthur était sidéré.

À l'heure où les jeunes de bonnes familles et les autres programmaient leur future vie sociale et les études ou formations leur permettant d'y parvenir, pour les plus motivés, ou géraient au mieux leurs temps de latence adolescente en fêtes et autre distractions, sportives ou nocturnes, ce garçon là voulait être femme !

— *Je ne suis pas bégueule, mais là vous n'allez pas être outillés, c'est du lourd ce genre de cas...*

/

Dominique s'immisçait, parvenait à atteindre les réminiscences neuronales de Arthur dans les plus insolites de ses moments de découverte des marges embourbées de la société. Papa n'était pas seulement chercheur, il était psychologue pour l'enfance inadaptée, Dominique savait donc ce que Papa savait, forcément...

Le Père Arthur avait été aumônier de la prison de la Santé. Un aumônier semble-t-il controversé puisque, comme il le disait avec son humour bonhomme coutumier, l'administration pénitentiaire l'avait libéré de force. Il était trop proche des détenus sans aucun doute, pas convenablement gardien, abonné solidaire des réprouvés.

Arthur et le Père Arthur avaient pris leurs petites habitudes. Cela rythmait un peu le désarroi inaudible dont Arthur semblait souffrir. Ce désarroi si souvent masqué par son activisme débridé et ses accès de jubilation furieuse dans les fêtes collectives régulièrement organisées durant les nuits agitées du squat USINE.

Son lundi soir était réservé au Père Arthur. Il filait le rejoindre rue Sainte-Anne et ensemble, parfois avec des amies de Arthur, ils arpentaient les différents lieux de prostitution masculine de la capitale afin de porter à des êtres en souffrance le témoignage d'un intérêt humain non monnayé, Simon les suivait, Simon savait.

Le Père Arthur bien évidemment y mettait un vieux fond de ses croyances personnelles. L'amour chez lui provenait et retournait à son sauveur et sa sainte trinité. Arthur avait des explications plus laïques. La diversité des motivations donnait sur le terrain la même compassion, Simon étant plus cynique bien sûr, il savait.

Peu importait à Arthur. Il en était des croyances comme des opinions politiques. À tous les niveaux il réfutait les idéologies et plaçait l'homme, ses tourments et ses aspirations, au cœur de ses préoccupations. L'aliénation était à combattre rue Sainte-Anne tout comme à l'USINE ou dans n'importe quelle autre situation.

D'autant qu'un certain nombre de garçons passant à l'USINE — plusieurs, pour ne pas citer de chiffres — circulaient également rue Sainte-Anne. Arthur les avaient discrètement croisés et reconnus, furtivement happés par une porte de bar. Les combines de survie étaient multiformes, draguer pour escroquer ou dévaliser en était une.

— *Jamais nous ne pourrons supporter de vous voir, de vous entendre, nous vous consommerons et nous vous jetterons !*

— *Au bout des routes de nos dérives jamais nous n'aborderons les rivages de vos déroutes ! Nous savons que nous ne serons pas fier de ce monde, d'aucun monde ; où peux-tu te complaire ?*

Dominique Premier en était si fière : elle seule était véritablement inoubliable, avait un prix sans se vendre. Elle le savait si bien qu'elle en jouait souvent. Arthur se demandait comment cela pouvait se faire qu'à ce point leurs destins se soient trouvés intriqués et qu'elle ait fait le choix d'une autre voie, d'une autre vie.

Arthur en serait mort. Le souvenir des amertumes le figea un moment. Elle avait ri de sa lettre maladroite de déclamation amoureuse :

— Je suis très touchée, je n'ai pas les mêmes sentiments. le couloir avait fondu devant lui.

Dominique Premier était là en intermittence, à chaque fois que des troubles majeurs envahissaient sa vie et son univers psychologique. C'était son trouble amoureux compulsif, lorsqu'il se perdait à ne plus savoir mener sa vie, à se figer d'horreur devant la peur de toutes les vies, inerte particule inconnue.

Lorsqu'il avait été tenté de mettre son corps encore intouché en vente sur le trottoir de la rue Sainte-Anne, Dominique Premier était là aussi un peu apeurée, malgré tout d'une disponibilité enjouée qu'Arthur ne lui connaissait pas :

— *Tu es sûr d'aller jusqu'au bout, tu mets tes fesses en jeu ?*

— *Je m'arrête quand je veux, je refuse ce que je veux, quel risque ?*

— *Oui petit gars et quand tu sentiras le gland explorer ta fente tu en reparleras mieux !*

Une telle verdeur était inhabituelle dans les souvenirs qu'Arthur avait de cette jeune fille n'aimant pas la trivialité, « les choses triviales » précisait-elle !

— *Vous les femmes vous vous y pliez ?*

— *Oui mais nous aimons peut-être !*

— *Et moi ?*

— *Toi tu veux de l'argent, en as tu si grand besoin ?*

Le Premier soir il n'était resté qu'une heure. Il ne voulut pas louper le dernier métro pour retourner passer la nuit chez Patrice où ils trompaient leur faim en buvant des litres de thé et en mouillant des quignons rassis de pain récupérés des dessus de poubelle dans les ruelles de leur quartier, encore prolétaire, du dix-huitième.

Il n'avait pas eu envie de traîner la nuit entière dans le congélateur aérien que devenait la Capitale ni de rentrer à pied. C'était un Février glacial. Les voitures passaient au ralenti, le temps pour leurs conducteurs, hommes seuls de tous les âges, de jauger la qualité de la marchandise exposée, par leur vitre baissée.

« C'est comme au marché ! » s'était dit Arthur. « Oui, une foire aux esclaves ! » Que voulaient ces hommes ? Que demandaient-ils ? Combien étaient-ils prêts à payer ? Combien fallait-il leur demander ? Arthur s'angoissait follement à l'idée qu'une des voitures ne s'arrête à son niveau, son ventre se tourmentait.

Lorsqu'elles passaient devant lui il tournait la tête, respirant de grands coups. Si le gars l'appelait :

— *Ho ! que ferait-il ?*

Il n'était pas préparé à cela, personne n'était préparé à cela. Il n'y avait pas de cours du soir pour apprendre cela et pourtant cela existait. Arthur en devenait curieux.

Dominique Premier se fit plus courtoise, plus discrète, secrètement cajolante, dans la douceur bénie du souvenir enfiévré de son cou juvénile et de ses cheveux chatouillant yeux et nez, pelotonnée dans la chaleur de sa mémoire, au coin de l'oubli, par-là dans ses arcanes intérieures, son duvet de pleurs.

Les voitures — pour la plupart de bonnes voitures de gens gagnant bien leur vie — poursuivaient leur lent défilé. Arthur se mit à scruter les visages des uniques conducteurs jeunes, vieux, pas trop moches, ordinaires et quelconques, tous un peu gênés comme s'ils n'étaient pas là ; n'assumaient pas.

S'ils avaient pu se mettre une cagoule sur le visage, Arthur pensa qu'ils l'auraient fait. Tiens

une femme ! Et pas vieille, ni vilaine ! Elle venait bien pour cela ! Ralentissant à chaque homme et scrutant, dévisageant ! Les sexes parvenaient à une forme d'égalité d'une bien étrange manière : avoir le droit de faire pire ?

La nature humaine est spécifique. Mise comme elle l'était, elle aurait pu draguer n'importe qui avec toutes les chances de réussite et elle préférait une relation rémunérée :

— *Je choisis, je paye, je consomme et je rends l'article à son trottoir.*

Simple comme :

— *Bonjour !*

— *Bonsoir !* la jeune Dominique lui avait déclaré vouloir devenir « Cougar », plus tard.

— *Et prendre ta retraite dans un monastère, à l'abri des paroles et des actes !*

— *Arthur, voyons quel est donc cet intérêt à vivre ce que tout le monde vit, si l'on ne cultive pas ses possibilités, il faut du calme parfois, souvent, ne pas dépendre, ne pas souffrir, de l'hygiène corporelle, c'est tout ; les hammam, les saunas, c'est pratique aussi !*

/

Les autres, les mâles, c'était pareil. Quand on a de l'argent tout s'achète et tout se vend. La ronde incessante des moteurs au ralenti, des sourires figés, des regards scrutateurs, le lassa d'un coup. Que foutait-il là ? Avait-il tant besoin du fric qu'il en espérait ? Il était l'heure pour lui de rentrer dans la soupente glacée.

Le lendemain soir Arthur était revenu. Il avait retourné toute l'histoire dans sa tête. Il n'y avait pas de raison morale l'empêchant d'y retourner. C'était là à sa disposition, cela existait, c'était un moyen de survie, il ne l'avait pas inventé. En supporterait-il le contact intime que cela supposait ? Il pourrait toujours refuser en cours.

Son imagination et ses fantasmes avaient bien tenté de donner un contenu à ce qu'on allait lui demander. Rien ne l'avait vraiment effrayé. Il pensait pouvoir demander cinq cent francs, de quoi pouvoir remplir le frigo de Patrice pour une semaine. Ne plus avoir faim et trouver l'issue, bâtir sa niche, avoir chaud.

Arthur n'avait jamais eu de désir homosexuel. Ça ne le tentait pas, ne l'avait jamais vraiment tenté. S'il ne savait pas faire ou ne supportait pas de faire ce qu'on lui demanderait, il pourrait toujours interrompre la transaction. Il aurait simplement perdu son temps. Et puis si c'était une femme, comme l'autre, comme Dominique ?

Rarement, des femmes venaient au volant de grosses voitures : il lui sourirait et se montrerait avenant. Il s'était vêtu chaudement, ayant emprunté à Patrice son gros manteau de skaï confortablement doublé de laine acrylique. Prévoyant d'y rester plus longtemps et il était revenu à son poste, choisi pour voir les voitures pénétrant la rue de face.

Et si c'était des types ? Il resterait immobile sans bouger et n'engagerait à rien. À ce qu'il avait vu la veille les voitures s'arrêtaient rarement. Il avait vu deux négociations aboutir en une heure par les vitres baissées électriquement et ils étaient quinze, vingt à attendre le long de la rue, comment faisaient ils ?

Attendre, attendre, et par une froide nuit d'hiver ce n'est pas tendre. Au bout d'une heure un groupe de deux femmes pas trop laides et un homme de taille corpulente se dirigea d'un pas décidé vers lui. Une partie carrée, il n'y avait pas pensé. Du bourgeois bienheureux en goguette visitant le marché nocturne des jeunes hommes.

Ils viennent de passer une bonne soirée et s'encanaillent à plusieurs. Ils plaisantaient entre eux, joviaux. Arthur, médusé, était adossé à la grille derrière lui, avait étendu les bras à l'équerre agrippant les barreaux, étirant son épouvante, soudain mou, il était clairement venu pour cela et cela se précisait, l'émotion envahit son visage.

Déchirant son effroi arrivait sa Première touche, claire nette et sans bavure. Les trois descendaient la rue directement vers lui, saluant rapidement les types du trottoir. L'appréhension cumulée de l'attente évoluait en montée du désir, d'envies troublées :

— *Tachons de ne pas avoir trop mauvaise figure.*

— *Tiens toi bien, souris...*

Arthur voyait le bonhomme s'approcher. Il avait la cinquantaine, les cheveux blancs, le visage rond et éclairé, un grand sourire franc. L'homme parvenu à son niveau s'arrêta, les deux femmes s'écartèrent légèrement, le temps de la prise de contact, Arthur allait bientôt tout savoir, les souhaits, les contreparties.

— C'est comment ton petit nom ?

— Arthur...

— Arthur ! Arthur ? Moi c'est Arthur aussi, nous avons le même prénom... Arthur ou Jésus ? le type gloussa.

— Pardon ?

— Oui, quand je t'ai vu tout à l'heure, tu avais les bras en croix, comme notre sauveur, Arthur sauvé sauve Arthur sauveur...

— Sauveur est aussi un prénom...

— Je suis curé, gloussa t-il à nouveau — en montrant son col noir et blanc orné d'une petite croix qu'Arthur n'avait pas encore repéré —, tu croyais que j'étais client ?

— Eh ben oui... le curé éclata en un large rire sonore et enveloppant.

— Tu n'es pas trop déçu ? le curé avait une voix douce et chaude ; suave.

— Euh, non pas trop. ils se sourirent.

Il n'osa pas lui dire à quel point il était soulagé.

— C'est la Première fois que tu viens n'est-ce pas ?

— Non, je suis déjà venu hier...

— Et tu as fait affaire ?

— Euh non, non, pas d'affaire...

— Bon, tu ne vas pas rester là, j'habite à Cachan où je dirige une communauté d'éveil à la vie religieuse. Nous avons une chambre d'ami, nous pouvons t'héberger cette nuit, ça te dit ?

— Euh... oui !

— Ça nous permettra de faire connaissance, de voir quel est le problème qui t'amène ici ce soir, peut être d'apporter une solution.

Arthur était curieux de toute nouvelle rencontre, cela ne l'engageait pas.

L'Église il savait à quoi s'en tenir et la religion tout dépendait par qui elle était portée. Pour sa part étant donné ses convictions communistes libertaires il n'y avait aucune chance qu'il se convertisse. Voir une communauté d'éveil à la vie religieuse de l'intérieur excitait sa curiosité, il fut la réussite la plus rapide et facile du père Arthur.

/

— Tu viens, on t'enlève ?

— Oui, allons y !

La voiture était le long du trottoir, les deux femmes s'installèrent à l'avant. C'est comme cela qu'il avait fait la connaissance du Père Arthur, son Premier et dernier client. Arthur n'était pas fait pour le tapin non plus, maintenant il le savait.

Le lendemain matin, avant l'effervescence du petit-déjeuner, le Père Arthur gratta à la porte de la petite chambre. Arthur venait de se réveiller, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas dormi dans un lieu en sécurité, chauffé.

— C'est la messe dans dix minutes à la petite chapelle à l'entrée, tu viens ?

— Non, merci Arthur, je ne suis pas croyant, désolé.

— Tu n'es pas forcé, les histoires de foi c'est individuel, je passe te chercher pour le petit-déjeuner tout à l'heure, le service est court le matin, à tout à l'heure, tu as une petite salle d'eau au bout du couloir, si tu veux, prends une douche !

A deux pas de la station de R.E.R. « Arcueil Cachan » la communauté était formée de trois religieux et d'environ six étudiants ou jeunes professionnels qui voulaient y prendre un an pour réfléchir à un choix de vie au travers d'un vécu de la vie communautaire, simplement vivre sous le regard de Dieu.

On l'appelait en fait la communauté d'Arthur, car il était au départ le seul religieux, avec une dizaine de jeunes. En septembre 1982, la communauté avait déménagé au 14, rue Carnot

et en septembre 1983, Patrick Zago, un autre religieux était venu renforcer l'action du père Arthur, la structurer, l'encadrer.

Dans les locaux d'une petite pension de famille venant de fermer et que l'Assomption achète, par l'Association des Amis du Père d'Alzon, la communauté permettait aux jeunes accueillis de continuer à suivre les études dans lesquelles ils étaient engagés, ou à exercer le métier qui étaient le leur.

Là résidait l'une des spécificités de la communauté. Elle n'était pas un foyer tenu par une communauté de religieux, le jeune faisait partie de la communauté, il en était un des membres, il était responsable pour sa part de l'animation et de la vie de celle-ci, préparait et partageait les repas.

Il intervenait dans les décisions, c'était un mode de fonctionnement souple dont le but n'était pas de provoquer une rupture avec la vie qui était la sienne avant son entrée dans la communauté, mais de permettre de prendre un temps pour discerner mieux, voir confirmer une éventuelle vocation.

Arthur y était retourné souvent par la suite. Il aimait cette atmosphère préservée des bruits du monde, presque monastique. Les étudiants étaient calmes, légèrement distants. Arthur représentait pour eux l'irruption de ce bruit du monde. Le Père Arthur l'utilisait un peu pour cette raison, c'était son rôle d'éveilleur.

Car pour le Père Arthur, en bon prêtre assomptionniste, hormis la méditation et la prière, l'engagement du religieux auprès des démunis, des esquintés de la vie, était une des fonctions essentielles du sacerdoce. Il avait été aumônier des prisons de France, et interdit de prison à vie par l'administration.

Après l'office matinal de courte durée. Le Père Arthur tint à présenter Arthur aux pensionnaires présents au cours d'un copieux petit déjeuner. Il s'amusait follement de cette curieuse homonymie et y voyait le signe d'un mystérieux message adressé à l'ensemble de la communauté, rien de moins.

Deux heures plus tard Arthur sortait de la communauté avec un sac de victuailles rempli à ras bord, de quoi régler ses problèmes de faim pour un bon moment. La discussion avait été attachante, le Père Arthur s'était beaucoup intéressé au projet USINE en construction. Ils décidèrent de se revoir.

Après l'ouverture du squat le Père Arthur leur proposa de les inscrire à la Banque Alimentaire fraîchement créée. Toutes les semaines ils seraient ravitaillés. Il leur suffirait de venir avec une camionnette et ils seraient servis en fonction de leurs besoins du moment et des arrivages de produits.

La Banque Alimentaire avait été créée par une réunion des trois grandes forces caritatives

d'essence Chrétienne, les Emmaüs, le Secours Catholique et l'Armée du Salut. Son président Bernard Dandrel recevrait le Père Arthur et deux membres du collectif USINE dès l'ouverture du squat, en toute simplicité, Coluche n'était pas là.

/

Pour l'heure cela faisait bien trois mois — tout l'hiver, et Février était glacial — que le projet ne prenait pas forme faute d'avoir encore le lieu idéal pour l'abriter. Arthur venait de passer la nuit avec Patrice et Fernand à écrire à trois dans le petit Hlm de Montreuil. Il les avait laissé se réveiller, il fallait qu'il trouve.

Fernand furetait dans la pièce bougeant des objets sur le bureau, les déplaçant. Il devait chercher quelque chose. Ce fut sa Première vision de la journée. Fernand avait enfin trouvé, les grattements des matières s'atténuaient. Avant de refermer les yeux Patrice le vit enfoncer une cassette dans la petite chaîne au-dessus de sa tête.

De la pièce contiguë parvenaient des bruits de voix assourdis. Il reconnut la voix de Claude, puis celle de Raphaëla. Il sentit une odeur de café frais, se dit qu'il devrait se lever bientôt. Il avait l'estomac retourné, des courbatures partout et une barre de douleur au niveau des yeux, tant qu'il aurait un corps jeune !

Sa vessie lui causait des élancements dans le bas ventre. Il faudrait qu'il se lève quand même au moins pour aller pisser. Il ouvrit les yeux à nouveau. Il faisait plein jour. Il regarda le réveil, midi dix et ils s'étaient couchés vers quatre heures et demi cinq heures. Il se sentait éméché, grisaille, sans énergie ni envie.

Le jour après avoir pesé le fil du temps revint dans la pièce. Raphaëla servait le café et Fernand tournait comme un ours en cage. Tout à coup une ombre mordorée s'était levée sur la salle. Il eut envie de leur dire que cette ombre les guettait. Elle allait allumer en eux des désirs enfouis et savoureux comme des caresses.

Avec l'esprit courageux ils allaient fermer les yeux et découvrir l'espace de leur intérieur. Le monde merveilleux se pointait. Ils pouvaient s'ouvrir vers des galaxies désordonnées et inattendues, des galaxies rêveuses et indomptables. Elles soufflèrent sur leurs vies effilochées, garantiraient et régénéreraient leurs aventures.

Il fallait avoir le courage infini et beau de fermer les yeux et de se laisser porter avec aisance et confiance par ces fleuves tumultueux. Ces flots rouges et chargés d'adrénaline les emmèneraient dans ce pays d'où personne n'a jamais eu envie de revenir, enfin amarrés à leurs chimères, délivrés des pesanteurs.

Avec la douce tranquillité des âmes reposées ils pourraient approcher de ces rivages bigarrés et de ces colliers multicolores faits des multiples goûts, odeurs et couleurs, nommés

durant leur vie et dans leur inconscience béate et conditionnée le bonheur : l'espérance de l'espèce humaine, la bêtise ordinaire aussi.

Mais il ne voulait pas troubler l'harmonie de ce réveil par des propos inconsidérés. Il prit la tasse de café présentée par Raphaëla avec un sourire chaleureux. Il s'assit, se surprit à siroter avec plaisir cette coupelle de breuvage fumant dans l'apaisement trépidant de Herbie Hancock, la chaine trônait au milieu des livres

Il se souvint du rêve fait cette nuit, enfin ce matin. Cette vieille lui était apparue et il ne l'avait pas reconnue. Elle n'avait pas de rides. Là où elle était maintenant il n'y avait plus besoin de rides pour marquer l'âge. L'espace vibrat, les gnomes attendaient, le type souriait en bas sur la dalle de la cité « Jean Moulin » de Montreuil.

Lorsque le pétard commença à tourner il se détendit, posa sa feuille et son stylo à côté de lui sur le canapé et bailla. Cette histoire sordide et belle l'avait mobilisé corps et âme durant quatre ans à la sortie de son adolescence pour le laisser anonyme sur le sable et valeureux. Les étagères étaient constituées de briques et planchettes superposées.

Comment la raconter ? Comment réussir à ne pas être nié, enfoui sous les vestiges de sa mémoire défaillante. Cela l'avait dépassé. Ces délires et souffrances endurés, ces partages et ces oublis de soi-même. Quatre années arrachées à sa vie, dans quel monde découvert, pour quel monde, qu'avaient-ils tous gagné, des papiers pour étrangers ?

Ce n'était pas possible qu'il n'en reste rien. De dix huit à vingt-deux ans il avait vécu en s'aliénant volontairement pour, pour quoi ? Répondrait-il à cette question, le reste ne serait plus que du remplissage, de l'accessoire. Il ne pouvait en dépasser le stade, abandon de son être, oubli des vicissitudes surmenées et hôtels moites.

Les provisions redistribuées par la communauté de Cachan le lendemain de la rencontre des deux Arthur avaient fait long feu. Arthur devait à tout prix encore faire bouger les lignes, donner l'impulsion manquante. Il quitta la cité « Jean Moulin » et fila dans les rues serpentant de Montreuil-sous-bois, désertes et malades.

/

Il faisait une caillante à couper les doigts vifs et Arthur, mal fagoté, se recroquevillait dans sa veste de paletot décousue comme un escargot dans sa coquille. Il venait à nouveau de prendre une grande décision, un coup d'accélérateur pour leurs réunions ; le pieds-de-nez habituel qu'il faisait au destin : se secouer.

Il décida d'y passer la journée s'il le fallait mais de trouver le lieu avant la réunion du soir. Les troupes du début s'amenuisaient et ne résistaient pas à l'attente. Il fallait maintenant absolument agir très vite avant qu'ils ne soient lassés par des recherches toujours

infructueuses, des déplacements en nombre devant des ruines.

Et c'était bien le choix du lieu qui posait problème. Au début, Arthur n'y avait pris garde. Il lui semblait que tout ceux qui se revendiquaient de l'ancienneté squatteuse allaient montrer par la pratique l'étendue de leur expérience et les bienfaits de leur savoir faire éprouvé ; ils ne proposèrent que des terrains vaguement murés.

Il ne s'en était pas occupé du tout, dans un Premier temps, attendant patiemment que les plus aguerris d'entre eux au sport de l'ouverture des portes et des sésames leur enseignent ces nouvelles connaissances si indispensables au nouvel équilibre de sa vie : avoir un toit au dessus de soi, promouvoir des activités

Et puis et c'était bien de cela qu'il s'agissait : ne plus payer de loyer, ne plus aller perdre sa vie à la gagner, renverser l'ordre du monde, constituer les forces de réserve d'une humanité libérée peu à peu de ses chaînes, de ses massacres et de la domination de peu sur tous, s'extraire de la production, la choisir.

Marchant vite et filant dans les ruelles industrielles du Bas-Montreuil, Arthur levait les yeux vers les baies vitrées, les rideaux de fer, les lourdes fenêtres ou les portes cochères, guettant patiemment le moindre signe d'un abandon entretenu, des lieux vides et en bon état, spacieux et correctement éclairés, le bijou quoi.

Tout ce qu'il voyait au gré des rues arpentées ressemblait à une vaste friche industrielle entrecoupée de pavillons modestes et de petits immeubles pauvres. Quelques terrains vagues indiquaient le chemin aux bulldozers. La rénovation ne tarderait pas, quelques années, le temps d'une restructuration industrielle.

Des centaines de mètres de locaux désaffectés très dégradés portes ouvertes aux quatre vents. Une vraie rue fantôme à cinquante mètres du métro et deux cent du supermarché. Arthur avait trouvé, c'était là, le numéro 15 de la rue Kléber semblait en apparence leur convenir à tous, l'immeuble paraissait propre.

De l'autre côté de la rue ouvrait une petite porte vitrée sur un bistrot de quartier. Arthur s'y arrêta pour s'y réchauffer un peu. À un centime près il avait juste de quoi s'offrir un café. Il entama la discussion sur les rues fantômes trouvées aux alentours. Il se réchauffait, il avait trouvé, la conversation l'enchantait.

Il eut bientôt plus de renseignements qu'il lui était possible de noter en un seul mouvement sans attirer l'éveil. Tout concordait, les lieux étaient vacants depuis plus d'un an. Il nota les coordonnées du propriétaire. Le lieu était compact, fermé, facile à défendre contre vigiles, fachos, flics, propriétaires en colère.

Il lui restait désormais à visiter. Comment s'y prendre ? Il se coula dans la peau du personnage qu'il s'était choisi d'être. Responsable d'association culturelle cherchant un local ?

N'était-ce pas un peu ce qu'il était ? Avait-il trouvé l'endroit idéal, recherché, rêvé en moins d'une heure ? Il avait suffi de s'y mettre.

La chaleur du café longuement siroté s'estompait un peu. Il commença à ressentir de nouveau le froid cisaillant. Il y était presque, ne restait plus à trouver l'entrée la plus discrète, et le dossier serait bouclé. Affaire rondement menée, allez, hop, pas d'hésitation ! Il faisait froid, il avait hâte de rentrer au chaud chez Fernand.

Par une ouverture de la palissade du terrain vague contigu il vit un chemin possible pour entrer. Le terrain se prolongeait jusqu'à la rue parallèle et il y avait caché par les hautes herbes un passage derrière le bâtiment. Il fit le tour, escalada vivement la palissade, trouva la porte de derrière que quelques détritus maintenaient.

Personne ne l'avait vu, après la végétation le masquait. Il escalada un petit muret de briques et la porte en bois lui tendit les bras. Elle était ouverte, il suffisait de pousser. Cinq minutes après être sorti du petit bistrot il le voyait par les carreaux sales du Premier étage. Il était dans la place, le projet démarrait.

L'ancien dépôt de vente de meubles était désaffecté depuis deux ans. Il explora les lieux. L'électricité était en bon état. Au Premier étage des sanitaires et des douches propres les attendait. Une série de lavabos suivis de deux immenses pièces de cent mètres carrés. La plomberie était saine.

Au deuxième étage des ateliers potentiels superbement éclairés étaient desservis par un monte-charge descendant aux caves de la même surface. C'était cela, il avait trouvé. Il ne fallait plus perdre de temps. Il voyait déjà un bar sauvage au rez-de-chaussée près de la petite porte d'entrée. Des volutes de ravissement l'envahirent.

La clé était au sol. Il s'en saisit comme d'un joyau et l'essaya tout de suite. C'était la bonne, l'extase. Derrière lui un garage donnant sur la rue avec un quai de déchargement. Il ressortit par la porte de la rue, referma la porte et s'en fut la clé de la future USINE de Montreuil dans la poche. Il se sentit léger.

/

Un quart d'heure plus tard, muni des croissants adéquats, il sirotait un café chez Fernand et Patrice vasouillait en plein réveil. Un pétard au bec Fernand était sceptique et amusé par l'exaltation d'Arthur.

— N'oublie pas les nerfs de bœufs au petit matin, petit malin comme à Bagnolet.

— Non, Fernand, là c'est beaucoup plus grand que Bagnolet, et nous sommes plus nombreux, c'est géant ! C'est une usine en bon état, huit cent mètres carrés minimum !

— Ho là là ! Tu me fais rêver ! Ce n'est pas possible, c'est trop beau ! Si vous y arrivez,

c'est génial ! Je n'y crois pas, c'est un conte de fée, vous n'avez pas la baguette magique, elle est où ta baguette magique ?

— La force c'est le nombre, ils ne t'ont pas appris cela les camarades de l'Huma ?

— Laisse tomber mes camarades de l'Huma, occupe toi des tiens, tu verras bien !

— Et toi ça ne t'intéresserait pas de participer à ce coup là ?

— Non tu ne vas pas m'embarquer dans un truc qui n'existe pas encore ! Quand vous aurez pris le pouvoir, je veux bien vous éclairer de mes conseils, ministre à vie pas moins, tu connais nos pratiques, non ? En plus les camarades du Parti, ils n'arrêtent pas de me tanner pour que j'anime la cellule de la cité. S'ils croient que j'ai le temps, mon travail militant je le fais déjà à l'Huma, ça suffit, après il faut que j'ai du temps pour moi, pour écrire, pour être chez moi, tranquille, l'Autonomie est partout. Tu sais quand j'habitais dans le foyer de jeunes travailleurs de la rue de Tlemcen, je connaissais Momo le frère de tes deux sœurs, de Nora et Kahina, avec ses jeans volés et ses combines, je venais d'arriver en France, en direct de la Martinique, je me sentais seul, j'étais toujours dans les bouquins au squat. Les gars, ils étaient toujours à monter un coup, moi, on savait que je n'étais pas doué, c'est tout juste si on me demandait de faire le pet, et là, c'est les jeunes communistes qui sont venus me parler en Premier, dans la rue, je partageais leur avis, et ça m'a fait un bien fou, j'ai pris ma carte. Depuis je travaille à l'Huma, c'est ma manière de militer à l'intérieur du parti, les choses changent, regarde Juquin, et il y en a d'autres, on ne peut être partout, je suis avec vous bien sûr, je souhaite que vous réussissiez !

— C'est bon, c'est bon, ne te fâche pas, tu passeras nous voir ?

Arthur s'allongea un moment, la tête emplies du pétard et de ses espoirs. La porte s'ouvrait à nouveau devant lui. Michèle ou Fernand l'hébergeraient le temps des préparatifs. Il ne leur faudrait pas plus d'une semaine pour rassembler tout le monde. Tout était prêt, il n'y avait rien à casser, juste occuper et s'occuper.

Il lui fallait passer quelque coup de téléphone pour que tous soient là ce soir. Ils visiteraient l'endroit à la lueur des lampes de poches. Il n'y avait que cinq stations de métro entre les deux locaux. La réunion d'ouverture aurait lieu sur place. Régler les derniers détails pour l'occupation, être discrets.

/

— *Ça y est, tu l'as ton repaire de conspirateurs ?*

Dominique Premier était heureuse pour lui. Dominique ne pouvait que se réjouir de ses succès puisque Dominique avait dédaigné toute reprise de contact. Puisqu'elle ne voulait plus le revoir elle ne pouvait que souhaiter son bonheur, même de loin.

Arthur devait bien reconnaître que Dominique Premier, modèle unique de jeune fille, n'eut pas été à sa place à fréquenter des Maxwell et à slalomer entre les coups rageurs de Doc Martens des petits Punks énervés. Son papa n'eut pas laissé ainsi végéter sa fille unique, œuvre de toute sa vie.

De toutes les barrières infranchissables tenant Dominique Premier au loin d'Arthur la plus difficile était le choix qu'elle-même avait fait, le rejetant dans les limbes de l'existence niée, sacrifié au bénéfice d'une réussite sociale future, inapte aux usages des mondanités des salons escomptés.

Arthur vivait avec le souvenir d'elle, en constante conversation, en partie double permanente. Elle savait tout de lui, de sa solitude et de ses peurs. Il tâchait en toute occasion de ne pas la décevoir. De la même manière que si elle avait été présente physiquement à ses côtés, elle était en lui.

Dans les moments les plus difficiles et douloureux elle apparaissait rayonnante et enjouée, subtilement cajolante, pensait les pires de ses plaies, accompagnait les plus douteux de ses choix, acquiesçait à ses courages et ses faiblesses, encourageait ses combats, soutenait sa vie, était son répondant, son adoucissant.

Lorsqu'il avait tenté de braquer une poste, Dominique Premier souriait moqueuse:

— *Tu fais ce que tu veux, tu as toujours fait ce que tu voulais.*

Ce câlin imaginaire l'emplissait d'une chaleur douce, remplaçait les bras de sa mère et faisait oublier l'odeur terrible de l'infirmière de la pouponnière si propre, antiseptique et professionnelle.

— *Ne me cherche pas plus en moi que je n'y suis ! C'est moi la chercheuse, quand j'aurai fini mes études, je saurai tout ce que tu sais !*

— *J'aurai vécu toutes les vies*

— *Je serai toi, tu seras moi.*

— *Nous sommes ensemble depuis si longtemps.*

— *Je suis ta douceur et tes caresses.*

— *Tu m'imagines si bien.* Dominique Premier s'esclaffait:

— *Allez c'est parti mon Kiki ! Ce soir champagne pour tout le monde ! N'oublie pas d'être très méchant ! Tu te souviens comment c'est d'être très méchant ! Tu vas savoir faire, t'es sûr ? Ce n'est pas facile ça ? Vous n'avez même pas répété !*

Par moments et sans effort aucun il s'asseyait au bord de lui-même et contemplait le vide des espaces. Son esprit ouvert au bord des vides quantiques dont nul chercheur ne parvenait à théoriser ni à définir l'origine, encore moins la matière ou l'énergie, le mystère des créations, les sources de toutes les vies.

Dominique Premier revenait sourire dans l'entrelacs de ses synapses flottantes. Ils étaient entrés dans le petit bureau de poste. Les deux guichets étaient sur la gauche au bout d'un hall tout en longueur. La porte à surveiller faisait face à l'espace de consultation des bottins et aux cabines téléphoniques : quelques billets à prendre.

Dominique Premier souriait à nouveau.

— *Ben voilà mon gars tu voulais savoir, et tu y es.*

Arthur souriait, il n'avait pas peur. Il fut froidement lucide. Il calcula, le nez dans un bottin à l'envers. Il notait les éléments devant lui. Les deux files à maîtriser, les réactions possibles, les héros cachés ?

Petit gars, c'est la révolution dans ton cerveau, faut bouger maintenant, moins de trois minutes ils t'ont dit !

Dominique Premier rigolait bien, le coin de son œil était intrigué et un peu inquiet. Même au plus fort d'une rigolade générale elle conservait cet éclat triste au fond des yeux. Arthur était ressorti de la poste sans être devenu braqueur.

/

Arthur se secoua de ses réminiscences, il se demandait parfois si ce n'était pas un handicap flagrant, de se trouver ainsi happé, par des histoires intérieures connues de lui seul, au beau milieu d'une action toute autre. Le père Arthur était arrivé au bout de la rue en compagnie de Simon, devançant Arthur et ses rêveries de quelques enjambées.

Ils faisaient face à une jeune fille incongrue dans cet espace de prostitution exclusivement masculine : elle avait une belle chevelure très volumineuse et bleue, « Fleur bleue » avait dit le père Arthur, avec son humour de jeux de mots ; il ne s'était guère trompé, cette très jolie fille était un garçon mineur ayant besoin de beaucoup d'argent.

— J'ai toujours été une femme, enfin une petite fille et puis une adolescente, mon corps de garçon, enfin d'homme je ne peux plus le supporter mon père, quand j'ai vu mes Premiers poils pousser j'ai crue devenir folle, je me rasais tous les jours pour ne pas les voir, maintenant avec l'épilation hormonale ce n'est qu'une question d'argent.

— Mais donc là tu te diriges vers un changement complet et définitif de ton aspect physique ?

— Ce que je veux c'est que mon aspect physique corresponde à ma personnalité profonde, celle que j'ai toujours eue, je suis une fille et je veux être une femme, et je me moque que l'on nous traite de cinglées et que l'on nous ai rangées dans le DSM III de 1980.

Le père Arthur se retourna sur eux pour leur expliquer ce qui venait de s'échanger :

— Ah « Fleur », puisque tu n'aimes pas « Fleur bleue », et que l'autre prénom n'est que

ton prénom de trottoir...

— Va pour « Fleur » mon père, quand je serai libre tu connaîtras mon vrai prénom, mais « Fleur bleue », non vraiment mon père, c'est comme si vous me disiez que je ne suis pas raisonnable et que je vis dans un conte, je peux vous assurer que ce n'est pas un conte, mais un vrai combat, si je retourne au pays, on me tue, les médicaments me font pousser les seins et m'empêchent de bander, je me fais lapider direct, même pas bonjour...

— D'accord Fleur, je sais très bien combien ce n'est pas facile, et je te reconnais ton courage, Jésus ne te jettera pas la pierre et moi non plus...

— Jésus, Jésus, laisse le là où il est, je le prie, je le prie et il me répond pas, alors hein... et puis il est tout moche à pendouiller sur sa croix...

— C'est parce qu'il est trop en toi, tu n'arrives pas à l'écouter... mais Fleur laissons cela, je veux te présenter un nouvel ami qui rêvassait derrière, Arthur, nous avons le même prénom, il est nouveau, il a essayé deux nuits et puis il m'a rencontré, alors maintenant il vient m'aider à tourner dans la rue, cela fait du bien de parler, non...

— Tu es toujours le bienvenu père Arthur, je ne suis pas comme ceux qui ne veulent pas te parler, je parle à tout le monde, et puis je ne suis pas un mec avec leurs grosses couilles de merde qui leur remonte au cerveau, j'ai horreur de ma queue, je serai bien content d'en être débarrassée, et je ne suis pas folle, c'est comme si c'était une grosse verrue, c'est pas à moi... en plus ces mecs ils ne savent même pas me baiser...

— Fleur est très bavarde Arthur, bon, Arthur lui il est presque muet des fois, voilà, Arthur et Simon, ce que nous disait Fleur c'est que ceux et celles qui pensent que leur corps n'est pas adapté à leur personnalité psychique ont été rangés dans un truc qui catégorise les maladies mentales au niveau mondial, c'est le DSM III, c'est une sorte d'annuaire des troubles mentaux concocté aux États Unis en 1980, on y range beaucoup d'autres personnes, les homosexuels en sont sortis en 1973, mais le délire mystique y figure toujours... Bon, Arthur, Simon, un petit mot ?

Arthur s'avança doucement :

— Vous êtes bien jolie mademoiselle, j'espère que votre chemin ne sera pas trop dur et que vous trouverez de l'harmonie dans votre vie

— Père Arthur, vous me présentez des personnes charmantes, dommage que ma vie personnelle soit en friche en ce moment beau brun, je sens que je vais rougir...

Simon n'était pas dans son meilleur élément, les piques envers la masculinité l'avaient offusqué :

— Ce que je ne comprends pas Fleur, c'est que si tu n'aimes pas les hommes comme cela qu'est ce que tu fous là, et puis si tu changes d'avis après, si le corps d'une femme ne te

conviens pas non plus, qu'est-ce que tu fais ?

— Alors toi Simon, mes félicitations, heureusement que je ne dépends pas de ta compréhension, tu ne te poses pas de question, t'es un mec, tu changes pas d'avis, t'es un mec, voilà c'est tout simple, je suis une femme, je ne change pas d'avis non plus, puisque je suis une femme, je ne veux pas devenir ce que je suis, je veux juste que l'on répare mon corps de sa maladie... de sa difformité... c'est sale...

Le père Arthur reprit les choses en main en interposant sa grande carcasse joviale entre ce début de courtoisie brusque :

— Bon, nous allons continuer notre petit tour Fleur, on se revoit la semaine prochaine, à moins que tu n'ais besoin de quelque chose d'ici là...

— File moi cent boîtes d'Androcur, mon dealeur est de plus en plus cher, et cent mille francs pour l'opé, après c'est bon, tu me vois plus ici...

Le père Arthur éclata d'un grand rire :

— Désolé, mes moyens ne le permettent pas, Fleur, sérieusement, tu passes à la communauté de Cachan...

— Bien sûr mon père, quand j'aurai froid... au revoir beau brun... dans quelques années peut-être... ah Simon, si tu les aimes les mecs, sert toi, y a ce qui faut, ils sont tous là aujourd'hui... Mon père une bise chrétienne...

— Oui, oui je t'embrasse Fleur...

/

Lorsqu'ils furent éloignés de quelques pas, Simon lâcha la vapeur...

— Mais père Arthur, il est cinglé, il faut qu'il se fasse soigner...

— Simon, tu es trop pressé comme d'habitude, si tu savais tout, ce mouflet tapine depuis deux ans, non seulement il est mineur, mais en plus il est sans papier, comme il est mineur les flics doivent le relâcher..., dans son pays, si on l'y expulse, il ne fait pas deux pas sans se faire lapider, et comme il n'a pas ni papiers ni autorisation parentale : il n'est pas pris en charge officiellement ; il fait donc tout son parcours au double ou au triple du prix au marché noir, et chez moi c'est Dieu qui est seul juge, mon rôle est de ne pas lui tourner le dos, Fleur fait partie de mes brebis, comme toi Simon !

— Oui bon t'as toujours ta manière de dire les choses, mais c'est dans sa tête le truc, il est cinglé, c'est tout...

— Et toi Arthur, ton avis...

— Je suis comme toi père Arthur, je ne juge pas, Dieu pas Dieu, ça ne me concerne pas tu le sais, mais en effet, on ne peut rien empêcher, c'est un destin étrange, et je ne suis pas de

taille pour entrer dans la tête des autres, il y en a dont c'est le métier, est-ce que sa clandestinité lui permet de voir quelqu'un...

— J'ai un ami psy quelque chose, ils se sont vus plusieurs fois, s'il avait l'âge et était en règle cet ami me dit que ce serait pris en charge dans certains pays, il est vraiment femme dans sa tête, Fleur est une femme.

— En tout cas ce qui compte c'est s'il le vit à peu près bien et s'il ne souffre pas de son parcours...

— Tout à fait Arthur, nous souffrons tous plus ou moins de notre parcours, tu le sais toi Arthur, est-ce que c'est jouable ou pas, où n'y a-t-il pas mieux à faire ? Et Dieu dans tout cela ? Il est l'amour qui est en toi Dieu, est là parmi nous et nous permet de supporter, si nous aimons, Dieu est en nous, n'est-ce pas ?

— Oh, mais si tu le dis père Arthur...

Dominique Premier qu'Arthur n'avait pas entendue depuis quelques pas se fendit d'une cajolade à sa manière :

— *Ah, tu vois, je suis l'amour qui est en toi, écoute ton curé, je suis donc son Dieu...*

— *Bien sûr ma belle dis moi vous nous trouvez l'algorithme qui rétablira la justice et la paix quand ?*

— *J'y travaille, j'y travaille mon cher, patience...*

Arthur aurait aimé aussi s'appuyer, se reposer en confiance ! S'il avait pu voir naître l'espoir d'un regard ! Une ébauche de tendresse, un encouragement tactile, une volonté de se fondre ! Ne pas sentir ce vide sidérant, cette absence d'empathie propice aux trahisons envers l'humanité, jusqu'aux crimes, alors il suivait le curé.

Les sociologues issus des plus hautes études établiraient-ils un jour l'algorithme de calcul du seuil minimal d'empathie par personne pour qu'une société puisse survivre ? Une réunion de gens bien habillés allait se tenir pour soutenir les pouilleux à la rue et menaçait de tout organiser, parlait de protocole d'intervention.

Le père Arthur fulminait, entre deux rencontres espacées de plusieurs enjambées que l'unijambiste franchissait comme un sportif — la rue Sainte Anne était son bureau et son quartier général d'état major —, la prothèse qui enserraient le moignon du père Arthur au dessous de son genoux gauche n'avait qu'à tenir.

— Je tiens absolument à faire intervenir votre témoignage à tous les deux, non vous comprenez, nous avons commencé ce travail sur la prostitution masculine il y a plusieurs années, personne ne voulait en entendre parler, cela n'existait pas, ne concernait personne, et maintenant les associations veulent reprendre le secteur à leur manière.

Le père Arthur avait la conviction fort déterminée et corpulente, il tonnait à voix basse,

puis se détournait d'eux et abordait le suivant, la paume franchement tendue et ouverte :

— Comment vas-tu, c'est comment ton petit nom à toi, aujourd'hui et ici, tu me connais, tu ne viens pas souvent ici, on s'est vus il y a un mois ou deux, c'est bien toi qui joue dans les films pornos ?

— Mais père Arthur enfin, oui c'est moi, mais je t'ai dit de ne pas t'occuper de moi, je n'ai rien à te dire, je fais un métier comme beaucoup d'autres, je suis acteur, et quand c'est la crise, je viens compléter ici, mais lâche moi, tout va bien, je n'ai besoin de rien !

— Non mais c'est sûr, heureusement mon grand, j'aurais rien à donner dans ce sens, mais on peut parler, cela fait du bien de parler non ?

Simon persifla derrière l'oreille d'Arthur :

— Tu vas voir qu'à lui il ne va pas lui filer la médaille de la Vierge !

Chuchotant Arthur lui répliqua du tac au tac :

— Tu paries que si !

Moins de trente secondes plus tard Arthur tapa sur le dos de Simon en rigolant :

— Il faut toujours se méfier de ceux qui ont une ligne directe...

/

La rue s'allongeait jusqu'au bout de la nuit, il n'était pas encore onze heures et ils savaient qu'ils ne resteraient pas après une heure du matin, la vie suivait son cours et tous ces êtres se confondaient dans une petite masse de réprouvés et de travailleurs obscurs et masqués, le travail sexuel était-il un travail plus qu'une prostitution ?

Qu'entendait-on par prostitution : tous le voyants moraux s'allumaient au rouge urgence dès qu'il en était question dans une simple conversation entre gens de biens et compassionnés. Et qu'était-ce donc, dès lors qu'il n'y avait ni injonction ni viol ? Même l'argument de la contrainte économique ne tenait pas :

La contrainte économique était le moteur des travaux les plus durs, handicapants et meurtriers, ils vendaient bien leurs corps, les prolos ; et après quelques années de silicose ou de maladies professionnelles meurtrières et non homologuées, on leur décernait une médaille du travail avant de les laisser mourir sans leur retraite.

Était-ce donc plus noble et plus glorieux ? Toujours il s'agissait de vendre son corps et son temps social pour des activités autres que son épanouissement personnel ou un épanouissement social collectivement consenti ; les mêmes patrons des uns se faisaient les acheteurs des autres. Arthur considérait cette exploitation comme identique.

Les mouvements et les choix d'Arthur semblaient être guidés par son intérêt immédiat doté de quelques valeurs humaines ramassées sur la chaussée commune. Ou peut-être léguées,

comme abandonnées par une époque révolue, dissolue. La discipline de ses comportements était déterminée par sa raison.

Sa raison commandée par un sentiment de justice emprunté au magasin de la générosité humaine. Les règles si elles avaient été conscientes auraient été simples. Laisser aller, ne pas s'ébahir, ne pas juger, ne rien exclure, comprendre. Et ce n'était pas le moins délicat, être Autonome, refuser les règles non-comprises.

Cette douce faim de leurs corps et de leurs esprits brûlait leurs ventres et les poussait hors d'eux. Le sexe est la graine, l'amour est la plante. Que désiraient-ils tous construire en réciprocité, confiants et sans crainte, sans ego, sans rien vouloir d'autre que des attentions émues ? L'acte sexuel était-il destiné à une très haute fonction ?

Est-ce-que vraiment ni science ni médecine ne pourraient jamais le découvrir, quantifier, analyser. Ce mystère reste inexpliqué. C'est pour faire renaître l'autre à lui ? A son autre ? Pour une concorde sans arrière pensée, pour l'hommage et le présent. Leurs orgasmes tarifés étaient plus qu'un banal plaisir de la chair !

Ils atteignaient une autre dimension le rendant bien plus puissant. Sans aucun état de fatigue ni d'abattement, dans une genèse, dans la partition savoureuse des illuminations et des sérénités, dans la pure création d'énergie. Pratiquant l'art des excitations et de la chair dans l'ici et maintenant, ils se replaçaient dans l'ordre de la Nature.

Ils dépassaient largement le simple cadre de la nature humaine copulant, embrassaient le Cosmos dans tous ses sens, et alors était-ce donc si sûr qu'il n'y ait eu entre eux qu'une vulgaire histoire de rémunération. Comment en parler dans tout ce fatras d'ordre moral hypocrite institué par les possédants consommateurs ?

Qu'en était-il de la parole des prostitués eux-mêmes, qui n'arrêtaient pas de dire qu'il fallait les laisser tranquilles, que tout allait bien et qu'ils n'avaient besoin de rien, même pas de paroles bienveillantes, même pas d'intentions douces et solidaires ; était-ce à ce point de la forfanterie de leur part, fallait-il les écouter ?

Il ne parvenait pas à s'appartenir, à se diriger, à se remplir. La douleur le figeait. Se trouver soumis, de manière répétitive, aux tours de roue inlassables du passé, rebelle à l'oubli, avait pour effet de figer son impulsion temporelle — passé, présent, avenir — et de le comprimer dans l'étreinte des déplaisirs. L'intrusion du passé mine la vie.

Arthur blessé ne vivait plus pendant de si longs moments, immobile. Les hormones embrouillaient son corps plus violemment encore que jamais et il n'arrivait à mettre de mots sur sa désespérance folle. S'il avait pu respirer, simplement respirer sereinement, il n'était pas maître de son souffle. La rue vaporisait ses relents de stupre.

Il est assez tranquilisant pour le banal chaland sans souci — ou tout au moins pour sa conception féroce hétérosexuelle et dominante — d'associer la prostitution masculine à un tableau idyllique de déguisés brésiliens espérant le client à l'orée du bois de Boulogne : simplifier ce fait social à ce qui évoluait en parodie.

Ils dépassaient des portes de bar entrouvertes ; là un bar où, toutes les nuits, une chanteuse ou un chanteur fredonne de vieilles rengaines populaires, d'Édith Piaf à Brazil, de Barbara à Gloria Gaynor, parfois « La Tendresse » de Bourvil ou « Les Yeux noirs ». Un bar tenu jusqu'à peu par un Allemand un peu bougon.

Le père Arthur expliquait, Simon commentait ou complétait, ils serraient les mains de ceux qui acceptaient l'échange de paroles avec le prêtre. C'était un monde aux codes de courtoisie et d'échange encore plus élaboré que le monde commun des travailleurs installés dans leur rôle sobre de fourmis de l'architecture sociale.

Django, ancien légionnaire pour la légende, toujours pédé dans ses amours ; un bel homme que la nuit et d'autres choses ont fini d'épuiser, un grand garçon qui a préféré passer la main à d'autres, plus jeunes, plus propres sur eux. Comme le changement de propriétaire est récent demeure encore un peu de l'ancienne ambiance.

Le sentiment d'être choisi est sauf, dû-t-il en coûter le gîte et tous ces verres à payer. Ils se sont reconnus au moins pour une chose : à avoir vécu tant de cassures, ils savent la cohabitation sans fin des noirceurs et des beautés ; mais sont vivants pour le voile des douceurs, dussent-ils ne durer qu'au présent.

De l'ancienne clientèle, mélange de petits malfrats, de jeunes hommes dont il ne faut surtout pas dire qu'ils se prostituent, de pédés ou de gouines lassés par le Marais, de bobos sans trop d'argent, de représentants de commerce en vadrouille, d'immigrés turcs ou algériens, d'habitues et de touristes égarés.

C'est un lieu improbable pour quelque temps encore. Jusqu'à peu, on pouvait y manger à toute heure du jour et de la nuit ; depuis peu, pour la pièce de bœuf, passé deux heures du matin, il faut glisser jusqu'à un autre bar du quartier, sans musique, plus clair, aux incroyables tables en Formica rouge et jaune, constitué en annexe...

— Nous, les prostituées, nous prenons une sacrée revanche : de la chair et du foutre, des caresses en veux-tu en voilà, et on baigne dans le péché ! Nous ne jouissons pas ou presque pas ? Aucune importance. Les bourgeoises ne jouissent pas non plus... En plus, elles sont aigries, cocues, flétries, vouées au ménage, ternes, vieillies avant l'âge — et nous, nous sommes belles et scandaleuses, maquillées, ornées, nues, désirées — on nous paie ! Voilà pourquoi toutes ces vieilles rombières frustrées nous en veulent à mort... Et nous, on les

emmerde ! Dans le fond, elles sont jalouses de nous...

Alain sait très bien que dans ce bar une partie des garçons parviennent à vendre un peu de leur beauté. Prestation physique ou désir d'affection ? Entre bonhommie et revenu ; il parle aussi à l'homme à qui il plaît : installés à une table commune devant leurs verres ; qui les finance : la forme doit être sauve.

La province obtuse, le mauvais plan, l'exode vers la capitale, la dèche et le trottoir pour passer le gué de l'autonomie, faute de mieux, sortir son corps sur le trottoir pour s'en sortir, gagner un peu sans trop perdre, refaire son compte sans sombrer. L'histoire partagée par nombre de garçons intermittents, français ou étrangers.

La prostitution est un moyen de subsistance pour le voyageur solitaire, nomade dans sa propre vie et sa propre identité, de garçon, de fille, d'un mélange des deux, de pédé ou de beau gosse largué en quête d'argent au jour le jour. Elle est une compagne du largage aux amarres plus ou moins bien chevillées aux réalités de la vie

Se vendre tient plus d'une figure de révolte à l'indigence : c'est l'opportunité qui permet de filer, détalier de sa petite bourgade, abandonner ou fuir sa famille ou son pays, se soulager d'une tranche de son existence, passer à autre chose, changer de nom ou chercher à le perdre ; se refaire, faire quelque monnaie, sucer des queues plutôt que ne rien faire.

On ne glande pas sur le trottoir, on se bat pour soi, pour approvisionner le quotidien, le sexe et l'argent à flux tendu. Le temps de la prostitution dans un parcours de vie, a tout d'un passage à vif. Tarifer des passes sous la pluie et dans le froid pour manger chaud et dormir au sec, faire passer les clients en pensant passer à autre chose, plus tard.

Alex a souvent roulé seul. Pas un héros, juste quelqu'un qui tire des ficelles mal ajustées, bricole avec les moyens les plus primitifs, fait travailler le corps et le regard, la repartie et le culot, son bac de comptabilité l'a aidé à gérer le sexe et l'argent l'a aguéri au contact de l'autre, à la compétition et aux ruses des affaires.

Car faire le trottoir et durer est une expérience au jour le jour, des espoirs d'une vie plus simple quand on en sortira : un bel appartement, un boulot bien payé – au moins autant que le tapin, la fête, des bonnes fringues, des amoureux ou des amoureuses pour les garçons tapins qui vendent du sexe aux hommes tout en aimant les filles...

Ils avaient l'apprentissage d'un futur l'échine alourdie par les histoires du passé, les embrouilles de la nuit, les incertitudes du lendemain. Mais tous ne passent pas à autre chose, parmi ceux qui restent, certains deviennent « professionnels », améliorent le quotidien, spécialisent leur activité, les coups de putes, les dangers et les harassements de la rue.

D'autres s'en sortent plus mal ou y restent, parce que « le trottoir, c'est tuant », mais de ceux-là on sait finalement peu de chose, sauf lorsque leur véritable patronyme vient endeuiller

leur nom de trottoir dans une rubrique de faits divers. Ceux-là auront manqué de bol et des coups de pouce avec lesquels Alex s'est débrouillé

Les bonnes et mauvaises rencontres, l'assistance des associations ou l'indifférence des institutions, le travail et l'argent qui glisse entre les doigts agissent à la fois comme des billets d'entrée et des issues de secours de la prostitution : quelques potes qui hébergent, une association qui se porte caution, un patron qui prend à l'essai.

La mauvaise réputation de la prostitution est due à l'immixtion de l'argent dans une relation qui relève, pour l'opinion publique, de la gratuité ou du don de soi. Elle entretiendrait un certain cynisme dans les rapports sociaux. La prostitution apparaît-elle illégitime parce qu'une raison autre que le désir intervient dans le consentement ?

Ce consentement est-il moins valable quand la rémunération se substitue au plaisir dans l'accord entre les parties ? N'est-ce pas le respect des engagements qui importe dans cet accord ? La prostitution permet d'apporter la transparence dans la relation : l'argent a le mérite d'instaurer un rapport de confiance.

— Tu sais exactement dans quoi tu t'engages. Tout est défini à l'avance. Il n'y a pas de surprise.

Frédéric leur précise :

— Dans la prostitution, les choses sont claires et sans ambiguïté, tandis que dans les rapports de séduction chacun veut prendre le pas sur l'autre, au risque du rejet ou de la déception.

Frédéric dénonce une certaine hypocrisie qui veut que le désir soit indispensable au consentement :

— Combien de personnes ont-elles accepté de faire l'amour avec leur partenaire pour lui faire plaisir, quand ce n'est pas par intérêt ?

Mais, cela mérite d'être reconnu, cette importance essentielle de l'argent ordonne les relations individuelles que maintiennent les prostitués.

Ces derniers ont de plus en plus de mal à concevoir leur vie privée en dehors de l'argent. Ils reconnaissent tous que leur vie amoureuse en est imprégnée. Ainsi, Frédéric a vécu deux ans avec un homme qui fut un de ses clients. Cette relation était tributaire de l'argent :

— Il avait trente ans de plus que moi. Pour éviter que je ne retourne au Bois, il m'a entretenu. Il me donnait tant par mois. J'avais des sentiments, mais je reconnais que je jouais là-dessus.

Alain avait les mêmes réserves :

— Les sentiments sont liés à l'argent. Quand on se prostitue, on gagne de l'argent, on ne revient pas en arrière. Si je trouve la personne qui convient, il faudra qu'elle m'entretienne en

partie, ou je continuerai dans une moindre mesure pour conserver le même train de vie que celui que je connais aujourd'hui.

Cette facilité de revenus constitue un engrenage dont il est difficile de s'échapper.

— Il faut tout quitter si tu veux abandonner la prostitution, mais c'est difficile quand tu te rends compte, dans mon cas, que tu peux gagner l'équivalent d'un mois de salaire en moins d'une semaine, sans qu'un supérieur te fasse chier.

Loin de vouloir être « la beauté qui vient du mal », comme avait pu l'écrire Baudelaire, la prostitution volontaire, sans être nullement abstraction de l'horreur de la traite d'êtres humains et de la contrainte, tente de s'affranchir de l'opprobre et de s'inscrire dans un timide processus de normalisation, à l'instar de ses acteurs.

Au-delà, l'acte chiffré conduit nombre d'individus à se questionner sur leur propre libido. Est-elle évidemment désintéressée ? Est-elle surement bénévole ? Ne payerait-on pas des relations « non rétribuées » amplement plus cher que celles qui seraient honorées en valeurs sonnantes et trébuchantes, au travers des courtoisies dominantes ?

/

Le père Arthur allait de l'un à l'autre, progressait dans les histoires, s'incrétait dans les mémoires, devenait l'un des grands personnages de cette rue, son grand sourire éclairant ses pas et sa large paume ouverte annonçant l'arrivée de son imposante stature : en souriant il leur montra l'écriteau « Pour les habitués exclusivement ».

En dessous figurait les conditions tarifaires d'un menu hétéroclite :

— En voie de disparition ; bientôt ils ne pourront même plus manger dans la rue de leur travail, ils devront aller sur les grands boulevards. le père Arthur semblait exprimer de la nostalgie sur la disparition de quelques repères :

— Cela va être beaucoup plus dur pour eux, tout se transforme...

— T'as l'air de regretter ?

— Simon, s'ils sont virés d'ici, ça va pas les empêcher de continuer de tapiner, mais je ne pourrais plus les voir, ce sera ailleurs, et il faudra que je recommence tout, ici je connais toutes leurs planques, je peux leur faire passer des messages s'il y a longtemps que je n'ai pas de nouvelles de l'un d'entre eux... Bon, on va rentrer, je vous dépose ?

— J'ai le camion de mon patron.

— Vous venez me voir tous les deux pour Mendes. J'ai rendez vous avec le juge de Bobigny mercredi après-midi, venez avant...

— Ok père Arthur, à bientôt.

Ils se firent la bise et rejoignirent leurs véhicules respectifs.

— Tu vois Arthur, c'est ce genre de truc, comme on a vu ce soir que je ne veux pas qu'il arrive à Mendes, c'est pour cela qu'il faut que je m'en occupe.

— T'as quatre ans pour sortir quelque chose de lui, je ne pense pas que tu puisses changer beaucoup de sa vie, comment il fait, à propos, pour vivre dans la rue, manger, dormir...

— Il s'est toujours débrouillé, en ce moment il est avec une bande de voyous clochards, ils l'utilisent pour sa petite taille, passer par des soupiraux, par des petits trous. Des petits cambriolages.

— Ils ne se sont jamais fait prendre ?

— Les grands, des fois oui, mais ils disent qu'ils voulaient ouvrir un squat, après ils disent qu'eux et Mendes ils ne se connaissent pas, et comme Mendes est mineur, ils ne peuvent pas le garder...

— Eh oui, malins...

— Y a une fois où quand même ils se sont fait prendre, c'était chez ma cousine et son mec... C'est ma cousine qui m'a élevée, j'ai eu des problèmes avec mes parents et ils ne voulaient pas de moi, et ma cousine, elle a dix ans de plus que moi, elle a accepté de me prendre en charge officiellement jusqu'à mes dix huit ans, et il y a deux ans, un soir où je n'étais pas là, toute la troupe a débarqué dans le petit pavillon de prolos, c'est Mendes qui leur a ouvert par la cave, ils les ont tous les deux ligotés sur le lit, menacés et tout, et ils sont partis avec tout le matos...

— Ah ouais, intéressant le bambin, mais les autres de USINE, ils ne sont pas au courant de ça, t'imagines, s'ils viennent nous braquer comme ça ?

— Non, mais y a rien chez vous, et vous êtes trop nombreux, je lui dirais à Mendes, pas chez nous... Donc là, les flics les ont retrouvés le matin même, avec la description que les voisins avaient fait et leur numéro de vieux fourgon... et Mendes il va passer en procès dans quelques temps... pour complicité... C'est comme cela que je l'ai connu, au commissariat, j'ai tout de suite voulu m'occuper de lui, il m'a fait penser à moi... quand j'étais à Saint Hilaire du Harcouët et que je faisait le con, j'aurais pu plus mal finir, si ma cousine ne s'était pas intéressée à moi.

— Ah ouais, non mais là les sacs sont pleins... on a tous un sac sur le dos, c'est toutes nos affaires du passé avec lesquelles on traîne plus ou moins bien, mais là, le vôtre est bien chargé quand même... bon on passe voir mon pote Fernand à Montreuil avant de rentrer, il fait une petite fête... il nous attends, il est même pas onze heure, on y est dans dix minutes...

— Ok, mais on va pas chercher Mendes, je ne veux pas lui faire connaître les adresses des copains, quand-même...

— Merci pour Fernand grand...

/

Les invités devisaient gaiement un verre de punch ou de kir à la main, tableau immuable d'une collectivisation de l'ennui. Ceux-là n'étaient plus créateurs. Ils restaient assemblés par souci d'apparat. Ils parlaient d'un tel ou une telle faisant ci ou ça, s'étourdissaient, s'animaient, complétaient rarement, étaient peu sages jamais.

Ils ne faisaient plus que parler. Tout se passait comme si leurs révoltes et leurs désirs étaient exprimés par d'autres. Ils se contentaient d'en absorber les turgescences sans vouloir jamais atteindre à l'essentiel. Ils vivaient par procuration et se justifiaient par la parole, alertes, papillons fébriles se désagrégeant avant le moindre envol.

Les actes leur importaient peu, Pourvu qu'il y ait la fête ou un semblant de fête du moins, de la musique, quelques tempos, quelques pas de danse que l'on regarde faire et que l'on commente, de l'alcool ou un quelconque autre euphorisant, des éclats de rire traînant, légèrement fanés, portant la lassitude d'une époque défraîchie.

Le sentiment illusoire d'être bien là entouré de quelques amis, bien à l'abri, avec de quoi manger et de quoi passer le temps, bien enfermés dans un huis clos préservatif. Les nouvelles du monde extérieur troublaient la fête quand les voisins réclamaient le silence vu l'heure tardive, le son tonitruait leurs moindres échanges verbaux.

Le décor est planté. Les personnages sont divers et raffinés. Ils sont interchangeables. Cependant tous les masques sont figés. C'est une galerie de statues animées. Ils bougent, parlent, vocifèrent, rigolent, dansent, plaisantent, mugissent, boivent, mangent, marchent, gaussent, et sont vides : « Ah mais comment donc ! ».

Il leur manque l'essentiel, la vie, et le fondamental, l'existence. Consciences abolies, niées, enterrées, décousues de fils blancs, ils aiment Bob Marley et le reggae. Ils gesticulent, ingurgitent et pendant une dizaine de minutes un joint va créer l'illusion d'un échange, d'un partage, d'un illusoire venu de mythes tropicaux.

Cet objet recouvert d'un papier de blancheur virginale passant de main en main, frôlant toutes les bouches, va leur donner l'impression de convoler de sourires en sourires lorsqu'il ne fera que buter malaisément sur tous les rictus mondains. Les mains se tendent en une envie possessive et les doigts se touchent par inadvertance :

— *Je marche pour palier à l'ennui féroce d'une vie sans issue. Il faudrait que je sois con pour être heureux, plonger dans les limbes de l'inconscience, être l'idiot de la famille, ne pas me rendre compte, justement ne pas être, ne pas avoir conscience de l'impossibilité métaphysique d'être. Les mots sont faits pour être vomis, oubliés, n'avoir ni passé ni futur, que le présent intangible. Je marche et une ombre me suit continuellement. C'est cela la*

société, toujours être suivi et suivre toujours...

Un instant Arthur hésita, il s'était trop bourré, il vacilla essoufflé, meurtri.

Le décalage l'avait surpris. Quinze verres empoignés se levaient et se vidaient, se baissaient et se remplissaient le gavaient de mots. Il allait pisser le front contre le saule, peut-être irait-il mieux ? Il supporterait cette assemblée festive, n'était-ce donc pas lui-même multiplié par quinze ? Il lui fallait s'assouplir, négliger.

Que lui avaient-ils donc fait ? Il ne les connaissait pas. Sur quoi pouvait-il les juger ? Il devait arrêter de jouer au vieux loup solitaire, se frotter aux gens, confronter ses idées. Un an déjà depuis le mouvement, depuis qu'il avait quitté Belleville. Un an de sommeil et de recul, cela devait suffire, le sommeil avait été obligatoire, vital.

Des raclements de baskets sur le béton derrière lui. Une voix nasillarde glissant sur la nuit rendue pisseuse par les lumières de la cité. Une voix se voulant enjouée quand elle n'est qu'anxieuse :

- On s'sauve sans dire au revoir aux aminches ? sacré Patrice ; une mine de bienveillance.
- Non, enfin, ça n'allait pas trop là-haut, j'ai plus trop l'habitude des fêtes.

/

Où l'aurait-il prise depuis qu'il était parti de chez ses parents ? Allez, deux étages à regrimper, essayer de voir les choses autrement. Il ne les connaissait pas ces gens. Ils étaient peut-être bien. Fernand était sympa.

La porte se rouvrit. La figure de Fernand s'encadra devant lui et l'apostropha :

— Tu t'crois où ? On n'est pas à l'hôtel ici pour descendre pisser dans la rue. Y a des toilettes ici, il faut demander. Et puis qu'est ce que tu viens faire ici ? C'est plus l'heure, quand on sort, on rentre plus après.

— J't'amène Patrice, l'es pas très frais, y peut encore servir.

— Non dis donc, Patrice il n'a pas besoin de toi pour entrer ici. Qu'est ce que ça veut dire ? Et puis d'abord, Patrice qu'est ce que c'est que ce mec que tu m'amènes comme ça, tu l'as ramassé où ? On ne veut pas de clochards !

— Dis tu crois qu'il s'arrêtera d'causer quand il aura soif ?

— Bon ça va, entrez, vous avez de la chance, je suis dans un bon jour !

Fernand avait fait son sketch, la ronde de verres pouvait continuer. Les invités avaient toujours l'air, il finirait bien par s'y faire à moins qu'il ne soit ivre avant.

Encore un verre et il oublierait les malheurs du monde. Tout cela était nouveau. Depuis le jour où Arthur s'était décidé à quitter sa chambrette dans l'appartement parental, les fêtes n'avaient jamais eu le même relent, chez les Algériens des hôtels du 17e ou de Barbès, chez

les maquereaux et pickpockets de Place de Clichy.

Là en quelque sorte c'était la fête tous les jours. Si l'on considère que la fête c'est un verre d'alcool à la main et de la musique beuglante. Ces fêtes quotidiennes étaient d'un autre genre. Tous ces gens étaient dans le concret, dans le pire des concrets, celui de la misère en terre d'exil, de la recherche continuelle, travail, papiers.

Où qu'il pose les yeux il ne voyait chez les invités de Fernand aucun souvenir de misère. Ni sur les yeux décervelés des invités ni sur leurs mains frivoles encore moins sur leurs lèvres débiles. Leur seul souci semblait être de passer le temps en évitant de penser à quoi que ce soit de sérieux, du labial sans connotation sociale.

« Putain de fête ! » Il se sentait se dissoudre tout à coup et la musique le pénétra sans qu'il n'y prenne garde. Sa main se mit à frémir. Il ferma les yeux et la tête lui tourna. Il tenta de se mettre debout, y parvint à peu près, rota pour la forme et se propulsa vers une place de canapé libre ; secrètement désespéré, défait, furieusement ivre.

Malgré tout Arthur arrivait en compagnie de quelques autres à assurer leur autonomie d'action au milieu des restes hautement disgracieux de l'Autonomie Parisienne et leurs projets se maintenaient et progressaient. De nombreux liens se tissaient au travers des actes des damnés de la terre, des collectifs se constituaient, évoluaient.

/

Ils furent de retour à USINE un peu cuits et Arthur rentra dans la salle en se glissant comme un voleur dans une cave de nuit. Pas après pas. Prenant garde à ne déclencher nulle catastrophe cosmique. Les yeux rivés sur sa nuit du désir. Le regard obscurci d'elle. Kahina agitait sa commissure molle de lèvres moueuses. Elle parlait, elle vivait.

Mendes chahutait grassement avec Rico, un Skin de Rosny-sous-Bois ou de par là, Arthur ne pouvait retenir toutes leurs histoires. C'était un grand gaillard, sorti de taule récemment, contre qui Mendes se jetait avec force en éclatant de rire et en l'insultant, le coin de l'œil rivé sur Virginie :

— Fodes, carai ! Vai à fava, esfrego-te o focinho !

Rico était vêtu d'un bomber verdâtre, qu'il ne portait pas encore à l'envers, il ne s'appelait pas non plus « Blackskin », cela viendrait plus tard, après beaucoup de discussions, il était hilare, finissait son adolescence :

— Tu me parles français, Tosse de mes couilles, j'te fais bouffer ton nez, babouin...

Virginie n'était pas épatée, elle trainait avec les Bérus.

— *Pourquoi faut-il que je tombe amoureux de la fille dont tout le monde veut les faveurs les plus crues ?*

— *Oui c'est une question des plus justes. Dominique Premier s'amusait :*

— *Pourquoi tombes-tu amoureux et les autres veulent jouer ? Dis-moi et moi ? Tu jouerais avec moi ? Si je venais vers toi ?*

Arthur eut le plus grand mal à incliner la tête pour saluer de loin. Il s'efforça de paraître le plus naturel possible. Le franchissement des cinq mètres le séparant de la table où ils étaient installés lui remua les viscères en tous sens et de la sueur lui coula désagréablement des aisselles. C'était fort, c'était ancien, c'était liturgique.

— *Les jeunes femmes t'émeuvent toujours autant ! Il n'y a pas que moi !* Dominique Premier poussait la blague.

— *Voyons Dominique, tu n'étais pas disponible, tu faisais tes études, et au CAES tu n'en avais que pour tes trois copains étudiants et ils me regardaient de haut !*

— *Ils étaient peut-être timides ? Tu n'as pas beaucoup insisté.*

— *Je ne veux forcer la main de personne.*

— *Tu n'es pas resté longtemps seul, on peut dire que tu étais bien entouré, quelle tablée.*

— *Je voulais être avec toi, tu ne m'as pas regardé.*

— *Je fais mes études, je ne peux pas, ne m'en veux pas.*

— *J'ai même cru que tu me snobais terriblement, tu t'es voulue tellement distante ce jour là...*

— *Oui tu n'insistes jamais, n'est-ce pas ! Qu'as-tu-donc peur de subir ?*

Dominique Premier avait cette attitude si souvent malicieuse, sans jamais rien indiquer d'interprétable vraiment, sibylline.

Et maintenant cette Kahina, là, à ne pas être disponible ? N'allait-elle pas lui prendre sa place ?

— *Allons, Arthur ! Tu ne réchaufferas jamais sa couche ! Tu n'as pas les moyens de te l'offrir. Il te faudrait un revenu constant ! Tu ne pourras jamais l'entretenir. Ce n'est pas pour toi ! Décroche.*

Arthur était sidéré que ses prévisions les plus goguenardes sur les relations des deux sœurs avec Stupé se trouvent à ce point réalistes. Nora partie à l'autre bout de la terre, Kahina avait fait de Stupé son assurance-chômage la plus sûre, plus sûre que des passes intermittentes. Elle le lui avait dit, il n'avait pas voulu croire cela d'elles, si rebelles.

Une matinée s'éternisant dans le petit studio de Kahina de la rue des Amandiers — avec la musique de Thifaine alternant avec « Femme libérée » en boucle —, Kahina s'était approchée, ironique, de lui, enfiévré de désir :

— Tu n'as rien à m'offrir toi ? Si je ne veux pas travailler il faut que je trouve l'homme qui convient ! ce fut Stupé.

Paupières mi-closes, Kahina percevait l'ahurissement d'Arthur. Il ne l'avait pas oublié. Dès qu'il était entré dans la pièce, il n'avait eu d'yeux que pour elle. Au mouvement créé par son entrée, il donnait l'impression d'être la personne la plus importante du squat. C'était une sacrée histoire leur lieu, ce squat géant dont tout Paris parlait déjà.

Que pouvait-elle faire ? Elle était avec Stupé maintenant ; et puis les Autonomes, les révolutionnaires et les Punks, il fallait quand même les supporter ! Comment faisait Arthur, dans ce brouhaha et ces rodomontades ? Elle perçut l'ascendant naturel qu'il avait sur tous. C'était le meilleur de ses chevaliers jusqu'à ce jour, elle fut fière.

Elle le voyait avancer vers elle si timide, si interdit. Ils ne s'étaient pas encore revus depuis la fâcherie de la rue des Vignoles avec Nora, quelques mois plus tôt. Elle le savait fier, viendrait-il à elle ? Comme avant si courtois, si à son écoute ? Comme seuls ils savent faire quand ils sont vierges ! Il était déniaisé désormais, elle le sentit.

Il avait une sûreté et un regard franc comme jamais. Il avait changé de consistance, il connaissait maintenant le corps de la femme et ses voluptés enivrantes ; Kahina savait voir cela. Il avait prit une force terrible, en finesse au milieu des brutes ; il les toisait ! Comment faisait-il ? Au milieu de ce tumulte il restait clair, lucide et efficace.

Elle le vit filer vers la gazinière de l'angle de la pièce après avoir adressé un bref salut de tête :

— Je fais un café, qui en veut ?

C'était lui le vrai responsable de l'endroit. Elle l'avait vu dans l'après-midi, réceptionner les colis de la banque alimentaire et recevoir son curé, partir avec lui. Il ne les avait pas encore remarqués.

Elle et Stupé avaient attendu une attention personnelle près de la fenêtre. USINE était devenue le lieu de la capitale où il fallait se montrer pour continuer d'exister dans la réalité des radicaux révolutionnaires, avec la désinvolte condescendance qui sied aux vieux combattants, aux briscards inopérants. Kahina observait, jouait.

Arthur s'approcha :

— Excusez moi, je ne vous avais pas vu, ça fait longtemps que vous êtes là ?

Arthur était toujours aussi accueillant et courtois que lors de leur bar sauvage des Vignoles, quelque mois plus tôt. Quelque chose d'impalpable ne passait pas entre lui et Stupé. L'un franc l'autre roué, l'un pauvre l'autre pourvu.

/

Kahina ne se sentait pas d'échapper à la loi commune du monde économique visible ; voulant assurer son équilibre pratique des jours en toute tranquillité, la solution Stupé avait sa

préférence. Sa haute connaissance des distributeurs de produits dopants avait emporté ses réticences Premières. Il la ravitaillait bien, elle le suçait bien.

Arthur était un chevalier, il pourfendait l'injustice. Il était saoul, sortait d'une fête, et il se battait pour les autres, l'ordre du monde le concernait. Il lui parut bien souvent naïf, c'est à dire touchant. Jamais risible, il ne voyait pas les flétrissures des autres, leurs calculs, leurs hontes. Il ne subodorait aucune infamie, il était toujours confiant.

Stupé était une autre sorte de chevalier, aux antipodes. Revenu d'Afrique, de tout, blasé. Ses ventes d'épaves juste roulantes payaient ses frais. Il semblait un soudard dominant, un insoumis féodal. Ses principes n'étaient pas intangibles, *il fallait bien vivre*. Les choses ne sont pas si simples ; rien n'est jamais ni blanc ni noir. Plutôt défiant.

— Il se passe quoi en gros ? Vous faites quoi ?

Arthur expliqua posément le projet et l'état des réalisations, les inaboutissements et les nombreux contacts, les participations aux manifestations, la réapparition d'un point de vue Autonome sur toutes les luttes sociales du moment.

— Il va y avoir une réunion du collectif tout à l'heure dans une heure à peine, après minuit, vous n'avez qu'à rester, c'est ouvert, vous vous rendrez compte par vous-même, et ensuite en règle générale il y a un repas collectif qui se finit tard dans la nuit, c'est un peu la fortune du pot et l'auberge espagnole !

Plus tard dans la nuit, après leurs longues explications pour organiser leurs différentes manifestations de soutien, les canaques, les insoumis au service national, les grévistes de loyer des foyers d'immigrés et toutes les injustices que ce coin de terre pouvait porter, Arthur vint à elle ; elle trônait au milieu d'un canapé désossé.

Dominique Premier se fit un peu moqueuse, sa gentillesse avait quelques limites.

— *Va, va mon grand, va t'agenouiller, elle repartira de plus belle avec son soutien économique, va la faire rire et placer ta tête sur ses genoux, n'ai ni honte ni fierté, va !* et Arthur ne s'y fit pas prier, ses cheveux caressés.

Kahina fut touchée, troublée ? Elle n'en fit rien paraître. Sa main machinalement faisait des allers-retours sur les boucles brunes de celui qui ne serait jamais son amant :

— Ça va toi ?

— Ça va, passez nous voir plus souvent.

— Nous avons ouvert un squat vers les Vignoles, « impasse Poule », passe aussi...

— Je viendrai.

La réconciliation fût des plus simples, rien ne fût dit ni rappelé. Ils étaient amis, le vœu de Kahina s'exauçait. Arthur acceptait Stupé, il n'était pas jaloux et ne souffrait pas. Arthur était un preux. Dominique Premier s'esclaffa :

— *Un joli spectacle vraiment ! Qu'en retires-tu ?*

— *Rien, je suis bien.*

Quand Arthur se releva, Kahina le sentit reposé comme après cent ans de sommeil. Les petits riens sont parfois les plus efficaces. Stupé sourit finement, au moins il ne se moqua pas. Les réunions étaient finies, la nuit commençait dans le tumulte des fêtes de USINE, les bandes préparaient un projet de concerts hebdomadaires.

Arthur fut ce jour là en haut et en bas, dans le fond des ateliers et aux commandes de la gazinière, riant fort aux éclats avec chaque nouvel arrivant, au courant des moindres embrouilles, tourbillonnant dans ses éléments essentiels, accordant les uns et maîtrisant les autres ; son énergie dopée à sa fusion amicale avec Kahina.

Il fut vite trois heures du matin et Stupé démarrait un chantier le lendemain. Ils leur fallu partir. Arthur attira Kahina à lui et la serra de manière douce ; il n'était plus vexé, elle était libre. Elle fut heureuse. Stupé les observait faire amusé. Sur ce terrain, il n'avait pas de condescendance. Il rendait hommage à la véracité d'Arthur.

Nul doute que le jeune puceau enragé et naïf avait bien grandi. Ils étaient à peine deux ou trois à le seconder efficacement et le lieu fonctionnait dans l'effervescence. Par moments des types se levaient et calmaient les agressifs. Stupé fut impressionné, il le dit ; Arthur se demandait bien comment un tel inactif pouvait avoir un tel avis.

Kahina lui avait montré un jour un dessin autoportrait où dix silhouettes d'hommes tenaient leur sexe en main autour d'une jeune fille à genoux, vêtue d'une robe noire déboutonnée sur le devant, avec pour légende « Ils bandent tous pour moi ! » Elle en avait trouvé un enfin qui valait plus que l'usage pouvant être fait de ses organes érectiles.

C'était une émotion si agréable qu'elle eut immédiatement envie de s'envoyer quelques millilitres d'eau citronnée légèrement aromatisée dans son sang de Kahina florissante et aimée. Stupé réclamerait sa gâterie, elle vivait bien l'échange vénal ; sexe contre drogue et rock'n'roll. Elle aimait le contentement du plaisir de Stupé.

Chapitre 5 — Le cas Mendes

Dominique Premier enfin se faisait moins présente à son esprit parfois. Il parvenait à se remplir de la vie environnante, elle ronronnait en sourdine :

— *Te voici enfin casé, tu vois bien que tu peux te passer de moi !* semblait-elle lui murmurer.

— *Bien obligé, tu es si hautaine, volontairement lointaine. Pourrais-je jamais t'oublier un jour ? Un jour enfin supporter toutes les injustices les plus basses et les plus ignobles ? Oublier les espoirs de l'époque de nos émois adolescents ? Supporter les trahisons multiples des futurs ? Oublier la fraîcheur de tes convictions ? Nous voulions un autre monde ! Et nous avons un sordide souvent et correctement alimenté, sapé de mille vilenies, des multiples oublis du respect que nous devons à l'espèce humaine qui nous a fait naître et nous a éduquée, je ne suis ni un salaud ni une ordure comme vous autres, pire encore, et nos plaintes sont inaudibles dans vos chuchotements !*

Pire même que de son corps, de son cerveau les ondes enveloppantes des oublis lui serinaient sans cesse les mêmes aveulissantes rengaines. Comme un bruit de fond captivant. S'il avait disposé de ce temps pour une quelconque activité, il eut pu avoir trente six vies. Il avait dit oui à sa vie, à cette vie qu'il ne remplissait pas.

Mais Dominique Premier était toujours là. Cela le figeait au fond des lits sans gloire ou devant des téléviseurs insanes, occupait son esprit en boucles infinies, en pure perte. Ses pleurs intérieurs jamais ne cessaient :

— *Mais oui Dominique, les études, on ne peut s'attacher, se déconcentrer, bien sûr !*

Dominique Premier avait évidemment bien fait de choisir de longues et hautes études. Elle deviendrait une chercheuse émérite. Dès ses seize ans elle connaissait toutes les étapes de sa vie. Arthur l'aurait terriblement désorientée sans nul doute avec sa quête inapaisable de vérité et de justice ; ses fréquentations de dépravés.

Arthur avait comme l'on dit dans ce genre d'endroit « mal aux cheveux ». Il se levait de plus en plus tard. Souvent Simon était déjà parti à son travail de chauffeur-livreur, et Mendes arpentait les lignes du métro parisien en quête de ses bandes d'écoliers et de lycéens qu'il pouvait volontiers délester de quelques francs.

Arthur assurait la maintenance générale et l'état de propreté du squat — pas toujours seul mais souvent : parfois l'un des membres du collectif d'habitation, dit collectif USINE, parfois

une de ces Punkettes délurées façon Myrtille et Nono, lui donnait un coup de main pour le rangement — puis il programmait ses réunions.

L'après midi serait relativement chargée : il devait passer voir le collectif anti-militariste-insoumission-objection, le CAIO, qui se réunissait dans une salle de la CNT rue des Vignoles, non loin de leur ancien petit local de bar sauvage ; ce n'était guère loin, quelques stations de métro, il serait vite revenu pour l'autre réunion avec les antifascistes.

Le problème avec ces « antimil » était qu'ils avaient un peu peur de tout et de beaucoup de choses ; or, là, il était question d'occuper offensivement la plateforme Beaubourg pour un concert tonitruant avec les « Endimanchés » et les « Béruriers Noirs » ; Virginie — une de leurs fans, déjà nombreux — préparait la banderole revendicative.

— C'est comment « Libérez les insoumis emprisonnés », c'est avec un zed ?

— Zed et accent aigu sur les é... Bon je finirais les poubelles après, faut pas que je les loupe, il nous faut absolument leur camionnette, François nous a amené déjà les petits amplis douze volt, et vous les bérus, vous serez combien ?

— Tout le monde vient, on peut bien être cinquante au moins...

— Super, bon à plus !

Virginie commençait à bien plaire à Arthur, elle était souvent disponible et cohérente, ne cherchait pas la drague ou « le plan cul » comme Nono et Myrtille ; elle postulait à l'utilisation d'une des chambres, il fallait attendre que Jean-Phillipe laisse la sienne, dégoûté par l'impéritie générale et les pisses de Punks bourrés.

Mendes avait aménagé la sienne et l'avait revêtue de multiples peaux de lapin récemment dérobées par sac entiers dans une tannerie désaffectée non loin d'USINE, un discret charme de beatnik ; on ne lui demanderait pas de faire les poussières avec cela, juste de vider ses bouteilles remplies à ras bord de ses pisses de nuit.

Le petit Mendes était un véritable clochard, un clochard mineur. Durant ses Premiers jours, son arrivée avait suscité un certain intérêt, façon « Grand-Frère », de la tribu habitante des lieux. Quand on lui avait demandé de changer de pantalon trop salement dégoûtant, il l'avait retourné ; l'intérieur était propre, coutures apparentes.

Alors Simon avait mis le holà :

— C'est moi qui m'occupe de Mendes, il ne manquera de rien, je lui donnerai de l'argent de poche et laverai ses fringues, il ne manquera de rien, c'est juste pour qu'il soit dans un endroit d'où il ne se sauve pas, qu'on puisse savoir où il est, le temps que l'on puisse mettre un projet en route.

Cela fit taire les trop « grands-frères » et les trop « mamans » pour un temps ; Mendes était tout simplement devenu la mascotte humaine du groupe interne au squat et de beaucoup de

passagers quotidiens, personne n'avait d'idée bien précise sur l'avenir, ni du sien propre ni de celui de Mendes : c'était à tous « leur destin ».

/

C'est à dire que pour un long moment historique semblait-il, de destin ils n'en n'auraient pas ; les petits Punks faisaient sourire de leurs gentilles provocations et quelque gestionnaire de show-bizness plus avisé saurait en utiliser deux ou trois pour se faire un peu plus de caillasse et se donner un genre « ascenseur social ».

Certains n'avaient absolument rien contre, attendaient avec rage et impatience les effets d'une éventuelle récupération spectaculaire à l'anglaise, tentaient d'en provoquer les prémisses, se faisaient voir en sabotant gentiment quelque intervention télévisée, fréquentaient du Gibus et du Manœuvre, caracolaient.

Les autres leur emboîtaient le pas pour profiter de leurs bons plans d'incrûte dans des fêtes ou des milieu auxquelles leurs classes sociales d'origines leur interdisaient l'entrée, flairant la dépouille, la taxe, le joli racket, plus facile qu'au coin des bois parisiens : dérober les portefeuilles, se brancher sur de nouvelles fêtes.

Certains venaient de milieu à haute teneur ajoutée en privilèges divers et disposaient de carnet d'adresses parentaux valant tous les sésames dans le secteur de leur choix ; il ne leur suffisait plus que de grandir et d'arrêter de jouer, de travailler, ce qu'il firent et leurs réalisations furent commentées par la grande presse.

Arthur n'arrivait jamais à savoir vraiment qui était qui ? Les origines prolos de certains ne faisaient aucun doute, c'était pour les autres que tout pouvait se confondre ; au détour de la préparation d'un procès, pour quelque peccadille correctionnelle, on apprenait de bouches murmurantes que la famille aurait un très bon avocat.

Ce qui petit à petit, bien évidemment, se mit à profiter à tous, semblant même parfois renforcer le sentiment indu de toute puissance et d'impunité de ce nid de frelons délinquants. Mais souvent les fautes étaient graves et certains disparaissaient dans les méandres de l'inhospitalité pénitentiaire de l'exception française.

Rico, par exemple, venait de purger trois mois à Fleury, ou ailleurs, pour avoir dévalisé violemment la caisse d'un épicier de rue ; en était-il plus calme ? Il se promenait avec une feuille de boucher coincée dans la ceinture de son pantalon, sous son bomber dans le dos :

— La prochaine fois je m'enfuirai à vélo, ils ne m'auront plus...

Une fois que ce problème de camionnette serait résolu, il filerait à la réunion du collectif antifasciste de Montreuil avec lesquels le collectif USINE travaillait souvent, c'était des militants plus âgés, qui étaient venus à l'autonomie à la dissolution de la Gauche

prolétarienne, avaient vécu en communauté, des précurseurs.

/

Depuis l'élection du pétaino-résistant de la bourgeoisie collabo, les révoltes urbaines se multipliaient et sous l'impulsion de Toumi grièvement blessé par un policier deviennent le mouvement de la marche pour l'égalité et contre le racisme dans les pas de celle de Gandhi ou celle de Martin Luther King, un espoir et une récupération.

Partie de Marseille, elle traverse la France, relayée par nombre de militants et de collectifs autonomes. Son arrivée triomphale, 100 000 personnes à Paris, marque un tournant dans l'histoire du mouvement des jeunes, sortis des ombres ghettosés de leurs habitats insalubres et indécents, menant et gérant eux mêmes leurs luttes.

Les plus jeunes d'entre eux relèvent fièrement la tête, veulent rompre avec l'esprit de soumission apolitique de leurs pères, jusqu'alors il n'y avait eu de lutte collective qu'autour des problèmes de loyer dans les foyers Sonacotra. C'est le coup de cœur des médias pour les Beurs, le nouveau surnom des immigrés et de leurs enfants.

A l'origine de cette initiative se trouvent les affrontements entre la police et les jeunes aux Minguettes, d'autres initiatives plus réduites comme les Rock Against Police avaient eu lieu avec une audience plus limitée et très territoriale, générant des affrontements momentanés montés en épingle par la police et les journaux.

Le gouvernement bourgeois de la rigueur est surpris, pris de court par le succès de la marche et la crainte de voir se constituer un mouvement social autonome de jeunes de la seconde génération ; il se trouve dans la contrainte de donner une reconnaissance institutionnelle tardive à la marche, sous l'angle de l'immigration.

Et, à l'arrivée à Paris, Mme Georgina Dufoix, ministre des Affaires sociales, annonce la création de la carte unique de dix ans, alors que le tournant social-libéral prive un peu plus le gouvernement collabo de la finance de sa légitimité sociale, y compris dans ses bastions ouvriers traditionnels et multi-ethniques.

Alors le futur génocidaire reçut les anciens responsables des organisations syndicales étudiantes et pria Harlem Désir de réfléchir à la récupération du mouvement. Ainsi seront posées les bases d'un projet politique d'encadrement et de sécurisation des révoltes de jeunes des quartiers, SOS-Racisme, des concerts massifs gardiennés.

Cela permit en tout Premier lieu de considérer des révoltes sociales légitimes et populaires uniquement sous l'angle de l'origine ethnique de ses intervenants, en mettant en avant le statut du travailleur immigré, alors que tous ces jeunes mécontents étaient nés en France et ne trouvaient ni travail ni logements, n'avaient pas de droits.

Ce que d'aucuns perdurent à nommer la gauche, ou à affubler de terme historiquement connoté en faveur des droits des travailleurs comme socialiste, n'était en définitive que le projet le plus abouti de l'ancienne Cagoule fasciste du grand patronat, diriger les organisations de défense de la classe ouvrière pour soutenir la Bourgeoisie.

Ils détournèrent la fin et les moyens, organisant confusion sur confusion, depuis ce fantastique coup d'État ayant eu la faveur populaire massive des fêtes de la Bastille ; ceux qui critiqueraient la gestion dictatoriale des affaires de l'État en fonction des intérêts exclusifs de la finance mondiale seront traités de fascistes.

Or comment désirer discerner une justesse quelconque, particulière ou commune, en niant une fraction capitale de ce qui nous dirige, nous inspire, nous ordonnance et nous manipule. Arthur ne voyait pas de besogne plus impérieuse que de déchiffrer ; se désencadrer, glisser vers l'autonomie, briser le monde enchaîné, leur monde.

Cela l'angoissait terriblement, ses dernières visites familiales lui avaient ouvert les yeux sur l'abîme insondable séparant la réalité des réprouvés, avec lesquels il avait marié sa vie, de la frénésie de consommation et de l'indifférence futile de ceux qui s'ébattaient dans le monde de la vie familiale des travailleurs, l'Autre monde.

Comme si tout cela n'avait aucune séquelle ni sur les psychés ni sur les affects, n'atteignait pas les façons de vivre, de rêver, de se fonder. Comme si tout cela composait un assortiment de données moins appropriées que, par exemple, le rapport intellectuel des dépossédés dans leur relation au travail ou l'authenticité profonde des hommes.

Comme si l'on savait avec science partager dans l'intimité des individus ce qui vient de l'individuel et ce qui a trait au social ; les mots le noyaient de maux, les maux n'avaient de mots. Les classes moyennes, les classes populaires, le majoritaire. Les banlieues, la campagne, le pavillonnaire, les grands ensembles, les lotissements...

Il s'exténua à se perdre, courant de ses pas fourbus dans d'improbables sentiers sans gloire. La vie commune, les lieux communs, le combat ordinaire, le manque d'argent, le chômage, la précarité, la pauvreté. Que pouvait il faire, juger, soupeser, agir, que comprenait il, à quoi était-il utile ?

— *Si tu avais fait des études !*

— *Tu plaisantes toujours en vrai ? sacrée Dominique.*

Les déchéances, la disjonction sociale, le refoulement, les fabriques, les administrations, les hypermarchés, l'ANPE, les hôpitaux, les écoles, les ronds-points commerciaux, les hangars industriels, les bétons défavorisés, et le machinal de la vie administrant tout un chacun :

— *Tout cela manque tellement de chic ma Dominique !*

/

Malgré tout, ce genre de merdier électoraliste avait fédéré nombre de petits collectifs sur les décombres des dernières luttes massives des années 70 ; comme des adolescents ne voulant pas se disloquer en fin de manifestation, ils se reformaient dans des espoirs lancinant de remettre la question du changement social total en selle.

Le collectif antifasciste de Montreuil qui ne s'appelait pas encore Projet Radicalement Ouvert de Lutttes Ouvrières et Sociales — PROLOS —, était issu de ce reste de foisonnement, encore très créatif et qui rassemblait sur des opérations ponctuelles nombre d'interventions, notamment sur les lois sécuritaires de la nouvelle « cohabitation ».

Arthur allait tous les voir, les fréquentaient jusque dans leurs demeures, souvent accueillantes ; il voulait comprendre, apprendre, partager, peut-être trouver avec d'autres : la force. Où était la force terrible des peuples assemblés ? Tout semblait stagner dans la plus infernale des indifférences collectives, il s'épuisait, alors buvait.

Le plus délicat était lorsqu'Arthur se retrouvait en famille — les dernières rares fois où il n'avait pu se soustraire à une obligation morale sonnante comme un chantage —, il frémissait d'horreur à l'idée qu'on puisse lui demander ce qu'il faisait de sa vie ; il éludait, biaisait, disait être en colocation communautaire, racontait n'importe quoi.

Ce n'était pas racontable, c'était décousu ; c'était su — des articles héroïsaient les dénuements de leur réel, une réplique superbement transposée de leur geste ténébreuse — mais au cours d'un mariage de cousine, mais au cours d'un repas entre anciens camarades de classe ; c'est si loin de leur danse des canards, comment raconter ?

— *Dans nos bons salons bourgeois, il est question de bâtir le monde !*

— *Oui toutes ces vies offensent tant de cette désinvolture chère à l'esprit français, ma chère. De cette grâce, propre à une respiration toujours évoquée en élévation, vaporeuse, incomparable, idéale, courtoise, malicieuse. Si loin de toute trivialité, Dominique !*

À moins de s'en emparer pour dire l'aversion de leur quotidien — pour la plupart ils avaient la volonté d'échapper à la réalité commune, de se bâtir contre la déficience moyenne — ils ne voulaient plus percevoir les vies courantes ; ils les regardaient d'en haut comme pour finir de se désagréger et oublier leurs tourments, leurs peurs.

Il faudrait s'enquérir de la disposition de quelques dégénérés aisés à n'être pas les derniers à se réaliser dans ce divertissement, car pour eux c'en est un : fils de bonnes famille en rupture, larrons infiltrés ; comment s'en sortir sans mal, sans perplexité, ils affichaient de la rage : certains qui n'étaient pas de leur monde jouaient.

Myrtille, tout comme nombre des plus hirsutes de la tribu bérurière ne venait pas d'une

famille modeste — il y avait même des fils de généraux ou de haut fonctionnaires, en pleine rupture familiale —, trainait ses fêlures autant que l'excrétion violente de sa classe d'origine : comprise comme complice du massacre général.

/

Certains avaient ouvert ou fréquenté des squat autonomes faisant partie de la dernière vague d'expulsion en 1983 et 1984, notamment un grand appartement dans les quartiers les plus chic de Paris, rue Paul Baudry, devenu une référence dans leurs mémoires ; beaucoup venaient du même lycée, le Lycée Autogéré de Paris.

À l'origine, les initiateurs de cet établissement parlaient d'un lycée autogéré « à » Paris et cette précision sonnait comme un encouragement à la propagation. Et puis, ce qui allait devenir avec quelques hésitations le Lycée Autogéré « de » Paris, a ouvert ses portes sous le nom de Centre expérimental, ou de centre expérimental autogéré.

Être désigné comme centre expérimental situe à première vue chaque établissement dans le domaine de la recherche. Si le lycée autogéré de Paris pouvait apparaître comme un laboratoire, alors quelles étaient les recherches menées dans ce laboratoire ? Les élèves étaient-ils la matière observée d'une recherche appliquée.

C'était une tentative de mise en application du modèle d'Oslo décrit dans le livre « Un lycée aux lycéens ». Le livre, paru à la fin de 1975, relate l'expérience norvégienne d'un lycée équivalent de nos lycées de second cycle, cogéré par les élèves et les professeurs. Pierre Selos avait souvent parlé à Arthur du montage de l'expérience.

La revue Possible dont il était le directeur de publication relatait les assemblées générales de préparation du projet au nom de la promotion des écoles et lieux de vie différents. Les élèves et les enseignants se trouvaient en situation de recherche impliquée puisqu'il fallait tâtonner, tester ce qui n'existait pas auparavant.

Les caractéristiques scientifiques de l'expérimentation étaient accentuées par l'intégration dans un dispositif d'évaluation au sein duquel se trouvaient des chercheurs reconnus. Possible tentait d'éclairer les aléas négociateurs nécessaires pour un agrément avec un Gouvernement enclin à encadrer pour contrôler, dont tous se méfiaient.

L'expérience est finalement agréée et démarre dans des locaux de fortune, les sous-sols du Lycée François Villon dans le 14ème en Septembre 1982, sous le ministre de l'Éducation nationale Alain Savary, de quoi donner quelques gages aux soutiens autogestionnaires du Gouvernement, la rigueur ne s'imposait pas encore.

Des enseignants et des jeunes, pour certains en rupture avec le système éducatif traditionnel, en sont les fondateurs, parmi les initiateurs sont Jean Lévi et Bernard Elman. Le

LAP s'adresse à des adolescents et de jeunes adultes, âgés de 15 à 21 ans, cherchant une alternative au système éducatif ordinaire, recalés ailleurs.

Il n'était pas possible à Arthur de connaître avec précision la provenance de tous les allés et venants du squat, de confiance des uns sur les autres en confidences de certains sur eux-mêmes, Arthur redressait une cartographie sociale des différents intervenants, avec ses manques, ses incertitudes et ses troublants entrelacs.

Myrtille était probablement la personne se trouvant la plus proche de la situation de Mendes par rapport aux institutions scolaires : elle les fuyait beaucoup ; mais elle appartenait à une classe sociale à l'esprit novateur et encline à l'expérimentation sociale, cette fin de siècle n'avait pas encore validée l'appellation de Bobo.

Beaucoup de ceux, dont l'intégration majeure dans le système de l'oppression, de la domination et de la dépossession, ne pouvait faire de doute, se donnaient l'illusion d'une sorte de despotisme éclairé, porteur de projet subvertissant le système de l'intérieur et susceptible d'amener une mutation sociale sans le risque du peuple.

Ce qui voulait dire que tous étaient abonnés à Actuel et à Libération et qu'il se fouillaient les méninges pour donner à leur envie de ne rien transformer — de ce dont ils profitaient outrancièrement — l'apparence d'une nouvelle liberté ; autant dire que Myrtille était seule, livrée à elle même : ils ne s'apercevaient jamais de sa disparition.

/

Cette fillette, au beau milieu des banlieues pavillonnaires et HLM où elle avait grandi, munie d'un père Directeur de banque et d'une mère artiste, d'un pavillon individuel et de vacances à l'étranger une fois par an, s'était longtemps cru privilégiée ; elle découvrit alors que sa vision du monde demeurait parcellaire.

Ce n'était là qu'un minuscule aspect des rouages implacables de la machine à reproduire et du déterminisme social, mais c'était précisément celui qui prenait corps devant elle et la hantait, tant elle avait de difficultés à s'adapter aux us et coutumes de ses camarades : tant d'assurance donnée par l'argent et son monde.

Le fait d'avoir grandi dans un monde protégé lui sautait aux yeux, et lui donnait le sentiment d'appartenir à une autre race. Jamais au grand jamais Mendes n'eut pu parvenir à une si grande compréhension de son destin que ce dont s'était imprégnée Myrtille dès son berceau, dans une confusion de savoir profus, d'insouciance.

Aucune limite ne s'était interposé entre ses désirs et leur réalisation si ce n'est son impossibilité logistique éventuelle ; à dix ans on la découvrait en train de dormir sous l'estrade d'un concert de rock'n'roll en court de démontage ; au petit matin des machinistes, on la

ramenait aux parents la croyant dans sa chambre ou à l'école.

Myrtille s'était ennuyée. On a beau être progressiste, évolué de gauche, on souhaite le meilleur pour soi même et les siens et on se fout un peu des autres ; mais que dire à cette pré adolescente délurée lorsqu'elle décide qu'elle arrête ses études et qu'elle veut vivre sa vie comme elle l'entend à onze ans, parcourant les routes.

Apprenant de ses rencontres, leur fille voulait « On the road » et « Born to be wild » tout en un. Était-ce la fierté d'un précocité à l'aventure, était-ce leurs rêvasseries de Shiloms estudiantins dans l'attente de recevoir leurs diplômes d'études supérieurs ? Ils lui avaient tout concédé, le grand pavillon regorgeait des ouvrages de l'époque.

Mendes lui n'avait jamais su lire, de toute façons il n'en n'avait jamais perçu l'intérêt, si apprendre à lire c'est apprendre à trahir comme Marx l'avait trahi !

— Qu'est ce qu'ils savent faire de bien ceux qui savent lire ? Moi je sais me débrouiller tout seul dans la rue, je vais où je veux, là où il n'y a pas les flics...

Pour lui les flics c'était un peu tout ceux qui pouvaient tenter de le contraindre ou de l'asseoir à une table ou de lui apprendre comment il devait faire, il n'en avait pas besoin de ceux là ; cela faisait beaucoup de monde quand même, mais il les rusait comme il aurait rusé les flics. Il fallait être le plus malin : il était le plus malin.

Même dans leur squat de Punks, leur USINE, qu'est ce qu'ils croyaient ? Déjà l'autre le Arthur — un grande gueule celui là il avait commencé par ne pas lui donner les clés, il paraissait être le chef, beaucoup s'adressaient à lui — même ce Arthur il le ruserait, il était plus malin, et puis *même Simon, qu'est ce qu'il croit ?*

Mendes était toujours recroquevillé sur lui même à regarder cette étrange ballet de gros durs et de jeunets rebelles. Certains, certaines plutôt, lui plaisaient bien. Il y avait eu des échanges de regard, il avait retenu un prénom Virginie. Sans doute était ce le seul qui ressemblât à un vrai prénom, ou la jeune fille lui plaisait plus.

Il regardait le sketch insolite des deux inséparables Nono et Myrtille. Il était effaré, mais pour qui se prenaient elles celles là ? Elles prenaient des poses de magazine en se moquant, elles imitaient leurs mères, une enseignante, elles éclataient de rire comme défoncées. Mendes n'aimait pas ce genre, des bouffonnes, il n'en connaissait pas.

Myrtille avait laissé trainé son regard du côté du jeune boutonneux dont tout le monde parlait depuis une semaine, avec l'air de ne pas l'avoir vu, de rendre l'autre invisible par son regard survolant : *alors on ramassait de la caillera et on les gardiennait sous les ordres d'un juge et d'un cureton, c'est des Autonomes ça ? Des éducateurs !*

Myrtille savait si bien prendre l'air absent et cynique — la suavité d'un regard enjôleur au pli de bouche méprisant — ses provocations enclenchaient des bagarres, elle était fière, au

cœur de l'embrouille ; ça commençait toujours à pogoter autour d'elle, et Nono avait ces reparties faisant mouche, elles animaient les concerts, les réunions.

Les bandes assoiffées de sons les plus durs et rauques ne manquaient pas de motifs les moins sérieux pour s'affronter plus ou moins hargneusement, pour la frime et le simulacre de bagarre ; cela démarrait le pogo, longue embrassade fougueuse de corps multiples, bleus et foulures à la clé, mais quelle éclate, défoncés à la sueur.

/

Quand ils étaient Skins, ils militaient contre les Mods et contre la société. C'était là tout leur militantisme. Ils s'amusaient bien, se défonçaient souvent, parfois quelques bières fortes et un bon pogo pour faire monter l'adrénaline suffisaient, mais au bout d'un moment ils se retrouvaient tout seuls, face à leurs peurs, cramés de partout.

Et puis les Skins s'étaient séparés fâchés. Venus d'Amérique et d'Angleterre certains Skins avait pris le mouvement raciste par les cornes, et s'en étaient fait un emblème tatoué sur le front « Fait en France » traduction d'un Made in quelque part, rajoutant du bleu blanc rouge sur le bomber, éructant furieux des imbécilités entendues.

« La France aux Français » donna le terme de Faf à toute une génération nouvelle de nationalistes haineux et ratonneurs, des tortionnaires voyous sans principe ni patrie, si ce n'est celui des guerriers génocidaires et violeurs d'enfants que l'histoire exècre après s'en être servi, que les pouvoirs n'oublent jamais de médailler, puis d'oublier.

Ce qui est étrange, car par la suite on reprocha aux antiracistes et antifascistes d'avoir politisé un mouvement au démarrage neutre en politique — Le peut-on ? —, ne s'occupant que de musique, de beuveries en bandes, de jeux de confrontations virils, toutes sortes de choses parfaitement populaires et prolétaires sous toutes latitudes.

Le défouloir des jouvences paresseuses, incapables d'assumer des implications responsables ou les réfutant : autant de cadets en mutinerie contre la discipline des pères absents et des mères asphyxiantes ; Mendes lui regrettait l'asphyxie suave de sa mère et vitupérait contre la présence délogeante des beaux-pères autoritaires.

Toujours est ils que les Skins s'étaient vu coller une étiquette de fachos et les Punks une étiquette d'anars ; les uns coursant les autres pendant cette période intermédiaire qui vit l'expulsion des squat autonomes — de logement, d'activités et de concerts du 20^{ème} et 19^{ème} en 1982-1983 — ce qui brouillait gravement les pistes.

Car si pour certains cela tombait juste, pour la plupart les idées n'étaient pas plus arrêtées que cela, pas plus que dans la plupart des bonnes petites familles possédant dans leurs relations le juif ou l'arabe qui lui était un type bien ; même la mère de Arthur, communiste

atavique, souhaitait que les étrangers fissent guichet à part.

Mais ils avaient trop de choses à faire, trop de choses à détruire, ils haïssaient leurs mères, ils haïssaient le monde entier ; ce monde entier verrait qui ils étaient vraiment, vous qui les avez abandonnés, lamentablement abandonnés : ils étaient seuls, ils voulaient leur cracher à la gueule à tous et les maudissaient, pourquoi ? Parce que rien !

Devant eux c'était l'inconnu, personne ne les guidait, une nouvelle génération perdue pour laquelle il n'était prévu aucune guerre exterminatrice de prolétariat révolutionnaire comme fut celle de 14-18, aucune guerre génocidaire d'artisans, paysans, boutiquiers, manufacturiers gênant l'emprise industrielle comme en 39-45.

Alors c'était toute une génération perdue sur laquelle il fallait tester de nouvelles formes d'extermination, le phénomène de bandes auto excluantes et destructrices de liens sociaux et familiaux avait été testé avec succès outre atlantique ; de bons sachets de drogues diverses les feraient s'entretuer et tenir tranquilles, naturellement.

Les sociologues américains l'avaient déjà étudié, il suffisait de supprimer certains gardes fous moraux des anciennes civilisations de paysans et villageois, la télévision remplissait bien ce rôle, pour que mécaniquement les bandes territoriales préhistoriques se reforment et s'entretiennent, la drogue écrasant toute réflexion.

L'esprit antiautoritaire d'après Mai 68 avait puissamment contribué à cet avachissement ciblé des valeurs et coutumes de vie en un commun paisible et solidaire, déplaçant toute critique économique ou organisationnelle de la société sur une critique comportementale décalée sur des sujets mineurs de goûts et couleurs.

Alors il y avait une perpétuelle rivalité. La logique du mythe auto créé voulait que le Skin de base était middle class ou working class et que le Mods était d'une classe beaucoup plus aisée. Mais dans les concerts il y avait des histoires de jeunes femmes. Alors entre les gars sur Paris cela s'était battu, il y avait des histoires.

— T'es Mod t'es Skin, je veux ton parka...et le bleu blanc rouge sur le bomber...

Et les Modettes venaient faire du charme aux jeunes tondus, et quelques Skingirls sont allées voir des Mods, et ça devenait difficile de faire des histoires... Et puis ils vieillissaient peu à peu tous, ils n'allaient pas s'embrouiller avec des gamins.

Mendes s'était rapproché du frigo dans lequel il avait vu les bières, il faisait encore le timide, avec le regard baiseux et plus malin, Simon l'apostropha :

— Bon ça va prends en une, mais ce serait bien que t'arrêtes de boire.

Myrtille ricana de loin :

— On va jouer les papas mamans maintenant ! Nono l'assassina du regard.

Un jour les gros méchants Skins ou les vilains Mods croisent deux Punks et tapent l'embrouille, ils étaient avec leur mère, ils avaient l'air cons.

— Ha mais c'est une mode pour eux, monsieur...

Ce n'était plus quelque chose de marginal. Qui était qui ? Les fringues venues de Londres s'achetaient aux Halles, « London Styl » pour tous.

Et occasion de dépouille pour beaucoup, les bombers changeaient de dos plusieurs fois par mois et que dire de chaque pièce de l'accoutrement complet, être en bande cela protégeait du petit racket quotidien où le plus taxeur n'était pas le plus pauvre bien souvent, le plus pauvre ne faisait pas encore parler de lui, se nommait racaille.

Au début de l'épopée, avant 1981, ils ne circulaient pas à plus de quinze Skins, et ils étaient rarement tous ensemble dans chaque bande. Ils se retrouvaient le plus souvent au Gibus ou au Rose Bonbon. Après ils se voyaient aux Halles. C'était l'endroit où ils étaient certains de rencontrer des gens que tous connaissaient.

Quelque soit l'heure de la journée ou de la nuit, quelqu'un avait un Harrington ou un Fred Perry était forcément quelqu'un de branché. Alors on se branchait pour les fêtes du week-end, merci les Mods avec vos papas mamans plus à l'aise socialement et accueillants, cela vagabondait beaucoup, bâfrait plein d'amphétamines, braillait.

Après ils avaient envie de tout sauf de rester sur place. Il fallait courir, être vu dans tous les endroits de Paris, assurer de la dépouille, du plan thune, arrachage ou petit braquage, racket adroit ; celui dont les parents en avait plus rejoignait hâtivement une bande protectrice : il n'était plus touché et déboursait, bienvenu au club.

Snuff sur la question du dépouillage des copines friquées était le roi ; sans cesse dans la grande salle du squat résonnait de ses exploits salaces de petit mâle dragueur et ricaner — des fois l'une des volées venait réclamer jusque là son dû —, cela pouvait durer des heures et cela cherchait des alibis de classe à ce racket.

Et parfois — cela était arrivé devant Arthur — l'une d'elle montrait en pleurant sa maigre fiche de paye de caissière, alors le héros des HLM, le Rouletabille des nocturnes agités tentait d'autres explication dans lesquelles il ressortait que les esclaves n'avaient pas à venir s'encanailler chez les rebelles, le tout bière à la main.

Arthur estimait ne pas avoir à s'en mêler, mais parfois cela le suffoquait ; quelle pouvait donc être cette Autonomie sans respect de celui qui travaille ? Jusqu'où cette dérive idéologique irait-elle ? En même temps ils étaient entre eux, baisotaient, pogotaient ensemble, puis se rabibochaient autour d'une ligne de coke.

Alors beaucoup dérivèrent sur des produits de plus en plus contraignants : ce n'étaient plus

des Skins c'étaient des toxicos avec un look de Skin ; dans ces années 81-82 les Halles n'existaient plus sur le même mode : pour voir quelqu'un avec qui on avait déambulé dans les quatre cent trous, ce n'était plus la même histoire du tout.

L'extermination massive avait commencé : les charniers seraient les morgues et fosses communes des quartiers populaires, un dépeuplement doublé d'une armée de cobayes en fin de vie sous protocole compassionnel :

— Attend je reviens j'ai un truc à voir...

Et l'autre cherche en fait comment il va se procurer son shoot rapidement.

/

Arthur tentait de faire le tour de toutes ces défaites, de tous ces renoncements, lui qui ne voulait renoncer. Il se faisait confident, il calmait les embrouilles ; tentait de convaincre d'une idée de classe, de solidarité. En réalité il était tout autant décalé là qu'en zone familiale. La dérive l'avait déjà mené au centre du marécage.

Pourtant il fallait quand bien même croire qu'ils étaient tous les fils et les filles du même destin. Lorsqu'il avait suivi les charmantes rondeurs fessières de ses deux beurettes favorites durant des semaines, dans leurs rendez vous de fabrication de leur journal : ils étaient partis tôt de l'appartement ce jour là, Kahina folâtrait !

Ils serpentèrent dans les rue du 11^{ème} et arrivèrent. Le type du rendez-vous était déjà attablé à une petite terrasse d'un bistrot confidentiel. Nora fit les présentations. Arthur fut affublé du titre honorifique de collaborateur de l'équipe du journal. Il s'en rengorgea, elles faisaient de lui un familier, il était en chaussons, dans leurs intimités.

Tout le temps de l'entrevue, Kahina se laissa tiédir non seulement par les rayonnements solaires mais par des sensations enfouies depuis longtemps. Pour une fois elle échappait à son rôle habituel. Elle devenait mère, elle devenait sœur. Elle patientait après l'amitié, son sexe au repos, n'avait pour l'heure pas d'appétit de jouissance.

Celui-là serait son ami. Il faudrait un peu de temps, un peu de distance. Elle ne devait pas le toucher. Elle savait déjà pouvoir être tranquille, il ne la harcèlerait pas. Il était de ceux, si rares, pouvant sublimer leur désir. Il était brave et encore chevalier, elle se rendait à son hommage, Arthur était si visiblement puceau, charmant.

Tout à la fête de cette nouvelle naissance, Kahina n'avait rien suivi de la négociation en cours. Nora paraissait bien s'en tirer, elle était enjouée et papillonnait sur tous les sujets. Le journal verrait le jour et elles auraient leur emploi. Un boulot calme, une certitude d'avenir. Elles assumaient cette image de beurettes audacieuses.

Kahina pensait aux forces fondamentales poussant l'Univers. La poussaient-elle vers

Arthur ? Il était trop tôt ! Ces forces dont procèdent tous les êtres vivants sans exception, du plus simple, l'unicellulaire, au plus complexe, l'Homme : elles assurent la permanence de la vie, sont le mystère, le ciment commun à tous.

Kahina ne s'en servait que pour un plaisir lascif dont elle se sentait de plus en plus prisonnière. Et Arthur venait de débouler dans sa vie tandis qu'elle commençait à s'ennuyer entre les sexes de ses amants. Il saurait la comprendre, ne pas la juger, l'accompagner. Même de loin, il ne l'oublierait pas, il n'oubliait pas.

Si Arthur s'intéressait à elle — et c'était parti pour —, elle ferait de son sexe une œuvre d'art. L'énergie des natures et des dix mille formes entre le Ciel et la Terre. Dans la nature une seule vigueur baigne et fait frissonner toutes les créatures vivantes. Le rapprochement du féminin et du masculin, le sexe, la pulsation éternelle, l'extase sidérale.

Arthur ne savait même pas : il ne l'eut pas compris ; elle se serait sentie dévalué à ses yeux. Il était trop pur, trop sincère : il n'aurait pu supporter de la voir se piquer. Elle en avait désormais l'envie régulière et la possibilité, servie à domicile, en échange d'un corps à demeure, les voluptés désormais s'affadissaient.

Un pétard continuait sa valse hésitante entre les verres poisseux d'alcools, image de décadence. La terrasse était dans une ruelle déserte. Les damnés de la terre pouvaient bien attendre encore un peu. Son impuissance à comprendre ce monde amplifiait la nécessité d'agir avant de succomber à l'illusoire, Arthur fumait.

Kahina connaissait son prix maintenant. Elle avait fini par se lasser de ses conquêtes. Cela lui paraissait bien insipide. La drogue remplaçait peu à peu l'adrénaline et Stupé parfois était drôle. L'arrangement était profitable. Aucun de ses amants n'avait jamais eu de rêve puissant, de rôle de mesure, sur le trottoir ou dans le caniveau.

La simple observation permet de constater que partout et en toutes saisons, ce n'est que parade amoureuse. Kahina se voulait très naturelle, animale et gourmande, l'abeille et le champ de fleurs. L'Univers ne fait pas de manières. Elle avait voulu cette vaste orgie, cette union galactique. « Actuel » avait fait de ses sœurs des odalisques.

/

Nul individu dans nos villes, nommées villes par paresse de leur inventer des qualificatifs plus orduriers, ne pourrait tenter de jouir du même privilège d'être vu. Il pourrait s'user à atteindre une plus grande existence octroyée par les aléas de sa naissance, il n'y parviendrait pas. Kahina était l'archétype de l'époque, la « beurette ».

Jamais elle n'avait eu à faire plus d'efforts que d'apparaître, un autre aurait dû travailler sans relâche ses qualités personnelles, connaissances et savoir faire, apprendre et produire

avant d'être aperçu. Et cette fugitive reconnaissance ne lui serait que partiellement attribuée au moment précis de l'exercice de son art ou à son évocation.

Dés le lieu de la démonstration de ses qualités quitté, pour peu que le journal télévisé ne l'ait exhibé récemment à l'admiration des foules, il se fera piétiner et bousculer. Kahina promenait négligemment ses fesses rebondies et n'avait jamais eu d'effort à faire pour être vue, elle correspondait à une image convenue.

Kahina fumait des cigarettes roulées fines immiscées dans la commissure des lèvres où elles s'évanouissaient dans la rondeur de la joue. La cigarette semblait prête à tomber à chaque instant. Elle prolongeait sa moue luxurieuse, fumerolait au rythme de sa respiration méditative, tandis que Nora discutait, légèrement suave.

C'était un état corporel de relâche sans angoisse et sans souci, sans peurs et sans envies, si ce n'est l'envie de ne pas en sortir, la peur de manquer de ce qui permettait d'y être, le souci de renouveler le matériel qui permettait d'y rester. Sa quête sans relâche, ses arnaques de moins en moins indispensables, il y avait Stupé, un bon plan.

Arthur avait été matinal ce jour là. Il avait déboulé les rejoindre dans le « tierquar » dès neuf heures du matin. Il sortait de son taf dans le douzième arrondissement derrière l'îlot Chalon menacé de destruction rénovation, cour des miracles par la volonté des marchands de mort et de sommeil, un an plus tôt.

Les forces de l'argent étaient supérieurement organisées. D'un côté elles laissaient filer le commerce de drogue et par l'action planifiée de la préfecture le focalisait dans l'abcès de fixation urbaine l'intéressant. Les banquiers blanchissaient, les immobiliers payaient les politiques, les politiques géraient l'opinion.

Les politiques exploitaient le filon de l'insécurité. Les couches moyennes peu à peu déménageaient laissant derrière eux des immeubles entiers propres au squat avec tous les trafics de la misère du moment. Les immeubles étaient rachetés par ruelles entières et laissés volontairement à l'abandon, la rareté devenait cherté.

La presse épaulait le business en publiant les photos chocs de rues dévastées où erraient des poignées de camés affalés dans les caniveaux, s'étant fait leur shoot sur place, et les dealers regroupés, manière de dire c'est là, venez nombreux, faisant ouvertement leur commerce, gérants de la disparition de l'État, de la société.

Quelques programmes de relogement pour les plus pauvres pouvant justifier de quittance de loyer étaient pris en charge par la préfecture. Les autres se débrouillaient pour se reloger par leurs propres moyens. Le quartier se dégradait, permettant rafles et expulsions massives, mieux qu'une longue guerre, aussi efficace.

Le terrain et les immeubles étant vide de tout occupant, la chasse aux juteux profits

immobiliers pouvait commencer. Les grosses entreprises de bâtiment se positionnaient sur les marchés publics en finançant le parti de la mafia politique dispendieuse de chantiers colossaux ; cela serait su, à peine jugé, impuni.

/

Il gardiennait précisément l'immeuble de l'annexe de la préfecture du département où se trouvaient les bureaux de relogement spécialement affectés à l'opération « Îlot Chalon ». Il arrivait à Arthur d'avoir à effectuer un remplacement. Ces jours là il était huissier de jour, on lui demandait d'officier en civil, moins rebutant.

Il s'enquérissait de l'identité, téléphonait à la société demandée et introduisait le visiteur. Pour la troupe des familles souvent immigrées venant au bureau de relogement il suffisait de leur indiquer la direction. C'était au rez-de-chaussée, au fond d'un couloir sombre bordé de chaises à l'inconfort étudié, devant un guichet fermé.

Ils venaient avec leurs enfants, leurs papiers à la main et leurs faibles espoirs vrillés au corps. Combien n'en n'avait-il pas vu de ces groupes de familles aux bureaux des étrangers, aux bureaux de relogement, aux bureaux des ANPE ou des services sociaux, toujours persévérants, dans la patience des gueux des Histoires ?

Attendre et revenir un autre jour pour attendre encore. Il manquait toujours un papier, ce n'était pas le bon papier. Quelle vie était-ce donc que cela ? Et quelle vie était donc la sienne ? Les jours indécis se succédaient aux jours hésitants dans le plus mortel des ennuis et pas le moindre petit souffle de nouveauté.

Faire les mêmes gestes quotidiens pour aller travailler de quoi gagner le nécessaire pour s'entretenir et retourner au travail sans aucune possibilité de changer rien à l'organisation générale de ce train-train assoupissant. S'en retirer pour faire quoi ? Aller vers où ? Dormir, s'avachir devant une télé, penser à Dominique.

A sept heures il prenait sa douche seul encore dans l'immeuble désert. A sept heures trente il éteignait l'alarme et téléphonait à la société de télésurveillance gérant la sécurité de l'immeuble. Puis à 8h il ouvrait les portes aux hommes et aux femmes de la société de nettoyage, notait sur le grand cahier RAS, partait.

Rue des Vignoles des femmes africaines nettoyaient l'escalier menant aux appartements squattés au dessus du local. L'immeuble avait trois étages. Arthur n'avait jamais dépassé le Premier, pour vidanger sa vessie gorgée de bières dans le chiotte à la turque. Il croisait des ombres furtives d'habitants, s'esquivaient, penaud, incongru.

Il n'avait jamais été invité à poursuivre plus loin sa découverte du quartier dans cette direction là. Les familles africaines se tenaient, en général, à l'écart des jeunes marginaux

vadrouillant dans tous les trous disponibles des nombreuses impasses bordant le parcours de la rue ; Arthur attendait les sœurs au milieu des boubous.

Kahina ne croyait pas à l'obligation de la reproduction, c'est manquer là de poésie. Elle avait une chance d'être née dans une bonne période historique. Elle pouvait se protéger, se permettre d'aller immédiatement au but, être maîtresse de son ventre. Tout de suite, dans un ballet ininterrompu de séduction et d'envies : la jouissance.

La Nature instinctivement bâtisseuse pouvait depuis toute éternité et jusqu'à la fin des temps faire de l'acte sexuel une œuvre d'art. Une mise en scène du désir réciproque, dans l'ivresse du jeu de séduire et d'être séduit, de la fusion ingénieuse des amants. Kahina le savait, le faisait, le voulait ; Arthur attendait son apparition.

Tous les êtres vivants participent allègrement à cet assemblage répandu des corps et des chairs, même les mouches sur une table s'accouplaient sans discontinuer. La Nature est profondément érotique ; les chorégraphies amoureuses ne sont certainement pas des jeux de hasard : c'est quantique, pour le moins universel.

Ainsi une seule et même force pousse Kahina et Arthur l'un vers l'autre sans qu'ils n'y puissent rien ? Allaient-ils devenir les parties opposées et complémentaires, indissociables, d'un ensemble édifiant de transcendance érotique ? De l'érotisme sans sexe, un mariage de candeurs, un nouveau conte ; Arthur avait attendu ?

/

Et ce cortège ininterrompu de misères et de renoncements collectifs ! Toute une fête promise, éternellement repoussée ! Tout un parfum aux effluves atrocement subtils flottait dans l'air du temps entre un vent d'infamies et des bouffées glaçantes d'horreurs. Les puissants resteront. Le cynisme de ces temps le choquait.

Si l'on n'y prenait garde — et l'on n'y prit garde — la gauche au pouvoir dans les années 80 aurait tôt fait de déstructurer toute vie sociale et de détruire toute force politique d'opposition à sa gestion insolente des affaires devant un peuple ébahi et muselé. Ce matin là Arthur avait trotté vers le 17 rue des Vignoles, son local.

C'était la seule porte ouverte connue pour sortir de la bulle asphyxiante où il se trouvait. Il avait fait un arrêt au bar de Mourad, avait bu un café. Il avait traîné dans les impasses où certains des marginaux fréquentant régulièrement leur bar sauvage habitaient. Ils n'étaient pas encore réveillés, il pourrait attendre les deux sœurs.

La plupart n'émergeaient qu'à l'approche de l'après-midi. Il s'était retrouvé là devant le 17, à se dandiner d'un pied sur l'autre. Depuis combien de temps déjà ? Il s'était dirigé sans envie vers l'ancienne fabrique détruite dont ne subsistaient que les murs et des morceaux de

toiture, le vieux Stierne morigénait des militants :

— C’est pour ça qu’il est un peu chiant, il a le cœur sur la main, c’est un gars qui a beaucoup fait dans sa vie et qui continue encore, essayez d’être cool, et même s’il vous fait chier sur l’alcool, elle est morte de ça Maria, il n’a pas réussi à l’en tirer, soyez compréhensifs.

Le vieux Stierne était un militant étrange issu du catholicisme social mâtiné de solutions coopératives : il appelait cela « l’économie distributive » et le résumait dans un feuillet ronéoté de diffusion sporadique « Dis-Eco » ; en ce bon matin d’attente des désirs d’Arthur, il défendait son vieux copain Henri Bouteiller : *un cas*.

Les jeunes n’avaient jamais su qui avait bien pu être Henri Bouteiller, dit Riton, fourmi des improbables récupérations quotidiennes de déchets abusifs — par endroits le quartier était une poubelle favelienne — et Riton déplaçait des tas et des objets d’une place à l’autre, poussant sa brouette emplie et tentant de leur trouver une utilité.

— Bon, bon, on fera attention, je ne savais pas tout ça, s’il me casse les couilles, je lui dirais qu’il me casse les couilles. avait répondu Éric.

Robert n’avait rien dit, il n’aimait pas Riton. Ainsi la figure légendaire du vieil homme de la rue des Vignoles s’est imposée à eux, sur un barda.

Arthur pensait que toute entreprise individuelle pour tenter de résoudre un problème était vouée à l’échec. Seul un puissant mouvement en actes pouvait interpeller la société et permettre de trouver des solutions politiques et économiques collectives. Comment, lorsque tous baissaient les bras et s’opposaient sans écoute ?

Ils étaient restés un long moment à se disloquer comme lors d’une manifestation tardive où personne ne veut rentrer et où les CRS sont obligés de pousser. Le local s’était refermé définitivement sur l’inactivité insolante des brisquards, imbus de leur contrôle incontesté sur les déserts, les deux sœurs s’étaient repliées chez Stupé.

Ils avaient vaqué comme ils le pouvaient, allant chez les uns les autres. USINE en avait intéressé certains ; ils ne voulaient affronter leurs chefs pour une histoire sotte de clés et de pouvoir ; ils les recevaient pour les conseiller et leur faire rencontrer des personnes motivées : tout cela s’enlisait dans une froideur hivernale terrible.

Le groupe du départ fluctuait. Un moment ceux du bar avaient tourné, viré, ruminé, cherché un autre endroit à squatter : pour refaire, pour continuer ; ils n’étaient plus aussi soudés ni disponibles. Certains s’étaient liés avec les jeunes du « Centre Autonome Occupé », avec des « Michel le Black », des « Groupe Germinal ».

Il leur fallait maintenant réfléchir à une autre histoire. On avait déjà trouvé le nom de cette USINE — cette Utilisation Subversive des Intérêts Nuisibles aux Espaces — qu’est-ce que

cela pourrait être ? Arthur se sentait nettement incapable de l'imaginer. Pour l'heure il était à la rue, et par moment un peu de chaleur était bienvenue.

Il avait rendu les clés de sa chambre d'hôtel de Montmartre et avait démissionné de son poste de veilleur de nuit. Il désirait cette nouvelle vie de rebelle, d'insoumis, de squatteur. Il le désirait autant qu'il avait désiré Kahina. De manière impulsive, non contrôlée, non vraiment réfléchie, c'était comme une mission impitoyable.

Arthur ne voulait plus lire avec sympathie les exploits des réfractaires dans la presse. Il voulait en être ! Il ne voulait plus participer à la production du gâchis immonde. Il voulait organiser la résistance à l'ordre infâme de la gestion du massacre courant. Il en avait le vertige, cela semblait immense et si simple.

Ils étaient de modernes chevaliers attendant de déferler sur les champs de bataille des combats concevables. Tous semblaient abandonner et ceux du bar étaient arrivés, ardents et ahuris devant une besogne démesurée ; peu nombreux et novices, pleins d'énergie, combattant l'abattement, avides et tranquilles, si souvent ivres.

En ce matin d'hiver là, toute la bande s'était disloquée. Robert avait enfin quitté la cave du local et vivait en Angleterre où les squats étaient mieux organisés, plus sociaux. C'était souvent des ouvriers en panne de logement et ils organisaient des collectes pour soutenir les grèves des mineurs contre Thatcher, plus solidaires.

Ils faisaient des braderies, des foires au troc, intervenaient pleinement dans le mouvement social des luttes. De plus ils poussaient leur raisonnement critique de la société jusque dans ses applications pratiques. Ils étaient écolos, mangeaient bio et évitaient de trop se servir du courant électrique, refusaient toute marchandisation.

Ils n'achetaient plus rien. Ils récupéraient, volaient, troquaient. Ils étaient contre la loi de l'argent. Ils étaient contre l'empire mondial. Ils boycottaient les produits des firmes les plus compromises dans l'exploitation sauvage du tiers monde. Ils étaient internationalistes et bâtissaient un réseau d'information sur les résistances.

/

Arthur et Julio passaient toujours devant la devanture éclairée du bar de Mourad, champion de leurs parties de tarots au bar sauvage. Il était un peu plus de dix heures. Une Carolus d'or dans le nez, Julio assimilait son comprimé de Lexomil en continuant d'entretenir Arthur attentif : les choses du Tao, des impacts cosmiques.

Lorsque Arthur aurait bu deux demi avec Julio il aurait les tempes en feu. Julio le quitterait pour vaquer à ses occupations de recherche médicamenteuse et Arthur appréhenderait une journée d'ennui mortel. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait été voir la bande du 18^{ème} au

Nord-Sud. Y faire quoi, aucun n'était venu les voir ?

Aller voir Patrice l'ennuyait. Il n'était plus question d'aller frapper à la porte des deux sœurs. Il ne voyait pas à quoi occuper sa journée. En attendant ils commandèrent deux demis à Mourad venu leur serrer la main.

— Vous en êtes où, on ne vous voit presque plus ?

— Et bien on est sur un nouveau projet, en gros nous avons ouvert un très gros squat, une grande usine désaffectée, pour y loger tous les maudits galériens comme moi en ce moment, on est déjà une quinzaine sur le coup, tous ceux du bar sauvage, d'autres d'anciens squats Autonomes. Comme cela en même temps le lieu est gardé la nuit, puisqu'on y habite, le propriétaire ne peut pas en profiter pour tout expulser en douce, et c'est suffisamment grand pour y tenir toutes sortes d'activités, du culturel, de l'artistique, du politique, des luttes. Enfin tout ce qui peut permettre de résister à ce monde de merde.

Mourad aimait bien l'idée et il acquiesça, branlant le chef à de multiples reprises, Julio embraya :

— Ouais, votre truc, c'est du politique, ça ne marchera jamais.

Ils burent leurs demis en parlant des étoiles. Arthur cessa d'argumenter, il n'insista pas, il n'était pas chargé de convaincre. Le fatalisme martelé à l'infini des zonards des rues parisiennes le démolissait définitivement, ils donnaient l'impression d'un feu couvant et attendant une faille de l'histoire pour faire trembler le destin.

Ils étaient vraiment tous complètement désactivés. Tout le temps du bar des liens forts avaient subsisté. Les discussions nombreuses finissaient toujours par une délégation :

— Faites ce que vous croyez bon les gars, on vous soutiendra, vous avez la pêche allez-y, on est avec vous.

Il y avait eu là comme une promesse : toute la zone du quartier avait soutenu le bar, l'avait fait vivre par sa présence. Jusqu'à Julio qui avait commencé à participer aux tâches matérielles : allant chercher les bières de luxe à prix réduit chez son ami Bootlegger de Montparnasse ; aucun n'était venu à USINE, depuis an.

Arthur ne pouvait s'empêcher de penser que, s'ils avaient tenu plus longtemps, certains zonards à leur contact se seraient réveillés de leur léthargie fataliste, auraient repris pied. Arthur aurait buté sur l'accusation fielleuse d'assistanat social et n'aurait pu répondre, comment les pauvres devaient-ils être pour plaire aux militants ?

Il ne se passait alors rien. Ils ne pouvaient pas devenir Autonomes. Ils étaient dépendants de leurs conditions de misère. Il n'était pas étonnant que la drogue ait si bien pris dans tous ces quartiers. Il fallait bien briser le cercle infernal, taper dans la ruche, affoler les données immuables ; mais quoi : il n'y avait pas de dynamisme commun.

/

Car les brisquards, en bons m'as-tu-vu, étaient au top de l'analyse politique et de la prétention révolutionnaire. Ils savaient ce qui était bon et ce qui ne l'était pas. Et à l'heure actuelle, semble-t-il, il n'y avait rien de bon. La meilleure preuve en était qu'ils ne faisaient rien eux-mêmes d'autre que des fêtes convenues, entre brisquards.

Ils avaient déclaré, au cours d'une de leurs réunions hebdomadaire d'organisation de remplissage du désert d'activité de la semaine suivante :

— Vous n'y arriverez pas les gars, vous avez des bagarres, ça va griller le lieu, et on en a besoin pour des trucs vachement balaises, c'est fini le bar...

Le local était devenu désert toute la semaine car les trucs balaises n'avaient jamais vu le jour, étaient restées dans le fond du gosier des brisquards, n'avaient pas éclos plus loin que leur morgue, n'avaient pris corps que dans le fantasme de leurs développements égotiques ; qu'avaient-ils donc produit, quelle leçon laissaient-ils derrière eux ?

Les brisquards ne tenaient même plus leur réunion d'organisation du Lundi soir, n'ayant plus rien à organiser, ayant lassé jusqu'aux plus motivés d'entre eux. Il était resté quelques liens d'estime entre les plus sincères d'entre eux et les jeunes — Arthur et ses compagnons du bar, nommés la relève — mais ils ne les avaient pas suivis à USINE.

Sans entrer dans une classification trop détaillée des catégories sociales — telle qu'elle avait pu être établi dans le passé par des organisations structurées d'extrême gauche — les brisquards n'avaient pas le même statut que les nouveaux venus ; ce n'était pas qu'une question d'âge : plutôt d'apparence, de notoriété, de dominance, d'aisance financière.

Les brisquards n'avaient en moyenne qu'une dizaine d'années de plus. Dans le monde courant ce n'était pas une génération. Dans le monde des marges, de l'Autonomie et de la contestation, c'était vécu ainsi. Les brisquards se prenaient pour des sages imbus d'expérience, mais Arthur et ses compagnons attendaient leurs bons conseils.

Les brisquards différaient par l'habillement et les moyens financiers dont ils disposaient. Comparés aux zonards, à ceux du bar et à ceux les rejoignant sur le nouveau projet USINE, ils paraissaient être des notables : possédaient travail rémunéré, voiture et loisirs. Ils n'avaient pas les mêmes besoins immédiats, pas d'envie de faire bouger.

Certains travaillaient dans la réfection d'appartement, la plupart au noir. Il n'était pas question pour eux d'engraisser les caisses sociales. Leurs chantiers étaient fournis par tout un réseau d'anciens des luttes passées, désormais casés et intégrés à cette société pourrie si longtemps vilipendée : chacun dans une débrouille individuelle.

Tous avaient quitté leur militantisme étudiant, avaient fini leurs études et intégré des

professions aux revenus bien supérieurs aux revenus ouvriers moyens du monde moderne. Ils achetaient les taudis du quartier et les faisaient rénover à prix Libé — du nom des petites annonces de leur quotidien favori — par des pauvres payés au noir.

C'est à dire sans payer ni taxes ni charges. On ne les voyaient plus dans aucune réunion ; ils parlotaient encore pas mal dans leurs beaux salons fraîchement rénovés lors de petites fêtes entre vieux du mouvement si fortement prisées par les brisquards. C'était leur gagne pain, leur valorisation sociale, leurs chantiers et leurs revenus.

Lorsque Nora leur avait lancé à la face le sauvage *Moi j'en ai marre des petits branleurs qui ne savent même pas tenir un squat...* elle fréquentait, derrière Stupé, ces petits salons par lesquels elle espérait développer son nouveau journal et le diffuser. Elle n'avait pas la bonne origine vraisemblablement, elle n'en avait eu aucun retour.

Aucun de ces nouveaux arrivés et futurs arrivistes ne l'avaient soutenue et les mille exemplaires du journal enfin imprimé étaient restés entassés au sol dans le petit studio de Kahina. Elle s'en servait parfois pour se faire prendre rudement dessus. L'humour de la situation emballait l'art de son sexe, c'était une surface solide.

Certains des brisquards travaillaient dans les administrations, d'autres étaient dans le journalisme, dans les métiers de décoration ou machinistes dans le théâtre, le cinéma ou la télévision ; les plus ouvrières d'entre eux étaient assistantes sociales, ou assistantes maternelles, institutrices. Arthur avait fait le chemin inverse.

Il avait quitté ses études, pour lesquelles ses professeurs le considéraient comme doué, lorsque l'un d'eux lui avait clairement fait comprendre que ses capacités intellectuelles le destinaient à faire partie de l'élite de la nation. Après avoir mûrement macéré, il s'était choisi un autre destin ; parmi les damnés de la terre : l'un d'eux.

Ils seraient beaux, Kahina le savait, percevait Arthur. Arthur était sur un petit nuage, lorsqu'il partageait l'après-midi des deux sœurs, à parler d'imprimerie, de maquettes, de films, de saisies et de photos. Il y avait eu beaucoup de matinées, après-midi et soirées. Il avait été leur invité et compagnon assidu, attitré et comblé.

/

Arthur était parti vite avec son mal de cheveux, laissant Virginie se dépatouiller avec sa banderole et son orthographe, il en avait juste réglé la dimension, les plasticiens du deuxième étage fournissaient, à profusion, tissus de récupération et peintures acryliques de couleurs diverses, issues de fins de chantier de bâtiment.

Pour cette fois ci, il fallait que la banderole installée au sommet du bâtiment Beaubourg puisse être vue correctement de loin et d'en bas, il lui fallait donc une très grande ampleur. La

grande pièce de répétition et de sport du deuxième étage avait été réquisitionnée pour l'occasion, les glandus des après-midis n'étaient pas encore là.

Virginie se moquait bien d'avoir à agir seule, parfois même elle préférait. Elle suivait toute la troupe des Béruriers Noirs en tournée plus ou moins lointaine déjà. La notoriété des uns fournissait le mythe des autres ; dans la France profonde des jeunes en recherche et devenir rêvaient aux Skins des Halles et aux Autonomes d'USINE.

Et tels des malfaiteurs assemblés en bande suite à une injustice féodale, ils soupesaient l'équité d'un partage de butin encore hypothétique. Personne n'était véritablement rétribué alors que tous avaient plus ou moins un rôle établi, il y avait les roadies, quelqu'un pour le son, même si c'était sommaire c'était du travail, souvent gratuit.

Toute une petite troupe se rassemblait autour de ce groupe en passe de devenir un groupe phare ; ses cassettes piratées dans les rares concerts précédant l'épopée tournaient jusqu'à l'usure sur des magnétophones à bande et à piles, le plancher en bois résonnait de leurs hommages à tous les décalés, Skins et autres indiens du monde :

Nous sommes les rebelles

Nous marchons libres dans la rue

La jungle nous appelle

Rassemblons toutes nos tribus

Rejoins notre raya

Nous ne sommes pas des soldats

Ici y a pas de chefs

Tous dans les mêmes galères

Nous vivons comme en Afrique

Au rythme de nos musiques

La jungle nous appelle

Pour une vie nouvelle

Nous rejetons le système

Et les prisons nous attendent

Nous sommes les rebelles

Nous ne nous laisserons pas prendre

Nous sommes les rois de la fête

Nous sommes les rebelles

Sauvages et fiers de l'être

Nous sommes les rebelles

Et toi le déserteur

Rejoins notre raya

Et toi le renégat

Rejoins notre raya

Et toi qui est squatteur

Rejoins notre raya

Et toi qui crie basta

Rejoins notre raya

Et toi le gladiateur

Rejoins notre raya

Et toi le déserteur

Rejoins notre raya

/

Sur la cassette tournait d'autres titres de cette époque et personne n'était en mesure de dire où cela avait été enregistré — il y était question de petits agités ou de chromosome y — ; les bandes se rejoignaient, « Les Endimanchés » en slip kangourou, tous les acteurs du clip de chez le dentiste des « Lukrate Milk », et Krad au grand cœur.

Krad — dit Philippe pour ceux qui le connaissaient mieux — était un gars simple qui rentrait par une imposte de l'arrière du squat, à peu près tous les matins vers l'aube quand le gris du ciel poignait ; avec parfois les Premiers rayons dorés, il grattait comme un chat gris en fin de nuit, pour réveiller celui qui lui ouvrirait, il n'avait pas la clé.

Personne n'avait la clé du squat, c'était une mesure de sécurité non votée dont Arthur n'aurait su refaire l'historique et qui ne posait vraiment de souci à personne : il y avait toujours quelqu'un de présent dans les lieux ; en cas de besoin l'unique exemplaire de clé, ramassée au sol par Arthur avant l'ouverture, pouvait servir.

Krad était le seul à procéder de la sorte, c'était un habitant qui se couchait après avoir mangé lorsque d'autres se levaient et mangeaient avant de partir à leurs occupations. Krad interrogeait les nuits du monde à l'infini, elles n'étaient jamais assez longues, jamais assez belles. En tirait-il un revenu, il était très discret, c'était sa vie.

Arthur appréciait sa discrétion presque timide et mesurée dans toute opportunité : il n'était pas seulement modérateur, il était simple et franc ; les envolées lyriques des exploits, racontés jours après jours dans ces murs graffités de dessins de fanzines, le laissaient la plupart du

temps coi si ce n'est dubitatif, et c'était un noceur.

Affublé de son masque à long nez il faisait partie des choristes réguliers du groupe, et son nom ni son surnom ne serait jamais retenu par la suite dans l'épaisse documentation de témoignages se voulant tous les plus actifs de l'épopée, mais Arthur se souviendrait toujours de sa prestance et de son efficacité discrète.

Était-ce sa bonne connaissance des arts martiaux ? Il avait la réputation d'être ceinture noire d'un de ces arts là, mais n'en faisait jamais état lui-même ; il ne se mettait jamais en avant : il passait adroitement derrière les histoires les plus tumultueuses pour les calmer, leur redonner un sens cohérent avec l'aventure collective.

Ce qui bien souvent n'était pas vraiment simple, trouver le bon moment pour prendre quelqu'un à part, une fois les scories de la colère retombée, et décortiquer une possibilité de raison, de bonhomie, de fatalité, il connaissait les cœurs humains et ne les magnifiait pas, ne s'en faisant ni complice ni juge, accompagnant les accalmies.

/

Arthur rentra au milieu des hurlements hystériques d'un jeune Punk voulant tout défoncer autour de lui :

— Si on ne me rend pas mon fric, je vous jure que je pète tout le squat...

Et pour être plus convaincant il se jetait contre les cloisons en bois de l'espace des chambres. Un large cercle s'était formé tout autour de lui et le barouf avait réveillé Krad dormant dans la première cellule monacale aux parois résonantes de bois, passé la petite porte au fond du couloir du Premier étage, et le keupon lançait ses lourds poings et ses pieds chaussés de randjos militaires en avant comme pour un pogo solitaire.

Au dessus de leur tête on entendait comme si l'on y était et même amplifié par le plancher intermédiaire en pin les talons se reposant avec détermination au sol de quelque apprenti boxeur ou de future espoir de la danse contemporaine en train de s'exercer, les beuglements du keupon ils les inquiéteraient-ils, tant c'était la norme des lieux.

C'était une bonne période très agitée, mais chaque époque possède ses moments d'agitation. Le keupon était-il en colère vraiment ou était-ce encore un jeu ? Il y avait tellement de mise en scène et leurs affrontements étaient si symboliques la plupart du temps qu'à chaque démarrage chacun pensait à un sur-jeu, un bluff violent.

Krad chuchota à l'oreille de Arthur :

— Il avait mis de côté pas mal de blé pour partir visiter les squats punks anglais, avec sa copine, et je ne sais pas ce qui s'est passé mais en se levant tout à l'heure il n'a pas retrouvé son blé, il est fou de rage depuis une demi-heure...

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Il va se faire du mal ou du mal à quelqu'un !

— Il n'y qu'à pas l'approcher, il va se calmer tout seul, il va fatiguer forcément...

Le show était vraiment impressionnant, il y avait souvent des cris et des hurlements dans le lieu : des Punks défoncés à la colle à rustine respirée dans un grand sac plastique tenaient des délires confondants de brutalité et de rage incontrôlée ; cette fois ci, cela avait l'air d'être sans l'énergie dopante d'un produit si ce n'est la frustration d'avoir été dépouillé.

Ces voyages en Angleterre étaient quasiment anoblissant pour les petits Punks français, il fallait aller voir aux sources, ramener de l'authentique vêtement vendu dans les boutiques prestigieuses et faisant parti du folklore, depuis un moment ils s'étaient tous mis aux tissus écossais, déclinés en kilt, jupettes, pantalons, casquettes, bonnet, *so british*...

Krad lui s'était passé les cheveux au peroxyde, avait laissé sur le devant une houpette à la Tintin et portait une casquette blanche, trouvait ses nippes aux puces, trouvait que le métro c'était bien suffisant comme voyage, pensait que ce n'était pas la peine de s'énervé, tout le monde peut tout contrôler, affrontait gentiment les critiques.

Car il fallait constamment justifier de la justesse idéologique de la moindre pièce de l'accoutrement général ; Krad se plaisait à être souvent en décalage, il passait ses nuits dans les bars à noctambules et les boîtes à sons : les friqués de l'époque s'amusaient bourse ouverte, certains avaient des noms dans l'univers de la mode.

Avec ses cheveux peroxydés et son béret blanc, il assumait d'être traité de « Psychédélique » — redoutable suspicion propre à le dénoncer traître aux bandes de Punks radicaux authentiques — ; comme il organisait les chœurs des Bérus, l'embrouille cessait assez vite, devant ses sourires et ses explications courtoises.

Arthur le trouvait toujours calme et posé, de bon conseil, ne se mêlant guère aux embrouilles temporelles agitant sporadiquement tout ce petit monde — comme une fuite contre l'ennui —, aussi, ce jour là, derrière la porte d'entrée de l'espace privatif, il lui demanda de lui enseigner rapidement une prise d'immobilisation efficace.

— Non mais laisse tomber Arthur, il te rend vingt kilos au moins, il suffit d'attendre, y a pas de matos dans la pièce, il va bien se calmer, de toute façons furax ou pas, c'est pas ça qui va ramener son blé, il n'avait qu'à pas le montrer, c'est un squat ici, y a que des pauvres, et certains on les connaît, rien ne les arrête, attends un peu...

Devant l'insistance d'Arthur, Krad consentit à faire le professeur express : il lui montra une prise dorsale où les épaules étant prises, l'immobilisation ne réclamait pas trop de force. Arthur qui n'était pas bien épais, mais à qui cette violence triste faisait mal, s'en empara et la mis à exécution dans la foulée ; cela fonctionna : le géant tomba.

Arthur avait juste oublié de demander la suite des opérations, et l'assistance était tellement

sous le choc des vociférations rageuses qu'Arthur dû subir l'affront d'être soulevé de terre par le mastodonte qui en s'ébrouant le secoua tant qu'il chût au sol et la masse en furie recommença son pogo hargneux, jusqu'à la barre de fer.

Arthur vit le coup partir et dû convenir que la frappe fut retenue et mesurée, mais une belle estafilade fit couler le sang à travers la chevelure hirsute : le costaux tomba à nouveau cette fois-ci sonné, et calmé ; le tumulte et les commentaires liés à l'histoire durèrent une partie de la nuit, tandis que les copines le pansaient.

La soirée enfin repris un léger soupçon de calme, enfin pour des Punks, c'était calme. Virginie avait fait admirer ses œuvres de l'après-midi, il était question de prendre d'assaut la plateforme Beaubourg un jour d'affluence ; François, Loran et la boîte à rythme jailliraient d'une camionnette au milieu d'un troupeau d'rock et d'Endimanchés.

Virginie était contente, elle avait été utile à l'opération programmée ; elle venait d'emménager dans une chambrette libre par l'abandon aux points de Jean-Philippe — renonçant au nettoyage des vomissures et autres excréments de Punks défoncés — : Virginie installait sa couette et son matériel en chantonnant, sa chambre en face de celle d'Arthur.

Arthur voyait d'un coup une embolie d'actions, dans l'après midi, il avait commencé à mettre au point un projet concernant plusieurs collectifs pour attaquer un meeting du front national « Bleu Blanc Rouge » devant se tenir au Bourget, il fallait qu'il rapporte la teneur de la réunion et qu'il collecte les avis et les idées.

/

Au détour d'une de ses allées et venues, Mendes et Simon un peu hilares lui firent signe de se joindre à eux. Il y avait encore un peu le temps tout le monde n'était pas encore arrivé, seul Charly Baston pérorait sa bouteille emblématique de « Malibu » au bec ; le concert sauvage des Bérus à Beaubourg en faveur des insoumis l'amusait.

— Viens fumer un pétard, ta réu est pas prête de commencer, y a Mendes qui voudrait te demander quelque chose, il a un service à te demander...

— Ah ouais, je peux faire quoi ?

Depuis que Mendes avait emménagé, Arthur laissait un peu faire les choses, afin de ne pas être trop présent et laisser les choses et les rencontres se faire sans interférer, et puis c'était l'affaire de Simon, bien plus que la sienne.

Le juge l'avait reçu en compagnie du père Arthur et lui avait sans difficulté confié l'enfant pour son hébergement. Simon n'apparaissait même pas dans le dispositif, sa présence était connue sans plus, pour l'heure Simon s'occupait de tout ce qui était technique et Arthur attendait que la curiosité envers le fugueur s'émousse.

Arthur aimait bien fumer avant une réunion ou une assemblée, cela le désinhibait, sinon il eût été trop timide. Tandis qu'avec un bon petit matos ramené par Simon de la Courneuve il se sentait prêt ça affronter toutes les grandes gueules et faire triompher le point de vue d'une action collective et constructive, dans le sens d'une résistance.

— Elle va habiter là Virginie ? Elle est super jolie ! Mendes oscillait entre le rose et le rouge tranché ; il avait fumé et avait les yeux du lapin tapis dans le noir.

— Bien sûr Mendes, mais quand tu la connaîtras mieux tu pourras le lui dire toi même, en direct, c'est toujours mieux en direct ces choses là, cela ne me regarde pas...

— Oui, non, mais tu peux toi, si tu veux... le même bafouillait ; sa demande n'était pas bien claire et Arthur tendait l'oreille.

On lui tendit le pétard, cela lui fit du bien — d'avoir couru de réunion en réunion, sans compter les apéros, et toutes les discussions — ; il commença à se détendre un peu et Simon poursuivit : l'affaire était rôdée, on lui confiait une mission qu'il allait devoir refuser, le moufflet avait quinze ans maintenant et c'était l'âge de la majorité sexuelle.

Mais Arthur n'avait aucune envie de se faire l'entremetteur d'une quelconque relation. Il résista, mais il résista mal. Les deux compères le rappelèrent plusieurs fois pour le faire revenir sur son refus de transmettre, pour son malheur, le trouble gagna Arthur, il finit par se demander pourquoi ce refus, ce n'était rien de demander.

C'est devant l'attitude attristé et vexée de Virginie qu'Arthur comprit, trop tard : l'offense était faite. Peu importe qu'il l'ait comprise sur le champ : il avait clairement vu le visage jusqu'alors radieux de la jeune femme blêmir sous l'outrage qu'elle ressentait. Oh, s'il avait su résister à cette injonction de transmission d'une demande !

Mais les choses n'étaient pas si simples, ils étaient tous et toutes enrubannés d'idées contradictoires sur l'égalité des et des autres. Certaines femmes faisant partie des connaissances d'Arthur le revendiquaient au nom d'un droit à la jouissance. D'autres se dégoûtaient du sexisme qu'elles attribuaient au désir masculin.

Mais il n'y avait eu aucune injonction, juste une demande formulée à brûle pourpoint, un peu trop, sans nuances ; elle s'était sentie une proie offerte par les plus grands au jeunot du groupe, elle en avait blanchi sous l'outrage et la déception, Arthur était effondré. Virginie lui plaisait déjà pour toutes ses qualités : et ce quiproquo affreux.

Virginie ne resta pas un jour de plus. Le lendemain, la chambre était vide, désespérément, et Arthur n'eut jamais l'occasion de s'expliquer de cette bétise : il ne comprenait décidément rien aux femmes, leurs désirs, leurs attentes, elles étaient toutes si différentes, certaines jouaient avec le désir de l'autre au nom de leur liberté.

Comment se revendiquer juste et valeureux, respectueux, quand tant d'éléments

contradictaires entraient en jeu. Mendes avec sa maladresse d'adolescent sans culture lui avait demandé de faire une demande à sa place : c'était idiot ; et lui avec sa maladresse de jeune adulte à peine déniaisé s'était senti obligé de transmettre.

Le lendemain Virginie ne reparut plus jamais, elle avait repris le TGV pour Lyon en compagnie de la Fraktion Rock, de Kanaï. Arthur y repensa souvent, sacré pétard, il n'arrivait à se dire s'il était pardonnable, s'il était un salaud ; il avait cru que des femmes pensaient que faire l'amour était comme de boire un verre d'eau.

Il en connaissait au moins une qui le lui avait dit, elle avait ajouté : *c'est beaucoup plus plaisant quand même, c'est comme un verre d'eau au milieu du désert sous les palmiers géants*. Michèle lui avait livré son corps nu en lui montrant comment l'amener à l'extase ; un peu lubrique, un peu professeuse, elle l'avait dépucelé.

Arthur était déçu de cette bévue, il n'avait même pas eu le temps de s'expliquer, de s'excuser ; il avait vu Virginie blêmir, puis rougir, puis son regard s'était durci : *pour qui me prends-t-on, je suis un jouet dont on dispose ?* L'équivoque était horrible, la faute lourde, le pétard avait obscurci son jugement, il avait insulté Virginie.

Il ne pouvait pas réparer cette offense, il ne le pourrait plus ; dire qu'il n'avait rien en tête de méprisant ou de dévalorisant, qu'il n'avait vu cela que sous l'angle de rendre service à un jeune ado de quinze ans. Lui qui avait attendu d'avoir vingt quatre ans pour connaître ce délice ; cette époque véhiculait tant d'utopies et de quiproquos.

Au nom d'une prétendue liberté nouvelle des mœurs sexuelles certains tentaient d'asseoir une domination psychologique pour leur prédation personnelle du corps d'une autre, et certaines fustigeaient le désir masculin et le culpabilisaient dans toutes situations, ni les sexistes masculins ni les sexistes féminines ne laissaient de choix.

Chacun et chacune manipulant à l'infini tout le florilège des arguments nouveaux issus des réflexions de progressistes américains ou des mouvements undergrounds des années 60 et 70. Chacun se faisait sa tambouille de Norman Mailer et d'Amanda Kolontai, de Wilhelm Reich et de Simone de Beauvoir : de liberté et de patriarcat.

La seule chose qui comptât dans l'esprit de Arthur — en dehors de toute formulation de codes ou de morale — était la liberté de chacun et sa responsabilité dans l'usage qu'il pouvait faire de son corps ; en toute circonstance. Il avait transmis une demande à Virginie : il n'avait rien imposé ; elle s'en était offusquée : il regrettait son départ.

/

Le temps d'Arthur n'avait plus la moindre dimension historique, tout s'embrumait dans une suite d'évènements époumonés sans chronologie ni hiérarchie ; il s'efforçait d'être

toujours sur le pont et d'assurer le minimum de suivi entre les événements, les gens, les histoires : son histoire, ses clans ; sa famille, ses amis.

Autour de cette nouvelle architecture de sa vie, parmi les zonards exclus de toute vie — les zonards politisés et les brisquards beaux parleurs et inactifs — s'étendait pour lui tout le champ de la société organisée. Et il semblait à Arthur faire partie d'une nouvelle vague impressionnante et fidèle : de ceux qui laisseraient de solides traces.

Les anciennes colonies appelées département d'outre mer — par décence démocratique et hypocrisie républicaine — bouillaient ; les colons les plus ouvertement racistes et meurtriers commettaient exaction sur exaction sur les peuples canaques et antillais et les forces armées dirigées par le Cagoulard président finissaient leur travail.

À Hienghène dix paysans de Tiendanite sont misérablement et lâchement assassinés au cours d'une embuscade tendue par des colons surarmés contre des gens sans défense : cela ne sera jamais condamné ; le crime républicain enterrait toute les valeurs comme cela fut toujours de coutume concernant les colonisés.

Alors le collectif USINE avait préparé et suivi avec le collectif antifasciste de Montreuil et d'autres regroupements la journée internationale de solidarité avec le peuple kanak : faisant jouer leurs réseaux, battant le rappel de leurs troupes. À Paris il y eut 5000 personnes, à Nouméa 3500 pour la « Case de la Paix ».

Ils étaient en relation permanente avec les réunions locales de l'AISDPK sur Paris — Association d'information et de soutien aux droits du peuple kanak — et organisaient réunions ou meetings d'information à la bourse du travail de Montreuil, avec des films représentant la situation des luttes sur place et des intervenants engagés.

Eloï Machoro avait déjà laissé son nom au bas de la longue liste des valeureux résistants au cœur juste et assassinés sans considération par ces mêmes forces et personnalités se référant continuellement à des valeurs que le Borgne baroudeur foulait allégrement dans sa fange Bleu Blanc Rouge : tout était inversé, le meurtre était liberté.

Le Borgne n'avait d'autre rôle ou pouvoir que de faire croire qu'il existait plus grand danger pour les peuples que de subir le joug massacrant des ordures gérant le pays pour le compte des entités financières les plus ouvertement génocidaires et les plus toxiques de tous les temps pour la vie, la santé et la survie de tous.

La Guadeloupe de son côté était placée en situation insurrectionnelle. Deux mouvements concurrents et néanmoins solidaires bataillaient sur le terrain : le MPGI et le MPLG — Mouvement Pour une Guadeloupe Indépendante et Mouvement Pour la Libération de la Guadeloupe — ils furent vainqueurs et ils furent vaincus.

Bien que de nombreuses connections existassent entre tous les révoltés et les restes de

révolutionnaires, les destins des uns n'étaient appelés à rejoindre les destins des autres. L'organisation secrète des manipulations d'État en décida autrement. Camille Salo était un très bon infiltré, son frère faisait parti du MPLG.

Camille Salo depuis des semaines tentait vainement de subvertir les esprits les plus chauds et les moins informés du squat USINE sur l'utilité d'abandonner les méthodes de luttes traditionnelles, tracts, affiches, réunions, meetings d'information, *s'il faut des armes ou des explosifs je sais comment en trouver, il faut agir !*

Arthur se mit en quête de l'historique de ce trublion inconvenant, en passant par les réseaux de militants ; il avait été vu à Lille dans les regroupements révolutionnaires et anarchistes, avait été écarté avec raison de toute action ; du territoire de Belfort également on conservait de lui le souvenir d'un provocateur très trouble.

Arthur fit donc le tour des regroupements et collectifs militants. On le vit à Strasbourg Saint Denis au squat de Chappe, journaliste à l'AFP et organisateur des activités de « Molotov et Confetti », fanzine radical fédérant autour de sa personne et de ses possibilités financières les anciens du CAO devenus rava du groupe Bérurier Noir.

Il y fut reçu par Quinette dont personne à l'époque ne pouvait soupçonner les liens filiaux avec un pont du Parti Communiste Français, tant elle mettait d'ardeur à se faire connaître comme soutien officieux aux résidus de l'aventure guerrière plus tard révélée par la dénonciation en haut lieu des manipulations du réseau Gladio.

— Ne t'en fais pas Arthur ! — elle l'avait entraîné sur le balcon en refermant la porte fenêtre derrière elle en grande professionnelle de la clandestinité — nous avons déjà des doutes sur lui, nous le surveillons discrètement ! elle ne lui dit pas ce jour là qu'il sortait déjà avec la sœur de Joëlle Aubron en cavale ; il ne le sut que plus tard.

Ainsi, au bout de quelque semaines, Arthur avait eu l'impression d'avoir fait correctement son travail de militant vigilant ; les forces policières étaient à l'affut de la moindre bévue pour saboter leur travail constant d'information et de rassemblement de consciences nouvelles. Il avait lu « Le guide du militant » de Denis Langlois, était averti.

/

Cela ne fut pas suffisant, Camille Salo était lui-même drivé sévèrement par des professionnels de la manipulation politique des forces résistantes, dont on ne sut jamais à quel point ils étaient francs-tireurs ou aux ordres des plus hautes autorités ; sur le terrain cela donna la même chose, quelques petits meurtres non élucidés en prime.

Au petit matin, Patrice qui venait les voir régulièrement depuis le début de l'aventure, en ouvrant la porte du bas se retrouva nez à nez avec une dizaine d'inspecteurs au brassard

« police » rouge, venus perquisitionner. Camille Salo était au milieu d'eux, les mains liées derrière le dos, l'air assez peu faraud.

Arthur et Ricks furent les Premiers debout, Arthur fut réveillé par Patrice, sentant bien qu'il aurait du vérifier avant d'ouvrir à la volée, ce qui en soit n'eut rien changé. Ricks ne dormait pas encore : il avait chahuté une partie de la nuit avec Charapov ; elle s'affala dormir sur la petite mezzanine de la chambrette de Ricks.

Les policiers furent très courtois comme si de leur côté la chose était entendue, qu'ils en connaissaient déjà les suites et les développements :

— Ne vous en faites pas, vous pourriez rester couchés, cela n'a rien à voir avec vous, cette personne nous dit habiter avec vous, nous allons visiter sa chambre, et ce sera tout.

— Euh... ah, que se passe-t-il Camille ?

— Non c'est vrai Arthur, c'est une histoire qui ne me concerne que moi, je le leur ai dit, ils m'ont dit qu'ils voulaient voir ma chambre et ce sera tout !

— Mais Messieurs, que lui reprochez-vous, que va-t-il se passer ? Pourquoi l'arrêtez-vous ?

— S'il vous plaît Monsieur, retournez-vous coucher, laissez-nous faire notre travail, dans cinq minutes nous sommes partis, pour le reste nous ne pouvons rien dire, mais j'imagine que vous allez prévenir vos avocats, il n'y a donc pas de soucis.

Camille les entraînait vers la porte de sa chambrette tandis que des têtes fripées par le sommeil apparaissaient aux autres portes. Camille ouvrit le cadenas rudimentaire qu'il avait apposé à sa porte — le seul de tout le squat — quelques jours plus tôt : deux policiers entrèrent, ressortirent, et ils s'en vinrent tous par l'escalier de bois.

— Vous voyez monsieur, nous sommes des rapides, n'oubliez pas de refermer derrière nous, bonne journée.

Arthur était abasourdi et ses compagnons commençaient à se réveiller, un peu furieux de la tournure du petit déjeuner :

— Dis donc Patrice ça va pas, tu ouvres aux flics et tu préviens personne !

— J'me suis fais avoir, j'étais pas réveillé, c'est Camille qui m'a parlé, je croyais qu'il était seul... j'ai pas fait gaffe... j'ai pas regardé avant...

— Bon, c'est bon les gars c'est fait de toutes façons, quelqu'un est-il au courant ? Camille était sur un coup, qui sait quelque chose ?

Personne ne savait, tout le monde avait envie de finir sa nuit, le ciel n'avait pas encore bleuit et Krad se mit à frotter le carreau de l'imposte comme chaque petit matin, effaré de voir autant de monde pour l'accueillir. Chacun y alla da sa petite théorie, sans se convaincre vraiment, cela ne ressemblait à rien de connu.

Ils n'avaient rien saccagé, n'avaient pas profité pour intimider, pas de menaces, pas d'exaction, que faisait la police ?

— Bon on verra cela tout à l'heure, s'il sort ou s'il reste en garde à vue, l'avocat ne pourra rien faire de toute façons, il faut au moins attendre vingt-quatre heures...

— Ouais... j'retourne me coucher ouam... par contre si quelqu'un à l'amabilité de m'apporter un café jusqu'à ma couche, je serais très consentant...

Il y eut quelques vannes et des éclats de rires puis une bonne odeur de café frais, quelques chuchotements et petits rires avant les respirations lourdes d'un sommeil collectivement assumé. Pour la deuxième fois deux heures plus tard de gros coups résonnèrent à la porte en ferraille :

— Ah, non, cette fois-ci je n'y vais pas...

— Laisse j'y vais, ils ont oublié leurs flingues à tout les coups...

Arthur se retrouva à parler par la fenêtre du Premier à un parfait inconnu de type antillais ou africain métis ; il se dandinait d'un pied sur l'autre, visiblement désarmé, alors Arthur se douta que l'énigme du matin serait bientôt en partie résolue, ce qui ne prit que la journée.

/

Le courant passa tout de suite entre le militant guadeloupéen et Arthur ; dès les Premiers mots, il fut vite compris de part et d'autre que la question de la confiance n'était que de pure forme : l'un n'avait d'autre choix que de se confier et l'autre d'autre morale que d'être solidaire, même d'une lutte bien autre que sienne.

Les dépositaires de la loi et de l'ordre, par l'entremise de leur indic Camille Salo, s'étaient tout simplement exercés à convaincre des militants désarmés d'organiser selon leurs vœux une opération terroriste. Cela faillit fonctionner, la bouteille de gaz devait jouer son œuvre selon le mode d'emploi fourni par les policiers.

Jean-Marc Dufourg racontera, à sa manière et en s'en vantant un peu, cette manipulation — heureusement pour les squatters — avortée, dans un livre au titre aussi subtil que ses méandres stratégiques : « Section manipulation : de l'antiterrorisme à l'affaire Doucé » (Paris, Michel Lafon, 1991, 272 p.). L'affaire était simple.

En haut lieu il fallait une affaire pour redorer le blason des antiterroristes Élyséens, la France voyait son autorité partout remise en cause, les luttes émergeaient comme des champignons de rosée chaque matin, beaucoup de situations étaient de type insurrectionnel, il fallait détourner l'attention par une arrestation.

Camille Salo avait beau faire depuis plusieurs mois : il ne parvenait pas à fédérer autour de ses délires de provocateur le moindre militant Autonome, ni même Skin ou Punk : USINE

dans son ensemble ne voulait en rien se mouiller dans de telles affaires ; aucun n'était là pour cela : leurs luttes étaient ouvertes et simples.

Alors il avait réussi à recruter trois militants naïfs de son milieu d'origine : la Guadeloupe ressemblait à une cocotte minute prête à exploser ; Georges Faisans, en grève de la faim depuis quelque dizaines de jours était l'objet d'un soutien large de la population de l'île pour obtenir sa libération de la prison de Fresnes.

À l'époque, un professeur blanc donna un coup de pied à un élève noir du lycée Baimbridge. Au mois d'octobre 1984, Georges Faisans infligea à l'homme un coup de plat de machette. Il faut dire qu'aux Antilles le coup de pied est la pire des insultes : une de celles rappelant les corrections du colon à l'esclave.

La justice condamna Faisans à 4 ans de prison ferme. L'enseignant n'eut que des poursuites disciplinaires. La disproportion entre la quasi indifférence face à l'insulte gravement ressentie et la lourdeur de la condamnation fit déborder la fureur populaire. En signe de protestation, Faisans entama une grève de la faim.

L'Alliance révolutionnaire caraïbe, ARC, était un groupe armé luttant pour l'obtention de l'indépendance de la Guyane, de la Martinique et de la Guadeloupe. Des dizaines d'explosions dans un scénario de type corse réveillaient les mangoustes presque chaque nuit durant toute l'année précédente ; Luc Reinette est arrêté, condamné à 33 ans.

À Paris Radio Vo-Ka, la radio des Caraïbes diffuse ces idées révolutionnaires et indépendantistes, le ton est bouillant, et les militants réclament l'obtention du droit d'émettre, puis Luc Reinette s'évade et passe en clandestinité, tous les révoltés parisiens suivent cette affaire d'aussi près que les affaires des Kanaks.

Tous les mouvements indépendantistes des dernières colonies — l'UPLG (Union Pour La Libération de la Guadeloupe), le MPLG (Mouvement Pour la Libération de la Guadeloupe), le LKS (Ligue Kanak Socialiste), le FLNKS (Front de Libération Nationale Kanak et Socialiste) — se réunissent et se solidarisent face à la répression.

La solution choisie à haut niveau fut d'augmenter le niveau d'affrontement en générant un faux attentat. Ce fut le travail de l'indic Camille Salo : parvenir à mouiller des militants importants de cette mouvance et les faire arrêter en flagrant délit ; il faillit bien y parvenir : il avait déjà cassé la vitre de L'ANPE proche du squat, au 5 de la rue.

Une deuxième équipe devait amener une bonbonne de gaz avec système de mise à feu de style « ras-le-bol » ; ce fut la première équipe composée de l'indic qui fut arrêtée : il n'y avait eu qu'un début d'exécution et aucun explosif trouvé sur place. Ne revoyant pas la première équipe, la deuxième suspendit l'opération et rangea la bonbonne.

Arthur régla les détails techniques pour communiquer au téléphone dans un langage codé

avec ce militant guadeloupéen décontenancé et peu faraud. En discutant des détails de cette opération il devint absolument clair pour Arthur que le provocateur Camille Salo travaillait pour un service policier commettant des attentats.

Il n'en eut la certitude absolue que des années plus tard, lorsque le policier Dufourg, — incriminé dans la mort du Pasteur des sexualités différentes Joseph Doucé — publia son livre en racontant de manière différente ce qu'Arthur venait juste d'avoir à connaître par un témoignage de première main. L'indic reparut le soir même.

L'affaire avait déchaîné les passions, fait le tour des squats parisiens et des collectifs de lutte, drainé des dizaines de personnes dans la salle de défouloir d'USINE, alors que les faits têtus étaient sous le nez de tous, ne serait-ce que la proximité du squat et de l'objectif, il fut intimé à Arthur de taire ses doutes : *on n'accuse pas sans preuves*.

Dans le tumulte des exploits expectorés de tant de poitrines de glorieux combattants et valeureux guerriers se fit entendre une sirène de pompier et ce fut un massacre de distorsion de consciences surchauffées et de délires :

— Ils ont déjà expulsé des squats en se déguisant en pompiers ou en Samu, fermez la porte faut pas les laisser entrer... une furie.

Jusqu'à ce que Simon apparaisse tenant le corps inanimé de Mendes dans ses bras ; le petit venait de faire une tentative de suicide en avalant plusieurs tubes d'aspirine accompagnés d'une bouteille de Ricard pur : c'était lui qui dans un dernier réflexe de survie avait appelé les secours, Simon eut le temps d'expliquer tout à Arthur.

La troupe des excités se calma net et laissa passer : Arthur referma la porte du grand squat où l'on ne voyait pas un même se torcher la gueule tout seul dans sa chambre, dans lequel on pensait que les pompiers étaient l'ennemi du peuple ; qui faisait vibrer tous les petits Skins et petits Punks jusqu'au fin fond des campagnes de France.

Le 24 juillet, soit dix jours plus tard, des barrages furent dressés dans plusieurs quartiers et aux entrées de la ville de Pointe à Pitre. Les barrages routiers se multiplièrent dans l'île. Militants, habitants des quartiers, jeunes demeuraient mobilisés sur les barrages ; Faisans fut libéré en France le 29 juillet 1985 : la mobilisation cessa.

Chapitre 6 — 200 Punks et Marie-France

*Y'a pas mal de filles en France qui s'appellent Marie-France,
Elles sont vendeuses ou voleuses dans les rayons de Prisunic.
Y'a aussi toutes les autres, toutes les autres Marie-France,
Ca fait beaucoup de Marie-France pour un pays comme la France.
Tu connais Marie-France l'Algérienne ?
Tu connais Marie-France la Cambodgienne ?
Marie-France l'Algérienne est une vraie Parisienne,
Son père était un soldat au service de la France.
Marie-France la Cambodgienne est une vraie Parisienne,
Son papa, elle connaît pas, mais elle sait qu'c'est un soldat.
Tu connais Marie-France l'Algérienne ?
Tu connais Marie-France la Cambodgienne ?
Marie France...*

La Souris Déglinguée 1980

/

La fameuse bande des Halles avec Farid, ce n'était pas une autre bande son ennemie, c'était la drogue. A ce même moment où les grands squats historiques du 19^{ème} et 20^{ème} ont été expulsés — Était ce fait pour ? —, ils furent atomisés, réduits ; fut brisée le peu de solidarité clanique résiduelle, les Cascades, les Vilins, Palikao, les Halles : leur trou.

Les musiciens de cette époque avaient à peu près tout fait pour être en échec, pour ne pas tourner, pour ne pas arriver aux rencards, pour ne jamais avoir les maquettes, pour effrayer les tourneurs de salle, avec comme mot d'ordre : *Jamais de confiance à quelqu'un de plus de trente ans, sinon, ça ne sert à rien d'être un rockeur !*

Mais il n'y avait pas de clivages et d'embrigadement politique, jusqu'en 1981, avec l'arrivée de la gauche, c'était bien vu. Pour tous, ils étaient Skins, ils pouvaient être blanc, beur, métis : ils étaient Skins, et avec S.O.S. Racisme le gouvernement redorait le blason du baroudeur borgne et foutait la pagaille dans leurs rangs.

Aucun ne militait politiquement : ils n'étaient pas des Skins militants, ils étaient des

citoyens lambda ayant fait tant d'années d'armée, demandaient un toit pour leur famille et s'étaient vu refusés car non prioritaires. Le gouvernement disait qu'il fallait faire des enfants, aider les jeunes, et ils les divisaient ne parlant que de racisme.

Répondant le plus facilement du monde à :

— « Touche pas à mon pote ! » par un ambigu :

— « Les Français d'abord ! » alors qu'auparavant ils étaient tous pauvres et nés en France.

Et le tour de passe-passe fonctionna à merveille : les Skins militèrent, non pas contre l'étranger, mais contre les corrompus et menteurs au pouvoir.

Les groupes de musique de rock punk travaillaient ensemble et comme La Souris Déglingué avaient un public Skin, ils leur firent chanter :

— *Nous sommes tous des étrangers !*

C'était un beau pied de nez, et une façon de dire qu'il y a le droit à la différence, dans le respect. Et beaucoup de Skins firent le gros des troupes du FN.

Certains pour beurrer leur tanche de pain se firent embaucher par les service de sécurité des grosses boîtes à concert, style KCP ce qui acheva la dissociation ; ils se retrouvèrent en compagnie de Hells Angels patibulaires à contrôler l'arrivée et le départ des bandes de leurs anciens potes, sous les quolibets et autres crachats.

Beaucoup étaient Skins parce qu'ils voulaient exister en étant autre chose que ce que la masse leur proposait, parce qu'ils étaient anti-establishment et qu'ils rejetaient les valeurs telles qu'on voulait leur faire manger. De nos jours le mouvement Skin est si varié que tous ceux arborant un look skin n'ont pas de choses en commun.

L'ouverture du squat USINE, 85-86, avait correspondu au moment où la première génération de Skins — l'équipe des Halles, Farid, Pierrot, etc. — commençait à lâcher le terrain, pour plusieurs raisons, les principales étant la came et la vague venue d'Angleterre de la récupération des mouvements Skins par des nationalistes.

Alors les petits Punks étaient perdus, couraient beaucoup, arrivaient essoufflés avec plein d'aventures à raconter, d'itinéraires de métros à s'échanger, à telle station, il y a telle bande, les prénoms des ogres les plus méchants des Skins étaient lâchés dans un murmure, les frayeurs renvoyaient aux enfances pas encore congédiées.

L'existence même des bruissements, des conduites, des perceptions, des modes de relation entre les êtres empruntés au jeu social et à sa conflictualité, leur complexité inhérente, semble voilée et délogée du pâturage sociétal et politique. Et Snuff pérerait, frimait, épatait les petits Punks, faisait le grand frère, rackettait gentiment.

L'époque et ses médias dominants avaient mis dans la tête aux amis, camarades, collègues de travail le fatalisme, une glue, et le supermarché. De croire qu'ils ne peuvent rien, sinon glisser éventuellement un bulletin de vote dans une urne, en clair ne rien faire pour que les choses changent radicalement et attendre la récompense du caddie.

Et eux ne voulaient en rien faire confiance à ceux qui parlaient en leur nom pour que leur exploitation se perpétue. Ils ne voulaient pas déléguer leur force, car ils savaient d'expérience que ces responsables étaient prompts à les vendre au plus offrant, copains comme cochon avec les gouvernants et toutes leurs organisations intermédiaires.

Ils espéraient tellement établir une force active, qui change le monde ; refuser de déléguer leur force alors que le pouvoir était en eux, leur pouvoir qui dormait, absorbé par la routine — métro-boulot-télé-dodo — par l'isolement et le repli sur soi, par la croyance que seuls des sauveurs suprêmes sont à même de les sauver.

Et la plupart se tuaient au travail pour un salaire de misère, avec la peur, la routine, la passivité régissant leurs semblants de vie. Les travailleurs étaient tout dans ce monde, mais paradoxe cruel ils n'étaient rien dans ce monde ; rien que des moutons défilant derrière des chefs de file pour des rendez-vous planifiés et vite oubliés.

Et ces chefs angoissaient qu'ils ne s'organisent avec leurs familles, collègues et amis en donnant plus de force à ce qu'ils faisaient déjà : de la résistance quotidienne — sabotage, coulage, absentéisme, pauses — jusqu'aux grèves sauvages en passant par le soutien à d'autres luttes pour assurer le triomphe de leurs exigences.

Ces sociétés impavides et souveraines faisaient payer à l'innocent le désarroi de la puissance sans limites, de l'appétit de possession général, jamais dans toute l'histoire des civilisations on n'avait aussi massivement imposé l'unique médiocrité des vies sans finalités, sans force autonome en dehors des structures de l'État.

Or qu'avaient-ils fait d'autre, ici à USINE, que de se protéger dans le cocon hermétiquement clos des plus galériens, traitant comme ennemis les plus soumis, les plus garants de l'injustice, sans s'apercevoir qu'ils en étaient tous au même degré de torpeur, de soumission aux conditions existantes, de différenciation.

De quel nouveau monde en construction pouvaient-ils parler ? Leurs aventures pourraient-elles apparaître par la suite comme autre chose ou plus que d'éphémères expériences libertaires ; une valorisation de leur posture sociale imposée par les maîtres des vies et des souffrances ? Arthur les regardait, se voyait, en aurait pleuré.

A quoi avait donc bien pu servir cette conscience humaine ? Quelle force souterraine et incontrôlable gouvernait le massacre et la barbarie ? Pourtant régulièrement des quatre coins du monde des foules se soulevaient pour réclamer le droit de vivre en paix collectivement et

se faisaient repousser, matraquer, arrêter, emprisonner.

Pourquoi Arthur avait-il aimé celle qui partait avec la moto ? Pourquoi avait-il aimé celle qui voulait être célèbre et riche ? Pourquoi était-il là, seul et triste ? À quoi donc était-il bon ? Une planète grouillante au milieu des milliards d'étoiles, il était insignifiant et cela n'avait pas de sens, il n'avait pas de vie, pas d'avenir, pas de force.

Il n'était jamais parvenu qu'à enrichir son malheur initial de mille trouvailles plus amusantes les unes que les autres ; toutes ces luttes menées n'avaient rien donné d'autre que le souvenir de ce qu'elles avaient été ; toutes les situations s'étaient dégradées, le monde restait sauvage aux mains de sanguinaires sans vergogne.

— Y aurait il une obligation au génocide chronique et à l'abandon indifférent des espèces à leur souffrance ? Ce comportement avide de puissance destructrice ferait partie absolument des gènes de l'univers ? Dominique, je ne le crois pas, je ne veux pas le croire, je crois en nous ; nous sommes misérablement englués dans des fantasmes de grandeur, chacun en fonction de ses possibilités désirant être plus, en avoir plus, accéder à l'infâme privilège de se croire meilleur, d'avoir mieux compris, de se croire plus efficace, de s'imaginer avoir fait de meilleurs choix.

Était-ce la conséquence adaptée à l'humain de l'instinct de conservation commun à toutes espèces vivantes ? Combattre pour exister, se croire le seul, l'unique, même imperceptiblement, même sans en avoir conscience ! Comment stopper cela — était-ce possible, était-ce souhaitable — cette compétition guerrière ?

Ne serait-ce pas la mort ? N'était-ce pas une mort, un refus de vivre ? Il appliquait cela à lui-même et à ses compagnons ; ils se condamnaient à subir les délires de domination des autres. Ils n'allaient tout de même pas s'extraire du monde, comme ces sectes dénoncées dans les reportages ; comment correspondre avec les autres damnés ?

/

Maintenant, au cœur de la lutte, au cœur d'une zone temporairement libérée du joug général comme se complaisaient certains à le dire, un même, un de ces inutiles dont les sociétés modernes ne savait que faire après en avoir produit à profusion, l'un de ces tombés du nid directement dans le ruisseau tentait de se suicider.

Aucun d'entre eux, ni ceux qui chahutaient abondamment avec Mendes, fiers d'être des grands frères, ni ceux dont l'appétit central était de toujours rassembler, toujours motiver pour épauler les luttes, avertir, informer, diffuser analyses et informations, personne n'avait rien décelé, rien vu venir, le petit était seul au milieu de leur foule.

Arthur se leva ce matin là ; parfois quelque évènement particulier favorisait l'usage habituel

d'une nuit dans sa fonction non plus de fête échevelée entre punks alcoolisés mais dans sa fonction plus commune de moment de détente, repos, sommeil. Du coup Arthur disposait d'une vision plus large des heures de la journée.

Ces jours là il croisait le versant des énergies constructrices qui géraient les activités et les salles de répétition ou de sport. Claire, régulièrement la première arrivée, juste après avoir emmené sa gamine à l'école, déboulait avec une baguette de pain frais et mettait le café en route, ces matins là étaient calmes dans le squat endormi.

Souvent c'était le moment des rêvasseries devant les bols de café et les tartines de confiture ; parfois en rentrant tôt d'une de leurs virées nocturnes, Simon et Arthur ramenaient des croissants et diverses viennoiseries chipées à l'arrière d'une camionnette Boulevard Davout, toujours la même, toujours ouverte.

Ils faisaient attention à ne pas tout prendre mais en prenaient bien un bon quart. Le vieux tube Citroën laissait gentiment son haillon arrière s'ouvrir sans même grincer et les viennoiseries étaient sur de grands plateaux disposées au sommet d'un monticule de ravitaillement pour petite épicerie de quartier.

Il suffisait d'y être aux alentours de deux heures du matin, la fournée avait été disposée — ce devait être la première fournée de nuit d'un boulanger du secteur — ; l'épicier ouvrait tôt, sur les coup de sept heures, et vendait leur première restauration aux prolétaires les plus tôt montés sur le pont : s'apercevait-il de ces disparitions régulières ?

Ce chapardage dura des années et jamais le moindre empêchement ou piège ne vint déjouer cette gourmandise matinale ; le petit épicier de quartier semblait faire là son offrande à la pauvreté : se doutait-il de ces contentements et gloussements lors de l'absorption des pains au chocolat ou aux raisins par des affamés matinaux ?

Arthur aimait bien ces moments : à peine réveillé, encore embrumé de la chaleur d'une couette, dans le souvenir d'un contact charnel — parfois Maïté, jeune adolescente yougoslave rencontrée dans le métro venait passer sa nuit dans le lit de Arthur — ; le calme des ronflements lointains berçait la confiance de leur langueur.

Chaparov souvent rompait la nuit passée avec Ricks et venait s'attabler avec Gina, elles refaisaient leur monde et sardonisaient tout échange, toute remarque. La critique acidulée du comportement humain observée en spectateur permanent est bien souvent jouissive :

— On fait terrasse et on regarde passer le monde ? quand ils avaient un billet en poche...

Chaparov en bout de table eut tout d'un coup une vision du monde, de l'univers même. Elle s'angoissa. Cette vision ne lui venait pas d'elle même, elle le sentait bien. Elle avait en elle l'assurance absolue d'appréhender et d'absorber une infinité de choses en projetant un regard désabusé et superficiel autour d'elle.

Elle savait qu'elle pouvait voir. En général elle ne prenait pas cette peine. Elle se contentait de reconnaître le fluide global émanant des gens sans approfondir. Il ne lui en fallait pas plus. Elle savait ne pas abuser de son don et évitait ainsi que la confusion ne dissipe son esprit. Et puis les échanges entre elles et Gina tenaient parfois du sketch.

Mais cette image approfondie et détaillée, infinie et disloquée qu'elle venait d'avoir et qu'elle n'avait pas désirée. D'où venait-elle ? Manquait-elle donc de contrôle d'elle-même ? Non, elle se l'était prouvée à maintes reprises. Son angoisse lui venait d'être si infiniment, définitivement petite, inutile, même pas aimée.

Elle eut peur de USINE, de ces vies décousues, de ces interrogations. Chaparov restait bouche bée. Au-dehors des anonymes passaient et repassaient. Que pouvait-il y avoir au bout de leur chemin ? Elle voyait tous ces gens engagés dans ce tunnel nommé la vie, long couloir de métro d'où l'on ne pouvait sortir que morts, par définition.

Elles goûtaient les délices de la séparation, du bon goût, de l'entre soi, de l'autosatisfaction. Leurs dérisions étaient des échappatoires et des réponses aux sentiments paranoïaques et réciproques de méfiance ou de condescendance habituellement associés à ce type de position extérieure au monde courant : si peu dans leur légèreté.

/

Au petit matin s'échangeaient les petits potins. Parfois l'actualité était furieuse et développait ses chapitres en parties : les info militantes, les nouvelles de la zone mondiale autour de la Fontaine des Innocents aux Halles, les concerts ou les manifs ; parfois une manif devenait concert : les Bérus sur un camion plateau.

A la dernière manifestation de chômeurs, les CRS avaient chargé le cortège autour du camion plateau et les Béruriers avaient bien cru y perdre leur matériel ; en fait personne se sût quelle était le but de l'opération : tout le monde fugua comme une volée de moineaux avant de se reformer quelque mètres plus loin.

Cela fut commenté à l'infini et à peu près dans toutes les langues vernaculaires, ou plus académiques, parlées par les dalles de béton et les trottoirs, de Paris canaille à Banlieue racaille ; les lascars n'était pas encore caillera et les bandes débutaient juste dans le Hip Hop : le Rap n'était encore qu'une traduction sans fard.

Arthur parfois devait participer à des réunions de préparation l'empêchant de rendre à une manifestation sur un sujet suivi pas les bandes et les collectifs : il lui suffisait de venir s'installer auprès des deux pipelettes tenant salon jour après jour et souvent tout le jour, autour des tables assemblées du self universitaire le plus proche.

Chaparov avait suivi toute l'histoire de la bande du Lycée Autogéré issue du squat Paul

Baudry et Gina les avait rencontrés dans les concerts et les tournages de clip underground comme « Mala Vida » de la Mano Negra, où elle avait joué la fille qui court. Elles étaient les passeuses de nouvelles, favorites de Arthur, il aimait leur humour.

Ce fut Gina qui amorça ce jour :

— Alors quoi, on rend les gamins malheureux, y a du suicide dans la fabrique, c'est quoi l'histoire ? Les pompiers sont venus cette nuit ?

— Ah ouais Gina, t'aurais vu ce barouf, tous les énervés qui voulaient pas les laisser entrer, et personne n'a rien vu, rien su, rien compris. J'attends Simon qui doit encore être à l'hôpital, il a dû passer ce matin, vu qu'il y a des croissants.

Gina : c'était la gouaille du faubourg, alliée à une « élégance de hérisson ». Elle connaissait toutes les bandes de musiciens, assumait quelque rôle bénévole, des pas encore « Garçons Bouchers » aux futures « Négresses Vertes », de groupie active de l'un à manager passive de l'autre, elle trainait son ironie et Chaparov.

Pour ne pas vivre cependant exclusivement d'eau fraîche, Gina se dépensait sans compter en prêtant sa voix pour émoustiller en ligne des hommes libidineux et imaginatifs ; elle avait trouvé une combine complètement nouvelle en ce temps là : elle était animatrice de téléphone rose, cela rapportait bien et ne demandait trop.

Elle en faisait la recension quasi exhaustive à Chaparov, c'est à dire un peu chaque jour — elle n'officiait qu'en soirée et jusqu'à passé minuit, aux heures de rut les plus habituelles aux solitaires et autres exclus des faveurs et délices de l'échange sexué — :

— À l'heure des putes, affirmait-elle, volontiers provocatrice.

Chaparov écoutait, l'œil luisant de convoitise, émoustillée, cela lui donnait des idées sympas. Elle s'aimait bien dans son rôle de perverse coquine dans un monde d'adultes vicieux. Elle laissait flotter son regard à travers la salle. Il lui semblait qu'aucune limite humaine, aucune création, aucun mur, aucune table, aucune chaise ne pourrait l'arrêter.

Fétu de paille, poussière d'ange :

— Pucelle et c'est ma gloire ! pensa-t-elle.

Une angoisse venait de se dissiper lui laissant l'esprit plus libre. Son regard se posa sur Simon venant d'entrer. Elle ne le sentait pas. Aucun fluide n'émanait de lui. Elle eut la sensation étrange qu'il n'existait pas, sortilège ?

Chaparov ne buvait pas, ne fumait pas, ne se droguait pas : elle riait la plupart du temps jusqu'au fou rire, par saccades victorieuses. Au détour d'une arrestation collective pour collage d'affiche, tous étaient placés en garde à vue quelques heures : sauf elle, relâchée dans l'heure ; on apprenait alors qu'elle était mineure.

Les policiers n'avaient pas le droit de la garder, et Arthur apprenait par la même occasion

que la demoiselle les avaient tous bernés, lorsqu'ils avaient dit les mineures ne passent pas leurs nuits à USINE, elle avait dit « Oui...Oui... » Et elle passait régulièrement ses nuits à chahuter avec Ricks, c'en était une habitude.

Chaparov n'avait guère de souhaits, elle aimait bien ces courses échevelées de petits punks se faisant peur ou de jeune militant lâchant du terrain devant les gros cordons de CRS. Elle aimait ceux qui résistent, ceux qui fédèrent, elle aimait Arthur, elle aimait les chevaliers, elle aimait encore mieux les avoir à ses pieds, or elle n'était pas si belle.

À maintes reprises elle avait tenté du contact cajolant avec Arthur, lorsqu'il téléphonait à un commissariat pour avoir des nouvelles de copains, elle se collait à lui comme pour se rapprocher de l'écouteur, mais Arthur était sérieux, si sérieux, était-il possible de le dérider, était-il méfiant à ce point, que craignait-il ?

Chaparov aimait tant lorsqu'elle sentait une lueur d'interrogation possessive dans l'œil d'un jeune mâle ; elle aimait lui échauffer les ardeurs, le laisser s'imaginer la planète bleue aux origines de la vie, les voluptés promises par son corps juvénile : elle souriait, cajolait de loin, laissait s'approcher et disparaissait brusquement.

Si le petit mâle devenait triste et taciturne, elle savait avoir compté pour quelqu'un, mais pucelle : c'était un bon statut ; elle ne souhaitait pas vraiment que l'on touchât à sa peau, lorsqu'ils chahutaient dans le lit avec Ricks, il était entendu que les vêtements ne seraient pas ôtés : se frotter, se chatouiller, s'embrasser même, pas plus.

Parfois l'un des garçons oublié en pleine montée d'adrénaline, au détour d'une soirée, se rebellait et tentait de rechercher, de coincer l'adolescente, d'en obtenir joies et faveurs crues : alors le sourire carnassier de la lionne comblée éclairait le visage et arrondissait ses ombres anguleuses habituelles ; elle domptait l'animal : ne se rendait pas.

Elle profitait bien videment de la protection anti machiste la plus large : nul repoussé n'aurait pu tenter la moindre agression sans risquer de solides rétorsions ; l'esprit de solidarité des bandes n'était pas un leurre : si on en touchait un ou une c'était tous qui se sentaient touchés. Chaparov en profitait pour vivre ses fantasmes.

/

Au cœur des rebelles et des hirsutes en tout genre, la jeune Chaparov avait doublement rusé tous les gros durs du lieu, elle semblait être majeure, et elle semblait être sage et juste, timidement ricaneuse. Dans la longue traine de ses émois et de ses ennuis finissaient de décomposer les désirs des petits mâles harponnés.

Certains étaient militants, d'autres seulement noceurs, public festif de concert, la politique était mal vue par tous, il y avait tant eu d'espoirs et de promesses, mais on n'en pouvait plus

d'entendre tout ces programmes, toutes ces disputes, cependant il y avait une volonté de remise en cause de toutes les valeurs, de tous les codes.

Comment voyaient ils tous les étapes de cette nécessaire transformation sociale à laquelle ils aspiraient, visualisaient ils tous cette guerre civile, ces bruits, ces fureurs, ces massacres, Arthur voulait un monde juste mais sans fureur ni massacre, cela semblait impossible, mais il fallait bien soutenir, être solidaires, en accord ?

Pour Arthur, lutter c'était réfléchir sur la nature de la société qui est proposée, imposée, sur le mode de vie où prédomine l'égoïsme, la méfiance, la violence. C'est à partir de cette réflexion que l'on pourrait déterminer le rivage vers lequel se rendre. Lutter pour retrouver sa véritable dimension de fraternité, de souci de l'autre.

Lutter pour s'organiser contre les mercenaires de la société (police, justice, armée, etc.). Lutter en donnant de soi pour l'unité et l'harmonie. Lutter est encore le meilleur moyen pour durer, pour reconstruire en soi ce que la société bourgeoise a voulu briser. Lutter est le chemin le plus sûr pour éviter de retrouver toute sa vie la prison.

La France a créé des zones dans lesquelles les problèmes semblent s'accumuler : problèmes d'habitat, de coexistence, de scolarisation, d'accession au travail. Certaines de ces cités apparaissent, si ce n'est comme des ghettos, du moins comme des espaces de relégation ; les Punks eux se rebiffaient, issus de ces cités et banlieues.

Personne n'oserait nier aujourd'hui l'existence d'un mal-vivre social des grands ensembles, ces zones de guerre. La cité est perçue comme un espace de réclusion. De nombreux jeunes de ces cités, en plus des différences intergénérationnelles classiques, se sentent exclus de la société, les Punks feraient des émules.

Ces jeunes se voyaient de plus en plus enfermés entre les murs de leur cité sans véritable espoir de faire partie intégrante un jour de la société française. Ils avaient le sentiment d'un enfermement, sans barreaux certes, mais réel, un sentiment de mise à distance, que rien ne fonctionnera jamais pour eux, oubliés à jamais.

Alors toute tentative de rencontre d'un autre inconnu d'eux était une agression à laquelle ils répondaient durement et hargneusement. Pourtant il ne saurait y avoir aucun changement social d'importance sans qu'ils n'y soient associés, Arthur sentait une grosse difficulté, ces cités semblaient immenses, immuables, hors-là.

Des valeurs et des comportements culturels originaux y apparaissaient créant une nouvelle identité s'exprimant à travers une langue des cités, le caillera, sorte d'argot contemporain. Ce langage était un moyen de s'opposer à l'ordre établi et à l'autre qui les excluait, les jeunes Punks avaient presque le même, celui des Apaches.

Pour Arthur il n'était pas possible que cela ne puisse pas se produire massivement sur

terre : un jour chacun comprendrait l'inutilité des haines et des massacres, chacun protégerait chacun des risques des violences ; il ne pourrait plus y avoir de guerre, les intérêts y conduisant seraient prohibés, traqués, empêchés de nuire.

Arthur pensait que la planète et sa population la plus remuante étaient de taille à satisfaire les besoins de tous ; les richesses accumulées étaient suffisantes pour autoriser des destins harmonieux à tous. C'était le sens de cette vie dont l'humain semblait être le développement le plus abouti et le plus barbare de tous les temps.

Au lieu de cela jamais la réplique de Georg Büchner n'était plus juste : *Il nous manque quelque chose, je n'ai pas de nom pour le nommer. Mais nous ne le trouverons pas en nous fouillant dans les entrailles les uns des autres.* Arthur était en quête de solutions pour l'humanité, sa planète, source des vies et souffrances.

Alors Chaparov guettait le mâle en tout genre et supputait ses chances de l'abaisser à sa convenance enjouée de souveraine des séductions, et l'amener à se contenter d'une envie frustrée et d'une trahison affective, elle rayonnait parfois, calculant chacun de ses coups, protégés, comme autant de mains maitresses aux cartes.

Et Gina un peu plus âgée et débonnaire alimentait journallement ses catalogues de genres humains, masculins notamment, on peut dire qu'elles disgraciaient le mâle, en rigolaient, c'était là leur forme de féminisme, un sexisme d'un nouveau genre aux finesses coupantes et au cynisme cultivé, Gina pourtant avait bon cœur.

Mais Chaparov parfois n'était plus sous le couvert de sa grande pote Gina — elle n'étaient pas encore apparue dans les journées à peine réchauffées des rues ombreuses du Bas-Montreuil — alors elle tentait quelques approches d'Arthur, feignant de s'intéresser aux affaires en cours, en réalité n'y comprenant rien, se rapprochait.

Mais lui, ce Arthur là, elle avait une certaine confiance en lui, il fédérait les confiances de beaucoup, alors parfois elle se confiait, elle mettait un peu de rigolade au milieu de son sérieux militant, Arthur aimait bien ces moments, des petites récréations, il appréciait aussi d'être moins durement jugé que les autres petits mâles.

/

Au cours de ces journées sans apanage et confondues en amas de périodes ne laissant nulle trace ni souvenir, parfois Chaparov goûtait d'une intimité apaisée, restant volontiers seule avec Arthur dans le grand squat, quasi désert à certains moments, où ne retentissait plus que les coups sourds des sportifs du second étage sur le plancher.

C'était parfois un moment d'échange et de confidences, Arthur ne tentait le moindre rapprochement de la gamine qu'il avait vue opérer avec des petits Skins de la bande en train

de se constituer autour des Béruriers, l'un d'eux, le Roadie du moment s'était fait salement rabroué :

— Ça va Pierrot j't'ai rien promis, range ta queue !

Arthur avait assisté de loin aux échanges peu amènes. Ce qui était étonnant était que Chaparov n'avait pas un grand charme ni une beauté évidente ; il fallait la connaître un peu mieux et dans de multiples occasions, le charme physique devenait visible et pouvait opérer, et cela ne pouvait venir que si elle allait chercher le garçon.

Dès que l'un d'eux était soudainement ferré, au cours d'un concert, après quelques frottements ou des paroles ambiguës, elle le promenait gentiment dans les flots tumultueux des œillades et des sourires de loin lancées, elle les faisait tourner, espérer, elle disparaissait et réapparaissait indifférente, comme pour mieux tester son pouvoir.

Elle attendait d'être sûre, elle attendait la souffrance de l'autre, et voir si même en souffrance de cette frustration il maintenait ses prétentions à posséder son corps. Chaparov éclatait de rire à l'intérieur d'elle même, ils croyaient pouvoir toucher un jour son corps de jeune pucelle, *ces petits prétentieux, qu'ils aillent se branler !*

Aussi Chaparov avait besoin de solides appuis, pour faire tampon à la fureur du taureau chauffé à blanc, elle prenait garde à ne jamais prendre de trop gros morceaux à gérer, ni des fous ni de vrais méchants, et puis elle les dépeçait, gentiment cruelle. Ricks était un Premier appui, elle le laissait jouer, ils avaient grandi au CAO.

Ils avaient parfait leurs connaissances émotives du corps de l'autre dans le grand lit collectif — ils dormaient chaque nuit à une dizaine sur les matelas assemblés dans la petite pièce du squat « Baudry » —, tout s'y faisait tranquillement sous les grandes couettes ; Ricks avait toujours respecté ses volontés virginales, juste chahuter.

Arthur ne comprenait pas toujours les désirs ténus et les jeux des femmes, lorsqu'elles mettaient tout leur art de plaire en forme de pouvoir et en jouissance de domination ; en avaient-elles vraiment un plaisir si intense, en observant les jeux de Chaparov avec ces petits Skins amoureux transis, usant de l'espoir d'user de son sexe.

Une année plus tôt Arthur avait trainé ses guêtres avec Petit-Bonhomme, rescapé des squats de Barbés du début des années 80, ancien colocataire de membres visibles d'Action Directe, avant leur grand plongeon, une amie opportunément en vacances leur avait prêté son petit appartement sur le Boulevard de Ménilmontant .

C'était petit, coquet, et par cette période de l'été nécessairement aéré à fenêtres grandement béantes, donc bruyant, c'est-à-dire très parisien, le souvenir venait de là, du vent frais et du soleil dans le nez, lorsqu'il s'était effondré en larmes comme un moufflet rudement sanctionné par erreur, garçonnet sans défense.

Il était assis à la table ronde, tentant de ravalier ses pleurs, l'esprit déculotté, le coeur électrochoqué, l'estomac retourné, Arthur accepta ce souvenir de souffrance tel un pèlerinage aux fantômes du passé, cela ne lui coûtait plus rien, heureusement, c'était il y a bien longtemps, et Chaparov était pareille, une cruelle.

Kahina, sa reine, dont ils étaient tous amoureux, Kahina se faisait lentement pousser sur les glissières de la jouissance par son nouvel amant, là, dans la pièce à côté, sur le lit non défait, elle avait voulu qu'il en soit le témoin involontaire et pris au dépourvu, mystère d'un phantasme féminin, elle savait qu'il l'aimait.

Il n'avait même pas pensé à souffler la chandelle et à sortir de l'appartement, cela avait commencé par des petits gémissements, il s'était précipité par la porte entr'ouverte, elle l'avait appelé, se leurrerait-il, ne devait-il pas la protéger, garder la porte de la chambre, puisqu'il l'aimait, puisqu'il ne comprenait rien ?

Il s'était arrêté, net sur le seuil, devant la vision de Bablous de dos jouant le missionnaire triomphant sur le ventre étalé de Kahina, haletante, la tête renversée, râlant en cadence, sa méprise le surprit, comment avait-il pu confondre, l'amoureux est aveugle, et de plus sourd, il ne s'agissait que de copulation méthodique.

Sa pudeur vivement heurtée, rougissant de honte et de désir, il se recula et tira la porte en douceur, une bouffée de désespoir absurde l'avait promptement assis sur la première chaise venue, accoudé à la table, respirant difficilement, moralement asphyxié, englouti, démembré, abruti. Comment n'avait-il pas vu ce jeu.

Les cris s'amplifiaient, elle jouissait bruyamment maintenant, le grincement de la porte poussée par Arthur l'avait déclenchée, elle n'était venue que pour cela visiblement, s'envoyer en l'air devant Petit Bonhomme et lui, cela renforçait-il son plaisir, Petit Bonhomme n'en menait pas large non plus, pourquoi ?

Il faisait la sieste dans le canapé et s'efforçait de se donner l'air endormi, cela lui paraissait incongru, qu'en avait-il à faire qu'elle se fit hussarder quasiment sous ses yeux, c'était son plaisir à elle, non le sien, alors, pourquoi ces larmes d'enfant châtié, incongru chuchotis mouillé de dépit, elle vint s'installer sur ses genoux.

Mais pourquoi ne l'avait-elle pas désigné, pourquoi ne faisait-il pas parti de son jeu, Arthur ne parvenait pas à comprendre, les rejets odorants de la salle de bain lui moisissaient cœur et âme, il avait eu le sentiment d'une exclusion, qu'avait-elle voulu lui dire, que lui avait-elle demandé ? Elle avait regardé le fond de ses yeux souffrant.

La raison au bord de l'immensité cosmique, son entendement était submergé par des réflexions confuses sur le bien-fondé de l'amour possessif, il chassa le souvenir d'un mouvement de sourcils et se secoua, s'il aimait Kahina à ce point, que ne chérissait-il son

extase, et son amant, puis elle fila se faire prendre à nouveau.

Arthur était encore puceau, au physique et dans l'âme. Chaparov visiblement faisait le même jeu en différent, elle ne couchait pas, elle attirait l'attention sur elle, jouait, câlinait, laissait entrevoir et espérer, bougeait ses cuisses fines en des sourires et des poses ambiguës, puis soudainement elle s'indifférait sans appel : souffrance garantie.

/

Arthur Nora et Kahina passaient des soirées fabuleuses et venaient nuitamment égayer de leurs chansons kabyles le local du bar sauvage déserté. Kahina partait au bras du nouveau finir dans son lit un duo corporel déjà nettement amorcé. Arthur s'écroulait en larmes dans les bras de Nora ne perdant pas espoir, têtu comme un puceau perdu.

Et ainsi de soirée en soirée, de nuit en nuit. Arthur apprenait à découvrir plus en profondeur et en chaste intimité l'incarnation de ses désirs, à suivre les rondeurs fessières, espérer les seins. Un matin il l'avait trouvée seule au lever matinal chez elle. Elle se laissa flotter sur une vague de confidences, elle lui montra ses œuvres.

Dans un dessin au crayon de papier sur une feuille Canson elle avait figuré une jeune fille — en robe noire déboutonnée laissant entrevoir une naissance de seins, des cuisses — encerclée d'hommes masturbant leur sexe exhibé. Une bulle indiquait la pensée de la jeune fille:

— Ils bandent tous pour moi. Arthur fut abasourdi, *la pauvre*.

Il ne savait quelle pouvait être sa part de malheur et de souffrance. Il la regardait se jouer de son sexe et de celui des autres. Son ironie mordante était le reflet et l'aboutissement de sa gentillesse abusée, de ses émois mystifiés. Elle faisait ce qu'elle savait, vivait la période permise, disposait de son corps à outrance.

Il semblait à Arthur que toutes les places et les postures des uns et des autres provenaient des besoins particuliers de la société dans son ensemble. On était là où de par sa naissance on se devait d'être pour remplir le destin prévu. Tout était organisé pour être utile, pour un profit, pour des volontés de plaisirs et de puissances.

Kahina s'agitait les fesses et stockait le sperme, provoquait des érections masculines en chaîne. Elle jouait son rôle. Un rôle nécessaire à l'époque de sa vie pour l'ordonnancement général du monde environnant. Elle était l'exemple et la motivation des autres, elle rendait service, existait en les faisant gicler dans leurs soupirs.

Julio entre deux pintes de bières de luxe lui avait péremptoirement déclaré :

— Jean-Pierre c'est mon frère, et je ne peux plus rien pour lui, il va crever, si je reste là je replonge avec lui, je veux vivre je me casse, tu ne me reverra plus, ne te fais pas bouffer,

penses à ton tchi, ciao, Arthur pensait à la peau de Kahina.

Arthur venait à peine de se brancher un type intéressant et chaleureux que ce type se cassait et ne voulait plus voir personne. Allait il rester là seul à se bourrer la gueule en attendant la levée tardive du jour des zonards ? N'avait-il pas mieux à faire que de s'embrumer des vapeurs d'alcool ? Comment se faire aimer d'elle ?

Arthur quitta Julio ce jour-là persuadé d'être sur la bonne voie. Il était de nouveau disponible et sans attaches, libre. Un soleil clair et lumineux réchauffait un peu cet hiver glacial ayant congelé leurs projets. Tout piétinait, l'USINE démarrerait-elle ? Tout était prêt, le projet était défini ; il était fâché avec Kahina, avec Nora, donc seul.

Il décida d'oublier Kahina dans les bras de quelqu'un. Michèle, une ancienne des « Occupants Rénovateurs » les avait invités un jour afin de leur expliquer la marche à suivre pour squatter et toute la soirée ils avaient été très complices. Il résolut d'aller la trouver et de passer une soirée avec elle. Arthur allongea le pas, prêt à vivre.

Son envie frustrée et inattendue ne lui avait pas laissé le choix. Dans les joutes de paroles et les regards intéressés, dans les gestes croisés et les attentions échangées, dans les avances acceptées et les caresses rendues, dans le désir montant et le repas s'achevant, la volupté s'écoulait, Arthur désirait des rapprochements, ne savait.

Les enfants partirent se coucher et il aida Michèle à débarrasser la table :

— Je ferais la vaisselle demain, laisses.

Il se retourna, sentit la chaleur de son corps proche. Le trouble l'envahit, le secoua, le poussa, l'attira. Ils se blottirent l'un contre l'autre à reprendre leur souffle, à se sourire.

Il ne pouvait savoir comment étaient ses propres yeux, la douceur craintive et attentive qu'il y avait dans ceux de cette femme l'émut agréablement. Lentement, par approche hésitante, leurs lèvres finirent par se frôler, s'interroger timidement, se pincer légèrement, s'ouvrir suavement, Arthur laissa son corps aller et faire.

Longuement ils s'embrassèrent. C'est plus tard dans la nuit, dans les cris de Michèle et son propre oubli, la tendresse faillit l'évanouir. C'était cela le plaisir dont ne pouvait plus se passer Kahina ? Il appréciait. Cela allait durer quelques semaines, logé par intermittence, nourri, instruit des choses que les femmes partagent en confiance.

Michèle lui fit parcourir tous les secrets des soifs charnelles d'une femme. Ce fut une véritable formation accélérée. Elle était très gourmande de ce jeune corps d'homme analphabète en plaisirs de la chair. Elle lui en fit la confidence. Elle adorait les puceaux. Elle avait trente cinq ans, avait deux enfants d'un mari séparé.

Elle était de cette génération née à temps et quittant ses idéaux de jeunesse. Elle était assistante sociale, avait été Autonome et avait squatté dans les lieux décrits par les grands

quotidiens de l'époque dont Arthur avait pu lire les aventures époustouflantes et fondatrices d'attirance, avait côtoyé tous ceux qui laissent leur nom à l'aventure.

Elle l'avait pris en charge durant de longues semaines. Lui expliquant patiemment toutes les facettes du petit monde de l'Autonomie Parisienne dans lequel il mettait les pieds. Faisant aisément la grande sœur incestueuse. Lui expliquant les chaînons manquants de sa vie. Paisiblement le réhabilitant, prenant ses doutes en compte.

Elle lui avait mis son corps plein en main et l'avait poussé à son exploration minutieuse. Expliquant, demandant, guidant, savourant, rugissante et offerte. Furie gourmande de peaux sensibles et de courbes empressées. Soumise aux envies de prises et de contraintes. Jouissante éruptive, se moquant de ses certitudes, le poussant aux jouissances.

A l'écouter il s'apercevait de la richesse de son parcours jusqu'alors. Elle lui disait les amis de ses amis qui étaient ses amis à elle. L'Autonomie avait été tellement foisonnante et découpée en réseaux. Tous ses participants ne pouvaient se connaître et se rencontrer. Elle comblait ses lacunes, éclairait ses convictions naissantes.

Elle avait été au cœur des opérations majeures et il ne l'avait jusque là pas remarquée. En plus de lui livrer son intimité et les secrets de ses plaisirs, *retourne moi, secoue moi*, elle lui faisait la confiance de ses confidences. Elle le jugeait honnête et lui dénouait les arcanes des connaissances nécessaires à son nouvel engagement.

Avec et grâce à elle, il allait pouvoir disposer de toutes les informations si chichement susurrées par tous les brisquards. Elle lui expliqua notamment tous les artifices juridiques utilisés pour l'ouverture d'un squat et les nécessités de construction d'un rapport de force local, *fouille moi, prend moi vigoureusement, pousse encore*.

Arthur durant ce temps prit des décisions essentielles pour sa vie future. Il ne perdrait plus son temps de vie à gagner d'illusoires bienfaits de la société de consommation. Il ne participerait plus à la production du gâchis immonde et il aurait du temps pour résister à l'ordre infâme, vivre pauvrement et être en lutte, apprendre la vie.

Maintenant il fallait gagner en expérience et qualité — même s'ils avaient encore tout à apprendre, c'était faisable : il n'y avait pas eu de gâchis, simplement des lacunes — ; ils étaient prêt à recommencer, en plus grand plus fort, c'était cela : il fallait tout miser sur USINE, Squat de Montreuil et grand moment de l'histoire du rock libre !

/

Les mécanismes de la domination et de la reproduction sociale sont si performants et si bien entretenus par ceux qui en sont les bénéficiaires et ne peuvent garder leur position qu'aux frais de ceux qui les subissent, que rien ne peut les mettre en défaut et même pas

l'école, pourtant le seul ascenseur à disposition.

Et cette école, tous la rejetaient dans son esprit de fabrique de formats utiles et de comportements nécessaires, école que tous rejetaient en ce qu'elle était l'école de la soumission aux valeurs anciennes d'une puissance impériale si souvent dans le passé génératrice de conflits guerriers et de massacres coloniaux.

À l'école, une foule de gens apprend à se taire, à penser au son de cloche, à se croire bête. Et jamais ils ne s'en relèveront. Alors c'est vrai qu'ils ont été moulés de façon à mettre leurs gosses à l'école et qu'ils le font sans se poser de questions, mais les cicatrices sont là...

Catherine Baker (Insoumission à l'école obligatoire — 1985)

Leur temps mis à développer des talents — qui comme les goûts seraient spontanés, des dons, des dispositions individuelles : conception bien pratique tant elle permet d'en effacer la constituante sociale, si importune au yeux de ceux qui les détiennent —, ils aimeraient ne le devoir qu'à leurs mérites personnels et en rester les seuls possédants.

Chaparov semblait ne jamais aller en cours à son Lycée Autogéré, toutes les après midi en compagnie de Gina ou bien seule, elle cherchait les compagnies de passage, une fois son choix fut Arthur. Tous les groupies et autre musicien des bandes de passage s'étaient transportés de concert chez un producteur de films pornos.

Au retour, ils en avaient tous parlé comme des adolescents gênés de parler de sexe, les plus provocateurs s'étaient mis en slip et n'avaient pas été plus loin, tous s'étaient moqués de tous, tout en dénigrant la morale bourgeoise sur la sexualité il n'allaient pas au bout de leurs prétentions libertines, n'assumaient pas plus que d'autres.

— T'en penserais quoi toi Arthur, si je jouais un rôle dans un film porno ?

— Ma foi, c'est délicat, cela dépends de toi, comment tu vois ton corps, ta pudeur, ton sexe, c'est délicat, le sentiment de pudeur nous atteint tous mais pas de la même manière, il y a plein de situations différentes, si tu aime le sexe ou non...

La jeune Chaparov avait posé la question calmement, ce jour là elle était sérieuse, elle avait attendu que tous soient partis et que la pièce fut vide. Pas d'ironie ni de complicité égrillarde comme avec sa pote Gina ; une question froide, une bouche sérieuse, un menton appliqué, un œil sec dans un regard franc : Chaparov le défiait.

— Je n'ai pas d'a priori sur les relations sexuelles, pour moi chacun doit pouvoir faire de son corps ce qu'il souhaite, sans être forcé par quoi que ce soit, encore moins par qui que ce soit. Tu sais que je vais Rue Sainte Anne avec le Père Arthur tous les Lundis, on rencontre plein de gens qui se prostituent et d'autres associations qui essayent d'agir pour que ça aille mieux. Le porno on te demande d'avoir des rapports sexuels et on te paye, tu peux presque te dire comédienne ou actrice, le souci, c'est que c'est avec ton sexe que tu fais cela, et que en

chacun d'entre nous, il y a ce vieux truc qui s'appelle la libido, et qui semble nécessaire au bon fonctionnement de chacun, cela détermine nos relations globales, si on plait, si on plait pas, à qui on plait. Le sexe est plus ou moins important chez les gens, certains ont un gros appétit, d'autres moins, certains en éprouvent un grand plaisir, et beaucoup encore non, le problème est qu'en utilisant ton sexe de manière professionnelle tu déstructures ta libido et tu la modifie, parfois jusqu'à ne plus en avoir ou en être dégoûté, sauf que cette libido c'est ton corps c'est toi, bon et puis je ne parle pas de tout ce système qui induit des rapports emplis de misère affective et sexuelle, ton film et ton cul sera vu par tous les recalés des vies affectives qui viendront se branler dans des placard à balai après avoir mis une pièce dans la fente...

— Oui, mais ça c'est pas mon problème, je ne suis pas responsable de ce monde là, on le combat ou au moins on essaye...

— Ils peuvent te reconnaître certains, tu es d'origine algérienne, il y a pas mal de clients de ce genre de film chez les travailleurs pauvres, des oncles, des cousins...

— Et alors, tu crois qu'il ira se vanter d'avoir été voir un porno...

— Et puis de toute façons tu as le temps d'y réfléchir, tu m'as dit toi même que tu étais encore mineure, les actrices doivent être majeures...

— J'ai juste un 8 à transformer en 6 et le producteur il y verra que du feu, je suis née en 1968, je me vieillis de deux ans, c'est facile, regarde...

En effet en grattant finement le carton jaunâtre ne peluchait pas trop et le petit jambage pouvait s'effacer...

— Oui, mais bon, après c'est quand même toute ta vie sexuelle que tu risques d'handicaper !

Leur échange fut interrompu par l'arrivée de Simon.

— Alors, comment il va ?

— Beh ça commence à aller un peu, le père Arthur est resté là-bas avec lui, il veut en profiter pour le décider à partir en famille d'accueil à sa sortie de l'hôpital, ils le gardent encore deux trois jours en observation, ils lui ont fait un lavage d'estomac...

— Ah ouais quand même, et t'as eu le temps de parler avec lui un peu...

— Oui, il est réveillé, il s'ennuie, il veut se casser, c'est à cause de Marie-France, c'est une nana dont il est amoureux depuis longtemps, une petite de son âge, ils ont déjà fugué ensemble, elle est placée la journée et le soir elle est chez ses parents...

— Ah, et ils ont des soucis ?

— C'est le frère de Marie-France, il est plus âgé, et il oblige Mendes à faire des choses avec lui pour le laisser voir Marie-France, sinon il les tape tous les deux...

— Il te raconte pas mal de choses dis donc...

— Ça craint d'enfer, il l'oblige à faire quoi ? Faut aller le taper ce porc...

— Si on fait ça Mendes et Marie-France ils ne se revoient plus jamais avant d'être majeurs, non, par contre on peut l'écarter le frère, j'ai été voir les flics... on m'a dit d'aller voir la Brigade Mondaine...

— C'est chaud quand même, et tu vas y aller ?

— Je n'ai pas le choix, Mendes retournera toujours pour voir Marie-France, et le frengin profitera, il ne comprend rien, il ne pense même pas que c'est interdit par la loi

— Mais comment il t'as dit tout ça ?

— Parce que je fais des choses avec Mendes aussi... petit tonnerre et silence, Chaparov baissait les yeux !

/

La conversation surprenante fut interrompue par des vociférations venues de la rue Kléber, un groupe de jeunes squatteurs du bas Montreuil, lié de manière diverse aux troupes des Bérus et de Molotov et Confetti, remontaient la rue, très excités ; il fut beaucoup question de divers sévices sexuels à infliger pour punir quelqu'un.

— Heu là, c'est pour nous tout ça, la journée commence alors qu'ils n'ont pas encore fini leur nuit...

Simon avait mis le nez dans la rue par une des fenêtres métalliques de la verrière de la salle où ils se trouvaient, tandis qu'Arthur descendait ouvrir la porte sur rue.

— Ils disent que Cookie s'est fait violer cette nuit, elle était toute seule au squat...

Arthur fut choqué et peiné, Cookie était une ravissante provocatrice de concert d'à peine quinze-seize ans qui traînait toujours avec Nono, Myrtille et tous ceux de Lukrate Milk, Bérus. Toujours fourrée aux concerts des Rouquins ou de Kni Krik, toutes bandes confondues formant un vaste réseaux d'amitiés d'enfance et de frustrations.

L'information était tellement tonitruante qu'elle submergea les autres de la matinée en intensité et en capacité de générer développements et engouements ; l'armée de répression des crimes sexistes avait du mal à organiser les opérations de représailles. Les nouvelles les plus horribles à entendre se révélaient si souvent exagérées par des mythomanes.

Mais cette fois, si c'était vrai ; Cookie ne figurait pas parmi le groupe d'excités faisant trembler de vigueur poussiéreuse l'énorme caisse de résonnance que formait le plancher de pin relié aux murs de moellons de ciment par des poutrelles métalliques de type industriel. Des histoires aussi dramatiques avaient si souvent été inventées.

Arthur résolu de n'avoir point le moindre avis avant d'être sûr, et le seul témoignage et

avis valable dans cette mesure était celui de Cookie elle même : *Où est elle ?* Il lui fallut bien quelques minutes pour rétablir une possibilité d'écoute mutuelle et d'échange intelligible d'information recoupées : *Qui a vu Cookie ?*

Tandis que beaucoup s'appliquaient à rivaliser d'imagination dans la mise au point d'un sévice hors norme et peu courant en matière de fantasme de punition d'un violeur, à peine plus élevé que la peine réservée au violeur par les caïds de prison : son viol ; d'un niveau culturel à peine plus évolué, il était question de ses parties et leur usage.

Et un prénom revenait en boucle comme s'il fut agi d'un copain d'enfance connu de tous ou d'un vieux pote de classe : *Oui je te jure c'est Jimmy, c'est Jimmy le Black et Kongaï son lieutenant, mais c'est Jimmy qui l'a violée, celui là faut le retrouver et lui couper les...* encore celui là n'était pas le plus imaginatif en sévices sexuels inédits.

Au fur et à mesure que les histoires apparaissaient, déformées, amplifiées, réexpliquées, masterisées, quand un consensus se trouvait acquis pour la description d'une série de faits, d'exploits ou de fuites, Arthur parvenait à mémoriser quelques prénoms, quelques noms de guerre, des pseudos de personnalités marquantes, les musiciens et leurs fans.

Arthur voulait connaître l'histoire de la bouche même de la victime, et puis voir les détails mettant en cause la sécurité future de tous. Comment ces skins fascistes et répertoriés sans honneur ni valeur — des abuseurs de faibles —, avaient-ils pu s'approcher et s'introduire dans un squat de jeunes faisant partie du public semi permanent de l'USINE ?

— Mais qui connaît Jimmy le Black ? la réponse fut inaudible, l'émotion à son comble.

Et puis ce nom de Kongaï répété raviva quelques souvenirs à Arthur. C'était quelques semaines plus tôt, un psyché(délique) de la bande du Lycée Autogéré était venu leur présenter un type en leur disant, à moitié défait :

— Bon voilà Kongaï ce n'est pas un « chantmé », il veut changer de bande, il a entendu parler de vous, il change de couleur, il en a marre des rasés...

Arthur tenta une dernière question :

— Il est où le psyché, celui avec un calot type muslim ? Celui qui nous a amené Kongaï en nous disant qu'il voulait changer de bande, il habite dans le squat de Cookie aussi, il a pu emmener Kongaï là-bas, il repère les lieux et ils sont revenus à plusieurs...

Le brouhaha qui s'ensuivit et les craintes que cela fit naître mirent plusieurs heures à se ventiler, chaque nouvel arrivant faisant repartir les débats dans de nouvelles directions, il fallait attendre que cela se tasse pour y voir clair.

— Bon on verra avec Cookie, il faut réagir c'est sûr...

Arthur aurait bien aimé que l'humanité ait le pouvoir à tout moment d'éteindre les injustices de consoler les victimes d'empêcher les crimes ; une force colossale née du nombre,

du niveau élevé de conscience, l'expérience des plus anciens formant les plus jeunes, une conscience planétaire des peuples pour l'épanouissement de chacun...

— *Et tu crois vraiment que le monde t'attend, tu crois vraiment que personne n'y a pensé avant toi ?*

— *Peu importe ce que je crois ou non Dominique, si ce n'était qu'une histoire de croyances, il s'agit là de nécessités impérieuses, l'esprit humain le plus noble ne peut périr ainsi. Je suis de la résistance, de toutes les résistances, les maquis du Morvan ont élevé mes parents et cela m'a été transmis, maintenant que les collabos de toujours et leurs enfants ont gagné toutes les batailles et toutes les guerres, il ne nous reste plus qu'à résister, peu importe le côté du manche. C'est une histoire de conscience, de satisfaction de soi-même.*

— *Ah tu le fais pour toi !*

— *Oui Dominique, pour moi, pour rester fier de moi, pour la satisfaction d'être et de rester du bon côté, du côté des humbles et des souffrants, du côté de la justice et des libertés, du côté des luttes.*

— *Mais tu ne pourrais pas faire la même chose en ayant de l'argent? Tu aurais plus de poids, tu pourrais agir plus efficacement, non ?*

— *Voyons Dominique, penses tu que l'argent ou qui le possède soit ce qu'il y a d'important dans une vie, penses tu que cela te rende libre à ce point, tu es folle ! Pour moi ce qui compte et a toujours compté plus que tout c'est que chaque vie soit respectée et que le destin commun des habitants de la planète ne soit pas le règne de quelques médiocres tortionnaires sur la majorité, que chacun ait la possibilité de se sentir utile aux autres."*

/

L'indignation générale souleva bien des volutes de poussières sous les coups rageurs des semelles renforcées des randjos et autres Dr Martens. « Jimmy le black » se trouva pourvu d'un certain nombre de biographies divergentes d'où il ressortait que personne ne savait où le loger véritablement : *instructeur militaire à Melun ?*

Tout les enragés du discours vengeur et vindicatif élaborèrent plans et tactiques, se firent stratèges de cercle public, se regroupèrent, s'opposèrent, pérorant et orgueilleux, jusqu'au soir et Cookie arriva. Elle expliqua ce qui s'était passé, comme si elle en était détachée, comme s'il ne s'agissait pas d'elle. Arthur connaissait cela.

Lorsque c'était trop dur à supporter, encaisser ce que l'on n'imagine même pas tellement cela dépasse l'atrocité de l'ordinaire des injustices, lorsque le corps est en refus d'entériner ce que l'on lui fait subir, alors le cerveau rompt les amarres, sportivant sa dérive intérieure, ne mouvoir du corps que le strict nécessaire pour paraître vivant.

Arthur héla le chien de Mendes, un berger allemand dont le même souhaitait s'occuper. L'animal était quasiment libre et furetait de squat en squat. Le voilà qui était de retour à son bercaïl principal. Jusqu'au prochain passage de Charly le Katangais, dit baston, dit boisson qu'il l'entraînerait dans sa ronde d'ivrogne rentrant tardivement chez lui.

L'animal vint le flairer avec attention et contentement. Cela lui fit du bien. Il avait comme tant de fois dans son existence l'impression d'être à côté de lui-même, de ne pas être le corps dans lequel il se trouvait, d'attendre stupidement d'exister à lui-même, où donc pouvait-il bien être réellement, la gamine Cookie semblait double et absente.

— *Tu es là Arthur et tu as trop fumé, trop bu.* ricana Dominique dans les volutes spinales de ses neurones fatigués.

— *Bien sûr Dominique, peux-tu m'expliquer que cela me fasse cela si souvent depuis que je t'ai connu et je ne buvais ni ne fumais à l'époque ! Et je t'ai perdu, je me suis perdu ?*

Arthur soupira, quand donc cette dérive finira-t-elle, quand donc les humains du monde aborderont-ils son îlot désert ? Être au milieu des foules et être seul. Jeter ses mots et ses actes comme autant de bouteilles dans les mers démontées des passions et des mesquineries, ne plus vivre, mais les événements se bouscullaient, le figeait

Était-ce par lâcheté ? Pierre Selos lui avait parlé du courage nécessaire pour participer au monde. Le monde refusait sa participation. Une main invisible implacable s'ingéniait à défaire et détruire tout ce que patiemment et obstinément il s'efforçait de bâtir. Aucune paix, aucune accalmie, aucun havre sans agression possible.

Et il ne se sentait plus de taille. Dominique Premier aussi lui avait parlé de son courage lorsqu'il avait quitté le lycée, interrompu ses études. Elle venait de courir et de se jeter dans ses bras. Oh cette unique caresse, cette intense bouffée chaleureuse l'avait noyé, englouti, puis avait reflué, lui laissant l'imperceptible souvenir d'une présence.

Et il s'était retrouvé seul avec son courage. De tout le lycée, il avait été le seul à ne pas supporter de participer à la construction d'un monde de massacre et de domination. Il ne voulait pas suivre ces études pour devenir un gestionnaire de l'ignominie générale qu'il condamnait. Il refusait son consentement au désastre mondial.

— *Tu as souri bien tristement ce jour-là Dominique en me disant que toi tu ne pouvais pas, et tu étais fière de moi ! De ce jour je suis resté seul, je n'arrive pas à être en moi même. Hier, avec les pompiers, ce n'est pas moi qui suis sorti dans la rue face aux CRS j'ai bien trop peur pour cela ; ce n'était que mon corps : son ombre peut-être.*

— *Ce n'était pas toi Arthur ? Tu étais pourtant particulièrement convaincant ! Celui dans lequel tu n'es pas a des présences plus qu'incisives ! Et s'ils t'avaient battu et arrêté ? Ils ne le pouvaient pas car je ne le voulais pas, j'avais la force des univers, cette force étrange qui me*

soulève parfois.

— *Et maintenant tu t'effondres !*

— *Et maintenant Dominique je n'ai plus envie d'être fort, j'aurais voulu une de tes épaules pour y pleurer, cette épaule que tu mettais toujours à nu en tirant tes cheveux en arrière, m'enfouir dans tes boucles aux parfums de caramels et de vanille, m'y reposer enfin !*

— *Tu abandonnes ?*

— *Ce n'est que partie remise, le monde sera juste, le monde sera libre Dominique !*

— *Ça n'en prend pas le chemin, si tu y crois, moi je préfère être du côté du manche !*

— *Je me souviens Dominique, tu es du dessus du panier, pourvu que tu te plaises encore avec tes cheveux gris...*

— *Un jour terrible viendra où ta vie reniera ton passé, la petite fille du placard n'aura jamais grandi et j'en souffrirais sans rien pouvoir ! Que sommes nous donc ici Dominique, à quoi tout cela sert ?* Arthur avait le nez appuyé aux barreaux froids des montants de la baie vitrée du Premier étage et observait l'agitation dispendieuse.

/

Se prostituer est un acte révolutionnaire **Grisélidis Réal Carnet de bal d'une courtisane 1977.** En quoi Chaparov pourrait-elle démeriter de s'adonner à cette prostitution de style que pouvait être le cinéma pornographique encore diffusé en cassettes pour antiques magnétoscopes dans des caves avec téléviseur à jeton, ou en salles.

Arthur se secoua, il lui fallait faire le point, ces ados étaient trop nombreux et leurs histoires, virant sordides, semblaient être le ciment de leurs aventures, et survivre au lent suicide. Une aspirante travailleuse du sexe, une jeune fille violée, un jeune ado abusé sexuellement et en tentative de suicide grave, hospitalisé.

En moins de vingt-quatre heures — sans faire d'inutile mention de l'aveu rapide et fugace de Simon sur la nature de ses rapports réels avec Mendes —, Arthur pensait être à la marge haute du supportable avant que le collectif ne splitte complètement ; il fallait déléguer et que tout le monde ne s'occupe pas de tout : chaque personne son entourage.

Pour Mendes il faudrait qu'il aille très vite voir le père Arthur et voir qu'il prenne bien les rênes en totalité de ce qui pourrait se tenter pour Mendes, il fallait un psy et un bon éduqué, et seul le père Arthur pouvait trouver, pour Cookie il y avait famille et relations nombreuses, Chaparov était presque majeure et semblait décidée.

Olivier Megaton, le bonnet de laine sur l'œil, se glissa vers Arthur :

— Hey, il faut calmer le jeu, ce n'est pas des gentils ces gars là, en ce moment ils ne sont pas très nombreux, mais c'est des vrais cartonners, s'il y a des gars qui font n'importe quoi

chez nous, c'est tout le monde qui se prend les représailles, c'est chaud...

— Oui, mais je ne suis pas tout seul, faisons le tous, et puis laissons faire ce que souhaite Cookie...

— Tu la connais Cookie ?

— Comme ça, elle passe souvent l'après-midi, elle créchait en bas au bout de la rue, elles sont rigolotes... mais quand ça tourne mal comme ça, c'est nul...

— Il y a une famille avec de bons moyens derrière, elle ne va pas être isolée, mais ils déconnent trop, ils ne se rendent pas compte des risques qu'ils prennent, c'est ça qui me fout la rage, ça n'aurait jamais pu se produire, ça veut dire qu'on ne transmet rien, on voit ces mêmes tous les jours, et on n'a pas pu leur donner le moindre conseil pour se protéger, et ne pas rester isolés...

Olivier Megaton était un angoissé, sur toutes les personnalités passant et animant régulièrement les lieux il y avait également Marsu, et Arthur n'arriva jamais à savoir lequel des deux, d'Olivier ou de Marsu, était le meilleur angoissé... Olivier Megaton culpabilisait et Arthur également sans nul doute, Marsu assurément.

Pierrot le roadie, celui à qui Chaparov avait conseillé de ranger sa queue s'était rapproché également, c'était un petit skin aux étoiles « rouge et noire » de la CNT, syndicat initié par les vieux anars espagnols victimes et réfugiés de la guerre civile, dont le siège demeurerait actif pour de nombreux comités de soutien à diverses causes.

Souvent un concert de soutien avec groupe punk fédérait, dans la cour historique du 33 rue des Vignoles, les hymnes rageurs des bandes ; la presse de fanzines et de fans de groupes musicaux exerçait une visibilité de propagande d'au moins la moitié du matériel des interventions militantes, les tables de presse étaient punks.

Pierrot dépouillait la caisse de la CNT avant d'y être militant ! Il y avait un concert aux Vignoles un dimanche après-midi. Près de la porte d'entrée Snuff somnolait ses bières, des types arrivent et mettent 30 balles chacun dans la caisse, qui était vide. Il se réveille et fait des prix aux mecs qui se pointent, met le blé dans sa poche...

La CNT, Pierrot y était par élimination, était très fier d'en être membre. Il donnait toujours des coups de main, mais le syndicalisme est difficile ! Il faut continuer à parler du boulot après le boulot, et quand on n'a pas de boulot, parler de quoi ? Il rendait des services à la machinerie, était doué, était devenu roadie des Bérus.

Le voyant arriver Arthur prit le pétard qu'on lui tendait et caressant le chien Black qu'il commençait à avoir en bonne compagnie — il devenait la mascotte lui aussi : un chien si brave que l'on en voit qu'au cinéma et au squat USINE —, il tourna le dos au roadie et fila au téléphone joindre le père Arthur, sa propre part de travail.

Le temps ferait les choses et les déferaient, Arthur n'était pas maître d'aucune cause ni d'aucune circonstance, encore moins de conséquences, il se demandait si le temps d'une espèce pour se différencier d'une autre au cours des âges infinis n'était pas aussi le temps humain, le temps de tous les demains.

— *Tu veux dire que nous avons le temps ?*

— *L'infini Dominique ! Vis si bien ta vie que j'en sois jaloux.*

— *Tu connais la jalousie ?*

— *J'ai beaucoup appris depuis le lycée...*

— *C'est vrai tes universités étaient de la dernière originalité, très peu académiques*

— *On peut le dire et cela mène où tout ça, de l'univers au monde ?*

— *Les chercheurs préfèrent l'inverse.*

— *Est-ce plus original ?*

— *La connaissance est partie de l'univers et de son observation. On suppose que la vie en est issue !*

— *Quel est le sens emprunté par les destinées ?*

— *Dans quel sens le dis-tu ?*

— *Cela n'aurait pas de sens si cela n'avait pas tous les sens !*

— *Tous les sens ?*

— *Et le sens des essences, de tes essences ? Quand ton cou réfugié au creux de mon nez réclamait aide et assistance ! Savais tu déjà que tu m'infligeras la plus cruelle des peines ? Est-ce là le sens de notre essence commune ? Tu veux faire partie des puissants que je combats, m'écraseras-tu ?*

/

— *Allo, père Arthur, je te déranges ?*

— *Non, du tout Arthur, j'attendais ton appel, tu m'appelles pour Mendes ?*

— *Oui tout à fait, je viens de croiser Simon au squat et donc j'ai pensé qu'il faudrait que l'on se voit tous les deux, le plus rapidement possible...*

— *Viens manger ce soir, je te mettrai un couvert, arrive bien à 18h30, après les vêpres, je serai disponible pour causer un peu avant le repas, je lui ai parlé à l'hôpital, j'ai passé l'après-midi avec lui, c'est complexe, il accepte de voir un psy et de venir me voir dès qu'il sort, et j'ai peut-être trouvé une famille d'accueil, pas trop loin de Paris, on se voit tout à l'heure Arthur...*

— *Tu t'rends compte, il était en train de me violer, il bougeait dans moi et il me câlinait en me donnant des conseils comme si j'étais sa petite sœur, qu'il faudrait pas que je fasse ci, que*

je termine mes études, que j'arrête de fréquenter machin, et avec ses deux sbires en arrière qui mataient tout, heureusement il a giclé vite ce porc !

Cookie était à deux pas d'Arthur lorsqu'il raccrocha le téléphone, elle tenait cercle devant ses copines habituelles, Arthur s'approcha :

— Salut Cookie ! ils s'embrassèrent

— Ne me demande pas si ça va...

— Euh, certes...

— Toi aussi t'as une recette pour bouffer ses couilles...

— Euh non, moi non, je voulais juste te dire que si tu as besoin de monde, tu nous demandes, mais justement, ils veulent pourchasser ce type, s'ils l'attrapent tu voudrais qu'on en fasse quoi ?

— J'en sais rien du tout, des gros cons de violeurs malheureusement c'est pas ce qui manque, pas charmants les garçons, mais ça va aller, je vais partir un peu à la campagne chez des cousins, le temps d'encaisser...je leur laisse le soin de la vinaigrette pour rognons de violeurs...

— Ok, Cookie, tu passes quand tu veux...

Que pouvait bien faire Arthur, ce crime ordinairement réservé aux guerres de l'Empire était exporté dans les zones civiles reculées par les formateurs de ses soldats, avec un schéma intellectuel pré-Romain de viol des femmes de l'autre bande, à la « Sabines », un acte dépersonnalisé, libéré des pulsions étranglant et dirigeant l'agresseur.

Ce genre de viol est très répandu durant les guerres, il est utilisé comme sorte de récompense et repos donnés aux guerriers. Durant la guerre civile libanaise (1975-1990), ce genre de viol était répandu parmi les miliciens des différents partis libanais pour humilier et rendre indigne la partie opposée, tout en éprouvant pouvoir et colère.

— *Que lui veux-tu ? Tu t'échauffes et jamais tu ne l'auras, tu ne peux pas te dire que cela ne te fait pas de mal ?*

— *Je ne suis pas amoureux de Cookie, son corps est joli, mais je ne comprends pas ce qu'elle fait, son démarrage de vie ne semble pas des meilleurs ! Si nous parvenions à bâtir ce monde d'humains frères ! Respecter l'autre dans son corps tout en laissant se mouvoir ses envies. Comme avec toi, comme il y a longtemps !*

— *Comment ?*

— *Oui, tu sortais avec des garçons plus âgés !*

— *Je mentais !*

— *Tu faisais ce que tu sentais, cela voulait dire que tu n'étais pas disponible...*

— *Et tu m'aimais ?*

— *Et je t'aimais !*

— *Et tu savais que tu ne me toucherais pas ?*

— *Je t'ai touché bien plus ! Tu étais jeune fille et petite, as-tu mûri un peu seulement ?*

— *Tu exagères, je n'étais pas si jeune ! Tu m'as bien vite remplacée par d'autres bras, elles étaient toutes contre toi !*

— *Et crois-tu qu'il y ait eu plus avec elles ?*

— *Pouvais-je savoir ?*

— *Croire les apparences ou la réalité ?*

— *Tu caressais leurs cheveux !*

— *Oui, juste leurs cheveux, et toi tu me snobais !*

— *J'étais jalouse !*

— *Il n'y avait pas de quoi, j'attendais que tu te sentes prête ! Et puis je t'ai écrit !*

— *J'ai eu peur, je ne le croyais pas vraiment !*

— *Et pourtant ! Nous recroiserons nous ?*

— *C'est trop tard !*

— *Aucun amour n'est trop tard !*

— *Tu ne seras plus jamais libre !*

— *Nous serons amis !*

— *J'aurai toujours peur !*

— *Que veux-tu Dominique ? Nous n'avons pas tous des avenir programmés depuis l'enfance, papa chercheur, maman professeure, et la bibliothèque sur tous les murs de la maison, certains refusent le programme et grattent leur devenir du bout des ongles et de leurs espoirs, c'est un destin. Quand les années auront émoussé nos souffrances et amené la sagesse au coin de nos yeux, nous nous retrouverons, j'en suis sûr, nous ne nous sommes jamais quittés, nous aurons tant de choses à nous raconter, de ces chemins parallèles en énigme mathématique, sécants à l'infini. Et les jeunes Cookies ne se feront plus violées !*

/

— Aussi, l'adolescent est parfois considéré comme dangereux parce que son comportement témoigne de son caractère asocial. Un ado en crise en veut à la terre entière. Mais surtout à sa famille. L'enfant chéri qui était toujours d'accord avec ses parents, c'est du passé. A 12 ans, il prend ses distances, critique de plus en plus le modèle familial. Si pour les spécialistes, il s'assume, pour les parents, il flirte avec l'insolence !

Le père Arthur se passionnait et expliquait comme à son habitude :

— Tu vois Arthur, c'est un signe auquel sans doute tu ne voudras pas croire, mais ce petit

Mendes nous apporte à tous quelque chose, tu sais, j'ai passé quelques heures avec lui, c'est un gamin beaucoup plus sensible et moins frustré qu'il n'y paraît, tout se bouscule dans sa tête, mais il est bien conscient qu'il n'habitera jamais plus avec sa mère, il vient d'avoir quinze ans et il n'a jamais pensé à plus tard, plus tard c'est demain pour lui...

— Oui, je comprends bien père Arthur, sauf que pour Mendes il n'y a rien, il est le type même de l'enfant grandi sans école, pour tous ceux que je fréquente en ce moment c'est une vraie réussite, il n'est pas formaté le gamin, mais en même temps il n'est rien, il ne sait rien, n'a rien appris, juste à faire des cabanes de fortune dans des terrains vagues et des petits feux de camp pour des grillades, ah et avec ses clochards squatters à crocheter une serrure de l'intérieur et à passer par des soupiraux... et chez nous au squat, c'est cette vie sauvage là qu'ils viennent tous rechercher, on n'est pas dans le même discours. USINE c'est le contre modèle de ce que veulent les institutions de protection de la jeunesse dont il dépend, il faut trouver autre chose, et ne plus laisser seulement Simon s'en occuper...

— Oui, oui, mais justement pour Simon et Mendes, je lui en ai parlé un peu, lui dire que j'étais au courant, il n'a rien dit, mais il voudrait bien que ça s'arrête et Simon, il va passer un procès pour sa déposition à la brigade Mondaine, quand il a dénoncé le frère de Marie-France et qu'il dû se dénoncer lui-même, il va être condamné et fera quelque mois de prison, en sortant il y verra plus clair, et à lui aussi je lui ai dit qu'il fallait qu'il passe à autre chose, il dit qu'il lui faut du temps, en tout cas on va essayer cela, j'ai trouvé une famille comme je te disais, une perle, avec deux ados charmants et un chien, il est d'accord pour laisser Black chez vous au squat, et il essaye de rester là, si ça fonctionne on commence par lui apprendre à lire et écrire, et nous n'aurons pas Simon dans les pattes...

— Si Mendes veut bien s'y tenir plusieurs jours sans fuguer...

— Ils ont un projet, ce n'est pas leur Premier accueilli, ils ont une petite exploitation, ils essaieront de l'occuper ! La fugue rappelle aussi, nous rappelle toute l'importance d'occuper les jeunes. Qu'ils puissent s'accrocher à quelque chose, une activité dans laquelle s'épanouir ou encore un animateur auquel s'identifier, à qui ils pourraient faire confiance et se confier. Dire en acte ce qu'on ne peut pas dire en mots. Ils ont un bel espace, Mendes va découvrir plein de choses, je lui téléphonerai souvent...

— C'est un drôle de destin quand même pour notre époque moderne, j'espère qu'ils ne sont pas trop nombreux dans son cas, c'est le moyen âge, non ?

— Ça y fait penser Arthur, mais tu sais quand j'étais jeune, avant mon terrible accident, tiens d'ailleurs tu m'excuses, il faut que je me frotte le pieds... le père Arthur releva la jambe de son pantalon :

— Tu vois, j'avais huit ans, je voulais plaire à tout le monde, j'étais un môme, un môme

pauvre, mes parents ne s'entendaient pas, alors je jouais dans la cour pour essayer de me faire aimer, je jouais dans les champs aussi, et puis un jour à courir comme ça j'ai perdu ma jambe dans un faucheuse... le père Arthur finissait de désangler sa prothèse.

— Ah, c'est le meilleur moment, ça ne me fait plus mal, c'est juste emmerdant comme une chaussure trop serrée, il faut que je la retire par moment et que je puisse me gratter mon moignon comme si c'était mon pied... le père Arthur avait posé son moignon — coupé juste après le genou, ce qui lui permettait de fléchir la jambe —, sur son autre genou.

— Après l'accident, j'ai été pris en charge par une communauté de religieuses assomptionnistes, mes parents étaient vraiment pauvres, il y avait plein de frais pour les soins, elles m'ont élevés, à douze ans je voulais devenir prêtre. Nous ne faisons pas tous de bonnes rencontres, quand c'est pesant à la maison, on veut fuir, c'est commun à tous, je ne supportais pas chez mes parents, la discorde, l'inconfort... Il y a les jeunes qui savent pourquoi ils partent, leurs raisons sont mentalisées, et leur décision réfléchie à l'avance. Dans un deuxième cas de figure, ils n'ont au contraire rien prémédité : *je ne sais pas ce qui m'a pris; c'était plus fort que moi, je devais partir*, disent-ils. Mendes est de ceux là ! Nous allons faire tout ce que nous pourrons, mais toute sa vie sera une errance !

Arthur fut songeur au cours du repas. Un prêtre avec qui le père Arthur gérait cette communauté d'éveil, Patrick Zago, avait mis le nez à la porte de la chambre minuscule du Père Arthur, composée d'un lit une place, d'un petit bureau encombré de papiers pour d'autres et de deux chaises, sa pièce de consultation.

Il les avaient enjoint à venir à table, les stagiaires descendait l'escalier de bois menant aux chambres des étages supérieurs, la grande pièce servant de réfectoire collectif se remplissait des nouvelles que l'on se donne l'un à l'autre en fin de journée entrecoupées de distribution de courrier, à lire après le repas. Quelle différence de jeunes.

Arthur et ses compagnons étaient de nouveaux pionniers, repartant de zéro, avec les expériences des anciens les plus sincères, ils défricheraient à nouveau les terrains des luttes possibles, feraient de leur mieux pour combattre les injustices et construire le visage de ce monde dont tous rêvaient, ces solidarités, ces chances.

Tous avaient baissé les bras et ils arrivaient, jeunes et ébahis devant une tâche immense, peu nombreux et inexpérimentés, pleins d'énergie, l'histoire du local et du bar, et désormais l'USINE de Montreuil avait existé pour démontrer combien il était facile, à peu en définitive, de bousculer l'inertie, de refaire circuler l'espoir.

Chez le père Arthur, ils construisaient tous leur vie, commençaient le rythme paisible des activités répertoriées et encouragées par la société : ceux d'USINE cherchaient tous les moyens de se rendre odieux à cette société et tous ceux qui en faisaient partie, c'est à dire

beaucoup de monde, pour certains tout le monde.

/

Peu à peu mais sûrement ils allaient devenir les derniers survivants d'un monde où les choses étaient possibles, et un peu à la même époque, en cette fin 1985, la télévision avait tourné au squat l'USINE à Montreuil pour un reportage des « Enfants du Rock » intitulé « Banlieue Rock » et qui ne sera diffusé que deux ans plus tard.

Aucun des jeunes punks en rupture scolaire ni des musiciens plus âgés n'avait encore réussi à impulser un semblant d'énergie pour l'occupation de la cave — hormis les après-midis dont Simon voulait bien s'occuper, quand écoles et lycées fermaient — : l'espace restait désespérément vide, une association organisait déjà des concerts.

Les « Parisbarrock » faisaient tourner depuis deux ans les petites formations de rock marginal, aux colorations de punk extrême mais dont la plupart mixaient le son à d'autres influences cousines venues de la Jamaïque ou d'autres régions où vivent et dansent des peuples opprimés ; des concerts avaient lieu dans des petits bars audacieux.

Ronan, Mickaël et Rascal n'avaient qu'assez peu de contacts et d'affinités avec ceux du collectif USINE, ne se connaissant pour ainsi dire pas, et les rocker-bikers qui passaient des fêtes entières certaines nuits au Premier étage du squat les fréquentaient régulièrement. Les uns avaient les groupes, les autres entrevoyaient le moyen d'avoir un lieu.

Mais les « Parisbarrock » ne souhaitaient pas se développer outre mesure. Ils repéraient des bistrotts un peu grands et typés dont le patron leur revenait, un peu à l'arrache, beaucoup aux vibrations ; par la suite cela deviendra régulier et fera l'heure de gloire de « Chez Jimmy » à Gambetta et de « L'Auvergne » à Buzenval, dans le 20^{ème}, limitrophe.

Une bande de copains et de musiciens se réunissent régulièrement « Chez Jimmy » rue de Bagnolet. Par sa convivialité et ses frais restreints, ce bar marque le point de départ de l'aventure. Ce sont les Premiers concerts de groupes alors inconnus tels que les « Wampas », « Parabellum », « Hot pants », « Chihuahua » et « Carayos ».

A la même époque, ce sont les balbutiements sauvages d'une scène londonienne qui a influencée beaucoup de groupes. C'est ainsi que les « Météors », les « Cannibals », les « Milkshakes », les « Sting-Ray » et autres « Hard-Ons » (Australie) ont pu poser, pour la première fois, les pieds sur les pavés de la capitale grâce à eux.

Alors les Bikers et d'autres anciens autonomes voient la possibilité d'un développement : rentabiliser l'espace inoccupé à Montreuil. Depuis deux mois ils travaillaient l'affaire, l'équipe de gestion du collectif était encore en place, ils revenaient tous d'une colonie pour handicapés bien payée que le père Arthur leur avait fait avoir au mois d'Août.

Chris était venu plus tôt que d'habitude, le sourire carnassier — sa marque de bonhomie pacifiée — aux lèvres. Pour une fois il ne semblait pas vouloir les enrôler de force pour une hypothétique course poursuite contre d'hypothétiques skins nationalistes autour du bar à concert « Chez Jimmy » où toutes les bandes se côtoyaient.

C'était l'esprit des lieux, les musiciens jouaient pour la boisson et un chapeau, l'entrée pouvait être gratuite pour les désargentés ou bien restait une dépense raisonnable, entre vingt et trente Francs — trois à cinq euros —, aussi personne n'essayait ouvertement la moindre provocation, c'était aux alentours des rues avoisinantes.

Chaque bande se faisait barrière d'octroi pour tout isolé venant sans bande quémander l'écoute d'un groupe à ses oreilles sympathique ; s'il ne courrait pas bien vite, il perdait une pièce de vêtement, de l'argent : adroit racket sous couleur de convictions politiques, il fallait faire des preuves d'exploits, on ne savait combien, expliquer.

Autrement le bar « Chez Jimmy » était sanctuaire, et son trottoir jusqu'aux palissades de bois du chantier plus bas. Si on voulait s'expliquer, c'était plus loin : on s'échangeait des *allez vous battre ailleurs*, contre des *celui là t'y touche pas, il est avec nous* ; tout le monde le torse bien droit et les épaules ressorties comme pour une parade.

Le débat fit rage durant plusieurs semaines et la proposition d'organiser des concerts hebdomadaires ne fut acceptée que par démission du collectif USINE, dont certains portaient en Angleterre, d'autres en Afrique, d'autres encore aux Indes, l'aventure « squat USINE de Montreuil » avait duré neuf mois et tous voulaient passer à autre chose.

Arthur fut le dernier à bagarrer des principes qui lui paraissaient essentiels, qui étaient les principes libertaires des Autonomes et des punks « Do It Yourself » : ils ne voulaient pas de service de sécurité — la salle est son propre service d'ordre, et l'entrée est à « participation libre » — : conscience et responsabilité, mais le collectif USINE n'était plus.

Un Premier concert eut lieu où des gaillards de ce que d'autres nommaient la bande à Gilles — du nom de cet éducateur de la protection judiciaire de la jeunesse qui amenait aux concerts et manifestations tous les délinquants dont il s'occupait depuis dix ans —, firent le service d'ordre autoritaire à la KCP et encaissèrent un prix fixe d'entrée.

Arthur fulminait mais le concert se passait bien et tous les autres avaient l'air d'accord : il y avait un besoin urgent ressenti par tous de faire connaître tous ces talents bouillonnants et encore marginaux ; le rock était toujours rebelle, les raïas s'agitaient, les banlieues marchaient pour l'égalité, le rap se traduisait et les lycéens étaient prêts à se mettre en colère.

Un soir Chris les entraîna tous leur payer des canons chez Jimmy pour faire connaître des gens qui ne se rencontraient pas, amadouer les uns, rassurer les autres, cette salle du sous-sol d'un squat bien tenu en proche banlieue, près d'un métro, était une véritable aubaine ; les

Barrocks ne voulaient pas s'agrandir, Chris, lui, le voulait.

Une nouvelle association fut fondée pour la gestion rituelle du concert du samedi, de novembre 1985 à Mars 1986 ; Arthur se replia au Premier étage et se mit au service des douceurs du back stage : tous se retrouvaient à faire la foire des nuits durant, des actions y étaient discutées, des vantardises s'époumonaient jusqu'aux matins.

L'aventure de Rockàlusine fut courte mais dense, les tribus reprirent du poil de la bête : les petits punks cessèrent de courir peu à peu, ils furent de plus en plus conscient de leur force rassemblée ; à l'unisson avec les enfants des immigrés et des banlieues, ils apprenaient à dire face aux fascismes associés : *J'y suis-j'y reste*, textes et musiques.

Ils avaient une capacité à rester dans leur bande, à refuser les choses comme elles sont. Cette conscience-là, ils avaient l'impression de l'avoir depuis la naissance, peut-être même l'avaient-ils déjà dans le ventre de leur mère : nés hâtivement en complet rebelle... Ils abominaient le système du monde dans lequel ils vivaient.

/

Quand ils étaient gamins, quand ils étaient jeunes punks, ils croyaient en une révolution éventuellement progressiste et aimable aux pauvres. Le côté : c'est les petits qui taquinaient les grands, la revanche de la cour des miracles. Ils le ressentaient depuis la plus tendre enfance. Ils avaient alors une grande facilité à vivre différemment.

Comme de nos jours et presque toujours, tout est bouclé à triple tour et tous ces acteurs représenteront un esprit de liberté : une audace des possibles ; ils se sentaient peut-être les derniers pirates ! Ils appelaient à eux les générations pour rendre les choses pareilles, encore possibles : toujours possible pour changer ce monde.

— *D'où te vient donc cette hargne ?*

— *Elle me vient du manque que j'ai de toi, elle me vient du plein que j'ai de toi, tu es loin et si près, tu vogues sur l'océan et te prépares à mentir ta vie, tu brûles ma lettre, je n'en peux plus, personne jamais ne te remplacera, il faut bien que je vive !*

— *Cesse là.*

— *Je ne peux, jusqu'aux univers voisins, bien au delà le mur de Planck, quelque chose de toi est de moi, a empli les espaces jusqu'à leurs derniers vides les mieux cachés, même après des milliards de big-bang, dans tous les univers inconnus quelque chose de moi est de toi, après les éternités.*

— *Que ne le disais-tu ?*

— *Je te l'écrivais !*

— *J'étais jeune, je ne savais ce que je ne savais pas ! Dans dix ans, dans vingt ans tu auras*

mari et enfants, et tu seras en moi !

— Et je serais en toi !

— Je suis le seul dans lequel tu ne mens pas, tu es la seule à tout savoir, depuis avant le temps, depuis rien et tout !

— Je vois.

— Ma mémoire atteint des cibles lointaines, les plaies de l'enfance et de l'adolescence, je suis prêt à ne rien t'imposer, jamais ne me rapprocherai, jamais ne te reprocherai, les choix découlent des structures que nous vivons, il te faudra beaucoup mentir pour aimer, soigne bien tes amants. Tu as bien brûlé ma lettre !

— Je l'avais tellement lue, je la connais par cœur !

— Elle était maladroite, soyons frère et sœur ?

— Je t'ai menti !

— Je l'ai toujours su, je ne pouvais être dans ton monde !

— Je ne pouvais sortir de mon monde !

— Soyons bons amis !

— Nous ne nous reverrons plus...

— Oui... je vivrai plusieurs vies.

— Et Kahina, tu en finirais presque par oublier Kahina ?

— Kahina ne sera jamais pour moi, elle ne sera jamais en moi, elle ne sera jamais moi, elle ne sera jamais avec moi, elle ne sera jamais contre moi.

— Bon Arthur... pourquoi ? Pourquoi aimer ?

— Allons l'attrait est plaisant, le plaisir est amical, non ?

— Si tu y trouves ton compte !

— Je suis bien souvent seul !

— Trouves en toi une, une seule suffit !

— Oui, je n'ai plus besoin d'aimer, je suis guéri de tout, l'attraction, la décharge d'adrénaline !

— Tu deviens camé attention.

— Je survivrai, j'ai déjà survécu !

— Il y avait Pierre Selos à chaque fois !

— Ce n'est plus utile... Un jour, tu seras vieille...

— Cela finit toujours comme cela...

— Oui si vieille et si fatiguée...

— J'aurai beaucoup couru !

— La marche du monde est épuisante...

— *Surtout vers les sommets...*

— *Lassée de toute gloire... J'aurais des rides...*

— *Je ne me lasserai pas de les voir ! Apaisée, sur mon épaule tu te reposeras.*

Devant Arthur et Simon s'étendaient les pelouses encombrées de déchets divers du parc du Bourget où se tenait ce dimanche 20 octobre 1985, le meeting de Jean Marie Le Pen au cours de la fête Bleu-Blanc-Rouge. Des groupes de militants au crâne rasé parlaient paisiblement à des ménagères d'âge mur, mangeant, buvant de la bière.

— T'es sûr de l'avoir renversée, on ne sent rien ?

— Attends, tu vas voir, ça se propage, il faut quelques minutes...

— Personne ne nous a repéré, je pense, on peut attendre là le résultat...

Ils étaient prêts à partir, sur le qui-vive, ils ne se sentaient pas vraiment bien invités dans ce repère des fascistes les plus vifs de l'hexagone.

Tous les collectifs affiliés du moment, les Premiers éléments parisiens du Scalp — Section Carrément Anti Le Pen —, les militants de Montreuil avec qui ceux de USINE travaillaient, les samedis de marché populaire, pour empêcher physiquement le venue propagandiste des émules locaux du front National s'étaient réunis.

Chaque groupe et collectif se donnait une tâche et les moyens d'y parvenir dans un but commun : saboter au maximum cette fête Bleu-Blanc-Rouge, ou au moins montrer que de nombreux citoyens s'opposent à ce renouveau du discours de haine, que l'on avait cru enterré dans les années d'après Mai 1968, si utile aux puissants.

Simon et Arthur — dont le look n'était pas du tout typé et ne dénonçait en rien leurs convictions politiques de farouches opposants à la haine et la bêtise portée par cette recrudescence de mépris de l'autre et ce déni des souffrances des peuples asservis — attendaient, le plus détaché possible, les émanations putrides de leur attentat.

/

La soirée de bilan de cette opération fut festive comme à l'habitude, ceux qui y participèrent, ceux qui observèrent de loin et commentèrent, ceux qui trouvaient cela gonflé ; aux informations de la toute nouvelle troisième chaîne on voyait nettement les ménagères s'éloigner dégoutées et portant leur mouchoir au nez.

Dans une esclaffade victorieuse tout l'attroupement usuel de l'USINE — pour une fois réuni devant le vieux téléviseur récupéré d'un trottoir parisien et réparé par un militant bricoleur de la commission-prison-répression — salua l'arrivée du leader borgne sur sa grande estrade, devant des Premiers rangs physiquement écœurés.

Les nouvelles des autres groupes parvinrent peu à peu et complétèrent les chiches

information du journal télévisé : certains avaient tenté de bloquer le départ des bus collectifs véhiculant le public de cette fête depuis le terminus de métro parisien, d'autres avaient récupéré sur les stands toutes les adresses des soutiens du borgne.

Les charcutiers et autres producteurs financeurs de ce regroupement politique haineux verraient leur nom sur une longue liste publiée par une toute nouvelle revue antifasciste REFLEX ; il semblait à Arthur que seules les maigres forces autonomes continuaient de mener les combats menés avant par toute l'histoire du monde ouvrier.

Même pour les insoumis au service national emprisonnés, il n'y avait eu en soutien que les troupes commençant à se fédérer autour des « Béruriers Noirs », les insoumis concernés encore en liberté dont faisait partie Arthur et quelques punks et skins adolescents : derniers insoumis au service de la bourgeoisie et de sa guerre planétaire.

Le « foutage de bordel chez les bourges » était presque un sport à cette époque, un acte militant. Chez les « artistes/bourgeois de gauche » — engeance devenue très en vogue à partir de mai 81 — il était presque indispensable d'avoir « un ami Punk ». Les Punks les méprisaient largement plus qu'ils n'étaient regardés de haut.

Et puis surtout un Punk ça ne débarque jamais tout seul : au mieux ils se pointaient à quatre ou cinq, au pire à plus de dix, cherchant le moyen de picoler gratos, d'épater les filles — ils n'étaient pas tous très fins —, peut être même des trucs à chouraver — certains en faisaient leur gagne pain régulier —, des plans pour faire profiter les potes.

La dernière “incruste” de ce style dont Arthur avait entendu parler, de dix bouches inventives différentes, s'était déroulée à Versailles où ils avaient débarqué à une dizaine, l'époque ou Helno — future vedette des « Négresses Vertes » — zonait encore avec ses amis des bandes de punks ; des fois ils n'étaient pas invités.

Ils « tapaient l'incruste » alors :

— C'est Michel et Bertrand qui nous ont invités...

Puis l'alcool et le speed aidant ils avaient tout défoncé, ils s'étaient battus avec les vrais invités, puis ils avaient fui en entendant les sirènes arriver devant le pavillon cossu. Ils passèrent le reste de la nuit, planqués, dans une école maternelle à attendre les Premiers métros, cette fois ci il n'y eu pas d'arrestations...

Parfois cela se soldait par des arrestations, parfois cela se finissait en nocée tardive à l'USINE, tous autour des victuailles et des boissons, à commenter divers exploits ; ce fut à un de ces moments d'ivresse et de piraterie collégienne que l'on entendit parler de nouveau de Mendes, placé depuis trois semaines chez des fermiers de l'Oise.

Il déboula sans crier gare au beau milieu d'un déballage de sacs à dos — petits, discrets et très pratiques, pour transporter les maigres butins d'une journée de « tchoure » — ; une bande

de punks faisait l'inventaire du goûter pillé quelques instants plus tôt dans une boum, lorsque l'attention générale se porta sur Mendes, venant d'entrer.

Il était hilare, tous lui faisaient la fête ; il venait de s'enfuir de la ferme en volant le cyclomoteur d'un des enfants de la famille d'accueil, après leur avoir dérobé leurs tirelires : ce fut le héros du jour, adoubé par les plus âgés, son destin promettait, Arthur était effondré, ils n'aspiraient donc à rien d'autre ? Des petits bandits sans utilité.

Le téléphone sonna et Arthur se précipita :

— Oui... oui... père Arthur, il vient juste d'arriver, il a volé le cyclo des gamins, ah tu sais déjà ; ben oui ils t'ont appelé dès qu'ils l'ont su... bon ok, je t'attends.

Cachan n'était qu'à un quart d'heure de route à cette heure là : la famille d'accueil venait rechercher le petit et le reprendre comme si de rien n'était, ils n'étaient même pas en colère, ils comprenaient. Mais Mendes resta juché sur le toit de l'USINE, la tête dans les épaules, insensible à toutes les propositions ; il ne voulait pas être accueilli.

Arthur avait tenté d'amorcer une discussion au sujet de la belle aimée du garçonnet, Marie-France, ce fut peine perdue ; il en obtint un silence obstiné autant que pudique, il n'insista pas : qui connaissait son propre secret, qui connaissait Dominique Premier, et qui aurait pu lui en faire sortir l'histoire de cet affreux échec, de cet éternel deuil ?

Chapitre 7 — L'appartement

— On veut qu'ils ferment leurs gueules les gros affreux, on veut qu'ils ne puissent plus la ramener comme avant, on veut que pour le mec lambda, il n'y ait plus que trois solutions : être apolitique et venir pour la musique, être faf et se planquer ou risquer la cogne, ou s'ils ne veulent pas d'ennuis, dire « j'suis avec vous les copains ».

— Ouais et on ne veut plus côtoyer les pauvres types qui ont violé Cookie, ceux là et tous leurs potes, toute cette bande de rognures qui se croient forts parce que personne ne leur répond en face, il faut les éliminer de nos concerts, il suffit qu'une ou plusieurs fois on se serre les coudes et qu'on réponde ensemble, on est les plus nombreux.

— Ouais mais bon on peut pas faire la guerre tout le temps, pour moi un concert ça peut fritter un peu, c'est le pogo, mais être toujours sur la défensive... moi le trip warrior c'est relou, je vais au concert c'est pour boire des bières avec mes potes et écouter la musique que j'aime en disant merde à cette société, j'suis pas en guerre...

— Ouais, mais c'est pas la guerre qu'on veut non plus, on veut se faire respecter c'est tout et qu'on soit en sécurité, j'en ai marre de flipper à chaque changement de métro, ou de me planquer à chaque fois que je vois une bande au loin, alors mon programme c'est les sports de combat, bien s'entraîner et que la peur change de camp...

— Il ne faut pas forcément être le meilleur, le plus fort, mais il faut être fier de ce que l'on est. Il faut être prêt à défendre ses couleurs tout seul. Chacun s'intègre à la bande parce que individuellement il assume son truc. Après, les gens se sont rassembleront comme les bandes du genre Farid des Halles, c'est comme ça qu'on pourra être peinards.

— Ouais mais regarde quand j'ai fait la sécu pour les Bérus au festival à Lisieux où les tractations avaient été sur ma présence en sécu, à la fin tout le monde avait dit « OK ça ne pose pas de problème » ; ils étaient tous au courant que je bossais en sécu pour des privés mais ils ont tous fait les étonnés devant leurs copains, c'est pas clair... A un concert des Bérus à Cherbourg, on est venu me voir « Il y a quelqu'un qui a un drapeau français sur son blouson il faut lui faire enlever », et moi j'en ai un de tatoué, qu'est ce que tu veux faire ! Bon après je ne le montre pas, je ne fais pas de provocation. Mais si on te tape dessus, ça ne va pas te faire changer. Si le mec il ne fait pas d'embrouilles et qu'il est correct avec les autres, y a pas de

raison, sinon on arrête le tri où ?

Les Punks débattaient sans cesse sur les limites de leur tolérance ou de leurs intransigeances, cette fois-ci l'équipe de gestion des concerts prévus dans les sous-sols d'USINE tentait de définir une démarche commune qui ne soit pas attaquable, Arthur essayait de suivre, il n'y connaissait rien, cela lui plaisait.

— On sait ce qu'on est, on sait qu'on est les moins organisés pour l'instant, et on va pas leur filer rencard dans un terrain vague... Il y aura peut-être de grosses, grosses bastons, mais il n'est pas question de rencontre officielle, on en a rien à branler... On ne se considère pas comme des voyous, mais comme des militants pour la contre-culture.

— Bon donc, si on en voit un de ces gros porcs dans la rue, on le plie pour que les mecs finissent par comprendre que concrètement il n'est plus anodin de se balader habillé en néo-nazi, tu croises des mecs avec des croix gammées en bandoulière, drapeau bleu blanc rouge avec des croix celtiques au milieu, ces mecs c'est de la propagande permanente. Ils sauront dorénavant que c'est dangereux de se balader comme ça. De toutes façons on est complètement déconnectés des organisations politiques. Premièrement, on est un peu dans le creux de la vague, on a tous l'impression que depuis que la gauche est au pouvoir ça ne sert plus à grand-chose de militer. On fait peur au PC, à la LCR, on est un peu vus comme des fous furieux.

— Oui mais là c'est une espèce de reconnaissance mutuelle entre nous, on bâtit une solidarité, pas de racolage, on est quelques dizaines à Paris, mais à un moment donné, on se reconnaît, la particularité de la scène alternative dans laquelle on traîne, c'est que la majorité des mecs viennent des mêmes endroits que nous. Comme nous, ils traînaient dans les squats, les concerts, avant de faire des groupes.

— Bon mais au lieu de faire de la boxe, ils ont fait de la musique. On est toujours fourrés aux concerts, je les connais depuis l'époque de Pali-kao et les Vilins, notre bande commence à être connue, on est ceux qui avons mis une branlée à tel gus, fait courir telle bande, on est la garantie d'un concert sans embrouilles, on peut s'entendre tous.

Ainsi de proche en proche la nouvelle association se structurait au milieu des quolibets pas sages des buveurs de bière ; Mendes, en jachère de famille d'accueil, jubilait d'être à nouveau le chouchou chahuteur : lui non plus ne comprenait pas que l'on puisse parler si longtemps, il pogotait, chantait du Johnny Halliday à tue-tête, faisait rire.

Rockàlusine se doublait d'une autre association à vocation d'insertion professionnelle : « Aspect », pour tout le versant institutionnel et comptable, notamment les dossiers de demande de subventions ou d'aides diverses ; ceux qui avaient cassé physiquement les « alternos » du 19^{ème} reprenaient là une visibilité et des rôles majeurs.

Arthur avait de grands doutes sur la clarté des objectifs revendiqués. Il était question bien sûr de faire des concerts à bas prix où le public soit mieux respecté des organisateurs que lorsqu'il s'agissait des gros butors à la KCP ; Arthur n'en voyait ni l'utilité ni la véritable différence : ce que l'on nomme alternative, qu'est-ce donc ?

Certains des plus moteurs de ces nouveaux regroupements d'organisateur de concerts de rock marginal avaient été les plus farouches opposants de ceux qui quelques années auparavant tentaient de construire des structures alternatives au fonctionnement capitaliste et commercial général, et désormais ils montaient des dossiers.

— *Ho Ho, y a-t-il des convictions fiables quelque part ? Ou bien tout dépend d'opportunités et de position de pouvoir, donc de conflits d'intérêts et de démonstration de puissance ?* Arthur en hurlait dans sa tête.

Dès qu'un principe était mis en œuvre, dans l'instant même il était contredit par ceux là même qui le défendaient auparavant.

/

Le Collectif USINE vivait ses derniers mois de gloire et d'efficacité. Il ferait tout pour partir en beauté. L'attaque contre les Bleu-Blanc-Rouge avait été applaudie, mais les divisions s'élargissaient de jour en jour. Les forces occultes, les comités invisibles étaient à l'œuvre. Les jeunes étaient plus froids, plus distants, c'était la fin.

— *C'est fini Arthur !*

— *Dominique la fin n'est qu'un recommencement, tes hautes études ne t'ont pas encore éclairé là-dessus, il faut retourner à la décomposition pour refleurir un jour, tu étais la fleur que j'avais choisie, ma sœur qui n'a pas voulu de moi.*

— *Cesse donc !*

— *Dominique, il est des marquages indélébiles. Il est des vies échappant aux volontés obscures. Il est des forces du fond de l'infini vers des infinis nouveaux. Le temps ne s'arrête pas et n'a jamais été. Que crois tu donc construire de ta vie que l'on n'ait déjà patiemment repassé pour toi ? Tu seras cadre et tu perpétueras la séparation des sphères. Les chercheurs aiment à séparer les éléments pour les étudier. Les cadres des luttes et les idéologues divers font de même. C'est là le marquage indélébile de l'espèce humaine, appliquer des codes à des masses et les faire agir. La fine fleur de ta matière cervicale servira à cela. Tandis que les peuples meurent et les civilisations habitables disparaissent. C'est ainsi puisque tu n'avais pas l'imaginaire et la force des explorateurs. Tu feras ta vie à l'abri, dans l'encadrement d'une nation conquérante et exterminatrice. Tandis que d'autres encadreront la séparation des sphères dans le monde à exterminer. Pour préparer le terrain à tes découvertes. Vous saurez*

tout pour gérer les pauvres et les riches. D'autres organiseront la simulation des gestions de ressources par ordinateur et détermineront avec précision chirurgicale quelles populations devront disparaître des tourmentes, dont les coutumes trop enracinées gênent l'expansion des maîtres tout puissants des hommes et des machines. Nous ne serons pas nombreux à exprimer notre révolte et notre désespoir. Quand au bout des génocides annoncés, quand au bout des horreurs programmées, quand nous survivrons encore et que la terre en fera des tours de joie, quand les temps futurs seront passés, une particule de moi traversée d'une onde de toi parviendra à son point d'infini etensemencera. Les univers sont ainsi créés. Nous sommes si peu que c'est avec l'infime de nous et de rien que tout vient. Jusqu'à la chaleur des étoiles explosives et des agglomérats de particules glacées, dans les temps en constructions successives, dans la vibration éphémère matérialisant l'énergie. Bien avant le moindre sens, bien avant le moindre mot, bien avant la moindre intention, bien avant le moindre palpable, bien avant la moindre fanfreluche sur tes seins précoces, bien avant tes moindres envies des lèvres d'un autre, bien avant tes désirs d'importance, bien avant tes mensonges. Et je serai encore là dans le souffle de mes dernières particules, bien après les mondes froids et les galaxies lumineuses, après les temps des histoires terrestres, après la chute des civilisations, après le sable et le vent, dans les ondes d'un soleil s'effondrant, à quoi peut servir l'injustice ? Un jour on comprendra que rien n'est au dessus de rien et personne n'est en dessous de personne. Un jour viendra l'inutilité des orgueils. Un jour viendra la fierté des humains et des mondes. Un jour nulle domination ne sera nécessaire, Dominique, et tu pourras te reposer. Tu te diras qu'un homme sincère voulut être ton frère, et tu le rejetas, parce qu'il t'aimait et voulait ta liberté, ne pas être un poids, ne pas faire de chantages affectifs, « ce sont les pires » annonçait-tu fièrement, et il ne t'oublia jamais et tu ne voulus jamais le revoir, il ne t'était pas utile.

Arthur était conscient de l'inutilité parfaite de son obsession. Cette conversation quasi ininterrompue lui était un support à la réflexion. Dominique Premier n'eut jamais pu être présente en chacun de ces instants, il n'aurait été d'aucune aide dans la construction de sa carrière, et Arthur laissait filer sa vie dans des regroupements éphémères.

La jeune fille visiblement avait fait l'inverse même de tout ce qui fondait les valeurs intangibles de Arthur. Elle s'ébrouait au milieu des vainqueurs. Elle embrassait sans vergogne les idéaux les plus nocifs que les civilisations guerrières aient connues. Arthur ne pouvait oublier, toute cette chaleur émotionnelle de leurs indignations.

Quel était donc cet étrange sortilège ? Aimer jusqu'à la perte de l'esprit celui ou celle dont la totalité des actes et des intentions mènent irrémédiablement à la perte du seul monde possible et supportable ? Un monde où l'on pourrait dire à l'être aimé « soit ma sœur, soit mon

frère, soit libre de ton corps, soit maître de ton esprit ».

Était-il donc possible que sa lettre de dix sept pages ait fait ricaner la belle pucelle à ce point ? De quoi pouvait-elle avoir eu peur par la suite ? Il ne pouvait y avoir nulle offense, nul esprit de domination, nulle tentative d'accaparement exclusif. Pourquoi donc ce rejet absolu, si violent ? Cette insurmontable offense, objet de ses déroutes.

Arthur était-il devenu si peu regardable qu'elle l'avait à peine regardé les deux fois où ils s'étaient croisés par hasard ? Comment passe-t-on du statut de bon copain à celui de fâcheux que l'on souhaiterait invisible ou disparu ? Quelle est donc cette force d'exclusion, à quoi sert-elle ? Arthur avait fait des photocopies d'un tract vers Jussieu.

Le squat et ses occupants étaient passés en procédure judiciaire d'expulsion, la date était presque fixée, il restait encore une audience civile à affronter, le tract exposait les éléments et appelait à une présence physique massive lors du procès à Bobigny. Arthur venait de récupérer ses mille exemplaires dans une toute nouvelle boutique à photocopies.

La silhouette le devançant légèrement sur le chemin du métro avant le parvis de la grande université lui fit bondir le cœur, cela ne pouvait pas ne pas être elle, aucun doute n'était possible mais la belle avait une sacrée avance, il courut, tenant serré son paquet de feuilles imprimées contre lui :

— Dominique, Dominique, c'est toi ?

/

Le procès eut lieu, l'expulsion fut prononcée, Dominique n'appela jamais le numéro de téléphone figurant sur le bas du tract qu'il avait pris soin de lui laisser entre les mains :

— Tiens Do ! Si tu veux que l'on se revoie ou pour se donner des nouvelles, le tract explique un peu ce que l'on fait, il y a l'adresse et le numéro de téléphone où j'habite...

Arthur avait souvent demandé à ses compagnons si la belle avait appelé en son absence, il avait laissé un mot au dessus du poste de téléphone pour dire qu'on le prévienne, le silence et le désert furent ses horizons ; il y avait une manifestation internationale contre Reagan et Gorbatchev lors de leur rencontre au sommet à Genève : il partit.

Mendes — pour qui il pensait véritablement ne rien pouvoir faire — était entre les mains du Père Arthur qui lui avait dégoté une place dans le foyer de jeunes travailleurs de Cachan, dont le directeur était un de ses amis chrétiens ; un boulanger de Cachan avait accepté de le prendre en formation, c'était au même de jouer.

Simon était parti affronter son procès pour les attouchements qu'il avoua avoir eu sur la personne de Mendes âgé de quatorze ans au moment des faits, il fut retiré de la circulation pendant trois mois. Durant ce temps Mendes sembla s'assagir, il y eut presque un espoir, le

boulangier était content de lui et le trouvait serviable.

Arthur partit alors soulagé et libre de faire son tour d'Europe des squats en lutte et des expériences collectives et alternatives, pour la construction d'un monde qui ne soit plus de misère mais d'épanouissement ; le voyage commençait à Genève où les deux patrons de la planète de l'époque venaient comploter contre les peuples.

Grâce au réseau international de nouvelles alternatives auquel le collectif USINE participait « Echomédia », Arthur disposait d'un certain nombre d'adresses de collectifs autonomes et de points de chute, c'était son apport dans l'aventure tumultueuse de ce déplacement collectif à travers l'Europe combattante.

Camille Salo était du voyage et notait tout. Lorsqu'ils revinrent, ils leur arrivèrent à tous des choses bizarres durant des années : lors de contrôles de routine les policiers, après vérification de leur identité sur leur terminal radio, les embarquaient sans motifs ni prétexte, les relâchant après plusieurs heures, sans rien leur dire.

C'était la pratique de la fiche S — cette fameuse fiche qui permis à Mohamed Merah de franchir toutes les frontières des pays d'Europe et du Proche-Orient sans être jamais inquiété — : une fiche secrète déclenchant une série d'observations et d'actions policières non encadrées par le moindre contrôle judiciaire ou citoyen.

À son retour à Montreuil, tout avait changé dans le squat, certains étaient partis en voyage, d'autres s'étaient installés sans faire partie du collectif initial, le squat était désert dans la semaine et ne survivait que pour l'exploitation de sa salle du sous sol le temps des concerts du Samedi soir, l'expulsion avaient été prononcée.

Arthur s'impliqua gentiment dans le maintien propre des lieux, le back stage au Premier étage voyait défiler toutes les tribus ; au rez-de-chaussée, chaque Samedi, le service d'ordre tentait de faire respecter l'entrée payante que les petits Skins tentaient de gruger : cela faisait de l'animation et permettait à chacun de tester ses limites.

Les scénarios de comportements violents dans ces moments là ressemblaient plus à des mises en scène de postures guerrières auxquelles ne dédaignaient pas de se mêler quelques compagnes autonomes assidues de la salle d'entraînement aux sports de combats du deuxième étage, comme une sorte de pogo permanent.

Mendes passait ses après-midi sur le quai de métro à Robespierre ou à Croix de Chavaux, à faire le fier, il était auprès de ses petites bandes de collégiens celui qui habitait au squat USINE, même si depuis quelques semaines ce n'était plus le cas, cela lui autorisait d'être fièrement à part et envié des autres adolescents.

Depuis son enfance il avait toujours été confronté à cette bizarrerie : les bambins puis plus tard les jeunes ados lui reprochaient presque la liberté de ses inconforts multiples, on lui

signalait cette chance inouïe qu'il avait de pouvoir rester la nuit dans sa cabane de cartons d'emballage sous le pont de la voie ferrée au bout de la rue du Landy.

Il ne voyait pas toujours cela de la même manière, lorsque le soleil s'affaiblissait derrière les façades lépreuses des petits immeubles pauvres où l'on s'entassait entre familles, il commençait à frissonner et s'enroulait dans de vieilles couvertures dérobées à la vigilance du service d'entretien des wagons lits, au garage sur les voies ferrées.

Parfois Arthur le croisait : de loin le moufflet — tentant de se donner l'attitude la plus adulte possible devant un attroupement d'une dizaine d'ados épatés — le hélait, tout fier de s'adresser librement à l'un des « chefs » du squat ; il bafouillait en rosissant :

— Je vous présente mon... bon, c'est mon... mon éducateur !

Arthur à son insu venait compléter le jeu bien garni des différents intervenants qualifiés chargés d'une partie des possibilités d'amélioration du destin jeune du marmot : il avait déjà son éducateur judiciaire, son psychologue, son assistante sociale, ses amis du squat, de quoi tenir le centre du cercle de ceux qui avaient familles et maisons.

Et maintenant Mendes avait aussi son patron et son curé. Arthur continuait de faire le point régulier dans la petite chambrée spartiate servant de bureau d'accueil au Père Arthur dans sa communauté de Cachan, tentait parfois d'aller voir le même dans son foyer de jeunes travailleurs où il était admis par dérogation bienveillante.

Mendes allait bientôt avoir seize ans et s'il lui était possible d'entamer un minimum de parcours professionnel, il n'était pas du tout certain qu'il en eut l'énergie ni l'envie, ni les moyens. Arthur carburait pour essayer de voir et de comprendre les enjeux et les possibilités, comparait avec sa propre situation et ses convictions.

Arthur non plus n'avait pas construit la moindre vie professionnelle : il avait fait des petits boulots, avait été veilleur de nuit durant quelques années ; puis il avait tout largué peu avant USINE, vivant alors de larcins, de squat, de Banque alimentaire et réservant la majeure partie de son temps à sa militance contre les injustices.

Qu'allait-il donc pouvoir demander à Mendes comme investissement pour aller apprendre à se faire exploiter par un patron, ou apprendre les règles scolaires, la discipline républicaine qu'ils réfutaient tous en bloc et en détail. Comment s'intégrer ou pousser à l'intégration dans les rouages d'une société que l'on condamne ?

/

Simon, Arthur et Mendes s'étaient retrouvés dans la cour intérieure d'entrée aux entrepôts frigorifiques de la SNCF à Quai de la gare : il y avait un concert où tous les gars qui formaient la nouvelle équipe de Rockàlusine faisaient leur première apparition et leurs premières

gestions d'un public conséquent ; tous étaient à la fête.

C'était une nuit apache où tous les guerriers métropolitains allaient débarquer pour réveiller la terre et ses habitants de leurs habitudes crâneuses de satisfaction de vivre sans soucis au milieu des êtres en souffrance économique ; « pieds nus sur la terre » était le mot d'ordre général, et Chris et sa bande leur ouvrait les portes gratuitement.

Ils étaient ceux d'USINE : cela faisait un an que toutes les tribus bâtissaient le mythe futur ; USINE dans les souvenirs de beaucoup ne ressemblerait à rien de ce qu'ils y avaient tous vécu. Était-ce là le lot des combats de la classe ouvrière à laquelle ils s'accrochaient tous alors que de toutes parts médiatiques on leur en annonçait la disparition ?

« Les cornemuseurs enragés » envoyaient le son et les Béruriers s'apprêtaient à les remplacer sur scène quand du mouvement inhabituel eut lieu à l'entrée : Arthur entendit « c'est eux ceux qu'ont violé Cookie » ; tous les proches de la petite bande de Cookie se donnaient le mot, montrant un petit groupe de quelques rasés fascistes.

Dom le gaulois était déjà en train de constituer un service d'ordre aux conceptions libertaires — qui accompagnera le groupe des Béruriers Noirs tout au long de sa carrière et dirigera les services d'ordre étudiants lors des manifestations explosives de Décembre 1986, un an plus tard — ; Simon décida de ramener Mendes au squat :

— Si ça commence à chauffer je veux pas qu'il lui arrive quelque chose, tu comprends, mais je reviens, si on pouvait leur donner une branlée à ceux là !

La nouvelle de la présence des intrus faisait le tour de la salle — il était clairement question de virer ces salopards, tout le monde attendait que Chris donne son avis — ; le problème était de ne pas griller un bon plan de salle de concert par une bagarre où les policiers tenteraient d'intervenir : la salle risquerait une fermeture.

— Il faut pas que cela vienne des organisateurs de la salle ou du service d'ordre, il faut que cela nous échappe, l'équipe de Rockàlusine ne peut pas être mouillée là-dedans, il faut que ça parte de la salle !

Arthur n'avait jamais participé à une violence collective, hormis des occupations de locaux en soutien à des luttes ouvrières. Il était question là d'une injustice émotionnelle grave, d'un crime commis contre le corps et le psychisme d'une copine rigolote et en plein éveil, ces salopards là devaient connaître la réprobation massive des tribus.

Arthur était sorti de la salle de concert où les « cornemuseurs enragés » continuaient de faire le son — les Bérus refusaient de monter sur scène tant que le petit groupe minable violeur de fillettes serait dans la salle —, il monta sur les quais anciens de déchargement pour essayer d'y trouver quelque moyen de défense, ceux-là étaient des violents.

Et Arthur n'avait pas de véritable connaissance de violence pure, il n'était pas couard, il

savait résister et ne pas courir devant l'adversité, mais participer au déclenchement d'une violence voulue contre des types qu'il ne connaissait pas, il ne savait comment faire.

Cookie étaient là avec ses copains habituels et ne semblait pas s'en émouvoir de plus que d'autres, beaucoup ressortaient de la salle, attendant, comme l'indication en avait été donnée, que le service d'ordre de la salle « Rockàlusine » leur demande de bien vouloir quitter la salle, chacun à l'extérieur cherchant son bâton, sa barre de fer.

Puis, enfin, un groupe en tenue et apeuré, parés de looks guerriers et paramilitaires, sortit, faisant les fiers cent secondes devant la salle ; une volée de divers projectiles ramassés sur place les accueillit, puis ce fut la confusion ; les Skins fascistes comprirent qu'ils n'avaient plus affaire à une jeune mineure sans défense : ils s'éparpillèrent, poursuivis.

Que peut-on dire de la haine lorsqu'elle est légitime et provoquée par des offenses majeures à la personne humaine ? Il y avait de la haine, une haine pure et non programmée, à laquelle adhérait Arthur, lui le si doux, le si fédérateur, le si réducteur d'embrouilles : mais là il avait son bâton, se souvenait de ses cours de canne à USINE.

Il n'y eut presque pas de bagarre réelle, ils furent tous, poursuivis dans les rues et le quai de la Seine proche ; ces guerriers forts à trois ou quatre pour violer une gamine mineure et sans défense abandonnèrent là leurs couleurs et leurs prétentions à faire peur : la peur changea de camp ce jour là, certains s'en emparèrent, devinrent des « Red-Skins ».

La semaine d'après ils firent le nettoyage, suite à un nouveau concert, les bandes de violeurs déconfites ce jour là tentèrent de rameuter leurs troupes : la bagarre fut rude, mais les autres avaient fourbi leurs armes ; il y eut de jets de cocktails Molotov le long des voies ferrées, plusieurs blessés chez les violeurs de gamine : la peur changeait de camp.

/

Pendant trois mois à raison d'un concert tous les Samedi, l'équipe de Rockàlusine, malgré les réticences Premières du groupe original organisa la vie culturelle de tous ces groupes privés de salle et de leur public : ce fut une sacrée foire, des dizaines de personnes fraternisèrent au travers de leurs engouements musicaux réciproques.

Et puis tout grand squat est amené à disparaître, c'est ce que l'on nomme de nos jours l'éphémère zone d'autonomie temporaire. Le tocsin judiciaire avait sonné, les forces de l'ordre et leurs guerriers étaient en ordre de bataille, il fallait essaimer l'expérience : à Genève une usine à concert et spectacle reprit le concept, s'appela l'USINE de Genève.

Au jour de leur ouverture ils firent venir les « Béruriers Noirs » et un certain nombre de groupes punks en hommage à cette aventure ; Arthur n'arrivait plus à suivre, il aimait bien leur musique, avait beaucoup dansé, pogoté dessus, mais ce n'était pas son combat : il voulait

des luttes sociales avec des ménagères aux paniers remplis de poireau dépassant.

/

Ils écrivirent un ou deux tracts significatifs :

L'histoire d'une fin...

Le 23 septembre 1985 a commencé en référé une procédure d'urgence en vue d'expulser les squatters du lieu occupé USINE (Utilisation Subversive des Intérêts Nuisibles aux espaces) 15 rue Kleber à Montreuil

ATTENTION, LIRE LENTEMENT, PROCÉDURE EXPÉDITIVE :

Le jour même de la demande d'aide judiciaire les avocats nommés provisoirement nous sont imposés, pas de concertation préalable possible, pas de droit à la parole, même en leur absence, aucun débat contradictoire, fin.

NOUS SOMMES LE 25 OCTOBRE 1985 ? SENTENCE :

Ordre de déguerpir avant le 15 Novembre 1985 ou bien astreinte de 500 francs par personne et par jour et saisie du mobilier.

TOUT CECI POUR QUI ? ET POUR QUOI ?

Ce local de 1200m² appartient à Madame veuve Dumeste, PDG de Dumeste SA au capital de 6 000 000,00 de francs, qui s'est permis de le laisser à l'abandon pendant plus de deux ans :

On nous reproche de l'avoir fait vivre = occupation sans droit ni titre

Réparation et remise de l'eau, de l'électricité, du téléphone, aménagements et cloisonnement de locaux de danse, théâtre, arts martiaux, peinture, sculpture, réunions, vie commune, habitations = dégradations.

Organisation de boums, concerts, fêtes d'information, réunions-débats, centrés autour de diverses luttes (foyers Sonacotra, antifascisme, prisons, chômeurs, antimilitaristes, précaires, etc.) = troubles à l'ordre public.

ALORS QU'ON NOUS RABACHE LES OREILLES AVEC L'INSÉCURITÉ :

Comme pour les jeunes assassinés dans les cités, la justice protège et légitime celui qui nous tire dessus (STAES qui tire dans nos carreaux le 1^{er} Juin, pendant la fête)

Nous passons des heures de garde à vue au commissariat de Montreuil sous les provocations et les injures de policiers ouvertement fascisants, pour des collages antifascistes dans la ville ;

On nous attribue la nécessité de l'emploi de la force publique pour la visite d'un huissier alors qu'en réalité ils sont venus à six heures du matin, sans prévenir, et en défonçant les portes, se livrant à diverses dégradations et à une perquisition sauvage et illégale, pour ce qui

ne devait être soit disant qu'un constat des lieux et un simple contrôle d'identité (Où sont partis nos dossiers internes et nos carnets d'adresses ?)

PENSEZ VOUS VRAIMENT QUE NOUS SOYONS LES SEULS À ÊTRE SI MAL
AIMÉS ?

Être exploités, déguerpis, ou bien payer cher, très cher !

On expulse légalement les employés des usines, les locataires sans ressources de leurs logements, et qui n'est pas confrontés à des problèmes d'argent ?

VIE CHÈRE, CHOMAGE, LOYERS PROHIBITIFS, AMENDES, ETC.

LES GRANDS FROIDS S'INSTALLENT !

Une alternative : la misère et pour ceux qui ne veulent ou ne peuvent s'y soumettre : l'enfermement.

Nous vous appelons tous à venir à la fête que nous faisons dans la nuit du 14 au 15 Novembre pour ce qui ne sera peut-être pas l'histoire de la fin d'une lutte parmi tant d'autre...

LOS OLVIDADOS COLLECTIF USINE COLLECTIF PROLOS

Permanence tous les samedi de 15h à 19h au 15 rue Kleber. Tel : 851 79 11

EN CAS DE FERMETURE PRÉMATURÉE PAR LES FORCES DE L'ORDRE,
RÉUNION DANS LA RUE

/

— *Ton mode de vie te plaît ?*

— *C'est la liberté !*

— *Moi j'étais programmée depuis mon enfance !*

— *Et tu n'as pas voulu t'échapper ?*

— *Les dérives moi je les calcule aux fonctions !*

— *Matheuse !*

— *Tu n'étais pas mauvais non plus ?*

— *Veux-tu avouer par là que j'étais meilleur que toi trois fois sur quatre ?*

— *J'ai vu une professeure pleurer en apprenant ton départ du lycée et l'interruption de tes études !*

— *Je sais Dominique, cela m'a été répété !*

— *Et tes textes sur tout le hall du second étage !*

— *Oui !*

— *Ça nous a fait un choc, les interclasses étaient calmes, on était tous là en train de lire !*

— *Je sais, je vous voyais !*

— *J'ai été follement fière de toi !*

— *Je sais, tu m'as sauté au cou après avoir traversé tout le hall en courant...*

— *Quel courage tu as eu ?*

— *Quelle crise infernale j'ai vécu. J'en suis devenu fou! Je quittais le lycée et je te quittais...*

— *Je n'aurais jamais été disponible, j'avais ma carrière à construire, mes études à finir !*

— *Est-ce la crise qui m'a fait prendre la décision ? Est-ce la décision qui m'a mis en crise ? Les spécialistes les meilleurs sont partagés ! Tu ne voulais pas de moi ! Rien ne me retenait plus ! J'ai rejoint ceux qui savaient me dire je t'aime et j'ai survécu ! Je ne crains plus rien, cette nuit sur les toits ! C'est le meilleur endroit en ville. La nuit sur les toits éclairés en rase-motte par les lumières d'en bas, dans les ombres frissonnantes des oublis de la civilisation, avec les greffiers tachetés et rayés pour public, à voir le monde petit de haut. Je flatte les étoiles et mon insolence leur parvient. Pour cela il me faut accoutumer mes pieds à une démarche hasardeuse assurée le long d'une gouttière d'évacuation d'eau de pluie, laisser l'adrénaline endormir mon corps, lorsque l'odeur de l'ozone parvient aux narines et que le cerveau sourit aux habits des événements provoqués.*

— *Tu es fier !*

— *J'aime ma dérive et je gère mes souffrances !*

— *Tu ne construis rien !*

— *Je ne dirais pas cela comme cela. Je participe au mouvement autonome de la vie. La vie des uns, la vie des autres. Rien ni personne ne m'est indifférent. Je ne construis pas d'empire.*

— *Tu dois bien me maudire !*

— *Oh non Dominique, je n'aurais pas pu me plier à toutes ces conditions que l'on t'impose. Tu paies un prix que tu ne connais pas encore. Je ne te plains pas non plus, c'était ton choix. Toi et ton ego vous serez satisfaits. La petite fille de huit ans est dans le placard.*

— *Le placard ?*

— *Le placard où tu as rangé ta poupée qui n'avait pas été sage, ce placard que tu n'as plus jamais ouvert, c'est la petite fille de huit ans que tu as enfermé là !*

Arthur écrivait des tracts, ils n'avaient que peu de moyens : le tract fut écrit à la main ; tous lui disaient qu'il avait une belle écriture, alors sans machine à écrire et sans ordinateur, après juste quelques heures de discussion et de mise au point, le dernier tract du collectif USINE fut prêt à être remis à Fernand qui le photocopia discrètement à l'Humanité :

L'ÉTAT, SES RAISONS, ET LES AUTRES...

Aujourd'hui, nous vivons dans une société urbanisée orchestrée par un état qui gère l'exploitation du prolétariat par le biais d'un contrôle social et économique omniprésent. En réaction à la crise du capital, nous subissons une restructuration massive antisociale et

répressive.

Ainsi l'état précarise les prolos à travers les TUC (Travail d'Utilité Collective, sous-contrat et sous-travail), allocations chômage réduites et limitées, pendant que des centaines de milliers de personnes sont privées de moyens de subsistance :

- Quand dans notre bête démocratie, on suicide, emprisonne, bastonne, quadrille au nom d'une « Justice » qui préserve les intérêts des crapules qui nous gouvernent et nous exploitent,
- Quand dans notre bête démocratie on crève la dalle et on meurt de froid au beau milieu du prestige, du luxe et des surplus alimentaires, et qu'on expulse toujours les locataires qui ne peuvent plus payer et les squatteurs qui occupent des locaux abandonnés envers et contre la spéculation,
- Quand dans notre bête démocratie, on exacerbe le nationalisme en expulsant les travailleurs immigrés, on fout l'armée à l'école au son de la marseillaise, on régionalise les luttes pour mieux les étouffer, on individualise les intérêts des ouvriers d'une même entreprise par la flexibilité des salaires,
- Quand les capitalistes non content de nous exploiter nous divisent encore et toujours pour mieux régner,

nous sommes de fait destinés à être confrontés de plus en plus rapidement à un libéralisme sauvage dont les effets nous atteignent déjà (Aides à la libre entreprise, remise en cause des acquis syndicaux,...).

Face à ce merdier, nous, collectif USINE (Utilisation Subversive des Intérêts Nuisibles aux Espace), jeunes prolétaires précarisés, squatteurs montreuillois menacés d'expulsion de notre local du 15, rue Kleber, nous nous sentons directement concernés et partie prenante dans la lutte des 65 ouvriers de la filiale ROLAND MARIE de SANOFI-ELF-AQUITAINE du 15, rue Michelet menacés de licenciement, des 105 travailleurs immigrés menacés d'expulsion de leur foyer SONACOTRA du 16, place Bertie Albrecht, du collectif antifasciste de MONTREUIL, de tous les squatteurs locaux.

Toutes ces luttes dans leurs particularités spécifiques ne sont pour nous que les différents fronts d'un même combat qui n'a pas de frontières :

Des émeutes périphériques aux luttes d'indépendance, de la Kanakie à l'Afrique du Sud

Prolétaires de tous les pays

Il nous restera toujours le pavé...

Collectif USINE

L'année 1986 passa à une vitesse folle au milieu des rebondissements plus ou moins violents des conflits sociaux et post coloniaux. En fait l'explosion est née de la rue. A partir de la mi-86, on assiste à une recrudescence des articles sur le mouvement qui secoue le rock marginal, on parle alors de mouvement « alternatif ».

Ainsi c'est dans une ambiance d'extrême tension que se déroule le concert de la Mutualité, le 24 avril 86. Un concert historique à l'image des récents événements : en effet la squat — l'USINE — fut muré le 11 avril 86 et une bataille rangée Punks contre policiers eut lieu le lendemain, alors qu'un concert de la Souris Déglinguée était programmé.

Le Squat tombera sous le matraquage policier commençant à Montreuil jusqu'au Forum des Halles où les CRS feront la chasse aux Punks :

— Les bâtards, ils nous ont emmenés en balade à des km de la capitale et sans chaussures, ce soir là, on a dérouillé sévère — copine défigurée — et marché longtemps...dans la nuit !

La médiatisation outrancière lança le concept Rock-alternatif, le mot est lâché et mis à toutes les sauces. Rock marginal et occulté par les médias depuis 6 ans — de 1980 à 1986 —, derrière les Béruriers Noirs un mouvement est propulsé par les articles de presse. Actuel y consacre un article en mai 86 « Déconnez pas avec les squats ».

Arthur s'était replié dans un petit squat d'habitation en compagnie de ceux avec lesquels il s'entendait le mieux du collectif des habitants d'USINE ; la maisonnée était un petit pavillon ouvrier en bordure de Montreuil, vers Paris, avec pour voisins Rotographie, l'imprimerie de la Ligue Contre Révolutionnaire, et derrière la CGT Nationale.

Simon en sortant de prison avait un peu disparu de la circulation, voyait de moins en moins le père Arthur et se consacrait à son travail de chauffeur livreur : il avait eu un appartement social sur Bobigny ; Mendes avait été jugé pour complicité dans l'agression commise trois ans plus tôt sur la sœur de Simon : trois mois ferme chez les mineurs de Fleury.

— Au moins cette affaire là est réglée, j'ai eu le droit de visite, il le prend bien, ses éducateurs disent qu'il est sage, il comprend la nécessité de payer, je crois que cela va lui faire du bien, il a demandé à un de ses éducateurs d'écrire pour lui une lettre à Marie-France, je crois que cela va l'amener à grandir un peu.

— Oui, père Arthur, j'espère que tu as raison, mais tu sais quand Marie-France a fuguée de son foyer d'insertion de Montreuil pour le rejoindre dans sa chambre du foyer de Cachan, cela a bien duré plusieurs semaines, j'avais été les voir, ils n'entendaient rien, n'avaient aucun projet, j'étais incapable de leur parler vraiment, ils avaient organisé une sorte de petit racket ingénieux, ils faisaient des goûters dans la petite chambre de Mendes et tous les jeunes adultes venaient pour voir Marie-France trôner au milieu du lit, et ils faisaient payer l'entrée, une boisson américaine et un biscuit industriel, c'était bizarre...

— Je sais Arthur, c'est pour cela que Mendes s'est battu plusieurs fois et que le directeur du foyer m'avait demandé d'interrompre là, en même temps il faut voir le bon côté des choses, quand il va sortir, en temps que jeune sortant de taule, il aura droit à plus d'aides qu'avant, il va être prioritaire dans l'attribution d'une place dans un appartement d'insertion qu'il partagera avec un jeune étudiant...

— Oui, mais tu crois pas que son passage en taule va l'endurcir, il va se croire caïd en ressortant de là, c'est comme un passeport de qualité dans les quartiers...

— Il faut bien espérer, on peut aussi compter sur l'émulation positive...

Le nouveau squat de Arthur résonnait chaque jour de diatribes de militants radicaux qui ne taillaient pas dans la dentelle ! Leur grille de lecture était des plus frustrées. Distribuer un tract était une activité gauchiste. Parler d'autre chose que de « péta les keufs » ou de « séca du reuvé » était bidon, stalinien, « meuleux », beauf c'est à dire facho.

Parler d'entrer en contact ou de soutenir d'autres collectifs de lutte était assimilé à un activisme inutile d'éducateur voire de flic, une prise de tête inutile, un embrigadement. Les grandes gueules Autonomes rivalisaient de redoutables et profondes réflexions du même désarmant principe de négation de la pensée au profit du corporel.

Or les militants radicaux radotent depuis des années en crachant sur tout ce qui se génère en lutte autonome, cherchant à souffler sur de petites braises sans jamais voir l'incendie qui pointe au loin. Fin 1986 les étudiants exigent le retrait de loi Devaquet rétablissant la sélection à l'entrée des universités : la jeunesse est en rogne, *emmerde le Front National*.

Le climat social en France dégénère et en décembre 86 les lycéens manifestent. Le 5 décembre 1986 l'émeute est devant l'assemblée nationale. On connaît la suite. La mort de Malik Oussekin et le climat de tension qui règne. A ce moment là les Béruriers Noirs terminent l'année 1986 avec un concert collant à la réalité du moment.

Malgré des « prise de tête » avec des membres de l'autoproduction « Bondage Records », refusant d'annuler leur concert payant à l'Élysée Montmartre — pour beaucoup : salle de merde avec son de merde —, alors que Paris brûlait d'émeutes, le grand squat du 67 rue des Vignoles, 20^{ème}, venait d'être ouvert par Arthur, Simon et Ricks.

Au même moment, le 17 novembre 1986 l'assassinat de Georges Besse, PDG de Renault est revendiqué par Action Directe au nom de la lutte contre les licenciements. Les historiens non inféodés se pencheront un jour sur la validité de ce genre de thèse ; Arthur suivait lui la galère des sinistrés du 20^{ème} et 19^{ème} : vingt-trois brûlés vifs dont dix-neuf enfants.

Lorsqu'on lui demanda main-forte pour ses compétences techniques dans l'ouverture de grands bâtiments, il n'hésita pas une seconde : monter sur les toits par les gouttières était son seul sport régulier. Vingt familles et célibataires furent logés dans la nuit, dont le grand pote d'Arthur, Charly le Katangais, dit Charly Baston.

Ce squat est devenu le siège du Comité des Mal-Logés, qui relancera les luttes autonomes sur la question du logement dont nulle force de gauche électoraliste ne s'emparait depuis des années alors que toutes les situations de logement des travailleurs s'effondraient au même titre que leurs droits sociaux ; il sera expulsé le 2 mai 1990, quatre ans plus tard.

Arthur laissa le vague de ses pas errer dans tout le quartier inchangé depuis deux ans. Le mur d'une ancienne usine de chocolats couvert d'empreintes de mains réalisées lors de la dernière fête de la musique par une association d'aide aux gamins en difficulté ; des passages et impasses, des traces de squats, un café : « Le refuge », la CNT.

Là, dans cette rue, Arthur avait ses habitudes, depuis si longtemps, depuis Kahina. Des joueurs de cartes dans un autre café, un terrain d'aventures pour les enfants du quartier et une deux chevaux abandonnée ; de vieux objets revendus aux puces couvrent sommairement le ravitaillement en médicaments, parfois en came, souvent en bières.

Et puis la « Mouette rieuse » : en fin de semaine les habitués venaient y écouter des poètes, des musiciens et divers artistes connus ou inconnus. Et les Autonomes et les squatteurs venaient y exprimer leur joie de lutter et de vaincre parfois. Cette opération — le squat du 67 rue des Vignoles — avait été euphorisante et la bière bien fraîche.

Arthur savait déjà qu'il devrait déménager de son squat de la rue Richard Lenoir à Montreuil, trouver une nouvelle bande : Ricks, son rival serait vainqueur. Il lui laissait le terrain et Maïté ferait ce qu'elle voudrait.

— *Tu lui laisses Maïté !* s'exclama Dominique Premier.

— *Elle ne jouit pas bien dans mes bras, il vaut mieux qu'elle circule...*

— *Ah oui ! Et toi que vas tu faire ? Tu es en difficulté partout !*

— *C'est bien cela, c'est mon lot, je lance des histoires justes, j'attire à moi le monde, et les prédateurs sont à l'œuvre à tous les échelons sociaux, ils n'ont de cesse de tout s'approprier et de détourner pour servir leurs plaisirs et leurs passions...*

— *Quel intérêt ? Prends le Premier bateau et vient en Amérique !* Arthur sourit :

— *Là n'est pas ma fonction, je ne peux ni fuir ni esquiver, là est mon challenge, trouver les justes, m'associer, rencontrer, laisser des souvenirs adroits, participer à l'histoire des traces de l'Erectus, traverser les univers...*

— *Je pensais être plus orgueilleuse que toi !*

— *C'est bien la preuve de ton orgueil. Allez vas faire ta reine. Crie bien haut au secours et*

que l'on te sauve ! Ici tout va bien ! Cela fait des millénaires que cela dure, nous sommes de la classe des patients, des courbés fiers. Nous ne nous rendrons pas, trouve ton Roi !

Le militant culturel qui se voulait responsable à vie ni les anciens n'avaient pu s'y opposer. Arthur n'aurait jamais pu être mis à la porte de l'immeuble qu'il avait ouvert et il soutenait le projet. C'était cela qu'il y avait à faire désormais, un conseil, une assemblée de lutte permanente pour un logement décent pour tous, le Comité des Mal-Logés.

Cela gênait grandement les positions électoralistes des responsables associatifs et des Gens Bons qui pensaient bien exploiter les événements comme arguments massifs contre la main mise de la droite sur les arrondissements parisiens : Chirac avait fait le grand schlem quelques années auparavant ; ils attendaient leur heure, subvertissaient les forces.

Les sinistrés étaient toujours officiellement à la rue, et le désastre du logement sur la capitale touchait de nombreuses catégories. Il n'y avait pas que les sinistrés, il ne convenait pas de dissocier des situations similaires de besoin de relogement en fonction de critères de gestionnaires, il convenait qu'une classe lutte pour les droits de tous.

La Première assemblée d'explication du projet avait eu lieu, il y avait eu foule. Il fut décidé de faire le tour de tous les immeubles à problème et de convaincre de l'importance des enjeux. Arthur décida de cesser de se battre pour la gestion « petit blanc chef » du 67, les laisser se dévoiler, creuser la différence, aller vers la lutte collective.

Que le militant culturel ne veuille pas entendre parler de ce Comité et ne veuille pas en faire partie était la meilleur des choses qui soit ! Qu'il se prenne donc pour l'éducateur chef et gère les coups de balais. Les anciens encaissaient les loyers, voilà qui les catégorisait bien, nul besoin d'en rajouter, le contrôle de la lutte ne pouvait que leur échapper.

/

Arthur sortit du 67 radicalement éméché et prolongea ses ivresses dans la dérive pédestre des rues de Montreuil. Il n'avait pas trop envie de se confronter à nouveau à Ricks. Celui-ci devenait de plus en plus désagréable et il lui semblait impossible à satisfaire. La polémique s'enflait, les prolos étaient des salauds de pauvres avachis et soumis.

Arthur croisa la rue menant à son squat, par l'arrière, à l'opposé de l'imprimerie de la LCR — Krivine n'avait jamais voulu les voir —, un chemin qu'il ne connaissait pas. Le nouveau comité se promettait d'être coton à constituer. Les maliens étaient d'accord, des Autonomes filaient la main. La permanence serait au rez-de-chaussée de l'immeuble.

En arrivant aux abords du squat, Arthur songeait à glisser vivement sans signaler sa présence et filer chez Fernand — qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et voir avec lui l'opportunité d'un article dans l'Huma —, lorsqu'ils les entendit pérorer. *Allons s'ils étaient là*

Ricks se ferait plus petit, ne pourrait ses manigances, la soirée serait agréable.

Dominique Premier se tint les côtes :

— *Voilà ta mesure, ton pote Charly et sa ration d'alcool !*

— *Les nuits rhénanes ma chère...*

— *Bien sûr Arthur !*

— *Les paradis artificiels !*

— *Que de références !*

— *Pour un vin trembleur dans tes flammes...*

— *Oui Arthur, la littérature a bon dos !*

— *L'or des nuits et tes éclats de rire...*

Par la fenêtre du rez-de-chaussée Arthur eut l'idée de ce qui l'attendait pour l'aider à finir sa nuit d'ennui et à renouveler son ivresse chercheuse. La petite table de la pièce commune de dix mètres carrés du rez-de-chaussée du pavillon ouvrier était couverte de cadavres de bouteilles de toute sortes ; des alcools forts aux sages canettes de bière.

Arthur se posa les coudes sur la rambarde extérieure et passa la tête par la fenêtre ouverte. Le débat était terriblement animé. Ils mirent un certain temps à le repérer. Arthur s'amusait bien. Les échanges étaient vifs et souvent très drôles. Les pires engueulades se finissaient en éclats de rire : c'étaient ses potes du tour de l'Europe des Autonomes.

— Arthur ! beugla Charly. Viens Arthur, mon pote, comment ça va, viens avec nous rentre...

Le volume des échanges verbaux diminua le temps que Arthur fasse le tour des embrassades, toute la bande était là. Ils s'étaient rencontrés vers la fin du squat USINE, avaient bourlingué depuis, sympathisé ; s'étaient engueulés, embrassés, pas quittés.

C'était avec eux que Arthur passait ses moments de détente les plus aboutis. Tout était fou et joyeux avec eux. Ils avaient parcouru l'Europe des squats et des contestations. Arthur par ses réseaux avait les adresses d'hébergement et de regroupements radicaux, eux fournissaient la logistique de transport ; tous faisaient la foire tant et plus.

Arthur ne sut jamais compter le nombre de cuites et de dérives absurdes menées ensemble. Ils se plaisaient, goûtaient à se retrouver, réunissaient ivres d'aventures combattantes, de manifestations jouissives et d'irrépressibles révoltes. Ils étaient frères de destin, compagnons de route, se racontaient leurs dérives et leurs espoirs.

Arthur s'attabla et mit rapidement fin à leur différence d'alcoolémie. Cela les rendait euphoriques, proche du vrai, débridés comme jamais. Les nuits étaient invincibles et les matins peu glorieux. Arthur vivait là son défouloir personnel et échangeait les informations les plus propices à faire fonctionner les luttes, s'épanouissait.

Lorsque le tumulte prit fin, les joyeux convives partirent se reposer dans leurs repères — sauf deux possédant une voiture en état de rouler — ; Arthur finit avec eux d'éclore quelques bières superflues, puis ils eurent envie de se dégourdir les jambes :

— Je peux venir avec vous ?

— Bien sûr Arthur !

/

A la Première virée deux vitrines sautèrent en éclats brillants dans la nuit dolente. Arthur n'aimait pas trop ce procédé furieux. Il préférait les attentions douces par les gouttières et les toits sous les étoiles attentionnées. Comme il était avec ses potes, il les suivit par amitié et pour apprendre quelque chose de nouveau, conquérir.

Ils revinrent orgueilleusement satisfaits du butin. Les bouteilles d'alcool voisinaient avec les biscuits emballés et les bouteilles de vins étaient des plus fines. Ils burent encore. Leur voisinage avec toute conscience était des plus faibles. Ils étaient glorieux, victorieux et sans morale ; enfin en manque d'exploit : tout à fait secoués.

Ils n'auraient jamais du repartir, le savaient-ils ? L'euphorie fait pousser les ailes comme l'amour. On devient fou, on devient dithyrambique, on devient prolix. Les niveaux de compréhension ordinaire ont fait déplacer tous les curseurs au rouge. Il n'y a plus qu'à accomplir son destin. Ils rejoignaient l'armée des statistiques.

Dans une petite rue de Montreuil, les occupants d'un car de police, faisant négligemment leur ronde, eurent le temps d'observer sereinement leurs efforts désespérés pour venir à bout d'une porte vitrée de restaurant chinois. Ils attendirent patiemment qu'ils soient en mesure de ressortir avec leurs trois bouteilles de Get 27 et leurs piécettes.

L'opération d'arrestation eut lieu comme dans les meilleures séries américaines. De celles où l'on a l'impression de vivre dans un commissariat. C'était du bon et du grand flag. La nuit serait plus longue que prévue et le dégrisement du matin moins agréable : sous mandat de dépôt et déferés au parquet ; très penauds, ivres et fatigués.

Vingt quatre heures plus tard, ils arrivèrent en prison en ordre dispersé à Fleury-Mérogis. Ce sont les Premières heures — lorsque l'on ne sait pas encore le temps qui s'écoulera — qui sont les plus dures, suivies par d'autres qui les font paraître plus douces ; au bout de l'attente, l'humiliation générale et la soumission singent les valeurs de la République.

Les longueurs des minutes — lorsqu'elles s'accumulent péniblement les unes aux autres pour former des heures, des heures entières où l'on attend le plus patiemment possible l'arrivée d'un nouveau jour qui s'amoncellera aux jours passés, dans l'espérance interminable d'un jour prochain, puis d'un jour enfin — sont cruelles.

Le Premier jour est le jour indigne de l'humiliation ultime. Comme un singe de pleine jungle, il s'agit de montrer son anus aux surveillants de la détention en signe de soumission. Cette mesure n'a rien à voir avec la moindre volonté de sécurité puisque le détenu récalcitrant sera tabassé, mis au mitard, interdit de famille, annihilé.

Dominique Premier détourna pudiquement son regard et ajouta :

— *Jolies petites fesses... On écarte bien les jambes et on tousse... Voilà mon bébé c'est bien comme ça, t'as pas eu peur, ton anus est bien rond, le surveillant en a vu plein d'autre, tu as le droit maintenant de te la fermer.*

— *Vive l'Amérique !*

Les jeunes filles de bonne famille promises aux plus hautes études devraient effectuer un stage particulier dans les conditions de vie les plus désastreuses portées par l'époque de leur vie. Elles sauraient véritablement ce à quoi elles échappent, ne fantasmeraient plus sur la misère, trouveraient le moyen d'une compassion réelle.

— *Tu vois cela comme cela Arthur ?*

— *Tu n'es jamais rentrée dans un commissariat ? Je veux dire vraiment rentrée ! Dans les recoins les plus sombres, où cela sent la pisse et la sueur, où l'on entend hurler parfois, des chocs sourds et des cris !*

— *Arthur, les fées se sont penchées sur mon berceau, je ne sais pas cela.*

Arthur fréquentait assidûment les commissariats parisiens et montreuillois depuis quelques années. Le recours à la garde à vue des marginaux et autre habitants des quartiers en difficulté était pratique courante, passée une certaine heure de la nuit, et nul couvre-feu officiel n'était établi : une simple gestion routinière des insomniaques.

Ordinairement Arthur ressortait dès le lendemain en fin de matinée. Cette fois ci ce fut un grand et beau flagrant délit, il ne ressortit que deux mois plus tard :

— *Quand même Arthur, tout cela pour un fond de tiroir caisse et trois bouteilles d'alcool !*

— *Tu ne peux comprendre, c'est pas cela.*

L'esprit d'Arthur s'était vidé, ses tempes cognaient dans le vide, il était saoul. Ils s'étaient fait prendre comme des novices, de parfaits petits couillons propres à faire croître les chiffres de l'insécurité.

— *Non Dominique, n'ajoute rien, je ne suis pas fier, je ne revendique pas cela, laisse tomber. Vois tu Dominique, un jour j'écirai cela ! Il faut bien explorer le vivant dans toutes ses dimensions pour pouvoir parfaitement en rendre compte !*

— *Ben voyons, tu t'es fait entrainer sans opposer la moindre résistance morale, tu deviens voyou !*

— *Puisque tu ne m'aimes pas, je sers à quoi ?*

Arthur eut beaucoup de temps pour réfléchir et méditer. Un jour en prison n'est pas un jour ordinaire. C'est un jour très long, suivi par un autre jour encore plus long, et puis par un autre encore, et ainsi de suite. Arthur avait tant attendu ce qui n'était jamais venu, figé, assis ou allongé, et la télévision moulinait à l'angle de la cellule.

Durant ces deux mois, il n'eut plus de remord à ne pas pouvoir bouger, à ne pas pouvoir agir, durant de longues heures hébété. Il était en prison et ne pouvait mieux. Il eut quelques parloirs avocat et quelques lettres le rappelant au monde des vivants qui comptent encore, et l'ennui, la souffrance coite et l'inutilité de sa vie.

/

En Décembre 1986 la ville de Paris avait mené ses opérations tambour battant. Expulsé sans ménagement les habitants précaires, sous locataires, locataires de meublés, occupants sans titre, et relogé le moins possible à Paris ; sur Saint-Denis, la Courneuve, dans le patrimoine HLM, loin, très loin de la ville : qu'ils soient invisibles !

Elle les renvoyait toujours sur la banlieue, ce qui provoquait bien sûr l'exaspération des maires de municipalités, pour la plupart communistes. C'était cette période de montée du racisme et de la xénophobie en France, instrumenté par les autorités du parti socialiste dans un démentiel calcul de stratégie électorale : le borgne gagna.

Dans la foulée de l'occupation du 67 rue des Vignoles, un mouvement plus large se construit sur le 20^{ème} arrondissement pour l'ensemble des sinistrés, soutenu par le mouvement associatif, très dense dans le 20^{ème}. Une nouvelle ouverture s'avère nécessaire, fuite en avant n'est pas solution, dormir à la rue non plus ; les Puissants pas plus.

— *Vois tu Dominique, je sais que je ne pouvais figurer une seule seconde dans le monde vers lequel tu te diriges ! Couronné de ton amour je me serais détourné de certains chemins ! Et bien, ce que je vis m'aurait manqué, sans doute autant que tu me manques, puisque ma vie est un manque, une surenchère de dépendances, un gouffre absurde !*

Une forte cohésion sociale soulignait l'attachement de tous à leur quartier, héritier dégradé, déclassé d'un quartier ouvrier des années soixante : place de la Réunion. Une même volonté d'amélioration des conditions de logement prenait des formes revendicatives différentes suivant les groupes engagés, les bonnes volontés s'assemblaient.

Le danger permanent était de généraliser des particularismes isolés et de vouloir le développement d'une vie de quartier et des relations privilégiées de proximité : position gestionnaire des petits propriétaires se démarquant nettement de celles du comité des mal-logés à vocation militante, plus unitaire, offensive, illégale.

La charte du comité des mal-logés définissait un logement décent comme spacieux, proche

du lieu de travail, dont le loyer n'excède pas le cinquième du salaire. Depuis février 1987, naissance du comité, s'enchaînèrent manifestations, procès, résistances à l'expulsion, réquisitions populaires, de victoires en victoires.

Cela consistait à investir des logements du parc locatif public repérés comme vacants, pour y placer des familles qui réglaient ensuite régulièrement le montant de leurs loyers mensuels, 20% de leurs revenus. Pour une réquisition le rendez-vous avait lieu de bonne heure le matin à la sortie d'un métro, dans la discrétion.

L'adresse exacte de l'immeuble n'était connue que par une petite minorité des militants. Quand le groupe était suffisamment important, une centaine de personnes, il se dirigeaient vers le lieu à investir. Les uns ouvraient les portes pendant que les autres surveillaient l'entrée. La banderole était mise en place.

Les familles investissaient leurs nouveaux logements. Plusieurs militants restaient à garder l'immeuble deux ou trois jours le temps de vérifier que les autorités n'envisageaient pas une intervention musclée et que les habitants règlent entre eux les détails de l'organisation interne de l'immeuble, puis les assemblées autonomes se constituaient.

L'enjeu était et reste actuellement de taille. Il s'agit d'observer les grandes mutations de notre capitale et du devenir des quartiers populaires. La région île de France vivait et vit une crise du logement grave touchant particulièrement les couches sociales les plus démunies, et désormais les classes moyennes, maintenant on occupe les canaux...

Deux mois plus tard, lorsque Arthur ressortit de prison, il ne lui restait vraiment plus d'autre solution que d'ouvrir un autre squat ; durant son absence Ricks avait bien travaillé et fait son travail de sape : il était devenu l'imbécile militant aux yeux de tous, leur radicalisme s'offusquait de leurs succès :

— Ben Arthur que deviens-tu ? Cela fait deux mois...

— Je sors de taule tout juste aujourd'hui...

— Ah excuse-moi, je ne savais pas, je croyais que tu étais sur les positions de Ricks et que c'était pour cela que l'on ne te revoyait plus...

— Laisse tomber, ils ne veulent plus me voir là-bas, faut que j'ouvre de nouveau, ils ne me parlent même plus...

— Oui, mais ça, tu sais faire, ouvrir des maisons, pour toi et pour les autres...

Elle lui fit la bise du coup. Tout le monde dans leur milieu ou presque était passé par cette case là. La compassion pour les sortants était automatique et la solidarité pour les entaillés était une base commune à tous. Dans la majeure partie des squats une caisse « zonzon » alimentait les mandats envoyés, on demandait des permis de visite.

— Et bien, on peut dire que tu arrives à pic, nous allons profiter de la fête pour faire notre

Première assemblée générale du comité des mal-logés, cela va démarrer dans quelques minutes !

Arthur en avait le vertige, tout se passait en même temps. Des jours passés à être figé et d'un coup l'embellie.

Un grand Malien en djellaba de couleurs vives et à la barbe blanche réclama le silence et l'attention. Tous les présents se turent et firent un cercle vide au centre.

— Je vous prie de bien vouloir excuser le tranchant de ma parole, à l'avance permettez moi de vous demander de pardonner la dureté...

Le grand Malien développa quelques minutes sa prise de parole et présenta le projet du comité, fédération d'immeubles en lutte et regroupement de mal-logés habitants de taudis.

— *Ça y est la révolution commence !*

— *Tais toi Dominique, planche sur ta thèse et concentre toi sur ton doctorat...*

/

L'assemblée constitutive du futur mouvement Autonome dénommé le comité des mal-logés eut lieu ainsi parmi des gens ne se connaissant pas les uns les autres et partageant tous les mêmes difficultés de logement précaires. Dès le départ il échappa aux structures conditionnées. Cela fit peur, les calomnies se multiplièrent.

Tous étaient silencieux et écoutaient attentivement. Les discussions n'avaient pas été très longues. L'accord général sur le texte lu allait de soi, le militant faisait des pauses pour permettre la traduction en trois langues africaines. Le griot dirigeait les débats et traduisait les questions en français, retraduisait dans les langues africaines

Ce fonctionnement initial né de l'habitude de la palabre sous les arbres africains serait le mode d'organisation tout à fait original du comité et serait conservé jusqu'à son extinction sous les coup bas portés par les forces d'encadrement des luttes, créateurs d'une association rivale : on discute non pour convaincre mais pour se mettre d'accord.

Le texte de la charte fut lu, commenté et approuvé par l'assemblée initiale unanime. Il contenait tous les éléments d'un contrat moral, d'un règlement intérieur. Il fut la référence constante et la plate forme revendicative des mal-logés parisiens de 1986 à 1994 ; ensuite des militants directoriaux sabotèrent tous les acquis obtenus.

Arthur était aux anges. Enfin un mouvement avec des intéressés du Premier chef, des autos organisés. Ils allaient percer l'univers de soubresauts profonds qu'aucun révisionniste de l'histoire ne pourrait effacer, quelque soit son intérêt politique et égotique du moment. La vérité était l'avenir du peuple, ses assemblés : sa force.

L'assemblée dura plus de deux heures. Les Autonomes Alternatifs habitués des concerts

finissaient d'installer leurs équipements. Le boulevard se remplissait de nouveaux, venus aux informations. Les policiers flirtaient avec les trottoirs avoisinants. L'ordre régnait, les pauvres démontraient leurs capacités autonomes à s'organiser.

Dans les échanges courtois d'un jour, Arthur réussit à contacter tous ceux dont le besoin se faisait sentir pour l'ouverture du nouvel immeuble. L'information étant donnée trop tardivement cela ne pouvait être revendiqué par le comité naissant. Tous s'y associaient, et la nuit venante s'y prêtait, Arthur se sentait prêt.

Après le concert Arthur filerait chez Béa à quelques stations de métro pour peaufiner les détails de l'opération. Tout le monde étant sur place et prévenu il ne suffisait plus que d'organiser l'éphémère pour une nuit d'agitation discrète et au petit matin dix familles logées et quinze célibataires, un 67 bis, sans les chefs, au 124 bd de Ménilmontant.

— *Tu renquilles aussi sec toi ?*

— *Dominique c'est le moment. C'est le sens de la dérive. Jamais il ne faut mollir. Dès que la situation le permet. Je suis pour l'initiative. Je t'ai déjà perdue. Je n'ai jamais compris pourquoi. Je n'ai plus rien à perdre même pas la vie.*

— *Comme nous nous aimions !*

Arthur quitta le concert avant le départ du dernier métro. Il lui fallait filer vite. Il avait plusieurs choses à régler chez Béa. Rocky l'y rejoindrait, Jean-Philippe également et l'équipe d'ouverture du nouvel immeuble. Tout serait fait au cours de la même nuit. Les familles de Maliens se tenaient prêtes pour le petit matin.

L'assemblée générale constitutive du Comité des Mal-Logés, bientôt dénommé par tous CML, avait été un grand moment d'émotion. Tous les mal-logés du quartier habitant les taudis et les chambres à douze lits des marchands de sommeil ou les hôtels meublés étaient venus dirent leur volonté de s'unir, de lutter ensemble.

Les militants tout vérolés de leurs prétentions organisatrices avaient été débordés par la vague spontanée. Pour le moment ils étaient sonnés. Ils se gobergeaient et tentaient de se faire voir un peu plus que la moyenne. La véracité des situations d'injustice sociale leur séchait le gosier, ne rentraient plus dans leurs théories estudiantines sur la misère des autres.

Le responsable autoproclamé du soixante-sept avait eu beau essayé de plastronner, ses dossiers des familles calés sous le bras dans son sage et éternel cartable de cuir marron clair : il n'était pas à l'honneur et n'avait rien à proposer publiquement. Il était loin de ses combinaisons téléphoniques discrètes avec les autorités.

Arthur s'était bien amusé. Le concert avait réuni toutes les catégories socioprofessionnelles chères aux doctorants en sociologie antimarxiste. Ce qu'avant Bourdieu on nommait simplement le prolétariat du quartier, la future base sociale Autonome du nouveau comité, ce

que désormais on nommerait les « sans droits », pour les dissocier des autres.

Ceux que la presse depuis quelques années nommait les Autonomes, pour leurs prétentions abusives à constamment vouloir aller chatouiller les boucliers des C.R.S. en manifestation, étaient perdus au milieu et éberlués, se grattant désespérément les neurones pour récupérer l'histoire, présenter la chose dans leurs revues pour initiés.

Un jour ou l'autre on saurait par l'entremise d'une encyclopédie du révisionnisme de l'histoire à la petite semaine qu'un tel, maoïste depuis seize ans au moment de la dissolution de la Gauche Prolétarienne en 1973, chef d'organisation inexistante à ce moment-là, aurait été à l'origine de tout et que le comité était maoïste.

L'asphalte recouvrant les pavés parisiens se souviendrait. Ce jour-là nulle organisation politique constituée ne fut à l'origine de la constitution du comité des mal-logés. Seuls des pauvres et des inaperçus, des réprouvés et des réfractaires, des isolés et des déclassés, des exclus et des énervés, des adeptes des luttes autonomes.

/

Béa baissait la tête, chacun avait ses souffrances. Elle aussi ne rechignait pas à monter sur les toits et à regarder de haut les efforts des hommes bleus pour forcer la porte en bas et procéder à l'expulsion. Si sa jeunesse et son adolescence étaient une dérive, elle n'avait pas lâché ses études : elle comprenait si bien Arthur.

Un accord tacite s'était fait. Il était convenu entre tous qu'elle aurait sa place réservée. On protégerait sa tranquillité et son rythme de vie. Parfois, lorsque son mentor en doctorat, sa Lolo, se joignait à la table, cela donnait une autre ambiance, très british. Cela changeait des Punks, elle connaissait depuis l'enfance tous les brisquards.

Il y avait bien moqueries et railleries variées qui fusaient parfois. Le flegme petit bourgeois de Béa dénotait bien souvent parmi les excitations des énervés et des écorchés vifs habitués des squats parisiens depuis de longues années. Bea n'en avait cure, elle était leur protégée, une classe à part, rebelle et efficace, elle connaissait Dominique Premier.

Ce petit mouvement de squatteurs, de rebelles et d'Autonome en effet avait une histoire aux ramifications variées. Un peu comme de l'histoire d'une famille très nombreuse aux cousinages très larges. On ne savait jamais vraiment qui connaissait qui, qui haïssait, aimait qui, depuis Rueil, Montesson, Vaucresson, depuis tant d'années.

Et puis au détour d'une conversation ou d'une aventure collective on s'apercevait que l'on avait de nombreuses relations communes, on s'esclaffait. Les coïncidences étaient monnaie courante et s'expliquaient simplement par les affinités politiques partagées, une histoire de luttes ouvrières et sociales sans ouvriers, une bizarrerie.

Arthur et Béa attendirent l'arrivée tumultueuse des participants aux deux ouvertures simultanées de la nuit venante, l'immeuble du boulevard et la maison atelier du 15^{ème} arrondissement qu'Arthur avait prévue pour lui-même. Pour la maison, ils avaient déjà la clé. Il suffisait d'y transférer les matelas et de tenir.

Pour l'immeuble il fallait se mettre d'accord sur la liste des futurs occupants et sur la nécessaire organisation du futur fonctionnement de l'immeuble. Dans les discussions de l'après-midi et au moment du concert, sous l'influence d'Arthur, un consensus s'était fait autour d'une autogestion responsable.

C'est à dire sans responsable. Il avait été admis d'office et très rapidement que le désastreux fonctionnement du 67 oscillant entre assistanat et domination néocoloniale ne devait pas se reproduire. Les décisions seraient prises par tous au même niveau de responsabilité. Et leur lutte ne servirait pas aux futurs gestionnaires du capital électoral.

Le comité des mal-logés naissant avait choisi les familles les plus motivées parmi celles le plus dans l'urgence d'un relogement. Il restait à voir quels Punks et Autonomes, plus aguerris aux techniques du squat, s'adjoindraient à l'aventure et seraient garants du rapport de force local, nécessaire, et des règles de sécurité.

Car l'ouverture effectuée, rien n'était gagné. Il fallait encore s'adjoindre le soutien populaire du quartier. Ce n'était pas seulement un mode de vie pour certains, revendiquant la gratuité locative, ou une obligation de survie pour ceux revendiquant l'accès aux logements sociaux, c'était une lutte pour les droits de tous les travailleurs.

Depuis des années, si ce n'est des décennies, les médias principaux à destination des jeunes, sous couvert de rébellion et d'idées contestataires, déconstruisaient patiemment toute idée de révolte et de volonté de justice sociale, jusqu'à considérer l'opprimé comme responsable de son sort et les militants comme fascistes rouge-bruns.

Cela avait commencé vingt ans plus tôt avec l'aventure hirsute des petits bourgeois d'Actuel dont le but atteint depuis était de séparer à l'infini les militants d'un monde plus juste d'une faune pouvant être potentiellement dangereuse pour les intérêts bien compris de leur caste sociale, tous fils de la bonne bourgeoisie collabo de toujours.

On y retrouve depuis les Premiers numéros le futur guerrier pro atlantiste, pas encore tout à fait médecin, ni vraiment humanitaire, testant déjà ses élucubrations néo-colonialistes. S'est-on demandé par la suite pourquoi il ne s'intéressait jamais qu'aux territoires riches en minerais, pourquoi on ne le vit sur aucun théâtre de luttes sociales ?

Dans l'ambiance bienheureuse des blasés de tout, des revenus de rien, des pas encore parvenus à grand chose, au milieu des expériences psychédéliques auto valorisées et des comportements les plus néfastes à la vie en communauté, des communautés tentaient de

survivre à l'effondrement d'un monde, en construire un qui soit juste.

Dans leur recherche constante d'icônes médiatiques et intellectuelles à proposer au bas peuple honnis et vilipendé, ils raclèrent les fonds de tiroirs des invendus du moment, si possible du plus médiocre et du plus nuisible, confondre tout et rhétoriser le reste. Cela se vendait bien, cela divisait bien, cela nuisait beaucoup.

Libération prit la relève. Fort d'une imposture majeure due aux foisonnements idéologiquement flous de sa création, toute une jeunesse potentiellement révolutionnaire put peu à peu apprendre à se dégoûter d'elle-même et, toute honte imbuë, rentrer dans le rang gestionnaire du massacre dominant, tenir tous les postes.

Ainsi grâce aux leçons fumeuses, à longueur de colonnes, on pouvait apprendre et se persuader que le combattant de l'injustice était un dictateur nazillon et que le puissant maître des guerres était le modèle absolu à suivre sous peine de n'être qu'un vulgaire loser. Etre puissant ou mourir, être moderne ou être bombardé.

Etait-ce donc ceux-ci que Dominique Premier courtisait à en perdre ses nuits, puis à en perdre ses vies, puis à en perdre ses familles, puis à se perdre dans ses ennuis. À tenter de figurer dans les réunions mondaines où elle avait peine à se faire inviter. Générer de l'activité commerciale, diriger des thèses, faire figure d'importance.

Toujours à la course d'interviews frelatés des mondes insipides. Relatant les fondements de courte pensée d'intellectuelle de cour d'Empire en devenir. Ses hirsutes rodomontades répétant le bréviaire inchangé depuis des décennies des recherches en cours de sa section universitaire : savoir redire à l'infini en y saupoudrant une dose d'originalité.

/

— *Rien ne sert à rien !*

— *Dans ce cas que demandent les têtes chercheuses ? Car si rien est tout, certains personnages des bourgeoisies moyennes exaspèrent à se sentir intellectuellement au dessus du pauvre monde. Ils ne font que régurgiter les hautes études auxquelles leur caste sociale les a destinés. Une attitude de plus en plus courante de ceux, issus des hautes études, qui après analyse fine font manque de toute rigueur intellectuelle, contredisant tout un courant de pensées foisonnant depuis le siècle des lumières, au sein de la classe ouvrière, avant la pensée bourdieusienne, déconstruisant tous les langages utiles.*

Dans ce grand courant universel de la classe ouvrière, Arthur se restreignait personnellement au communisme libertaire. C'est à dire l'Autonomie de la classe ouvrière. Son époque prétendait que c'était confidentiel. Pas au niveau mondial, les luttes pour et les facteurs d'émancipation étaient toujours autant présents.

Les philosophes de salons télévisés en avaient prétendu autrement. Les forces électoralistes organisées étaient à l'œuvre pour canaliser la révolte venue. Il lui fallait agir pour une hypothétique conversion des uns envers les autres et c'était ici et maintenant dans sa vie propre et autour de lui, l'assemblée promettait d'être combattive.

Pour le moment Arthur s'occupait encore du jeune Mendes qu'il fallait accompagner à son nouvel appartement, un petit deux pièces parisien dans le 18^{ème}, rencontrer le jeune étudiant en difficulté scolaire tentant de passer son baccalauréat : Mendes venait de sortir de prison et n'en paraissait pas bien fier, une équipe se constituait autour de lui.

Arthur lui avait amené son chien « Black », qu'il avait soigneusement conservé pour lui, dans l'appartement le chien ne serait pas non plus bienvenu ; Arthur avait promis à Mendes de le lui garder jusqu'à sa majorité : le chien, un brave berger allemand était tout simplement adorable, il écoutait gentiment et faisait ce qu'on lui demandait.

Depuis quelque temps, les insoumis et les personnes recherchées avaient trouvé l'astuce de circuler prudemment à vélo, ils ne se faisaient jamais contrôler. Le chien « Black » le suivait sagement sur les trottoirs, attendant que les feux de passage lui permette de traverser et de suivre le vélo d'Arthur, qui prenait garde d'être bien suivi par l'animal.

Arthur sentit le jeune Mendes, qui courait sur ses dix-sept ans, soulagé de se trouver dépositaire de l'usage d'une chambrette dans un appartement dépassant toutes les normes de confort de ce qu'il avait connu jusqu'alors dans sa vie ; son exultation faisait plaisir à voir et augurait d'un nouveau départ : serait-ce si simple ?

Le collégien tardif, malgré sa timidité, fit beaucoup d'efforts pour se présenter et montrer les différentes fonctionnalités du petit deux-pièces. Il avait été chapitré par le père Arthur et la nouvelle assistante sociale à laquelle avait droit désormais ce futur adulte sortant de taule ; elle avait rencontré Arthur, une rousse des îles aux yeux verts.

Arthur n'avait donc plus que le chien à s'occuper jusqu'à la majorité de Mendes, tout le reste était enfin pris en charge par les institutions, le père Arthur avait été redoutablement efficace ; Arthur pouvait s'en retourner dans son squat de la rue Emmanuel Chauvière, 15^{ème}, animé journallement par l'inénarrable Rocky Volcano, le roi des mécanos.

— Tu comprends Arthur, c'est le moment où il peut comprendre que désormais il devra rendre des comptes en tant qu'adulte, il n'est déjà plus un marmot, maintenant sa vie va lui appartenir comme à tous, cela devrait l'aider à faire des choix constructifs, et puis là, il pourra recevoir Marie-France, c'est chez lui, s'il respecte le jeu, ils auront plus de chances de se rendre compte de ce qu'ils veulent vraiment et de mettre en œuvre même des petits moyens, nous continuerons de les aider...

— Oui, mais j'ai bien l'impression que ce n'est pas si simple père Arthur ; tu sais quand il

est venu dormir chez moi à sa sortie de prison, comme tu me l'avais demandé avant de venir avec lui rencontrer son colocataire, dans la nuit, il n'y avait qu'un seul lit à deux places de disponible dans le squat, il a dormi à côté de moi, et dans la nuit, j'ai dû repousser sa main fermement à plusieurs reprises, il me la mettait sur le sexe, je l'ai secoué, pour lui dire non, rien n'est réglé, il est englué dans un passé trouble...

— Les choses du sexe, tu sais Arthur, les choses du sexe nous poursuivent tous, tu le sais bien, j'ai demandé à Simon de ne plus s'approcher de lui, de ne plus le faire avec lui, il m'a entendu, après, ce qui est fait est fait, il a des rendez-vous officiels avec le psy, il y va, c'est bon signe...

— S'il fait ce qu'il dit Simon, faut voir...

/

Arthur se retrouva au milieu de la place, tenue massivement depuis l'expulsion du 2 Mai 1990, c'était l'heure du bilan de la journée du soviet de la Place, tenu par Jah'x au mégaphone. Ce jour il fut question de la direction de la lutte et des prétentions des associations de soutien à vouloir tout diriger. Arthur fut à nouveau applaudi.

Charly tangua vers lui, complètement éméché.

— Bravo Arthur, t'as dit ce qu'il fallait, on n'a pas besoin d'eux, on est assez grand, on n'a jamais eu besoin d'eux, c'est des politicards, c'est bien, vient boire une bière, y a tous les copains qui sont là, on va faire la fête, on va leur montrer la lutte, viens !

Arthur se mit à rire. Voilà ce qui ne passait pas dans les petites têtes bien arrangées des cadres des luttes et des cadres des métiers et des cadres de la société et des cadres de l'économie et des cadres de la recherche et des cadres de la politique. Ce qu'ils ne comprendraient jamais, l'improductivité.

Ces fêtes impromptues et ces grands moments d'euphorie, ces joies sauvages et ces rigolades sans fins, ces dérisions caustiques, ces rustres et ces sans manières les défiaient dans leurs respirations même et leurs beugleries meublaient l'inapparence de leurs vies exclusivement utilitaires, sans bénéfices fixés.

En temps que résidus humains inutiles au moindre processus de production d'ersatz de biens de consommation ou de services aux personnes, inutiles à la méga machine de l'empire mondial du massacre, la seule vision de ces groupes de naufragés faisant bombance leur faisaient remonter aux gencives le dégoût de leur propre soumission.

Arthur en se bourrant consciencieusement de bières et de pétards fut enfin à un niveau d'euphorie habituel, entre les prémonitions efficaces et les résolutions fulgurantes et intuitives des problèmes de stratégies politiciennes, il venait de comprendre les buts et les enjeux, ils

étaient cuits, le comité des mal-logés était mort.

L'objectif final n'était pas le relogement ou non des familles à la rue. Elles seraient relogées dès que l'autre objectif serait atteint. Et cet objectif était de museler le comité des mal-logés. Tout était prêt depuis longtemps. Sous couvert de solidarité, les organisations et partis prenaient pied, repéraient les plus faibles, se les assujétissaient.

Arthur interviewa Charly bien à point, il ne voulut pas lâcher le morceau. Il récita sa fable sans conviction.

— Ils m'ont assommé par derrière, je te jure Arthur, je n'ai rien vu venir, c'est des professionnels, on a eu des professionnels sur le dos, je te jure Arthur.

Allons, Arthur n'en crut pas un mot. Il n'eut pas le cœur de s'en prendre au vieux briscard. Pour la Première fois de sa vie il serait relogé décemment et son loyer pris en charge par les allocations. Comment lui en vouloir ? Il ne faisait pas partie du comité, il sauvait sa peau.

— *Il te trahit et tu ne lui en veux pas ?*

— *Dominique, toi tu m'as trahi, abandonné et je t'aime toujours ! C'est mon destin ! Depuis une certaine grande maison bourgeoise, je revois son perron à deux escaliers et son parc de gravier, je n'avais pas l'âge d'avoir des souvenirs d'abandon. C'était un problème de logement déjà, l'appartement de la belle mère n'était pas assez grand pour elle et un couple et deux enfants. Charly aussi était placé à la DDASS. Nous n'avons jamais su ce qu'était d'être trahi, nous ne connaissions pas l'autre version. Nous, nous sommes fidèles. Lorsque ma grand-mère est partie en maison de retraite, j'ai été présenté à mon frère, j'avais trois ans. Il n'a jamais voulu de moi ! Quand tu n'as pas voulu de moi, j'avais déjà un peu d'expérience. J'avais juste pensé pouvoir faire un ami correct, un ami dont on est fier, je demande trop.*

L'appartement parental était trop petit du fait de son occupation à moitié par la belle-mère. Au moment des accouchements il avait fallu trouver une solution institutionnelle, ce fut la pouponnière. Ses souvenirs d'avant ses trois ans étaient emplis de cris effrayants d'enfants seuls au milieu de tous, cela fit une partie de sa vie.

Plus tard il fut mis face à son frère de deux ans son aîné. Il avait trois ans et avait dû créer une surprise mal préparée. Le grand frère lui fit payer toute sa vie une hideuse jalousie jamais maîtrisée et rusa de perversité et de machinations pour lui nuire et le dénigrer. Seule la séparation fit cesser les tortures, bien plus tard, il ne le revit jamais.

— *Dans quelques années, de grands personnages viendront te faire réciter les termes de ta thèse recopiée sur celles de tes prédécesseurs. Tu devras donner l'impression de la nouveauté, il te faudra bluffer. Il te faudra faire ce que tu sais faire, te donner de l'importance. Ton nom sera cité, tu seras fière. Nous ne construirons plus que des gadgets dont il te faudra vanter l'utilité, ce sera ton travail, ta passion peut-être, tes évidences. Qu'aurai-je fait au milieu du*

sentiment de ton importance ? À ne pas vouloir de ce monde frelaté et de ses contrefaçons d'ordre et beauté, luxe, calme, et volupté.

— Arthur, arrêtes de réfléchir, tu réfléchis trop, il faut se reposer, prends une bière, tiens fume.

On lui tendit une canette de bière et un pétard. Oui Arthur réfléchissait trop. Oui, ils se faisaient couillonner. Oui l'amitié ni l'amour n'étaient des valeurs sûres dans ce monde de truands, sauf chez les pauvres, lorsqu'ils deviennent conscients.

/

Quand même, il se demandait ce que cela pouvait faire de tout miser sur une carrière professionnelle, des relations plus ou moins fines, plus ou moins affectives, des alliances d'intérêts en vu de résultats, une froideur pour le monde vivant, une peur de ce qui vit, remue, grouille, et l'indifférence face aux luttes nécessaires ?

Être un cadre de cette société inhumaine et barbare, fallait-il tout oublier ? Dominique avait-elle tout oublié ? Être l'élite d'une nation pilleuse et massacrante ! Se trouver heureuse de se faire courtiser par des abrutis friqués, s'en remettre à son carnet d'adresse pour son avancement, sa carrière ! Quel désastre !

C'est étrange la vie, Arthur ne parvenait pas à se convaincre. Dominique s'était mise sur son chemin, avait fait des pieds et des mains pour l'attirer à elle. Elle ne souhaitait pas le revoir ! Il lui faudrait vivre l'absence infinie, la présence continue, son obsession renouvelée. Mais qui pouvait donc vouloir d'un monde juste et agréable à vivre pour tous ?

C'était comme une exclusion sociale, une relégation violente. Une marginalisation affective injuste. Arthur ne correspondait pas au modèle dominant de la société voulu par le Capitalisme américain. La brutalité de la signification de son abandon le laissait encore démoli, et les luttes les plus justes étaient combattues par tous.

— *Comment peut-on penser à l'infini, Dominique, que le monde — la planète et les humains — appartient aux bourreaux sans limite de nos époques ? Comment penser que tu puisses échapper au massacre, te mettre à l'abri ? Que seuls les faibles périront et que tu pourrais rester fière de toi ? Demain les tentes seront démontées et l'on fêtera la victoire. Toutes les familles seront relogées et le comité des mal-logés sera détruit par des forces contraires et organisées. Demain il faudra réfléchir à après demain.*

Il fallait organiser la débâcle et ne laisser personne en plan. Arthur connaissait maintenant son rôle pour les mois à venir. La lutte était là aussi, dans les avancées comme dans les reculs, avec le même moral, la fine fleur de sa matière cervicale au service des compréhensions nécessaires. Et aller voir encore Mendes qui courrait sur ses dix-huit ans.

Simon avait reparu, mais ne circulait plus avec les mêmes gens qu'Arthur, un fonctionnement bizarre s'était installé dans tous les quats auparavant solidaires les uns des autres, la force collective magnifique obtenue avait eu des effets pervers, des idéologues aguerris étaient passés faire leur propagande partout.

Depuis que le fonctionnement unique du vol et de l'escroquerie s'était répandu dans presque tous les squats, chaque groupe s'était refermé sur ses petits secrets de survie et se méfiait de tous. Cela avait détruit toutes les convivialités en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour les construire, la parano de tous envers tous s'installait.

Ils avaient tous changé. Arthur pouvait suivre ce chancre se répandre à la trace. Leur attitude à tous changeait, ils devenaient arrogants et fiers. Fiers d'être dans le secret des polichinelles et ils toisaient quiconque n'ayant pas le même fonctionnement, se rendant visibles par leur invisibilité, il suffisait de s'asseoir et d'observer..

Arthur était sidéré par cet abaissement soudain de la conscience collective, par cet appel aux chants des sirènes individualistes et consuméristes. « Le voleur » de Georges Darrien était devenu leur livre culte à tous. Quels changements ces radicaux-là entendaient-ils initier ? À mépriser le travailleur en lutte, dépassant son ordinaire de soumission habituelle.

Le comité était secoué et ne s'en remettrait pas. Les plus opportunistes de ses membres avaient déjà pris massivement leurs cartes aux partis politiques électoraux présents dans le comité de soutien à la Place de la Réunion, ce qui interdisait toute nouvelle occupation d'HLM, le moteur de leur mobilisation, ils étaient cuits.

— *Nous ne sommes pas nombreux sur le sable de cette place à dire notre désaccord. Les humains valent plus et mieux. Nous n'étions pas nombreux depuis toujours. Nous sommes un ferment puissant.*

Les forces internes au comité étaient disloquées, et ses soutiens naturels chez les jeunes squatteurs réduits à néant. Arthur avait du mal à en finir avec cette histoire. Dominique finauda :

— *C'est avec toutes les histoires que tu as du mal à tourner les pages et finir non ?*

— *Tu me connais si bien.*

Arthur s'en serait voulu d'aller servir la bourgeoisie massacrant contre les intérêts de sa classe d'origine. Il avait démarré très tôt son insoumission aux normes établies, dès douze ans à la faveur de fugues périodiques et limitées de son lycée et de multiples rencontres très politisées, toutes les têtes aspirant à des révolutions.

Ne pas pouvoir reculer. Être obligé d'y aller par le nécessaire besoin de ne pas dormir à la rue, de ne pas crever de faim. La preuve irrévocable à ses yeux de la totalité de son engagement. Insoumis, rebelle, squatteur. Ces mots-là l'aspiraient, il en faisait un état, une

nouvelle situation, sa dérive prenait tournure et sens.

— *Mais t'étais obligé que cela soit si dur que cela...*

— *Il faut bien connaître à fond toutes les données du problème Dominique, nous ne pouvons pas nous contenter des rapports mensongers des professionnels de la désinformation, il faut bien se rendre compte par soi-même !*

Cela faisait des années qu'Arthur entendait dire que la prochaine fois ce serait pire qu'en soixante-huit, et il ne se passait rien. Les situations s'aggravaient, les quartiers se dévastaient, le mécontentement était général et la Gauche de pouvoir gérait le capital en amplifiant leur misère, prête à inventer toutes les justifications du massacre.

— *Personne ne pouvait vraiment savoir qu'ils allaient faire cela, il fallait bien faire confiance, c'était une telle joie dans tout le pays !*

— *Je t'imagine bien en train de danser à la Bastille, Dominique, soulagée de ne plus avoir rien à faire pour lutter contre les injustices, toute indifférence dédouanée.*

Pourquoi ces questions et ces atermoiements ? Qu'est-ce qui clochait ? Pour le moment, il n'y avait pas véritablement le choix, ils n'étaient vraiment libres ni les uns ni les autres, le Premier et le seul objectif du moment était le renversement de ce processus toxique utilisant leur force commune pour la subvertir, pour cela disparaître, pour le moment.

Ils étaient tous pris au piège d'avoir à renforcer le dispositif de reprise de contrôle des forces sociales revendicatives par les gestionnaires des luttes électorales. Quoi qu'ils fassent, quelles que fussent leurs actions, ils ne faisaient qu'amplifier le vaste mouvement mis en œuvre pour priver les travailleurs pauvres de leurs droits essentiels.

Et ce mouvement visait ni plus ni moins qu'à faire rentrer les rebelles dans les réserves de la misère prévues pour leur survie, à savoir de gigantesques camps de toile gardiennés jour et nuit par des vigiles peu conciliants où ils n'auraient ni chauffage ni lumière et un point d'eau commun. Ce que fit très adroitement l'Abbé Pierre en 1954.

Le pouvoir put alors transformer le grand élan de soutien populaire, en mouvement d'opinion et de compassion pour ces « pauvres sans logis » qui se révoltaient. La France pleurait dans les chaumières sur ces enfants morts de froid pendant l'hiver 53-54, alors que toutes les décisions prises feraient s'amplifier ce massacre.

Combien y en avait-il eu avant ? L'hiver était rude mais l'abbé Pierre veillait. Le problème du nécessaire logement des travailleurs ne se posait plus en termes de structures économiques à bouleverser. La petite bourgeoisie et les bourgeois n'avaient plus rien à craindre d'une révolte des gueux, les rouges étaient vaincus.

Il arrivait là l'aventure absurde des hommes à travers les âges. Dès que la force collective apparaissait les puissances s'alliaient pour y mettre fin tandis que les résistants s'opposaient entre eux et se divisaient, se fragmentaient en plusieurs bandes désirant chacune l'hégémonie sur les autres : bandes contre bandes et le pouvoir régnait.

La somme d'erreurs de débutants commises par des vieux de la vieille laissait à penser à Arthur que les choses n'étaient en définitive pas si simples. Encore mieux, on pouvait s'apercevoir que certaines bévues coïncidaient étrangement avec des intérêts occultes d'arrangement avec le pouvoir, des postes de responsables à pourvoir.

Chaque petite coterie avait un petit intérêt à négocier, une petite tranquillité à s'assurer, sur le dos des mal-logés indisciplinés pourquoi pas ? Ainsi ce que l'autonomie de la lutte semblait pouvoir permettre, le refus d'une compromission, d'une récupération, se faisait rattraper dès les Premiers heurs, les traitres étaient les anciens compagnons.

Déjà le numéro de téléphone d'urgence de défense des squats agressés par les vigiles et les forces de l'ordre fonctionnait moins bien. De moins en moins de personnes se déplaçaient suite à une chaîne de coup de fil en cascade dont le centre était rue du Tunnel, le dernier squat collectif ouvert par Arthur et Jean-Philippe.

Quelques semaines plus tôt plusieurs squats avaient ainsi pu être sauvés par une réaction massive et rapide devant leurs portes. Déjà des séparations s'étaient faites jour, tout le monde ne voulait pas défendre tout le monde. Arthur défendait l'inverse, il était combattu, il était du comité des mal-logés, il n'était plus des leurs.

Notamment ceux du squat de la rue de Romainville en passe de devenir la plaque tournante des échanges de substances psychotropes. Kahina y trouvait refuge et came, elle y trouva également un couple de compagnons. Le trio des défoncés, son rêve de Jules et Jim en se réalisant devenait citrouille, la gadoue pour espoir.

Entre les vindicatifs « On ne défends pas les camés ! » et les non moins vindicatifs « Arrêtez vos hypocrisies, tout le monde se défonce ! », Arthur eut le plus grand mal à entraîner un soutien efficace pour contrer l'agression physique de ce squat par des vigiles sans papiers d'origine yougoslave, ce squat fut repris de justesse.

L'attaque des squats par des vigiles était de plus en plus répandue. C'était déjà le troisième en un mois. Les soutiens s'essoufflaient et les officines de ces gros bras renvoyaient aux allées du pouvoir Mitterrandien par le truchement d'huissiers liés aux affaires les plus troubles de la Gauche de pouvoir, des écrivains le citèrent dans leurs livres oubliés.

Arthur avait trouvé une astuce pour pallier momentanément aux défaillances de réaction des soutiens matinaux. Il se rendait dans un café, demandait à téléphoner et en cinq minutes alertait le SAMU, les pompiers, la police, prétextant des échauffourées sanglantes. Les sirènes

calmaient les assaillants, faisaient place nette.

Cela laissait le temps aux jeunes troupes d'arriver et de défendre efficacement le squat, éventuellement de le reprendre. Depuis plusieurs semaines les appels d'urgence devenaient de plus en plus nombreux et les disponibilités des uns et des autres fondaient. Arthur fatiguait, il lui fallait penser à sa propre vie, c'était foutu.

De plus en plus chacun se pensant à tort fort de ses propres ressources cherchait à se dissocier de l'ensemble, prétendait que le regroupement des forces était contradictoire avec l'idéal d'autonomie, sans préciser ce que se devait d'être une telle autonomie, en construction de toute puissance, comme des mômes insolents.

De jeunes étudiants en quête de reconnaissance de leurs talents artistiques se dissociaient ouvertement des collectifs de luttes, n'hésitant pas à maculer les portes de leurs locaux de croix gammées et d'insultes grossières considérant que toute lutte collective menait à l'embrigadement sectaire, était en soit un fascisme.

Certains s'en étaient pris à Arthur de la manière la plus outrageante qui soit :

— Que sais-tu de ce qui se passe et que peux-tu comprendre à la situation ? Tu n'as même pas fait d'études ! Nous quand même on est diplômés, on sait de quoi on parle ! Tu ferais mieux d'écouter ceux qui savent !

Arthur en avait été estomaqué. Comment pouvait-on en arriver à de tels raisonnements ? Quelle stupide arrogance ! Au travers de ces manifestations d'animosité Arthur s'aperçut que le visage des occupants de squat avait changé. Ils ne s'adressaient plus aux véritables mal-logés, une époque de lutte était révolue, jusqu'aux suivantes.

Ceux là disposaient depuis leur enfance de tout le confort immobilier moderne et avait bu au biberon toute l'arrogance de leur caste sociale d'origine. Il était de leur intérêt vital de futurs chefs de ne pas laisser se développer une force autonome composée de démunis, de travailleurs, ils le firent avec finesse et érudition.

Aussi sûr que les particules des cyclotrons ou les bactéries des boîtes de Pétri sont conscientes du mouvement des observateurs et autres nobles chercheurs, Arthur savait désormais qu'ils avaient été utilisés comme des animaux de laboratoire au sein d'une gigantesque expérimentation sociale ; comme les particules, ils trichèrent, disparurent.

Mendes avait dix-huit ans, il revint chercher son chien un soir, il était majeur désormais. Il avait retrouvé son frère, devenu serveur dans un bar glauque de Saint Denis :

— Il a un flingue, il me l'a montré, on va faire des braquages ensemble !

Arthur ne revit plus jamais ni le chien ni Mendes, n'en n'eut pas de nouvelles non plus : il ne lisait pas les journaux !

FIN

Sources et remerciements :

Sylvaine Conord, « Anthropologie visuelle des mal-logés de la place de la Réunion Paris 20 »

Fanzinothèque en ligne : fanzino.org

À ceux qui se croient libres : Nadia Méninger (l'insomniaque)

Les garçons du plaisir : Samuel Ganes

Table des matières

AVERTISSEMENT	3
CHAPITRE 1 — SAINT DENIS	4
CHAPITRE 2 — USINE ET LES MINEURS	39
CHAPITRE 3 — LE SQUAT DES CLOCHES	74
CHAPITRE 4 — SEX, DRUGS, AND ROCK'N'ROLL	109
CHAPITRE 5 — LE CAS MENDES	144
CHAPITRE 6 — 200 PUNKS ET MARIE-FRANCE	179
CHAPITRE 7 — L'APPARTEMENT	214
SOURCES ET REMERCIEMENTS :	249

Table des matières

<u>AVERTISSEMENT</u>	<u>3</u>
<u>CHAPITRE 1 — SAINT DENIS</u>	<u>4</u>
<u>CHAPITRE 2 — USINE ET LES MINEURS.....</u>	<u>39</u>
<u>CHAPITRE 3 — LE SQUAT DES CLOCHES</u>	<u>74</u>
<u>CHAPITRE 4 — SEX, DRUGS, AND ROCK'N'ROLL.....</u>	<u>109</u>
<u>CHAPITRE 5 — LE CAS MENDES</u>	<u>144</u>
<u>CHAPITRE 6 — 200 PUNKS ET MARIE-FRANCE</u>	<u>179</u>
<u>CHAPITRE 7 — L'APPARTEMENT</u>	<u>214</u>
<u>SOURCES ET REMERCIEMENTS :.....</u>	<u>249</u>